This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

P. R.

165

Per. 27835 e. 26/1

Purch? 1827.

supposed [illegible]

BIBLIOTHÈQUE allemande.

JOURNAL DE LITTÉRATURE,

PUBLIÉ PAR

MM. H. BARTHÉLEMY ET G. SILBERMANN.

AVOCATS.

TOME I.er

BIBLIOTHECA BODLEIANA

STRASBOURG,
AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE,
PLACE SAINT-THOMAS N° 3.
1826.

DE L'IMPRIMERIE DE Mme Ve SILBERMANN, A STRASBOURG.

ANALYSES D'OUVRAGES.

LITTÉRATURE.

REVUE DES ÉTRENNES LITTÉRAIRES DE L'ALLEMAGNE.

ANNÉE 1826.

DEPUIS long-tems on appelle l'Allemagne le pays de la science; mais ce n'est que depuis peu qu'on ne conteste plus aux Allemands le goût et les talens pour les beaux arts, et surtout pour la poésie. Il faut le reconnaître à l'honneur du siècle, les préjugés nationaux se dissipent sensiblement. Mme de Staël a dit dans son ouvrage *De l'Allemagne*: « Il existe dans « chaque pays un goût national, une grâce natu- « relle, et la gloire littéraire peut s'acquérir par des « chemins divers. » Dans sa préface de Wallstein, M. Benjamin-Constant semble completter la pensée de son illustre amie; il y dit, en parlant des littératures étrangères : « Sentir les beautés partout où « elles se trouvent, n'est pas une délicatesse de moins, « mais une faculté de plus.... » Ces vérités, appuyées par les travaux littéraires des Charles Villers (1), des

(1) Mme DE STAËL a dit, en parlant, dans un de ses ouvrages, de M. VILLERS, „ Il semble appelé, par la grâce de son esprit et la profondeur de ses études, à représenter la France en Allemagne

Barante, des Lebrun et d'autres, se sont fait jour, et les muses germaniques reçoivent aujourd'hui en France un accueil digne d'elles.

Nous avons crû devoir faire précéder de ces observations générales le premier article que nous consacrons, dans ce journal, à la poésie allemande. Mais ce qui prouve spécialement combien le goût de la poésie est répandu chez nos voisins, ce sont ces nombreux almanacs littéraires qui paraissent chaque année dans toutes les parties de l'Allemagne, et dont nous allons entretenir nos lecteurs. Plusieurs de ces recueils de poésies fugitives, de romans et de contes en prose, se distinguent, indépendamment de leur mérite littéraire, par l'élégance typographique et par des gravures plus ou moins gracieuses. Ce sont d'aimables précurseurs de la nouvelle année. La plupart paraissent déjà au commencement de l'automne, et contribuent à tempérer l'ennui des longues soirées, dans un pays où la vie est plus isolée et moins sociale qu'en France.

Parmi ces opuscules, les uns sont du genre classique, les autres du genre romantique, et l'on peut dire, que la collection de ces recueils annuels, offre un tableau fidèle de l'état présent, des nuances, des couleurs et même de l'esprit de parti de l'Allemagne poétique. Dans ces ouvrages, le débutant figure à

---

et l'Allemagne en France. « Dans ses *Dix années d'exil,* elle l'appelle » un des hommes les plus aimables et les plus spirituels que puissent produire la France et l'Allemagne combinées. «

côté de l'auteur déjà célèbre; il est donc bien entendu qu'on n'y rencontre pas toujours des chefs-d'œuvres, et qu'il s'y présente un large champ à la critique.

Pour porter un instant nos regards sur le passé, nous observerons que c'est Boïf et Gotter qui ont publié à Gœttingue, en 1770, le premier almanac littéraire qui ait paru en Allemagne. Ils furent puissamment secondé par Bürger, Voss, Hœlti, Miller, les frères Stollberg et autres, tous jeunes poëtes réunis à la même université, qui, en se consacrant aux muses, s'étaient voué une amitié réciproque. L'*almanac de Gœttingue* a cessé de paraître en 1803. Ces sortes de recueils ne contenaient d'abord que de la poésie; on revint de cette idée, et la prose fut admise de moitié. On adopta alors le titre modeste de *Taschenbuch*, ou *Livre de poche* (1), à cause du format. Parmi les ouvrages les plus remarquables de ces collections, qui ne sont plus continués, soit à cause de la mort des éditeurs, soit pour d'autres motifs, nous nous bornons à citer outre l'almanac de Gœttingue, l'*Iris* de Jacobi, l'*Almanac des Muses* de Schiller, et l'*Almanac des Dames* publié par Cotta; ce dernier recueil fut souvent enrichi des productions de Pfeffel, Lafontaine, Gœthe et Jean Paul; il ne paraît plus depuis 1822.

---

(1) Qu'on nous permette de continuer à nous servir au lieu du mot *livre de poche*, qui est la traduction littérale de celui de *Taschenbuch*, du terme d'*almanac*, qui est plus usité.

Voyons maintenant les nouvelles étrennes qu'on nous offre ; passons en revue les almanacs pour 1826, à mesure qu'ils nous parviennent.

Minerva, etc. — Minerve, *almanac pour* 1826, 18ᵉ *année, avec gravures* (1).

Cet élégant almanac qui parut la première fois en 1809, s'attira promptement la faveur du public. L'éditeur eut l'ingénieuse idée de prendre les sujets de ses gravures dans les écrits des premiers auteurs de sa nation ; il donna d'abord une galerie, fort intéressante, tirée des ouvrages de Schiller, et surtout de ses tragédies si remarquables par la profondeur du sentiment, par l'originalité et la hardiesse des pensées, par l'entraînement de l'action, et par une diction à la fois noble et harmonieuse. Depuis quelques années, la Minerve décerne les mêmes honneurs à Goethe. Cet auteur, qui, avec son ami Schiller, a si puissamment concouru à l'illustration des belles-lettres en Allemagne, commande surtout le respect et même l'étonnement, par un mérite qui lui est propre, et que les Allemands appellent l'universalité de son génie poétique. Ce vétéran des poètes allemands vivans, a su, pendant sa longue carrière, s'approprier avec une facilité admirable toutes les formes, toutes les espèces de la composition poétique. Il a écrit tour à tour des romans, des tragédies, des

(2) Leipsic, chez Gérard Fleischer.

poésies érotiques, des élégies, des comédies burlesques, des poëmes épiques, enfin, il n'y a aucun genre de poésie dans lequel Gœthe n'ait produit quelque ouvrage qui ne porte le cachet d'un talent éminent. La gravure qui sert de frontispice à la Minerve de 1826, est une composition allégorique expliquée par un poëme de Blumenhagen, intitulé *Les noces de la Muse.* Les sujets des autres gravures sont tirés d'ouvrages de Gœthe, savoir : *Le frère et la sœur*, drame; *Jéry et Bœtely*, comédie-vaudeville; *Les oiseaux; La vie de l'artiste*, drame; *L'apothéose de l'artiste*, drame; *la foire de Plundersweiler* (deux gravures sont consacrées à cette farce dramatique); et une *Pièce de carnaval.* Tous ces petits tableaux sont dessinés par le célèbre Ramberg (1), dont on a si fréquemment, vanté le talent, surtout pour la carricature. C'est dans la *Foire de Plundersweiler* que l'on reconnaît de nouveau toute la verve comique de ce peintre de mœurs. L'apothéose de l'artiste est un tableau plein de grâce. Nous n'en dirons pas autant du frontispice ; à nos yeux, la muse qu'on y voit ressemble plutôt à une princesse de théâtre qu'à une fille de l'Olympe. — Voici les morceaux qui com-

(1) Ramberg est né à Hanovre en 1763. Il vécut pendant neuf années à Londres où il fut reçu membre de l'académie de peinture. La fécondité de son pinceau occupa les graveurs les plus distingués de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il séjourna aussi pendant quelque tems en Italie, où il se lia d'amitié avec Denon. Ramberg est membre de la société philotechnique de Paris.

posent cet almanac : *Le billet de logement* (*Die Einquartierung*), conte en prose, par Rochlitz (1). Cet auteur, dont la plume est très-féconde, se fait remarquer par le talent de raconter avec autant de facilité que d'élégance. Les événemens qui se suivent dans ce conte commencent peu après la bataille de Leipsic. Le caractère de l'héroïne appelée Emilie, est tracé de main de maître. Son père, négociant, qui n'estime que son comptoir, et ne veut pour gendre ni un militaire, ni un noble, ni un artiste, ni un savant, l'oblige de renoncer à celui qu'elle aime, et de donner sa main à un homme peu digne d'elle. Pendant plusieurs années, Emilie ignore le sort de son amant ; il reparaît, dans des circonstances très-critiques. Par suite des victoires remportées par les Alliés, le major de Lœwenstern est logé militairement chez Liedikė, le mari d'Emilie, dont il avait ignoré le nom, et qu'il est chargé de poursuivre et d'arrêter, pour avoir entretenu des intelligences secrètes avec un agent français. Le major est plein d'égards pour Liedikė, qui parvient à s'échapper, après avoir laissé une lettre à sa femme, dans laquelle il lui adresse d'éternels adieux, en la conjurant de faire prononcer son divorce, et de donner la main à celui qui seul peut faire son bonheur. Quoique Emilie ne puisse cacher son amour pour le généreux Lœwenstern, elle reste fidèle à ses devoirs d'épouse et de mère. Pendant, ce tems là l'affaire de Liedikė s'éclaircit

(1) Le conseiller Rochlitz vit à Leipsic, où il est né en 1770.

à son avantage. Emilie parvient à découvrir le lieu de sa retraite, elle y vole avec ses enfans. Lœwenstern repart pour l'armée, puis est tué à Waterloo. Ce sont les détails qui répandent sur ce petit roman un intérêt toujours croissant. — *Souvenirs de la jeunesse de Bonstetten* (1), écrits par lui-même. Cette notice, écrite avec goût, n'offre guère d'intérêt aux lecteurs français; nous ne croyons donc pas devoir nous y arrêter. — *Les Prosélytes*, par Fr. Jacobs (2). Le théâtre où se passent les scènes de ce roman est la Bavière, telle qu'elle fut avant le règne du dernier roi Maximilien, si justement regretté. Les Prosélytes offrent un tableau du fanatisme religieux d'après nature. On remarque dans ce conte des couleurs vives et une grande connaissance du cœur humain. — *Epigrammes*, par Otto, comte de Haugwitz. Ce sont des distiques en hexamètres et pentamètres, qui n'offrent aucune pensée remarquable. — *La Neige, conte*, par Jeanne Schopenhauer. Parmi les femmes-auteurs de l'Allemagne, Mme Schopenhauer occupe une place distinguée. Fille du sénateur Trosina, elle naquit à Danzic en 1770, et reçut une éducation soignée. Dès sa jeunesse, elle

---

(1) Charles-Victor de Bonstetten, patricien suisse, l'ami de Jean de Müller, de Mathisson, de Salis, est né à Berne, en 1745.

(2) Jacobs est bibliothécaire de la cour de Gotha, où il est né, en 1764. Il est avantageusement connu par un grand nombre de productions qui ont une tendance à la fois philosophique et morale. On estime surtout son ouvrage intitulé : *Œuvres posthumes de Rosalie.*

se fit remarquer par son talent pour le dessin et la peinture, et par une grande facilité à s'approprier les différentes langues. Elle voyagea avec son mari, dans presque tous les états de l'Europe; elle séjourna à Londres, à Hambourg, à Paris, à Genève; elle traversa les forêts de la Bohême, et salua le pays d'Ossian et de Walter Scott. En 1806, après la mort de son mari, elle se fixa à Weimar, qu'on a appelé l'Athènes de l'Allemagne. Herder et Schiller étaient morts depuis peu; mais cette ville fut encore illustrée par le séjour de Wieland, de Gœthe, et d'autres littérateurs et artistes distingués. Elle se lia d'amitié avec Fernow qui, marchant sur les traces de Winkelman, avait rendu d'utiles services à la science des antiquités appliquée aux beaux-arts. Fernow étant mort en 1808, Mme Schopenhauer publia une biographie de son savant ami; plus tard elle s'acquit une grande réputation littéraire par *Gabrielle*, roman en 3 volumes. Les événemens de la vie de Mme Schopenhauer, que nous venons de relater, semblent avoir influé puissamment sur ses écrits; on y remarque cette élégance, cette aisance, cet esprit d'observation que donnent les études jointes aux voyages et au commerce avec des hommes du premier ordre. On rencontre souvent dans ses ouvrages un vif amour, ou plutôt un véritable culte pour les arts. Les descriptions poétiques de Mme Schopenhauer sont vraiment pittoresques. Le conte intitulé *La Neige*, parce que c'est sur les glaciers de Chamouny qu'a lieu le dénouement, nous entretient des amours et des mal-

heurs d'un jeune paysagiste. C'est son vieux ami et fidèle Mentor, le peintre Hubert qui les raconte à un cercle d'amis, chez le comte de Strahlenfels. Nous allons essayer de traduire à nos lecteurs le début de ce récit : « Vous savez tous, dit le vieux « peintre, que j'ai vécu en Italie, il y a mainte-« nant plus de vingt ans. J'ai habité tantôt Rome et « tantôt Florence. Alors, dans ces jours passés sous « ce ciel fortuné, sous ce ciel d'un azur éternel, j'ai-« mais encore notre terre, je me plaisais à l'orner « de ses propres dons, comme un enfant orne sa « mère. Le soleil éclaire avec plus de joie ce superbe « pays. Le soleil lui-même y devient peintre ; il ar-« range d'heure en heure de nouveaux tableaux par « le charme de ses rayons. Là, où l'homme sent « plus vivement qu'il est le fils bien-aimé de la na-« ture, et non un misérable ver qui rampe dans la « poussière ; là rien ne me manquait, j'avais même « trouvé l'ornement le plus précieux de l'existence, « un ami. Pour moi, j'étais encore dans toute la « force de l'âge ; mais mon ami était de beaucoup « plus jeune que moi ; je ne l'en aimais que mieux, « et avec d'autant plus de tendresse ; car je voyais « renaître en lui d'une manière mille fois plus noble « et plus belle l'image de ma propre jeunesse. Esprit, « talent, âme, tous ces dons précieux que la na-« ture accorde séparement à ses favoris, elle les avait « rassemblé pour les offrir à mon ami ; elle y avait « joint une figure semblable à celle des jeunes dieux « de l'antiquité. Lorsque nous rencontrions des ar-

« tistes, étonnés ils s'arrêtaient et suivaient de leurs
« yeux le jeune Victor ; les jeunes filles, les femmes,
« entraînées par leur vivacité méridionale, témoi-
« gnaient hautement leur admiration pour sa beauté,
« et bénissaient la mère qui lui avait donné le jour.
« Je le fréquentais habituellement, et cependant je
« croyais voir souvent en lui une de ces statues de
« marbre créées par l'art des anciens, qui, tout-à-
« coup, animée du feu de la vie, s'avançait vers
« moi. A son aspect, j'oubliais toutes les peines, tous
« les embarras, tous les chagrins de la terre ; il me
« semblait que de chacun de ses mouvemens, de ses
« yeux, de chacun des traits de son beau visage jail-
« lissait un rayon d'une vie intarissable. Tout en lui
« était neuf et frais, comme si le jeune dieu avait
« pour la première fois approché de ses lèvres de
« pourpre la coupe de la joie, écumante et guirlan-
« dée de roses. Il était impossible de s'imaginer qu'il
« eût connu l'enfance, ou qu'un jour il vieillirait.
« On aurait dit qu'il était né adolescent, que c'était
« ainsi que la voix du Créateur l'avait appelé à
« l'existence, que c'était ainsi qu'il resterait éternel-
« lement, semblable à cet Apollon qui, après des mil-
« liers d'années, ravit encore le monde par la grâce
« majestueuse de son indestructible jeunesse. »

La Minerve se termine par des énigmes, des charades, des logogryphes.

AURORA. — AURORE, *almanac pour les Demoiselles et les Dames, par* JACQUES GLATZ; 1re *année* 1826 (1).

Cet almanac, qui paraît pour la première fois, n'est orné que d'une seule gravure dont le dessin est encore de Rembrand : c'est une jeune fille adossée négligemment contre un saule pleureur ; elle joue de la guitare ; un ruisseau s'échappe à ses pieds, la lune répand sa lumière mystérieuse. Cette gravure est ce qu'il y a de plus poétique dans tout l'almanac. Glatz (2) jouit d'une réputation méritée par ses nombreux ouvrages sur l'éducation ; c'est un pédagogue consommé. Mais cela suffit-il pour se faire lire par l'intéressant public, auquel l'auteur s'adresse ? Nous ne le pensons pas. Les intentions de ce petit livre sont excellentes ; les moyens d'exécution en sont néanmoins d'une froideur glaciale. Passe pour les jeunes demoiselles : « La mère en prescrira la lecture à sa fille. » Mais les maris oseront-ils en faire autant à l'égard de leurs aimables épouses ? Oh non ! l'ennui est un sentiment si pénible ! La plus grande partie de ce recueil n'est qu'une simple compilation ; ce qui appartient à l'auteur manque d'intérêt ; son style est sec et presque suranné.

---

(1) Leipsic, chez Gérard Fleischer.

(2) GLATZ, conseiller consistorial et prédicateur à l'église évangélique de Vienne en Autriche, est né en 1776.

Almanac *pour* 1826, *dédié à l'amour et à l'amitié*, *par* Etienne Schütze (1).

Cet almanac a paru pour la première fois en 1800. L'éditeur actuel, Schütze, docteur en philosophie, demeure à Weimar; il naquit à Oltenstadt, près de Magdebourg, en 1771. On a de lui différens recueils périodiques de prose et de poésie. Parmi ses ouvrages d'une certaine étendue, il faut distinguer le *Prince invisible*, roman en 3 volumes. Cet auteur a du talent pour le genre comique; c'est aussi ce genre qui prédomine dans cet almanac. Voici les morceaux qu'on y trouve : *Lony, ou deux jours dans la Suisse saxonne, conte*, par C. A. — *La danse de l'ours*, par K. G. Prätzel. Ce poëme burlesque fait rire; donc il atteint son but. Un filou imagine un moyen assez plaisant pour sauver son camarade, qui a eu le malheur de se brouiller avec la police, et qui s'est laissé prendre en flagrant délit. Au moment même, où le captif est interrogé sur ses méfaits, par le sénat du bourg de Tiefenbach, présidé par le grave bourguemestre, à l'influence duquel résiste le syndic, chef de l'opposition; au moment même, où le voleur se trouve menacé d'une sentence portant peine de mort, la danse de l'ours commence, sous les fenêtres de la mairie de Tiefenbach. Bientôt l'animal féroce échappe à son conducteur, la muselière tombe: des cris d'effroi se font entendre partout; mais les séna-

(1) Francfort, chez Wilmans.

teurs de Tiefenbach siégeant en lieu de sûreté, restent inébranlables sur leurs chaises curules, et trouvent de suite le meilleur moyen de sauver la république; on promet au voleur qu'on se bornerait à le faire pendre, sans lui appliquer d'abord la torture, s'il parvenait à se rendre maître de l'ours. Sensible à cette générosité, le voleur se charge de tenter l'aventure; mais à peine la lutte est-elle engagée, que l'ours entraîne le rusé fripon, et disparaît avec lui. On devine que c'est le camarade dont nous avons parlé qui, travesti en ours, a sauvé son collègue. Depuis deux ans, le jeune forestier Wilm fait la cour à Clairon, fille du bourguemestre. Les jeunes gens s'aiment beaucoup; mais le papa ne veut pas consentir à une mésalliance. L'occasion est heureuse. Le bourguemestre, touché des malheurs que la voracité de l'ours peut causer, promet à Wilm la main de Clairon, s'il parvient à tuer l'ours. Wilm charge son fusil, il parcourt la forêt, et revient enfin avec la peau de l'ours qu'il a trouvée accrochée à un arbre, et obtient la main de celle qu'il aime. — *La Foire, conte,* par Charles-Borromée de Miltitz. — *La Fille obéissante.* Cette poésie qui est de Kind, auteur des paroles de *Robin des bois,* et écrivain estimable, dont nous trouverons occasion de parler plus amplement, s'est amusé à faire vingt-et-un couplets pour dire que la mère de Nannette a ordonné à sa fille d'accorder un baiser à son cousin, et que la demoiselle a obéi, après avoir bien rougi, car c'était son amant. Un quatrain aurait suffi. — *L'encan, conte,*

par Fréderic-Louis Bührlen. On ne conçoit pas comment on peut faire imprimer une pareille niaiserie. L'auteur nous raconte tout bonnement une querelle de ménage. Ce conte, dans tous les cas, n'a pas le mérite de la nouveauté. — *Poésies d'*Agnès Frantz (1). Ces poésies sont au nombre de trois; elles se distinguent, ainsi que toutes celles que nous avons eu occasion de lire du même auteur, par une sensibilité touchante et des vers mélodieux. Obligés de renoncer à faire connaître à nos lecteurs le charme de la versification, nous nous bornons à la traduction suivante :

POURRAIS-JE T'OUBLIER.

(Kœnnt' ich dein vergessen?)

« Pourrais-je t'oublier, lumière de ma vie? Il faudrait d'abord me séparer du charme des souvenirs; « il faudrait m'étourdir sur chaque accent qui parle « à mon âme? »

« Pourrais-je t'oublier lumière de ma vie? Ces images « de feu qui dominent dans mon cœur deviendraient « donc froides et pâles comme de vains songes! »

« Pourrais je t'oublier, lumière de ma vie? Il faudrait donc renoncer à tout ce que les couleurs, à « tout ce que les sons offrent de beau aux yeux « et à l'oreille; il faudrait fuir l'éclat du ciel. »

« Pourrais-je t'oublier, lumière de ma vie? Je puis « supporter la douleur en silence et sans murmurer;

(1) AGNÈS FRANZ vit à Schweidnitz : elle est née à Mielitsch, en Silésie, le 8 Mars 1795.

« je puis me séparer, me résigner, mais je ne sais « oublier ! »

Mathilde d'Assebourg, tradition populaire, par F. Lohmann. L'auteur nous fait assister à une partie de la guerre de trente ans. Les principaux événemens se passent à Magdebourg, au moment où cette ville est saccagée par l'infâme Tilly, l'Attila de son tems. Ce conte, qui est bien écrit, fera plaisir aux amis du merveilleux. Mathilde, qui est le principal personnage, a pour génie tutélaire un vieillard mystérieux, qui paraît et disparaît, sans qu'on sache d'où il vient, ni où il va; c'est un astrologue qui a fait des prédictions à Gustave-Adolphe et à Wallstein. L'on rencontre dans ce roman tous les élémens d'un mélodrame, ce que nous ne disons pas à titre de reproche; car : « Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux. » — *La course à Mœuseborn, conte,* par E. Weisflog. C'est un poëme comique en vers hexamètres, qui n'est pas sans originalité. — *Poésies*, par E. Schütze. — *Poésies diverses.* — Cet almanac est orné de gravures dont plusieurs sont faites d'après des tableaux de différens maîtres de l'école flammande.

Almanac dramatique *pour* 1826, *par* F. A. de Kurlænder, *avec gravures*, 16e *année* (1).

L'inépuisable Kotzebue qui, malgré le grand nombre de ses ouvrages dramatiques, n'a cependant laissé que cinq à six pièces d'un mérite réel,

(1) Leipsic, chez Baumgartner.

Kotzebue avait déjà publié un almanac semblable, à l'usage des théâtres de société. De Kurlænder marche sur les traces de ce célèbre dramaturge. Les pièces de l'almanac que nous venons d'annoncer sont les suivantes : *Etourderie et Amour*, comédie en trois actes. C'est une imitation du *Mari à bonnes fortunes*. — *C'est une autre affaire*, comédie en un acte. — *Le baron Furet*, comédie en un acte. — *Haine des Femmes*, comédie en un acte. — On remarque dans ces différentes pièces, toutes écrites en prose, de la rapidité dans le dialogue et quelques situations plaisantes.

Alpenrosen, etc. — Roses des Alpes, *almanac helvétique pour* 1816, *publié par* Kuhn, Wiss, *et autres*. (1)

La Suisse!... les Alpes!... Qu'on nous pardonne un instant d'émotion : « Et nous aussi nous avons visité l'Arcadie. » Les *Roses des Alpes* trouvent toujours beaucoup d'acheteurs; cependant il faut le dire, le mérite littéraire de cet almanac n'est rien moins que du premier ordre. Mais ce qui y intéresse c'est la couleur nationale; c'est qu'en parcourant ce recueil, on croit se trouver au milieu de ce pays unique, dont les beautés merveilleuses offrent tant de charmes à l'ami de la nature; ce sont enfin les souvenirs historiques qui entourent ce berceau de la liberté. On remarque sur la couverture de l'almanac, d'un côté les trois Helvé-

(1) Berne, chez J. J. Burgdœrfer; Leipsic, C. G. Schmid.

tiens qui, sur la prairie du Grütli, jurèrent de délivrer leur pays de la tyrannie autrichienne; et de l'autre côté la figure de Nicolas Von der Flué, homme aussi justement révéré pour sa piété que pour son patriotisme. Les gravures représentent entre autres sujets, les suivans: La cataracte de Tanne; Ida de Toggenbourg; Vue de l'île d'Uffnau sur le lac de Zurich, où reposent les cendres du courageux et infortuné Hutten. Les morceaux de prose sont en grande partie consacrés à des descriptions de sites pittoresques. Parmi les poésies nous distinguons: *Ida de Toggenbourg, romance, d'après une ancienne tradition*, par G. Schwab. — *La bataille de S.t Jacques près de la Birs, 1444*, par E. Münch. — *Le petit garçon et la flûte*, par Wyss *l'aîné*.

Rheinisches Taschenbuch, etc. — Almanac rhénan *pour* 1826, *publié par le D*r Adrian. (1)

Cet almanac, écrit tout en prose, n'est composé que des trois morceaux suivans: *Souvenirs de l'Angleterre*, par Adrian. — *Retour de Victor dans sa patrie, conte*, par Louis Starklof. — *Les Amis, conte*, par Jeanne Schopenhauer. Adrian s'est fait connaître par des traductions de différens ouvrages de Lord Byron. Les *Souvenirs* que nous venons d'annoncer n'appartiennent point à la belle-littérature proprement dite; il est donc inutile de nous y arrêter. Ce sont au reste des tableaux de mœurs qui

(1) Francfort, chez Sauerländer.

intéressent par leur variété. *Le retour de Victor dans sa patrie* est un conte romantique d'un véritable mérite sous le rapport du style, et plein d'originalité quant à l'invention. L'action principale de ce roman est conduite avec art ; de nombreux incidens fixent constamment l'attention du lecteur. Nous trouvons encore dans ce conte un être mystérieux, magique, qui gouverne en partie les événemens. C'est le génie du mal, ou, si l'on veut, c'est un des princes des ténèbres, sous le masque du médecin Simonetto, au teint de soufre (*brandgelb*). Ce démon n'est point du genre de ceux qu'ont créés Milton et Klopstock ; il ressemble, au contraire, beaucoup au Méphistophélès de Gœthe. Ce diable de docteur, tout diable qu'il est, se montre gai, ironique, caustique ; il ne parle qu'en sarcasmes. Il fait le mal sans passion. Il est d'une entière indifférence pour tout ce que nous appelons crime et vertu. Il est menteur ; mais c'est parce que cela l'amuse : un empoisonnement, un assassinat est pour lui une chose sans conséquence, qu'on peut commettre ou non. L'auteur s'est proposé de tracer le portrait d'un scélérat consommé ; mais il n'a pas voulu en faire précisément un homme. Il nous semble qu'on doit lui savoir gré de cette réserve.

Une ancienne inimitié avait existé entre les familles espagnoles des Esplandianor et des Lenclos (1). La

---

(1) L'auteur, en parlant de l'ancienneté de ces familles, nous dit dans une note, en invoquant l'autorité de Mr de Laborde (Voyage en Espagne, t. I) que dans le royaume de Valence et dans une grande

cause de cette inimitié n'est pas clairement indiquée; mais l'on sait ce que c'est qu'une haîne espagnole ou italienne. Le comte de Lenclos, père de Victor, fut banni de son pays comme *Afrancesados*, et mourut en Italie, qui devint la patrie adoptive de son fils; Victor y vit sous un nom supposé. Un nouveau rayon de gloire paraît luire à l'Espagne; Victor vole au secours de son pays: il se distingue dans les guérillas de l'infatigable Mina. Pendant ce tems, il se lie d'amitié avec della Torre, jeune Italien, son compagnon d'armes. La guerre terminée, les deux amis s'en retournent en Italie. Dans le même tems, le comte Esplandianor, aussi exilé d'Espagne, s'est fixé à Turin. Le contraste entre Esplandianor et le jeune Victor est saillant: c'est le vice et la vertu. Esplandianor est taciturne, dédaigneux, hypocrite, haineux, sanguinaire; le jeune Victor est aimant, franc, loyal, brave comme son épée. Esplandianor, toujours tourmenté par la fougue de ses désirs et de ses passions, se livre aux inspirations de l'infernal Simonetto qui devient son confident; confident que le comte redoute, mais dont il ne peut se détacher. Simonetto conduit sa victime de crime en crime, et se plait ensuite à lui en retracer avec ironie la liste affreuse. C'est dans un de ces momens que le comte dit en tremblant au docteur: « Lorsque tu « parles, ce n'est pas toi que j'entends, c'est l'écho

---

partie de l'Espagne, la noblesse se partage en trois classes, *le sang bleu, le sang rouge, le sang jaune.*

« de ma conscience. » Esplandianor, après avoir renvoyé la fidèle Inès, femme de chambre d'Eugénie, sa jeune épouse, entreprend un voyage avec cette dernière ; il l'attire dans un lieu solitaire la poignarde, et devient ainsi libre d'offrir sa main à la belle Idoménée, dont il est épris. Cette Idoménée est la sœur de della Torre, ami de Victor. Cependant la mesure des forfaits d'Esplandianor est à son comble ; c'est à Victor que le destin, par un enchaînement de circonstances inattendues, fait connaître toutes ces infamies ; c'est Victor qui démasque le coupable, au château même du marquis della Torre. Esplandianor, maître dans l'art de feindre, parvient un instant à conjurer l'orage, et à faire planer sur la tête même de son courageux accusateur, d'odieux soupçons. La nuit arrivée, Esplandianor se propose de fuir par un souterrain du palais, que Simonetto lui indique. Il ne peut cependant consentir à se sauver avant de s'être vengé du jeune Lenclos. Mais sa vengeance sera terrible ; il ne suffit pas que Victor soit privé de la vie, il faut encore lui ravir le salut éternel. Esplandianor déclare à son confident que, malgré les crimes nombreux dont il s'est souillié, il n'a jamais cessé de croire aux dogmes de l'église. Il faut donc pour que sa vengeance soit complette que Lenclos périsse sans avoir pû se confesser. Victor, prévenu de la fuite que projette le comte, le suit à travers le souterain, l'épée à la main. Les adversaires se rencontrent : une lutte s'engage ; Victor reçoit le coup mortel. Le souterrain a une issue sur un rocher que

baigne un fleuve impétueux. C'est de cette hauteur que le comte, aidé de Simonetto, jette le corps de l'infortuné jeune homme dans le précipice qui s'ouvre devant eux. Mais au même moment Esplandianor est percé, par derrière, d'un coup de poignard; *une force surnaturelle* le saisit et le lance dans l'abîme. L'infernal docteur lui fait ses adieux, en lui criant: Eh bien, Monsieur le comte, vous aussi sans absolution! Le sang des deux ennemis se confond dans les mêmes flots.

La teinte sombre de ce tableau romantique, n'est éclairci qu'un instant par les niaiseries d'un signor Gaudenzio, pédant de juge d'instruction, qui fait rire. — Le conte de Mme Schopenhauer, intitulé *Les Amis*, est digne de cet auteur, dont nous avons déjà fait connaître tout le mérite à nos lecteurs. — Les gravures de cet intéressant almanac représentent des sujets tirés des romans d'Ivanhoë et de Péveril du Pic.

TASCHENBUCH *für* 1826. — ALMANAC *pour* 1826, *par* GEORGE DOERING (1).

Cet almanac est d'un format très-modeste, et ne contient que cent pages. Cependant nous y distinguons parmi les morceaux en prose, un conte assez plaisant, de Doering, intitulé *der Freyschütz*, c'est-à-dire *le Chasseur magique* (*Robin des bois*). Un vieux musicien passionné pour son art, mais aveugle partisan des règles de l'ancienne école, entreprend un voyage dans la capitale, pour y voir représenter

(1) Offenbach, chez C. L. Brede.

l'opéra du *Freyschütz*. Il est accompagné de sa fille, et de la courageuse et rusée Minette, l'amie de cette dernière. Le musicien s'était promis une soirée délicieuse, mais bientôt il se trouve désapointé de la manière la plus cruelle. Quelle détestable musique, quelle violation de principes! quelles hérésies musicales! Il n'y tient plus, il sort avant la fin de la pièce. Cependant Minette a su bien employer son tems, elle a reconcilié Véronique avec son amant; elle a retrouvé le sien, car tous les deux habitent la capitale, et tout finit par un double mariage; et lorsqu'au festin de noces un des jeunes gens porte le toast: „Vive le Chasseur magique!“ le vieux musicien ne peut s'empêcher de faire chorus. — Nous citerons encore deux romans, *Le roi Goldner*, par Fréderic de Zuckheim, et *Le fidèle Eckart*, par Dœring. — Le Parnasse germanique, enfante des poëtes bons ou mauvais, avec la même abondance que la terre produit des fleurs de diverses espéces. Voici encore un nouveau poëte élégiaque, il s'appelle Kilzer. Il est souvent plus doucereux que sentimental. Il n'est pas maître des ses rimes, qui lui amènent quelquefois des expressions déplacées; cependant Kilzer n'est pas sans talens.

Nous finirons cet article, qu'on ne trouvera peut-être que trop long, par la traduction d'un petit poëme de cet auteur, intitulé *En Automne* (*Im Herbste*), et qu'on pourrait appeler un soupir en vers.

« J'ai trouvé beaucoup de fleurs au mois de mai,
» mais hélas! le tems des fleurs a passé, je ne vois
« plus que des arbres qui se fanent. La nature

« à enterré les fleurs, qu'elle avait enfantées. De
« loin j'entends chanter les oiseaux, eux seuls
« gardent encore des rèves de bonheur. »

(*La fin au prochain numéro.*)

D. E. Stoeber.

HISTOIRE.

Geschichte unserer Zeit etc. — Histoire de notre tems, par M. Charles-Adolphe Menzel, *pour faire suite à l'Histoire universelle de* Charles-Frédéric Becker.

Parmi les nombreux ouvrages sur l'histoire, qui doivent figurer au premier rang des richesses littéraires de l'Allemagne, ceux qui ont pour objet l'enseignemeut de *l'histoire universelle* nous semblent mériter particulièrement notre attention. Nous avons peu fait pour cette partie de la science, et les Allemands nous y ont laissé loin derrière eux; c'était le juste prix de leur longue patience et de leurs profondes méditations.

Le professeur C. F. Becker surtout, sera long-tems célèbre par son *Histoire universelle dédiée à la jeunesse.* Cet ouvrage plein de charmes pour les jeunes âmes, est un des meilleurs essais qui aient été faits pour appliquer la science de l'histoire à l'ennoblissement de l'esprit et du coeur. Mais ce n'est pas seulement à la jeunesse qu'il a droit de plaire; car bien que des évé-

nemens nous soient déjà connus, nous aimons toujours et profitons souvent à les relire, lorsque l'historien a le talent d'éveiller et d'entretenir notre attention, lorsqu'il sait heureusement choisir les faits principaux de l'époque qu'il décrit, et bien tracer le caractère de ses personnages. A ces qualités, Becker joint de profondes connaissances historiques; aussi fait-il habilement connaître à ses lecteurs l'esprit du tems, et les motifs des événemens qu'il déroule, pour ainsi dire, sous leurs yeux; et, dans ce tissu immense, on distingue et l'on suit avec facilité les fils innombrables qui le composent. Cet ouvrage qui semble annoncer un écrivain plein de vigueur de corps et d'esprit, était cependant l'œuvre d'un homme souffrant d'une maladie que lui-même savait être incurable. Mais Becker puisait dans l'étude de l'histoire cette tranquillité d'âme qui le rendait presqu'insensible au dépérissement de son corps. Enfin il succomba en 1806, après avoir publié le neuvième volume de son histoire demeurée incomplette, puisqu'elle ne s'étend que jusqu'à la mort de Fréderic-le-Grand. Après la mort de Becker, cette histoire a été continuée dans un dixième volume, jusqu'à la révolution française, par J. G. Woltmann; mais c'est en vain qu'on y chercherait la méthode et le talent du premier auteur. Woltmann a aussi fait subir quelques corrections aux premières parties de l'ouvrage, qui cependant y a peu gagné.

Enfin deux volumes nouveaux, destinés également à faire suite à cette histoire universelle, viennent encore

de paraître; M. Charles-Adolphe Menzel, professeur d'histoire à Breslau, en est l'auteur. M. Menzel est un des écrivains les plus estimés de l'Allemagne, qui déjà s'est fait un nom honorable parmi les historiens, par une *Histoire des Allemands*. Le nouvel essai qu'il vient de faire de son talent, a été également bien accueilli en Allemagne, et on le regarde comme un digne continuateur de Becker. Les deux volumes qu'il a publiés sont un tableau de tous les principaux événemens, qui se sont succédés depuis le commencement de notre révolution, jusqu'en 1815. Le premier volume s'étend jusqu'à la paix de Campo-Formio, et le second jusqu'au traité de Paris et à la formation de la Sainte-Alliance. Ainsi la France est le principal personnage du vaste drame que M. Menzel s'est proposé de décrire. La dernière partie de cet écrit nous a semblé moins digne d'éloge que la première; ce n'est pas que nous prétendions attaquer le talent ou les connaissances historiques de l'auteur, mais nous lui reprochons de n'avoir pu oublié qu'il était Allemand, de n'avoir pu pardonner à la France la supériorité qu'elle a long-tems exercée sur l'Allemagne: bref, nous lui reprocherons le ton d'amertume qui domine sa pensée, lorsqu'il est obligé de parler des succès diplomatiques ou militaires de la France, dans la longue lutte qui a agité l'Europe. Il est sans doute inutile d'instruire nos lecteurs, que le chef, qui gouvernait alors la France, n'a trouvé nulle grace devant son sévère aristarque. Mais dans le premier volume de son ouvrage, quand M. Menzel a

parlé de notre révolution proprement dite, sa plume a sû trouver une meilleure impartialité. Lorsque chez un peuple les partis s'imputent continuellement les causes et les fatales conséquences des dissensions domestiques, on aime à voir un étranger sans passion, sans intérêt, venir se porter juge du procès. Sans doute on n'accusera point M. Menzel d'être un révolutionnaire; sans doute on ne l'accusera point d'être un partisan des philosophes du siècle dernier; cependant il est loin d'adopter l'opinion que l'on voudrait consacrer de nos jours, il est loin de chercher dans leurs seules maximes, la source des événemens qui ont éclaté sous la fin du règne du malheureux Louis XVI.

La révolution, selon M. Menzel, était écrite dans la situation matérielle où se trouvait la France, et dans l'attitude hostile où étaient toutes les parties de la nation. La bourgeoisie était depuis long-tems sortie de son obscurité; devenue riche, éclairée, et aidée de cet esprit de sociabilité qui règne surtout en France, elle s'était confondue de fait avec les hautes classes. Mais celles-ci, loin de se croire obligées par là de consentir à l'abandon de quelques-uns de leurs nombreux privilèges, ne songeaient qu'à s'en prévaloir d'une manière plus révoltante. Telle était la conduite que tenait principalement ces nobles, qui s'étaient étroitement attachés à la cour, et qui, par faveur et par intrigues, avaient pris possession de toutes les premières places dans l'administration du royaume, aussi bien que dans l'armée. Ils s'étaient

même attirés, par leur orgueil, l'inimitié des nobles de province, et de cette portion de la noblesse qui siégeait à-peu-près héréditairement dans les parlemens, et qu'ils appelaient, par dérision, *noblesse de robe.* Le clergé avait peu-à-peu oublié la sainte mission qu'il était appelé à remplir. Les hautes dignités ecclésiastiques, dont les rois étaient devenus dispensateurs, avaient été conférées, en grande partie, à des nobles appartenant aux familles qui fréquentaient la cour: et ces prélats-courtisans disputaient à leurs parens la faveur souveraine et les premiers emplois de l'état, et dépensaient leurs riches bénéfices au milieu des plaisirs, des affaires et des intérêts de la vie profane. Le bas clergé vivait dans la pauvreté, et un grand nombre de curés considérait avec envie ces prélats mondains et richement bénéficiés. Les parlemens, malheureusement rétablis, ne songeaient qu'à faire éclater leur puissance, et dans leurs luttes avec le ministère, se montraient à la fois ennemis de la cour et du peuple. Les prodigalités des deux règnes précédens avaient mis le plus affreux désordre dans le trésor de l'état, les intérêts d'une dette énorme, et des pensions accordées sans mesure, à la faveur, absorbaient les meilleurs revenus du royaume. Le gouvernement était sans puissance, car sa marche était arrêtée par l'embarras des finances, par l'opiniâtre opposition des parlemens, et par les intrigues et les cabales des familles qui assiégeaient le trône et enveloppaient la volonté royale de chaînes invisibles.

De l'énergie eût été nécessaire pour briser ces entraves, mais Louis XVI, bien que supérieur à ses prédécesseurs par l'élévation de son esprit, et par la bonté de son coeur, était un homme et un prince d'une si grande faiblesse de caractère, qu'il se trouvait même dans une situation secondaire à l'égard de ses courtisans, et qu'aucun d'eux ne prenait la peine de simuler du moins ses vertus.

Nous ne suivrons point M. Menzel dans l'exposé des fautes qu'il attribue aux principaux personnages qui environnaient le trône.

Le roi poursuit-il plus loin, ne conduisait ni ne déterminait les membres de son conseil d'état, mais bien au contraire, c'était lui que l'on conduisait et que l'on tenait dans la dépendance. La justesse de son esprit lui fit souvent appeler d'habiles ministres, et beaucoup de bonnes choses furent entreprises et exécutées. L'abolition de la corvée et de la torture, l'amélioration des hôpitaux et des prisons, un commencement de réforme dans les lois criminelles, que la férocité avait dictées, la suppression de la servitude sur les terres de la couronne, la réintégration des protestans dans leurs droits civils, la restauration de la marine, et l'heureuse vivification du commerce français, étaient de glorieux témoignages des vues et de l'activité de Louis XVI, lorsque son esprit ne se portait que sur quelques objets isolés. Mais il n'avait point une intelligence assez profonde de son siècle et des élémens de fermentation qu'il renfermait, et toutes ses loyales

intentions sur les choses qu'il avait comprises, manquaient leur but par son incurable faiblesse, de caractère. Se défiant de lui-même par modestie, et se défiant à-la-fois des autres à l'ordinaire des esprits faibles, il se laissait facilement décider à retirer sa confiance à celui-là même auquel il venait de l'accorder, et à prendre tout-à-coup une route opposée à celle que d'abord il avait adoptée après un long examen, dès que les moindres scrupules s'élevaient en lui. Si à son avénement au trône il avait trouvé une constitution comme celle d'Angleterre, qui lui eut tracé son chemin, il l'aurait consciencieusement suivi, et eut été un roi très-heureux. Mais les réformes, vers lesquelles son cœur le poussaient devaient être exécutées par lui-même, et dès-lors ses préventions, ses craintes, les cris des faux dévôts et des privilégiés, le jettaient dans l'anxiété, et l'engageaient à retourner continuellement sur ses pas; et tandis que de nouveaux ministres et de nouveaux systèmes se succédaient sans interruption, le désordre, surtout dans les finances, devenait plus grand de jour en jour. Les nouvelles théories que l'on adoptait, bienfesantes dans plusieurs cas, étaient pernicieuses dans d'autres, parce qu'elles enlevaient avec quelques anciens ornemens de la couronne, un appui nécessaire à sa faiblesse, sans la faire asseoir sur les bases solides du respect et de la confiance. Pendant que, d'un côté, pour rendre hommage à l'opinion du tems, on renversait plusieurs sauve-gardes du trône, de l'autre, avec une imprudence presqu'in-

compréhensible, on insultait à cette même opinion; par un surcroît de faveur accordé aux prérogatives nobiliaires. Alors que les mots liberté, égalité, droits de l'homme, étaient dans la bouche de tous les gens éclairés, et qu'une illustre extraction était regardée comme un préjugé ridicule, on rendit des ordonnances qui reservaient exclusivement à la noblesse les plus riches bénéfices ecclésiastiques, et décidaient qu'à l'avenir, le grade même de sous-lieutenant ne serait conféré qu'à celui qui pourrait faire preuve d'une noblesse de quatre quartiers au moins: l'armée eut encore à subir d'autres mesures non moins vexatoires. Point d'étonnement que le soldat mécontent, maltraité, repoussé de tous côtés, et dépouillé de tout espoir d'avancement, se sentit peu d'attachement pour le monarque, sous lequel sa condition s'était tellement empirée, et fit dans la suite peu de difficultés à se joindre aux adversaires de Louis XIV. De plus ce prince était le premier des rois de France qui témoignait ne prendre ni plaisir, ni part personnelle aux affaires et aux exercices militaires; et dans un tems où tous les monarques d'Europe portaient le costume guerrier, il ne se montrait jamais qu'en habit de cour. Il n'avait jamais passé de revue que chapeau bas, jamais il n'avait tiré une épée du fourreau.

M. Menzel pense également que c'est encore à de nouvelles fautes de la cour et de ses partisans, qu'il faut attribuer la marche rapide que prit la révolution, dès qu'elle fut en mouvement, tandis que plus

de sagesse de leur part aurait pu la modérer et la pousser dans une meilleure direction.

Après que la résidence du roi et de la convention nationale eut, dit-il, été transférée à Paris, plus de trois cents députés se retirèrent dans leurs provinces, et les principaux d'entre eux cherchèrent à justifier leur conduite aux yeux de leurs mandataires. Mais il est difficile que de bons citoyens, quelques chagrins et quelques mécontentemens qu'ils aient éprouvés, puissent jamais se justifier complettement d'avoir abandonné la patrie, qui avait invoqué leur assistance et leurs conseils, et d'avoir, par une renonciation volontaire, remis la puissance aux mains des méchans ou des insensés. Cette démarche des prétendus défenseurs du trône et de la modération, paraît d'autant plus inutile, lorsqu'on remarque que même après leur départ, la méchanceté et la sottise étaient encore loin d'avoir obtenu la toute puissance dans l'assemblée; que, dans de graves circonstances, la prudence et la raison, y manifestèrent une grande supériorité, et qu'en regarder la cause comme perdue était une supposition prématurée. Pendant que d'un côté, dit plus loin M. Menzel, le roi jurait la constitution, et dans une proclamation dénonçait comme ses plus dangereux ennemis, ceux qui jetaient des doutes sur la sincérité de ses intentions, d'un autre côté, il était assez imprudent pour donner des témoignages de sa bienveillance à ceux qui l'assiégeaient de projets pour parvenir à une contre-révolution. Mais la plus malheureuse de ses démarches

fut d'invoquer secrètement l'autorité du pape, relativement aux décrets de la convention sur la religion et le clergé, et que lui-même déjà avait approuvés. C'est à la sollicitation du roi près de la cour de Rome, qu'il faut imputer l'imprudente défense faite au clergé de France de prêter le serment civique. Sans cette défense, les ecclésiastiques, comme tous les autres Français, auraient juré fidélité à la nation, à la loi et au roi; le feu des haines réciproques n'aurait pas été excité par un signe certain de reconnaître ceux qui approuvaient ou non les institutions nouvelles, et l'Église de France, n'aurait pas été aussi violemment ébranlée qu'elle le fut par la subite déposition de presque tous les évêques, et d'une grande partie des curés. A la place des ecclésiastiques destitués, s'avancèrent les élus du parti qui avait la puissance, échange auquel on ne pouvait rien gagner, puisque l'esprit dominant était tout-à-fait temporel et ennemi de la religion.

Les émigrés enfin ont aussi leur part de blâme; bornons-nous à une seule citation sur ce sujet. « Les émigrés qui ne cessaient de parler des outrages faits au trône, et de leurs plans pour en obtenir la réparation, qui du sein de la sécurité ne cessaient de blâmer la faible conduite du roi à l'égard des rebelles, avaient beaucoup contribué à empirer la situation de Louis vis-à-vis de la nation. » Et au milieu des périls de la famille royale, la voix d'une odieuse flatterie se fesait encore entendre, et refusait de l'éclairer sur ses vrais intérêts, et sur les dangers

de ses erreurs. Car, pour terminer par une pensée de M. Menzel, « un courtisan eut mieux aimé voir la ruine de cette auguste maison, que de se décider à contredire avec fermeté les opinions royales. »

****

SCIENCES PHILOSOPHIQUES ET MORALES.

ENCYCLOPÆDIE DER PHILOSOPHISCHEN WISSENSCHAFTEN, etc. — ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES PHILOSOPHIQUES, *par* GOTTLOB-ERNEST SCHULZE; *troisième édition.* (1)

Quand Mme de Staël a dit que l'Allemagne était la *patrie de la pensée,* elle ne s'est peut-être pas exprimée avec toute la justesse convenable, puisque la pensée est de tous les pays; mais elle n'a fait que rendre justice à une nation chez laquelle l'étude et la méditation ont été en effet portées plus loin qu'ailleurs. Si de nos jours l'Allemagne intellectuelle est un peu mieux connue en France, qu'au moment où Mme de Staël écrivait, elle ne l'est cependant pas encore assez pour que les hommes studieux de ce pays n'aient pas lieu de se plaindre, si ce n'est de l'ignorance de nos aristarques, du moins des jugemens souvent injustes et ridicules que cette ignorance leur fait porter. Malgré les efforts de cette femme illustre,

(1) Gœttingue, chez Vandenhock et Ruprecht.

de Villers, de M. Degerando, de M. Cousin et d'un petit nombre d'autres écrivains, l'Allemagne philosophique est encore à peu près une terre inconnue à la France. Nous sommes loin toutefois d'en vouloir faire un crime aux Français qui, malgré la vanité et la légèreté dont tous les peuples étrangers se sont plu à les accuser, depuis le Dante jusqu'à Rousseau, ont toujours rendu justice aux autres nations, et n'ont jamais dédaigné de profiter de leurs lumières. Une civilisation plus avancée, la communauté d'origine, et en quelque sorte d'idiôme, ont dû les porter d'abord vers les nations méridionales. L'autorité de Voltaire, et une haute illustration politique, les engagèrent ensuite à étudier, malgré les antipathies nationales, la patrie de Shakespeare, de Locke et de Newton. Le tour de l'Allemagne paraît venu aujourd'hui, et certes le pays qui a vu naître la poudre à canon et l'imprimerie (éternelles barrières contre la tyrannie et la barbarie) Copernic et Kepler, Leibnitz et Kant, Schiller et Gœthe, mérite bien les regards d'une nation qui marche à la tête de la civilisation européenne. Déjà des traducteurs habiles lui ont fait connaître une partie des trésors littéraires de l'Allemagne. Il est tems qu'elle en connaisse les philosophes. Madame de Staël n'en a nommé qu'un petit nombre (1): Leibnitz, Kant, Fichte, Schelling et Jacobi. On se tromperait si l'on pensait que ce soient là les seuls philosophes allemands qui méritent d'être connus de l'étranger. Il en est même qui offrent

(1) De l'Allemagne. Part. III, ch. 5 et 6.

un intérêt non moins grand et plus d'instruction réelle.

Il est en philosophie un parti de l'opposition aussi bien qu'en politique, et ce parti ne mérite guère moins de reconnaissance. Une monarchie universelle en philosophie, ne serait pas moins funeste qu'une domination universelle sur les peuples.

A la tête de ces esprits indépendans, qui ont su conserver leur liberté, sous les différens règnes philosophiques qui se sont succédé en Allemagne depuis cinquante ans, se trouve M. Gottlob-Ernest Schulze, professeur de philosophie à l'université de Gœttingue. Né en 1763 en Thuringue, enseignant la logique et la métaphysique depuis 1788, il n'a cessé de résister à tous ces brillans systèmes qu'un demi-siècle a vu s'élever et tomber tour à tour. Inaccessible à l'enthousiasme, qui plus d'une fois entraîna les meilleurs esprits, il s'est constamment montré fidèle à ce sage scepticisme qui ne cesse de rechercher la vérité, tout en désespérant d'atteindre jamais à la vérité absolue.

Malgré la défaveur qui, en philosophie comme en politique, frappe ceux qui refusent de s'attacher docilement au char du pouvoir dominant, M. Schulze a fini par se faire une réputation durable; elle est principalement fondée sur quatre de ses ouvrages : un traité sur la *Logique*, qui a eu un grand nombre d'éditions, et que beaucoup de professeurs ont pris pour texte de leurs leçons; un autre traité, intitulé *Enésidème* (1), dans lequel il chercha à réfuter la théo-

(1) *L'Enésidème* parut en 1792.

rie de l'entendement de Reinhold (1), et à défendre le scepticisme contre les prétentions du *criticisme* de Kant ; *La critique de la philosophie théorétique* (à Hambourg, en 1801, en deux volumes), dans laquelle il démontra l'impossibilité de la philosophie théorétique en général, en tant qu'elle prétend à la science des principes suprêmes et absolus, et dans laquelle, après avoir également combattu les systèmes de Locke, de Leibnitz et de Kant, il représenta le scepticisme comme la seule philosophie véritable ; enfin un *Tableau encyclopédique des sciences philosophiques*, dont nous annonçons ici la troisième édition.

Nous n'avons cru mieux pouvoir commencer la série d'articles que nous nous proposons de consacrer à la philosophie allemande, que par cet important ouvrage, qui est le plus propre à montrer dans quelle étendue les Allemands étudient la philosophie.

---

(1) Charles-Léonhard Reinhold, né à Vienne en 1758, professeur de philosophie à Kiel et à Jéna. Consacré d'abord à l'ordre des Jésuites, chez lesquels il était novice au moment de leur suppression, Reinhold est mort professeur d'une université protestante, à Kiel en 1823. Ses deux ouvrages les plus remarquables sont ses *Beyträge zur Berichtigung bisheriger Missverständnisse der Philosophen* (Essai pour concilier les dissensions des philosophes), Jéna 1790 — 1794, 2 vol. 8° ; et ses *Lettres sur la philosophie de Kant*, Leipsic 1796, 2 vol. Ce dernier ouvrage surtout, dans lequel Reinhold se montra aussi bon écrivain que philosophe distingué, est très-utile pour l'intelligence de la philosophie de Kant. — Son fils, professeur de philosophie à Jéna, vient de publier la vie de ce philosophe. On y trouve une lettre très-curieuse que le jeune Reinhold, novice chez les Jésuites, écrivit à son père, le lendemain de la suppression de l'ordre, à Vienne.

Dans la préface de la troisième édition, l'auteur fait de la philosophie en Allemagne un tableau qui n'est point flatté; en le lisant, il faut se souvenir que c'est un chef de l'opposition qui parle, et l'on sait assez que les chefs d'opposition ne peignent pas les choses en beau.

« On sait, dit-il, combien la philosophie est aujourd'hui peu considérée en Allemagne, et l'on ne saurait nier que le ton souvent tranchant et toujours présomptueux, avec lequel elle est enseignée par tant de prétendus philosophes, n'ait prévenu beaucoup de gens contre elle. Mais ce qui contribua plus encore à la faire déchoir de cette haute considération dont elle jouissait autrefois, c'est l'étonnante rapidité avec laquelle, depuis quarante ans, se sont succédé tant de systèmes qui tous furent, tour à tour, prônés et exaltés comme ce qu'il y avait de plus élevé pour la sagesse humaine.

« Cette science suprême, selon Kant, c'était le principe que nous ne pouvions connaître toutes les choses que telles qu'elles nous apparaissaient. Mais, après plusieurs années de discussions sur la vérité de ce principe, discussions qui ne furent pas terminées, une autre opinion s'érigea en souveraine. Selon Fichte, l'univers extérieur n'est autre chose qu'une émanation, une *projection* du *moi*, sans réalité objective. Ce système cependant ne tarda pas à être remplacé par un autre, qui s'intitulait *la théorie de la science* (*Wissenschaftslehre*) puisée, disait-on, dans une intuition intellectuelle de l'absolu, et selon

laquelle Dieu n'apprendrait à se connaître que dans l'homme, ou selon laquelle encore l'homme pensant et agissant n'est qu'un développement de *l'absolu*, d'après des lois qui sont de l'essence même de l'absolu.

« Les étrangers qui prenaient quelque connaissance de la philosophie des Allemands, ne concevaient pas cette rapide succession de systèmes, et jugeaient sans doute que les vérités philosophiques étaient devenues chez nous un article du journal des modes.

« En Allemagne, il est vrai, on parlait avec moins de mépris de ces nouvelles tentatives des philosophes; mais ces rapides révolutions firent cependant que le zèle pour la philosophie diminua. Les gens du monde, qui lui demandaient des principes sûrs pour la vie pratique, se trouvant trompés dans leur attente, furent les premiers à s'en éloigner. Les savans même, à qui il appartenait de perfectionner certaines branches des connaissances humaines, hésitèrent de plus en plus de fonder leur science sur la philosophie, parce que la rapide succession des opinions, ne laissait rien debout qui pût passer pour immuablement vrai et solidement établi.

« Je sais qu'au milieu de ces révolutions intellectuelles il y eut toujours en Allemagne plusieurs philosophes, qui étaient loin d'accorder aux formes nouvelles que prenaient sans cesse les sciences philosophiques, cette infaillibilité que leur attribuaient leurs inventeurs et leurs partisans. Toujours il y eut des esprits indépendans qui ne se lassaient point d'éclair-

cir, de conserver et d'affermir ces convictions importantes, qui ont été, dans tous les tems, l'objet de la méditation des sages. »

Parmi ces penseurs, notre auteur nomme l'illustre Jean-Henri Jacobi (1), l'un des esprits les plus distingués de l'Allemagne, et qui consacra toute la force de sa dialectique et de son éloquence à démontrer que l'idée qui sert de fondement au théisme, n'est point le fruit d'une imagination enflammée par la superstition, dont la philosophie ait à rougir, et que l'homme, jouissant de son bon sens, ne se trouve pas, quant à sa conduite morale, placé sur la même ligne que la brute ou un maniaque; opinion insensée, imaginée par la spéculation en délire et renouvelée de Spinosa. Mais, tout en reconnaissant le mérite de Jacobi à cet égard, et de ceux qui marchèrent sur ses traces, il est à regretter qu'ils aient eu si peu d'influence sur le vulgaire des philosophes, qui s'abandonnaient imprudemment au torrent des opinions prétendues nouvelles. Dans leur orgueil, les chefs de secte et leurs adorateurs refusaient à tous ceux qui rejetaient leurs systèmes, l'organe philosophique et le nom de philosophes.

« Une autre classe de philosophes allemands, continue notre auteur, et parmi ceux-là sa modestie l'a empêché de se mettre au premier rang, d'autres philosophes allemands, si estimables par le zèle avec

(1) Nous donnerons prochainement une notice sur ce grand écrivain, à l'occasion de sa *correspondance* qui vient de paraître.

lequel ils n'ont cessé de méditer sur les fondemens de leur science, se consolent des contradictions qu'ils ont éprouvée, par la pensée qu'on ne saurait jamais compter en philosophie sur l'assentiment universel, par la raison que l'objet de cette science est de sa nature un problème infini, dont la solution complète est impossible. Mais ils entendent cette impossibilité d'une autre manière que ces nouveaux *constructeurs de l'univers*, qui, pour répondre au reproche qu'on leur a fait qu'ils ne sont pas venus à bout de la *construction de l'univers*, qu'ils n'ont pas complettement résolu la question dont, selon eux, la philosophie doit s'occuper, ne manquent pas d'assurer que cette construction ne saurait être achevée que par une progression infinie. Sans doute, on peut affirmer de toutes les sciences proprement dites, sans en excepter les mathématiques, qu'elles ne seront jamais entièrement terminées. Car telle est la merveilleuse organisation de l'esprit humain, qu'on ne saurait assigner aucun terme à ses progrès dans la science, et qu'après des milliers d'années de travaux et d'efforts couronnés de succès, il y aura encore autant de mystères à dévoiler, autant de questions nouvelles à résoudre qu'aujourd'hui. Mais du moins dans les sciences physiques et mathématiques, l'expérience a prouvé que de solutions en solutions l'esprit humain peut s'élever à une science certaine, puisque déjà un grand nombre de vérités y ont été déterminées et démontrées de manière à mériter l'assentiment universel. Ces vérités reposent sur des fondemens solides : l'édifice est com-

mencé et rien n'empêche de le continuer. Mais qui oserait affirmer la même chose de la philosophie? Saurait-on, dans quelque partie que ce soit, y compris la logique elle-même, qui cependant, dans la théorie des rapports des idées entre elles, égale les mathématiques en évidence, indiquer un seul principe qui n'eût été ou directement combattu, ou du moins diversement exposé? »

L'unique remède à cette anarchie dans l'empire de la philosophie, à cette instabilité des systèmes, serait une bonne théorie de l'origine de nos connaissances et de la nature de l'esprit humain. Cette théorie a été l'objet de toutes les recherches de l'auteur : tel est encore l'objet du livre que nous annonçons.

Cet utile ouvrage se compose d'une introduction et de cinq chapitres. Dans l'introduction, l'auteur expose le but et la possibilité d'un tableau encyclopédique des sciences en général et de la philosophie en particulier. Le chapitre premier traite de l'objet de la philosophie, des causes de la diversité des systèmes, des différentes parties de la philosophie et de leurs rapports entre elles, enfin des talens que suppose la philosophie et de son utilité. Le second chapitre est consacré à la métaphysique; le troisième à la philosophie pratique; le quatrième expose les rapports de la psychologie, de la logique et de l'esthétique, avec la métaphysique et la philosophie pratique; le cinquième, enfin, traite de l'histoire de la philosophie.

Dans l'introduction, l'auteur s'exprime ainsi sur le

but qu'il s'est proposé : « Il y a deux espèces de tableaux encyclopédiques. Plusieurs de ceux qui se sont occupés de ce genre de travail, se sont bornés à faire l'énumération des principales vérités, telles qu'elles étaient enseignées au moment où ils écrivaient, et n'ont eu d'autre but que de préparer à l'étude des sciences ceux qui désirent de s'y livrer, en leur donnant d'avance une connaissance sommaire de ce qui leur sera plus tard enseigné avec plus de détail. Mais ceux-là se proposent un but bien autrement important, qui, par la revue encyclopédique d'une science, s'appliquent à en déterminer l'objet et l'étendue, à indiquer le nombre et la différence de ses parties, la méthode à suivre dans son étude, et les secours qu'elle peut tirer des autres branches. Une encyclopédie de ce genre est comme le plan et le type de la science, et ne sert pas seulement à y préparer et à y introduire, mais encore de règle suprême pour juger de la justesse, de l'intégrité et du développement progressif de ses doctrines. »

Telle est aussi la marche qu'a suivie notre auteur. Loin d'être la nomenclature sèche et aride des différentes parties de la philosophie, son ouvrage renferme une critique savante et ingénieuse des systèmes qui se sont succédé ou qui ont été élevés les uns contre les autres. Il ne se contente pas d'indiquer ce qu'on a fait, mais ce qu'on aurait du faire, et ce qui reste à faire encore. Aussi ce livre sera plus utile aux professeurs et aux hommes faits qu'aux élèves et aux jeunes gens.

Le scepticisme, qu'il ne faut pas confondre avec le pyrrhonisme des anciens, et qui ne consiste pas dans un doute absolu, dans l'indifférence pour toutes sortes d'opinions, doute absurde et insensé, s'il n'est impossible, indifférence aussi peu raisonnable que le dogmatisme est présomptueux et peu philosophique, le scepticisme (1) véritable qui n'est autre chose que la modestie, la retenue philosophique, fondée sur la connaissance de la portée réelle de l'esprit humain, et sur les faits de l'histoire de la philosophie, non moins remplie de ruines et d'empires détruits que l'histoire politique; le doute sage de Socrate et de l'Académie, le doute méthodique auquel Descartes ne resta pas assez fidèle et que Bayle et Hume exagérèrent; le scepticisme qui repousse tout ce qui n'est pas évident, tout ce qui n'est pas fondé sur les lois de la raison, seul *critérium* de la vérité, tous ces systèmes qui ne reposent que sur des analogies trompeuses, sur des faits mal observés, sur des hypothèses gratuites, et que l'imagination seule a élevés; ce scepticisme enfin qui, loin de mettre des bornes aux recherches de l'esprit humain, comme le dogmatisme orgueilleux, qui prétend toujours avoir trouvé toute la vérité, le porte sans cesse à faire de nouveaux efforts, et entretient ainsi l'activité la plus digne de l'homme, tel est l'esprit qui domine dans l'ouvrage que nous analysons.

---

(1) Du mot grec σκεψις, examen, considération, circonspection, hésitation.

Le premier chapitre, comme nous l'avons dit, traite de la philosophie en général, de son objet, de ses principales parties, des talens et des connaissances qu'elle suppose, et de son utilité. C'est un besoin naturel de l'esprit humain de se livrer à des recherches sur l'origine de l'univers et sur la destination de l'homme. Ce besoin qui élève l'homme au-dessus des animaux, et qui se fait sentir, dans certains individus, aussi vivement que celui de respirer et de se nourrir, a donné naissance à la philosophie.

L'esprit philosophique, qui est aussi ancien que la raison humaine, et dont l'objet est toujours le même, mais dont le développement dépend nécessairement du degré de culture de toutes les facultés, a dû revêtir toutes sortes de formes, et prendre des directions diverses, selon le génie des climats, des peuples et des siècles différens. De là cette diversité de systèmes, qui devint d'autant plus grande, que les philosophes se sont plus occupés de donner à leurs opinions la forme et les caractères de la science.

Les investigations sur l'origine du monde et sur la destination de l'homme, supposent quelque connaissance de la nature de l'univers et des facultés de l'espèce humaine; car, quelque opinion que l'on puisse avoir sur la source de la vérité, qu'on la place dans l'expérience ou dans la raison pure, par une entière abstraction de tout ce qui est hors de nous et dans nous, la spéculation philosophique serait sans objet et ne pourrait arriver à aucun résultat. Quelle que soit donc la méthode de philosopher, le résultat de

la spéculation sur l'homme et sur l'univers dépend nécessairement de l'étendue, de la justesse et du degré de clarté de nos connaissances sur les faits du monde sensible et du monde intellectuel.

Mais une autre cause de divergence, plus puissante encore, est dans le génie particulier des philosophes. Les uns, vivement frappés du sentiment de l'expérience sensible ou intellectuelle, fondent leur philosophie sur les faits, et rejettent tout ce qui va au-delà comme illusoire et fantastique. D'autres, au contraire, dans lesquels l'activité logique a été plus exercée, sont portés à regarder *l'entendement*, ou la connaissance du général, comme la principale source de la vérité philosophique; pour eux, les lois de la pensée sont la mesure des lois de l'existence même. Mais telle est la nature de l'esprit humain qu'il n'est point satisfait par tout ce que les sens et l'entendement lui font connaître du monde réel; il aspire à la connaissance de *l'infini* et de *l'absolu*. Cette direction de l'esprit philosophique donne lieu à une espèce particulière de spéculation, dont la source est ce qu'on appelle la *raison* (*Vernunft*).

Qu'on ajoute à ces différentes causes l'influence de l'esprit du siècle, dont tous les philosophes sont toujours plus ou moins imbus, et de toutes les circonstances où ils se trouvent placés et auxquelles ils ne sauraient jamais entièrement se soustraire, enfin l'ambition de produire du nouveau et de faire école, et l'on ne sera plus étonné que le grand problème de la philosophie ait été si diversement résolu.

Après avoir expliqué ainsi la variété des opinions philosophiques l'auteur caractérise le scepticisme des anciens ou plutôt le pyrrhonisme qui consiste à nier jusqu'à la possibilité de la philosophie, principe fondé sur l'instabilité et l'insuffisance des systèmes élevés, ainsi que sur l'observation de la nature humaine. La philosophie ne reposera sur des fondemens solides que lorsqu'elle aura entièrement détruit les argumens du scepticisme. Les pyrrhoniens ont rendu de grands services aux sciences philosophiques en forçant les philosophes à méditer sur l'origine et la nature des connaissances humaines. Platon commença ces recherches ; Aristote, tout en suivant une marche différente, n'y attacha pas moins d'importance, et parmi les modernes, Locke, en fit la principale question de la philosophie ; Kant enfin porta plus loin que personne l'examen critique de l'origine, de l'étendue et de la validité des connaissances : cette théorie est aujourd'hui cultivée en Allemagne sous le titre de *philosophie fondamentale.*

Mais cette théorie qui devait concilier les philosophes, fut elle-même diversement représentée. Toutes les opinions sur l'origine et la réalité ou la vérité objective des connaissances, peuvent être ramenées à trois systèmes : le *rationalisme*, l'*empirisme* et l'*idéalisme critique.* Le rationalisme regarde certaines idées comme innées, ou comme inhérentes à la raison, indépendamment de toute expérience, et rejette comme illusoires toutes les perceptions sensibles.

Selon l'empirisme au contraire l'expérience est

l'unique source de nos idées et de toute vérité : l'idéalisme critique enfin distingue dans les idées la matière et la forme, et, faisant naître la première de l'affection sensible et la seconde de l'activité de la pensée, prétend que nous ne connaissons les choses que telles qu'elles nous paraissent, et non telles qu'elles sont réellement et objectivement.

Malgré la diversité de ces opinions sur l'origine de nos idées, il n'est point impossible d'arriver à cet égard à des résultats certains. La méthode à suivre dans ces recherches est la même que celle qu'on a suivie, avec tant de succès, dans les sciences physiques, puisque l'activité intellectuelle se compose également d'une série de faits qu'il s'agit de bien observer. Mais la question de la vérité de nos idées, ou de leur rapport avec leurs objets, présente plus de difficultés. En bonne philosophie cette question est insoluble ; car nous ne saurions nous élever au-dessus de nous-mêmes.

L'esprit humain ne peut vérifier ses connaissances que par les mêmes facultés auxquelles il les doit ; il est semblable à un astronome qui ne peut s'assurer de la vérité de ses découvertes, qu'au moyen des mêmes lunettes et des mêmes calculs dont il s'est servi pour les faire. Mais le scepticisme ne peut pas se prévaloir de cette concession. L'homme ne peut s'empêcher de se confier en sa raison, et toute philosophie, y compris le pyrrhonisme, suppose cette autorité. Quiconque consent à raisonner croit à la raison et ne saurait aspirer à d'autres connaissances qu'à celles qu'il peut

acquérir au moyen des facultés qui lui sont tombées en partage.

L'auteur termine ces observations préliminaires, auxquelles nous avons osé mêler les nôtres, en recommandant encore une fois aux philosophes de se préparer à la philosophie par une solide théorie de nos moyens de connaître. Négliger cette précaution, c'est s'embarquer sans boussole, sans gouvernail et sans cartes, sur un océan semé d'écueils et sans rivage, c'est s'exposer à un naufrage inévitable.

Il passe ensuite à la division de la philosophie. Dans l'origine, la philosophie se bornait à la recherche des principes de l'existence du monde extérieur. Socrate porta ses méditations sur l'homme moral, et ainsi, à côté de la philosophie *théorétique*, s'éleva une philosophie *pratique*. Bientôt s'y joignit la *dialectique* ou la *logique*. Les modernes ont ajouté à ces trois branches la *psychologie* et *l'esthétique*, ou la philosophie du beau. Nous passons ici sous silence les titres, auxquels la logique, la psychologie et l'esthétique sont admises à faire partie de la philosophie; nous y reviendrons plus tard. Ce qui est plus important c'est l'influence réciproque que la philosophie théorétique et la philosophie pratique, la métaphysique et la morale exercent l'une sur l'autre. La spéculation sur l'univers doit nécessairement arriver à d'autres résultats, selon qu'elle prendra en considération ou qu'elle passera sous silence la nature morale de l'homme; et la morale sera toute autre, selon qu'elle aura égard à l'existence d'un être suprême ou qu'elle fera naître l'univers du hasard ou de la nécessité.

Quant aux talens nécessaires à la philosophie, il faut avant tout le talent d'observer les faits du monde physique et du monde moral, et une connaissance étendue de ces faits. C'est par là que Platon et Aristote se sont élevés au-dessus de tous les philosophes anciens. Mais cette connaissance des faits ne suffit pas, si l'on n'est point doué de cet esprit analytique qui remonte des effets aux causes, des conséquences aux principes, et d'une grande force de pensée pour saisir les faits invariables et primitifs auxquels se rattachent tous les phénomènes; en un mot pour se livrer avec succès aux recherches philosophiques, il faut posséder toutes les facultés de la pensée, à un degré supérieur et dans une heureuse harmonie. Et à cet égard il est juste de dire que le philosophe naît tel, comme le poète et l'orateur.

Pour comprendre toute l'importance de la philosophie, on n'a qu'à réfléchir que les idées des hommes sur l'origine de l'univers et sur la nature humaine ne peuvent qu'influer puissamment sur leurs actions. Les idées des philosophes, adoptées par leurs contemporains, en passant dans l'opinion publique, et dans les moeurs, exercent nécessairement une grande influence sur le sort des nations; et sous ce rapport la philosophie acquiert une importance politique. Pythagore donna des lois à la Grèce; Socrate arrêta la corruption des Sophistes, et chez les Romains le stoïcisme rallentit la décadence de l'empire. Les philosophes modernes n'ont pas rendu des services moins importants.

La philosophie a encore été d'une haute utilité en ce qu'elle a fourni les premiers principes à toutes les autres sciences ; elle est à cet égard la science-mère, celle qui unit toutes les autres entre elles.

Mais tout en reconnaissant cette heureuse influence de la philosophie véritable, l'auteur ne se dissimule point les effets funestes d'une fausse philosophie, surtout si elle est favorisée par les circonstances. Dans des tems ordinaires les sophistes sont combattus avec succès par les vrais philosophes ; et l'on peut dire avec vérité que la triste philosophie de l'auteur du *Système de la nature* et de ses pareils, a été plutôt un effet de la corruption au milieu de laquelle ils vivaient, qu'elle n'a elle-même provoqué ou accru cette corruption.

En traitant de la méthode à suivre dans les recherches philosophiques en général, M. Schulze s'élève particulièrement contre les prétentions du raisonnement *a priori*, contre l'hypothèse des idées innées, ou l'intuition intérieure, indépendante de toute expérience ; la vérité ne saurait être que le résultat de l'observation des faits du monde physique et du monde moral, jointe au raisonnement ou à la pensée méthodique. Il termine enfin ce premier chapitre en montrant la différence qui existe entre ce qu'on appelle la philosophie du *bon sens*, et la philosophie proprement dite. Le bon sens n'est que le sentiment du vrai, tandis que la philosophie aspire à donner à ces sentimens l'autorité de la raison et l'évidence de la science.

Dans un second article nous analyserons les opinions de l'auteur sur les différentes parties de la philosophie.

X.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LITTÉRATURE.

1. *Rudolph von Habsburg, etc. — Rodolphe de Habsbourg, poëme épique en douze chants, par Ladislas Pyrker. Vienne, chez Beck.* 1825.

Les Allemands, si riches d'ailleurs en poésie épique, n'avaient pas encore d'épopée nationale. C'est cette lacune que M. Pyrker aspire à remplir. Nous examinerons, avec toute l'attention que mérite le sujet, jusqu'à quel point l'auteur a été plus heureux que ses devanciers. Déjà des suffrages bien honorables ont été accordés à son ouvrage; mais nous ne remarquons pas encore cet empressement général qui accueille de nos jours les œuvres du génie. Peut-être une des causes de cette espèce de froideur est-elle dans le choix de la matière et dans la *couleur* du poëme. Le sujet a peut-être paru plus autrichien qu'allemand. Mais si Rodolphe a été le fondateur de la puissance de l'Autriche, il mérita bien de toute la nation, en ce qu'il rétablit un peu d'ordre dans le chaos germanique. Il dompta l'hydre de l'anarchie, et, avec peu de moyens, il réussit à jeter les fondemens d'un grand empire. Il y a de l'intérêt dans ce poëme, puisqu'il s'agit des destinées d'un grand homme. A l'exemple de Voss, l'auteur a écrit en hexamètres. Sa versification est en général facile et harmonieuse. Un critique distingué a cru trouver dans ce poëme

cette richesse de détails, cette abondance de narration, cette variété de couleurs, et cette vive peinture des localités qui caractérisent l'épopée. Quant à nous, nous suspendons encore tout jugement définitif, jusqu'après plus mûr examen.

X.

2. *Sagen und romantische Erzaehlungen, etc. — Traditions et contes romantiques, par Louis Rellstab.* 1er *vol. Berlin chez Laue.*

Mr Rellstab vient d'entrer dans la carrière littéraire; mais le début de ce poëte donne les plus hautes espérances pour l'avenir. Dans la préface de son ouvrage, l'auteur annonce qu'il a cherché à prendre pour modèles les grands maîtres dans l'art d'écrire: on s'en aperçoit facilement, non par de serviles imitations, mais par un style pur et toujours en harmonie avec le sujet, par la simplicité et la clarté de son récit.

3. *Drey Erzaehlungen, von Talvi. — Trois nouvelles, par Talvi. Halle* 1825.

Les trois nouvelles que renferme ce volume ont pour titre: *La Vengeance; Philantropie et faiblesse; La Vocation manquée.* L'auteur semble s'être proposé de pénétrer jusque dans le repli le plus secret du cœur féminin; il l'analyse pour ainsi dire en entier, et le suit dans ses mouvemens les plus compliqués, sans fatiguer l'attention du lecteur. Si le titre de l'ouvrage n'annonçait pas que M. Talvi en est l'auteur, on serait tenté de l'attribuer à une femme; car, outre les observations que nous venons de déduire, nous remarquons que les principaux personnages qu'il a mis en scène sont des femmes. Le mérite de ces trois productions est bien différent; le premier est peut-être digne de figurer tout au plus dans l'almanac de Matthieu Lænsberg; le second, au contraire, décèle beaucoup de génie, et les détails en sont charmans; dans

le troisième, la peinture du caractère et les mœurs des Madschares, est faite avec un talent supérieur.

4. *Die Poesie und Beredsamkeit der Deutschen. — Histoire de la poésie et de l'éloquence en Allemagne, depuis Luther jusqu'à nos jours, par François Horn.*

Cet ouvrage est moins le fruit de nouvelles recherches savantes, qu'un tableau raisonné des progrès que la poésie et l'éloquence ont faits en Allemagne depuis Luther, dont le génie actif a tant contribué à former cette langue si riche et si susceptible d'amélioration. Le style en est soigné, quelquefois même plus fleuri qu'il ne l'est ordinairement dans les ouvrages de ce genre.

5. *Die Sprachgesellschaften des siebzehnten Jahrhunderts. — Rapport sur les associations qui s'étaient formées en Allemagne, au dix-septième siècle, pour l'amélioration de la langue du pays, par le professeur Otton Schulz.*

Ce petit ouvrage est un document intéressant pour servir à l'histoire de la langue allemande. Il est travaillé avec soin et puisé dans les meilleurs sources.

6. *Leukothea, etc. — Leukothea, ou Recueil de Lettres d'un Grec, sur la marine et sur la littérature de la Grèce moderne, traduites sur le manuscrit grec, et publiées avec des notes et des supplémens, par Charles Iken. Leipsic, chez Hartmann.* 1825. 2 *vol. in*-8.

Si l'héroïque et malheureuse nation grecque se voit impitoyablement condamnée par la diplomatie européenne, elle ne pourra pas du moins se plaindre que l'Europe soit restée insensible à son sort. Jamais l'opinion publique ne s'est manifesté d'une manière moins équivoque pour une cause juste et sainte. Les écrivains n'ont rien négligé pour éclairer les esprits; et parmi le grand nombre de pu-

blications faites à ce sujet, celle que nous annonçons n'est pas la moins importante. Nous en indiquerons aujourd'hui le contenu, en nous réservant d'y revenir prochainement. La première lettre traite des circonstances qui favorisèrent les progrès de la civilisation chez les Grecs, et de celles qui les retardèrent. Les circonstances favorables étaient le génie naturel des Hellènes, la nécessité où se trouvait la Porte d'employer des médecins et des drogmans grecs, la politique du divan de mettre des gouverneurs grecs à la tête des principautés de la Moldavie et de la Walachie. Les obstacles qui arrêtaient la civilisation étaient dans les intrigues et les habitudes aristocratiques du Phanar, dans la mauvaise organisation de l'instruction publique, enfin dans la corruption et l'opposition du clergé. La seconde lettre est consacrée au commerce de la Grèce, et à la littérature. La troisième renferme de nouveaux détails sur les écrivains grecs modernes. La quatrième nomme les savans les plus distingués de Constantinople depuis le seizième siècle. La cinquième lettre rend compte de l'état de la civilisation dans la Moldavie et la Walachie, et de l'influence de cette province sur la Grèce en général. Dans la sixième, l'auteur donne des renseignemens intéressans sur diverses institutions grecques, et particulièrement sur l'école de Patmos, l'académie de Cydonie, et le gymnase philologique de Smyrne. La septième lettre est spécialement consacrée à l'académie de Chios, récemment détruite par les Barbares. Les deux suivantes sont également tout à fait littéraires. La dernière, enfin, renferme quelques considérations générales sur l'état de la Grèce en 1822. L'auteur n'est pas nommé; mais on voit par quelques insinuations que c'est un Stephanopoulo. Les notes du traducteur, connu par plusieurs ouvrages sur les Grecs, sont très-instructives. Il s'y trouve joint un catalogue de livres grecs modernes, de plus de 120 pages.

SCIENCES PHILOSOPHIQUES ET MORALES.

1. *Die Religion der Vernunft*, *etc.* — *La Religion de la raison, par Bouterweck, professeur à Gœttingue. Gœttingue.*

C'est un des ouvrages les plus remarquables que l'esprit spéculatif des Allemands ait produits dans les derniers tems. Bien différent de beaucoup d'auteurs allemands qui, dans leurs ouvrages philosophiques, remplacent la profondeur des recherches et l'originalité des idées par un style barbare et inintelligible, le célèbre auteur, tout en s'élevant aux spéculations les plus sublimes, écrit avec clarté et avec beaucoup de goût. Afin de découvrir la source d'où émanent les idées religieuses, il entre dans une analyse de l'entendement humain, et dans des développemens pleins d'intérêt sur les différentes facultés dont il est doué. C'est par ces recherches qu'il arrive au point fondamental de son système, que la source des idées religieuses est un certain sentiment, d'une nature toute particulière, entièrement indépendant non-seulement des sens et de la vie animale, mais encore des facultés inférieures de l'esprit humain, appartenant à la raison (*Vernunft*) ou plutôt n'étant que la raison même, lorsqu'elle dirige son activité vers la contemplation d'elle-même et des lois et des formes auxquelles elle est soumise dans toutes ses opérations. Ce n'est donc pas par des syllogismes que l'homme, d'après le système de l'auteur, arrive à la connaissance d'un monde infini, mais par la *foi* (*Glauben*), non pas cette foi stupide, qui admet aveuglement ce que d'autres ont dit et enseigné, mais par la foi et la confiance de la raison en elle-même. Le système de l'auteur, dont nous venons d'esquisser l'idée première et fondamentale, se rapproche beaucoup de celui du célèbre Jacobi, et n'est guère différent de celui que M. Benjamin-Constant a développé dans son bel ouvrage sur la religion. Ce qui pourrait étonner les personnes qui s'imaginent que la philosophie est essentiellement ennemie de la révélation et du christianisme, c'est que Bouterweck est très-porté à croire que l'idée d'un Dieu tout spirituel, qui se retrouve dans

le Mosaïsme et dans quelques autres des religions les plus anciennes de l'orient, tandis qu'elle reste étrangère à la philosophie des Grecs jusqu'aux nouveaux Platoniciens, qui l'empruntèrent à ces religions orientales, n'a pu être le fruit des réflexions et des spéculations de l'esprit humain, mais a dû provenir d'une manifestation de la divinité même, d'une révélation. Les raisons par lesquelles l'auteur appuye cette assertion sont de nature à mériter toute notre attention.

SCIENCES POLITIQUES ET HISTORIQUES.

8. *Irrthümer und Wahrheiten aus den ersten Jahren nach dem letzten Kriege gegen Napoleon und die Franzosen. — Erreurs et vérités des premières années qui ont suivi la dernière guerre contre Napoléon et les Français, par Guillaume Schulze. Darmstadt.* 1825.

Tel est le titre d'une nouvelle brochure qui vient de nous tomber à l'instant sous la main, et que nous avons eu à peine le tems de parcourir. La matière nous paraît grave; gardons-nous donc de porter de suite un jugement que nous serions peut-être forcés de rétracter après un plus mur examen, et contentons-nous de transcrire les premières lignes de l'avant-propos de cet écrit; elles indiqueront suffisamment à nos lecteurs quelle espèce de questions l'auteur s'est proposé d'agiter:

» Maintenant aussi notre Allemagne voit s'éloigner une époque fertile en orage. Dans la lutte contre la domination étrangère on avait invoqué tout ce que la nation possédait d'énergie. Des prophètes de toute espèce avaient hautement annoncé que l'Europe cette antique vierge, fécondée par un nouveau génie, allait enfanter un nouveau monde; de tous côtés on avait proclamé de grandes vérités et de pernicieuses erreurs, on s'était créé de téméraires espérances et des rêves puérils. Le repos succède maintenant aux agitations d'une véhémente convulsion. Les illusions sont évanouies; mainte espérance a été déçue et le tems qui dévorait l'espace est

tout-à-coup retombé dans son allure ordinaire; et bien des gens pensent qu'il est stationnaire, voire même qu'il marche à reculons.

„ Quel à donc été le résultat de ces boulversemens? Quelles vérités avons-nous découvertes, et quelles erreurs ont disparu? Ou bien cette époque n'a-t-elle été selon l'expression de Jean-Paul, qu'une course vers un but élevé entrepris par des pygmées? fatigués de l'effort, dès le commencement de la carrière, sommes-nous déjà retournés au point dont nous étions partis? "

9. *Ueber den Geist der Staatsverfassungen etc.* — *De l'esprit des constitutions politiques et de leur influence sur les lois, par Fréd. Ancillon. Berl., chez Dunker et Humblot.* 1825.

M. Ancillon est trop connu en France par des ouvrages que la littérature française a adoptés, pour qu'il soit nécessaire de rappeler ici ses titres à la célébrité. Ses ouvrages écrits en allemand sont moins connus, et cependant ne méritent pas moins de l'être. Celui que nous annonçons, et dont nous rendrons prochainement un compte détaillé, mettra le comble à sa réputation comme philosophe, comme homme d'état, et comme écrivain. Le rédacteur de la gazette universelle littéraire de Halle n'hésite pas à le déclarer classique sous tous les rapports, et à le mettre au dessus de tout ce que l'Allemagne possède en ce genre. L'auteur traite dans autant de chapitres, de l'esprit des lois, des sources du pouvoir, des états, de la liberté et du gouvernement, de la monarchie, de l'aristocratie, des républiques anciennes, de la noblesse, du despotisme, de l'abus des diverses formes de gouvernement, de la représentation, de la constitution britannique, des formes de la justice, de la publicité et du jury, de la famille et de l'éducation, du luxe, de la législation pénale, de l'impôt, de l'indépendance politique des états et de leurs rapports. Nous verrons plus tard jusqu'à quel point cette division de l'ouvrage prête à la critique.

X.

10. *Geschichte der Hohenstaufen, etc. — Histoire des Hohenstaufen et de leur tems, par Fréd. de Raumer, avec gravures, cartes et plans. Leipsic, chez Brockhaus.*

La 5me partie de cette vaste histoire vient de paraître; incessamment nous rendrons un compte détaillé des volumes de cet ouvrage qui ont paru jusqu'ici. Une liste nombreuse de souscripteurs qui est en tête du 1er volume et sur laquelle on voit figurer les noms de presque tous les souverains et les princes d'Allemagne, annonce déjà la réputation de l'auteur et l'importance de la matière qu'il traite. Pour le moment nous nous bornons à donner le plan de l'ouvrage. Il est divisé en 9 livres. Le 1er livre contient l'introduction générale et l'histoire de la 1re croisade jusqu'à la mort de Godefroi de Bouillon, le second l'histoire des dernières années du régne d'Henri IV, l'histoire d'Henri V, de Lothaire et de Conrad III; le 3me l'histoire des états chrétiens de l'orient depuis la mort de Godefroi de Bouillon jusqu'à la fin de la 2de croisade; le 4me l'histoire de l'empereur Fréderic; le 5me l'histoire de l'orient depuis la fin de la 2de croisade jusqu'à la mort de Saladin; le 6me l'histoire d'Henri VI, de Philippe et d'Otton IV, de la prise de Constantinople, des Albigeois etc. jusqu'à l'empereur Fréderic II; le 7me l'histoire de Fréderic II; le 8me l'histoire de Conrad IV et de Conradin; le 9me un recueil de documens sur les antiquités de ces tems.

11. *Lascaris, oder die Griechen im 15ten Jahrhundert, etc. — Lascaris, par M. Villemain, traduit du français et augmenté de notes. A Strasbourg, chez F. G. Levrault, libraire, rue des juifs n° 33.*

Cette traduction du dernier ouvrage de M. Villemain, déjà recommandable par une minutieuse fidélité, l'est encore bien plus par une foule de notes importantes dont le traducteur l'a enrichie. Des notices sur les savans grecs les plus distingués, que la chûte

de Constantinople força de chercher un asyle en Italie, sont utiles et instructives et donnent un prix particulier à cette traduction. On y lit surtout, avec un vif intérêt, les notes sur Lascaris et la liste des anciens ouvrages grecs qu'il avait recueillis et peut-être sauvés de l'oubli. En transportant cet ouvrage dans la langue allemande, on a rendu un grand service non seulement à la science, mais encore à la sainte cause de la Grèce.

12. *Geschichte des Aufstandes der hellenischen Nation, etc. — Histoire de l'insurrection de la nation hellénique, depuis l'assassinat du Patriarche et la déclaration du congrès de Calamatta, jusqu'à nos jours, par le Dr Ernest Münch, première partie: l'année* 1821. *Basle, chez Schweighauser* 1825.

Cet ouvrage de M. Münch, professeur d'histoire à l'université de Fribourg en Brisgau, est destiné à faire suite à l'*Histoire des expéditions de l'Europe chrétienne contre les Ottomans, et des tentatives des Grecs pour s'affranchir,* depuis l'origine des Ottomans, par le même auteur. Pour s'assurer de l'esprit dans lequel l'histoire de l'insurrection des Hellènes est conçue, on n'a qu'à lire les mots qui lui servent d'épigraphe: „Et le Seigneur dit à Caïn: où est Abel, ton frère? Caïn répondit: je l'ignore; suis-je donc le gardien de mon frère? Et le Seigneur lui dit: Qu'as-tu fait? La voix du sang de ton frère crie vers moi de la terre!“ L'auteur s'est entouré de tous les documens publiés jusqu'à ce jour.

13. *Reise nach China, etc. — Voyage en Chine par le Mogol, fait en* 1820 *et* 1821, *par G. Timkowski; traduit du russe, par J. A. E. Schmidt, professeur de russe et de grec moderne, à l'université de Leipzic.* 5 *vol., avec fig., cartes et plans.*

Cet ouvrage est digne d'un accueil des plus favorables. Son auteur, qui était à la tête de la mission envoyée à Pékin en 1820,

est un savant du mérite le plus distingué. La relation, qu'il fait de son voyage, est d'autant plus intéressante, que, dans sa route, il a traversé le Mogol, pays que le pied d'un européen a rarement foulé jusqu'ici. Le gouvernement russe a été tellement satisfait des travaux de M. Timkowski, que son ouvrage a été imprimé à Saint-Pétersbourg, en 1824, sur les ordres de l'empereur, et aux frais du trésor. M. Schmidt a enrichi sa traduction d'un grand nombre de notes explicatives.

BEAUX - ARTS.

14. *Geschichte der Musik, etc. — Histoire de la musique, dédiée aux amis de cet art, par M. Auguste Lewald, avec une gravure et une feuille de musique. Nuremberg chez Haubenstricker.*

C'est à peu près une traduction de l'ouvrage français de Madame de Bawr.

JOURNAUX ET OUVRAGES PÉRIODIQUES.

15. *Theologische Quartal-Schrift. — Journal Théologique, publié par le Dr Graetz.*

Le clergé catholique d'Allemagne paraît apprécier avec beaucoup de sagacité, sa position délicate au milieu d'une population très-instruite et de quelques hommes qui, là comme ailleurs, s'attèlent derrière le char du siècle. M. le Dr Grætz, l'un des meilleurs théologiens de l'Allemagne catholique, publie un journal très-remarquable, sous le titre de *Theologische Quartal-Schrift*. Il en paraît quatre cahiers par an. Les cahiers donnent d'abord le texte et l'explication des plus importans conciles de l'antiquité chrétienne. On discute ensuite des questions de dogme, de discipline, de morale, de critique sacrée, etc., avec une grande indépendance. On y a proposé dernièrement, sur le culte, et particulièrement sur la con-

fession, une série de vues et de projets d'amélioration qui ont été accueillies avec plaisir, par tous les bons esprits. Les théologiens de la France catholique puiseraient, dans ce magasin, des instructions extrêmement utiles sur l'état de progression des études religieuses en Allemagne.

16. *Ueberlieferungen zur Geschichte, Litteratur und Kunst der Vor- und Mitwelt.* — *Documens pour servir à l'histoire politique et littéraire des tems passés et des tems présens, par Fréderic-Adolphe Ebert, bibliothécaire du roi de Saxe. Première livraison. Dresde, chez Walther.* 1826.

Ce nouvel ouvrage périodique, impatiemment attendu et accueilli avec empressement, répond pleinement à l'espérance qu'en avait fait concevoir le nom de son célèbre auteur. M. Ebert, successivement à la tête des bibliothèques de Dresde et de Wolfenbüttel, et récemment nommé bibliothécaire du roi de Saxe, tient aujourd'hui le premier rang parmi les bibliographes de l'Allemagne. Il a mérité par son précieux *Lexique universel bibliographique* (1) la reconnaissance de tous les littérateurs. Il a fallu, pour réussir dans une telle entreprise, la réunion si rare d'un immense savoir, d'un goût sûr et d'une patiente persévérance. Ces qualités que M. Ebert possède à un haut dégré et les heureuses positions dans lesquelles s'est trouvé, rendent cet écrivain éminemment propre à diriger un recueil littéraire qui devra satisfaire autant les gens de goût que les savans. Le lecteur y trouvera à la fois agrément et instruction. Nous y puiserons souvent, heureux de marcher sur les pas d'un guide aussi éclairé.

Cette première livraison renferme plusieurs pièces inédites du plus haut intérêt. Il faut être bien riche pour donner à la fois tant de choses nouvelles dont un autre journal aurait pu vivre long-tems,

---

(1) Cette importante publication qui aura deux volumes in-4°, touche à sa fin. Nous y reviendrons dans notre journal.

On y trouve des lettres inédites de Heyne, de Fontenelle, de Réaumur et de Voltaire.

Les lettres inédites de Voltaire sont adressées à M. Walther, libraire de Dresde, qui lui avait demandé la permission de faire une édition de ses œuvres. Elles sont au nombre de 69. Plusieurs sont importantes pour l'histoire de quelques-uns des ouvrages de ce grand écrivain; toutes honorent son caractère. Dans ses négociations avec Walther, au sujet de l'édition que celui-ci voulut faire, il n'est pas question d'honoraires. Voltaire s'offre même à en prendre 400 exemplaires et à les payer comptant: exemple rare de désintéressement, dit M. Ebert, et bien opposé aux traits qu'on s'est plu à raconter de son avarice. On voit partout que Voltaire n'avait vraiment à cœur que sa gloire. „Gardez-vous bien, écrit-il à Walther, le 16 février 1748, de débiter votre édition par parties, et avant que vous ayez fait les cartons nécessaires. Je vous aiderai à la faire passer en France, je ferai imprimer partout un programme qui décréditera toutes les malheureuses éditions, dans lesquelles on m'a défiguré, et qui assurera le débit de la vôtre. Je vous rendrai tous les services qui dépendront de moi, mais il faut me croire et suivre mes intentions qui ne vont qu'à votre avantage."

Nous ne pouvons nous refuser le plaisir de citer la lettre du 19 novembre suivant. „J'ai vu une lettre que vous écrivez à un homme à moi, par laquelle vous lui mandez que vous voulez m'envoyer un service de porcelaine de Saxe. Je suis très-reconnaissant d'une pareille attention, et je vous en fais des remercimens très-sincères. Je vois que vous n'avez pas les sentiments d'un libraire hollandais, et votre procédé renouvelle encore l'envie que j'ai de vous être utile. Je vous destine l'histoire de la guerre présente, que j'aurai achevée dans quelques mois. Mais en même tems je vous déclare que je ne veux pas absolument que vous fassiez pour moi la dépense d'un service de porcelaine. Je vous prie très-sérieusement de ne me le pas envoyer. Je recevrai avec plaisir quelques exemplaires de votre édition: c'est bien assez, et si vous m'envoyez autre chose, je vous avertis que je vous renverrai votre

présent. Vous avez fait assez de dépenses pour votre édition. Encore une fois, des exemplaires sont tout ce qu'il me faut et tout ce que je veux.«

Il y a dans ces lettres beaucoup de détails sur la rédaction de la publication de l'histoire du siècle de Louis XIV. Depuis long-tems il avait conçu le plan de ce bel ouvrage, et amassé des matériaux, mais il ne les mit en œuvre que sur les bords de la Sprée. Il en est fait mention pour la première fois le 5 octobre 1750. Le 30 mai 1751 Voltaire écrit à Walther: »Je suis fort occupé de l'histoire du siècle de Louis XIV, mais cet ouvrage ne sera pas sitot près. J'attends des manuscrits de Paris. J'ai encore besoin de quelques livres, mais surtout j'ai besoin de tems pour rendre l'ouvrage moins indigne de l'impression; plus je l'aurai travaillé avec soin et plus il vous deviendra utile. Comptez que je n'y perdrai pas un moment, et que je vous donnerai cet ouvrage avant que vous ayez achevé l'édition que vous allez faire. Je n'exigerai rien de vous que des exemplaires en grand papier, et je serai assez recompensé de mes travaux, si un libraire qui parait aussi honnête homme que vous, peut y faire quelque fortune. Voyez aussi, je vous en prie, si vous n'auriez point quelque livre qui ait rapport au siècle de Louis XIV, soit pour la guerre, la marine, soit pour le commerce, les finances, la religion et les arts, et ayez la bonté de m'en donner avis, car il faut tout consulter.«

Plus tard, effrayé par le grand nombre de fautes typographiques de l'édition qu'on avait faite à Dresde de ses œuvres complètes, il changea de sentiment et fit imprimer le siècle de Louis XIV à Berlin. La lettre du 8 janvier 1754, datée de Colmar, renferme quelques détails sur la composition des Annales de l'empire: »J'ai été aidé, dit-il, dans ce travail par M. Schœpflin, professeur d'histoire et par son collègue.« Nous supposons que ce collègue de Schœpflin est M. Lorenz, auteur d'un travail sur l'histoire de France, très-estimable et trop peu apprécié (1).

(1) Summa historiæ Gallo-Franciæ civilis et sacræ. 4 vol. à Strasb. 1790.

Nous citerons encore la lettre datée des *Délices* près de Genève, du 5 novembre 1755; »Mandez-moi, mon cher Walther, si je peux vous envoyer par la poste cette tragédie de l'Orphelin de la Chine que vous me demandez. Je l'ai encore beaucoup changée depuis qu'elle est imprimée: c'est ainsi que j'en use avec tous mes ouvrages, parce que je ne suis content d'aucun. Cela déroute un peu les libraires, et j'en suis très-fâché; mais je ne peux m'empêcher de corriger des ouvrages qui me paraissent défectueux. C'est un malheur pour moi de connaître trop mes défauts, et il n'y aura jamais de moi d'édition bien arrêtée qu'après ma mort. Le sieur Lambert à Paris, et les sieurs Cramer à Genève, ont voulu chacun de leur côté faire une nouvelle édition de mes œuvres. Je ne puis corriger celle de M. Lambert n'étant pas sur les lieux; mais je ne puis m'empêcher de corriger, dans celle des frères Cramer, toutes les pièces dont je suis mécontent. C'est un ouvrage auquel je ne puis travailler qu'à mesure qu'on imprime. Il y a à chaque page des corrections et des additions si considérables, que tout cela fait en quelque façon un nouvel ouvrage. Si vous pouviez trouver le moyen de mettre toutes ces nouveautés dans votre dernière édition, cela pourrait lui donner quelque cours à la longue, mais c'est une chose qui ne pourrait se faire que par le moyen de quelque éditeur habile, et encore je ne vois pas, comment il pourrait s'y prendre. Je suis très-fâché de cette concurrence d'éditions. Si j'avais pû trouver quelque séjour agréable dans votre pays, vous savez bien que je m'aurais fait un plaisir infini de vous aider et de tout diriger; mais ma santé ne m'a pas permis de m'établir dans votre climat. Partout où je serai, je vous rendrai tous les services dont je serai capable. Si je peux vous envoyer par la poste quelque chose qui m'est tombé entre les mains, et qui vous donnerait un grand profit, je vous ferai ce plaisir sur le champ. Mais comme c'est un ouvrage qui n'est pas de moi, et de l'orthodoxie duquel je ne réponds pas, je ne vous le ferai parvenir, qu'en cas que vous puissiez agir discrètement, et sans imprimer cette pièce sous votre nom.«

VARIÉTÉS.

NÉCROLOGIE.

L'Allemagne vient de perdre un de ses auteurs les plus originaux, un de ses écrivains les plus remarquables. Jean-Paul-Frédéric Richter a terminé sa carrière à Bayreuth. Né en 1763 à Wunsiedel, dans la principauté de Bayreuth, il se rendit de bonne heure célèbre, sous le nom de *Jean-Paul*, par des écrits d'une telle originalité qu'il est impossible de les classer dans aucun genre de littérature. Son caractère, comme écrivain, est indéfinissable : mélange étonnant de sensibilité et de satire, d'éloquence et de subtilité, de poésie et de philosophie, il échappe à l'analyse.

Les savantes créations de son imagination sont souvent d'une profondeur qui en rend la lecture extrêmement laborieuse et inaccessible au vulgaire des lecteurs. Souvent aussi ses tableaux vagues et fantastiques sont d'une obscurité qui résiste à tous les efforts. Mais pour quiconque ne se laisse pas rebuter par ces difficultés, il devient aussi attachant qu'instructif. Une foule de passages délicieux dédommagent amplement de la fatigue, à laquelle il faut se résoudre pour le lire. On ne saurait mieux comparer la plupart de ses productions, qu'à une suite de tableaux de phantasmagorie, présentant tour-à-tour des figures tantôt grandes et majestueuses, tantôt riantes et d'une beauté régulière, tantôt hideuses et bizarres. Un extrait raisonné de ses ouvrages serait un des livres les plus intéressans et les plus remarquables de la littérature allemande. La plupart ont des titres singulieurs et qui rarement indiquent quel en est le contenu. Il publia à l'âge de vingt ans les *Procès grœnlandais*, et quelques années après un *Choix des papiers du Diable*. Les plus importantes de ses autres productions sont : La *Loge invisible*, *Hesperus*, *La vie de Quintus Fixlein*, *La Vallée de Campan* ou de l'imortalité de

Fâsse, *Titan*, *Levana* ou de l'éducation, et les *Premières leçons sur l'Esthétique* (*Vorschule der Aesthetik*). On sait que c'est par ce nom que les Allemands désignent la science du beau dans les arts. Nous reviendrons prochainement sur cet écrivain *humoristique* et singulièrement original.

X.

Jean, Paul, Frédéric Richter.

Bibliotheque Allemande Tom. I.

Lith. de M. F. Boehm.

ANALYSES D'OUVRAGES.

LITTÉRATURE.

REVUE DES ÉTRENNES LITTÉRAIRES DE L'ALLEMAGNE.
ANNÉE 1826.

(Deuxième et dernier Article.)

URANIA. — URANIE, *almanach pour* 1826, *orné de cinq gravures.* (1)

L'ESTAMPE qui sert de frontispice à cet opuscule, est le portrait (2) de Jean Paul récemment décédé. Dans notre dernier numéro, nous avons consacré un article nécrologique à la mémoire de ce célèbre auteur que la nature avait doué de l'imagination la plus brillante et de la plus rare vivacité d'esprit, et dont les ouvrages forment non seulement dans la littérature allemande, mais peut-être dans toutes les littératures, une classe à part, tant par l'originalité des beautés supérieures qu'ils renferment, que par celle même des défauts qu'on y rencontre. Parmi les principaux écrits de Jean Paul, que nous avons déjà cités à nos lecteurs, nous avons oublié de faire mention *des Annales de la Jeunesse* (*die Flegeljahre*) et du roman intitulé *Fleurs, Fruits et Epines*, ou *Mariage, Mort*

(1) Leipsic, chez F. A. Brockhaus. Prix 10 fr.
(2) Dont nous offrons ici une esquisse.

et Noces de F. N. Siebenkæs, avocat des pauvres à Kuhschnappel, bourg de l'empire. C'est peut-être la production la plus piquante de toutes celles que nous devons à la plume féconde de cet étonnant génie. Plus tard nous aurons occasion, sans doute, de nous occuper encore de lui.

Parmi les pièces qui composent *l'Uranie*, nous nous hâtons de signaler *La Vie des Poëtes,* par Tieck. Cet écrivain est l'un des fondateurs et l'un des chefs de la nouvelle école romantique de l'Allemagne, et à ce titre nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt de commencer cet article par une notice sur sa vie et ses ouvrages. Tieck est né à Berlin, le 31 Mai 1773. Dès l'âge de dix-neuf ans, le théâtre de Schakespeare était sa lecture favorite, et son admiration pour cet auteur allait jusqu'à l'enthousiasme. Il étudia tour-à-tour aux universités de Halle, de Gœttingue et d'Erlangen, et annonça de bonne heure dans ses écrits un grand talent pour peindre les hommes et les passions, et pour revêtir ses narrations des couleurs les plus dramatiques. Ses premiers essais dans la carrière littéraire le mirent bientôt en relations d'amitié avec Wackenroder, Novalis, les frères Schlegel et Humboldt, frère du célèbre voyageur.

De retour dans sa famille, en 1793, il la quitta bientôt pour entreprendre de nouvelles excursions. Il visita tour-à-tour Jéna et Weimar, où il apprit à connaître particulièrement Herder; puis il alla séjourner quelque tems à Hambourg, où il fréquentait surtout Schrœder, artiste et auteur dramatique,

aussi distingué par ses talents, qu'estimable par son caractère. Tieck ne se consacrait pas seulement à l'étude des lettres; les arts obtinrent aussi une part de ses hommages, et il finit par leur rendre un véritable culte; aussi le vit-on, pendant deux années (1801 et 1802), habiter assiduement la ville de Dresde, que Herder avait saluée du nom de *Florence de l'Allemagne.* Bientôt il fut maître de réaliser ses projets les plus chers, et dont l'exécution était depuis longtems l'objet de tous ses voeux. Enfin la célèbre cité, Rome, le reçut dans ses murs; il y resta depuis 1805 jusqu'en 1806. C'est là que, disposé aux plus douces émotions, par les accens harmonieux de la langue de Pétrarque, de l'Arioste et du Dante, il étudiait sans cesse, dans une religieuse contemplation, les chefs-d'œuvre immortels des Raphaël, des Corrège, des Léonard de Vinci, et de tant d'autres illustres peintres et statuaires; c'est là qu'embellis par l'azur d'un ciel sans nuage, des monumens d'une architecture sublime, d'éloquentes ruines, et surtout ces antiques et invariables prototypes de la beauté des formes, nourrissaient et excitaient, dans son ame, ce feu sacré pour les arts, dont la seule poésie sait dignement célébrer les mystères. Pendant son séjour à Rome, Tieck visitait fréquemment la riche bibliothèque du Vatican, et il en exhuma plusieurs ouvrages précieux sur la littérature allemande du moyen âge. En revenant en Allemagne, il se dirigea d'abord sur Munich, où il ressentit les premières atteintes de la goutte, infirmité dont les douleurs ont

beaucoup contribué à diminuer son activité littéraire; alors il se retira quelque tems à la campagne, non loin de Francfort sur l'Oder, puis changea encore plusieurs fois de séjour, tant il est vrai que les poëtes aiment à voyager. Depuis 1819 il s'est fixé à Dresde. Les ouvrages de Tieck sont nombreux; on y rencontre cependant un sentiment dominant et commun à tous: c'est l'adoration du beau, tel qu'il en a conçu l'idée. Vigoureux dans sa polémique, il attaque souvent de front, soit avec les armes de l'ironie, soit avec une franche véhémence, tout ce qui est opposé au systême *esthétique* qu'il s'est créé. Au commencement de sa carrière surtout, il s'est montré critique, mordant et souvent injuste. C'est dans un journal littéraire, intitulé *Athénée*, que ces nouveaux et jeunes docteurs ont lancé leurs anathèmes contre les littérateurs les plus respectables, contre les réputations le mieux établies. La fièvre romantique est maintenant passée, et cet état de crise a été néanmoins très-salutaire aux progrès de la poésie germanique. Le mérite réel, et déjà existant, a su se maintenir, le mérite véritable, mais nouveau, a su se faire jour. On a quitté quelques routes trop battues, sans cesser d'étudier les littératures étrangères; on a été moins servile en les imitant; on s'est affranchi de règles trop étroites, on a puisé dans les trésors de la poésie allemande du moyen âge, et, de ces mines profondes et fertiles, l'on a rapporté le butin le plus brillant. La poésie allemande n'en est devenue que plus originale et plus nationale. Cet ordre de choses a pris naissance

vers 1797. Tieck y a puissamment contribué. Cet écrivain, critique tantôt judicieux, tantôt extravagant, comme poëte n'a pas su se contenir dans de plus justes bornes. Il a publié un grand nombre d'ouvrages poétiques; nous n'en citerons que les principaux. L'esprit de parti trouve merveilleux tout ce qui sort de la plume d'un adhérent, à plus forte raison de celle d'un chef; les sectaires voient souvent des qualités occultes, mystérieuses, et qu'ils proclament admirables, là où le profane impartial, n'aperçoit que des choses fort ordinaires, et peu dignes de considération. Il faut cependant rendre à Tieck la justice de dire, qu'il a composé deux œuvres poétiques du premier ordre, savoir : *les Excursions de Sternbald*, (*Sternbalds Wanderungen*) et *Zerbino*, *ou Voyage dans le pays du bon goût.* Quant au premier de ces ouvrages, nous allons transcrire le jugement que Mme de Stael en porte : « Sternbald, dit-« elle, est un roman dont la lecture est délicieuse ; « les événemens y sont en petit nombre, et ce qu'il « y en a n'est pas même conduit jusqu'au dénoue-« ment ; mais on ne trouve nulle part, je crois, une « si agréable peinture de la vie d'un artiste. » Nous souscrivons à cette décision, toutefois nous remarquerons que la modestie a fait oublier à Mme de Stael qu'elle était auteur de Corinne. Elle continue ainsi : « Tieck place son héros dans le beau siècle des arts, « et le suppose écolier d'Albert Dürer, contemporain « de Raphaël ; il le fait voyager dans diverses contrées « de l'Europe, et peint avec un charme tout nou-

« veau les plaisirs que doivent causer les objets ex-
« térieurs, quand on n'appartient exclusivement à
« aucun pays, ni à aucune situation, et qu'on se
« promène librement à travers la nature, pour y
« chercher des inspirations et des modèles. » Ce qui donne un charme particulier à ce roman, ce sont les poésies lyriques dont il est, pour ainsi dire, entrelacé. Mme de Stael dit encore à ce sujet un mot qui nous paraît aussi spirituel que vrai : « Lors-
« qu'on met des vers dans un roman français, presque
« toujours ils en interrompent l'intérêt, et détruisent
« l'harmonie de l'ensemble ; il n'en est pas ainsi dans
« Sternbald ; le roman est si poétique en lui-même,
« que la prose y paraît comme un récitatif, qui
« succède au chant ou le prépare. »

Ces mots *presque toujours* nous indiquent d'heureuses exceptions ; entre autres on se rappellera sans doute ces romances à la fois si simples et si touchantes : „*Arbres charmans qui me rappellent*" .... „*Dans cette aimable solitude*" .... „*A Toulouse il fut une belle*" ..... qui embellissent, de tant de charmes et de graces, la nouvelle de Florian, intitulée *Estelle.* — *Zerbino* est un ouvrage d'une piquante originalité. La forme en est dramatique, il est même divisé en six actes ; qu'on ne pense cependant pas y trouver les règles sérieuses d'une œuvre théâtrale, tout y est fantastique ; l'auteur s'est complu à y déployer tous les prodiges de la féerie, la baguette magique n'y repose pas un seul instant ; c'est le romantique mis en action ; c'est un jardin enchanté

rempli d'images phantasmagoriques, de couleurs, de fleurs et de pierreries orientales; tout s'y agite aux sons d'une amoureuse et divine mélodie. Cependant on aurait tort de croire que ce soit un labyrinthe sans fil; on y trouve de l'ensemble, des idées directrices; c'est une des plus spirituelles satires du pédantisme en poésie: l'ironie est parfaite. Néanmoins on y rencontre beaucoup de passages sérieux, touchans, et respirant la sensibilité la plus vraie. Pour sentir tout le charme de cette production originale, il faut avoir l'âme poétique, l'imagination très-mobile, et, pour ainsi dire, vagabonde; il faut savoir se laisser aller, suivre son guide, en aveugle, partout où il lui plaît d'errer; on est d'ailleurs sûr de ne jamais se perdre avec un conducteur aussi habile. Les poésies, dont le roman de *Zerbino* est entremêlé, sont pour la plupart d'un mérite remarquable; elles placent Tieck au premier rang parmi les poëtes lyriques de l'Allemagne. Au nombre des meilleurs ouvrages de cet écrivain, nous citerons encore *le Chat botté*, conte dramatique, dont *Zerbino* peut être considéré comme une suite; *l'Empereur Octavien*; *Geneviève*, pièce de théâtre, dans laquelle le rôle de Golo surtout, est supérieurement tracé. (1)

Nous avons déjà dit que Tieck s'est beaucoup occupé d'ancienne littérature allemande. C'est ainsi qu'il a

---

(1) Un recueil de ses œuvres complètes a paru en douze volumes à Leipzic en 1799, et un autre recueil de ses poésies, en trois volumes, a été publié à Dresde, de 1821 à 1823.

publié un vieux manuscrit intitulé *Le Serviteur des Dames* (*Frauendienst*) ou *Histoire et amours du poëte et chevalier Ulric de Lichtenstein.* On lui doit également la publication d'un Théâtre allemand du seizième siècle, où sont recueillies les œuvres dramatiques de Jean Sacher et de plusieurs anciens et estimables auteurs. Il est, de plus, auteur d'une traduction très-estimée du chef-d'œuvre de Michel Cérvantes, de *Don. Quichotte.*

On trouvera peut-être que nous sommes entrés dans trop de détails sur Tieck, mais c'est un écrivain dont les ouvrages ont fait tant de bruit, dont la fécondité toujours nouvelle nous occupera sans doute si fréquemment encore, que nous avons cru qu'il ne serait pas sans intérêt pour nos lecteurs de faire précéder de ce long exorde, l'analyse du nouveau conte de Tieck, intitulé comme nous l'avons dit: *la Vie des Poëtes.* Cette charmante et spirituelle composition est un fleuron de plus à la couronne poétique de notre célèbre auteur. Nous ne parlerons pas de la perfection du style, qui tour-à-tour naïf, touchant, sublime, ne cesse pas un seul instant d'être naturel et vrai. A la fois plein de vie, de variété et de couleurs, son principal mérite est partout une noble et ingénieuse simplicité. Mais ce qui est, dans cet ouvrage, surtout digne d'intérêt, c'est le fonds du sujet, c'est l'idée que l'auteur s'est proposé de développer. Ici rien de merveilleux, rien de ce romantique vulgaire, que la saine raison et le bon goût réprouvent; ici l'on ne quitte plus le pays de la réalité, ornée ce-

pendant de toutes les grâces et de tout le charme de la poésie. Tieck a voulu prouver, et prouve en effet, que ce n'est point la fougue des passions, le dérèglement des mœurs, la rébellion contre tous les devoirs de la société, comme contre autant de chaînes qui entravent l'essor du talent et de la pensée; que ce n'est point enfin une imagination orageuse, ennemie de tout frein; que ce ne sont point ces funestes élémens, ainsi que certains esprits ont semblé le croire, qui constituent le véritable poëte. Il établit en principe et fait partager facilement à son lecteur cette douce conviction, qu'un cœur pur, une âme pénétrée des plus candides et des plus nobles sentimens, sont le terrain que choisit de préférence le génie, pour y développer les conceptions les plus brillantes. Nous ne pouvons suivre pas-à-pas la marche de ce petit roman, et sommes obligés de nous borner à quelques indications.

Au tems de la reine Elisabeth, de glorieuse mémoire, l'auteur fait rencontrer dans une des principales tavernes de la ville de Londres, les poëtes dramatiques Marlow et Green. Tous les deux visent à l'immortalité; mais tous les deux se livrent à tous les genres de débauche. Marlow, plus audacieux que Green, et peut-être supérieur en talent, se moque franchement de toutes les idées de morale et de vertu, comme de choses qui n'existent que pour le commun des hommes. Green n'a pu réussir à rendre son cœur tout-à-fait inaccessible aux remords; il a abandonné une épouse vertueuse, un enfant aimable,

et a dissipé sa fortune et la leur dans les bras d'une courtisane; Marlow et Green sont tous deux accablés de dettes. Ils s'établissent auprès d'une bouteille à laquelle ils prodiguent leurs hommages, s'entretenant tour-à-tour de théâtre, d'amour et de religion. Bientôt deux nouveaux interlocuteurs paraissent en scène; l'un est un jeune homme que les deux poëtes prennent pour un clerc de procureur, et assaillent de leurs railleries; l'autre est un de ces grands seigneurs, amis des lettres qui, dans un pays où le rang et la richesse ne sont pas les seuls titres au fauteuil académique, n'aspirent qu'à la gloire modeste, mais toujours honorable, d'être protecteurs des muses. Une conversation assez prolongée, mais fort piquante, s'engage entre ces quatre personnages sur la véritable manière d'envisager la poésie, et sur les qualités nécessaires pour être bon poëte. Marlow soutient avec chaleur qu'il faut se livrer au torrent des passions, qu'elles seules peuvent enfanter de grandes choses, qu'il faut se plonger tout entier dans l'enivrement des sens, que les mots *vice* et *vertu* ne sont rien pour le génie. Le jeune clerc prend vivement le parti de tous les sentimens généreux. Le grand seigneur, selon l'usage, donne raison tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Pour donner à nos lecteurs une idée de cette controverse, nous allons traduire un passage sur l'amour de la patrie, que l'extravagant Marlow rejette également. « Qu'importe au vrai poëte, dit-il, cette prétendue patrie, le sol où le hasard l'a fait naître? L'immense domaine de

l'imagination, le midi et le nord, les demeures célestes et les demeures infernales, tout lui est ouvert, tout est soumis à sa puissance. Celui qui voulant se livrer aux grandes inspirations qu'exige la peinture du bonheur et du malheur, de la vertu, du vice et de terribles catastrophes, peut encore s'intéresser au misérable coin de terre où il a reçu le jour ; celui qui dans des tableaux d'une si vaste dimension ne sait point affranchir son esprit des souvenirs de enfance, est certes tout l'opposé d'un poëte. »

Ecoutons maintenant le jeune clerc.

« Vous avez d'abord voulu nous présenter comme l'objet principal de la poésie ce penchant fondamental de notre nature, qui nous porte vers les jouissances sensuelles, et qui est commun à tous les hommes et même à tous les animaux. C'est dans des bornes aussi étroites que vous croyiez trouver la plus grande liberté. En revanche vous rejetez, comme un joug, les sentimens du patriotisme, et voulez que le poëte ne reconnaisse ni tems ni patrie. Et cependant vous ne pouvez échapper ni à l'influence des élémens qui vous ont nourri, ni aux impressions des circonstances au milieu desquelles vous avez été élevé. L'homme qui n'a pas eu d'enfance ne peut avoir d'âge mûr ; sur quoi donc reposer le monde que va créer le poëte, s'il rejette lui-même le point d'appui qui lui est le plus nécessaire ? L'amour de la patrie n'est-il pas un sentiment naturel qui grandit avec nous, un instinct tellement développé qu'il finit par devenir une conviction profonde et inséparable de

notre être. Et de même que cet attachement à la patrie ne devient possible que dans un véritable État, là où règne un bon prince, et où fleurit cette liberté indispensable à l'homme, ainsi dans ces États, il s'empare des âmes les plus nobles, et les pénètre du plus vif enthousiasme, d'un amour immortel pour le sol, pour les antiques institutions, pour les mœurs, les fêtes et même les légendes nationales. — Pardonnez à un profane qui, contre son gré, vous a trop longtems contredit. » Le jeune clerc se retire alors modestement. Le seigneur le suit de l'œil, son regard trahit l'émotion qu'il éprouve; Green lui-même ne peut réprimer un mouvement d'approbation : le seul Marlow, le fougueux Marlow est impassible, et dit que tout cela n'est que de la prose, et qu'avec des idées aussi vulgaires on ne sera jamais poëte. Cependant, peu de tems après, une tragédie nouvelle excite l'étonnement et l'admiration de tout Londres. Marlow, qui assiste à la représentation de cette pièce, en est émerveillé, enthousiasmé; il brûle tous ses manuscrits; la lecture, la vue seule de ses poésies lui est devenue odieuse, tant elles lui paraissent tout-à-coup décolorées, insignifiantes : il a enfin trouvé l'idéal qu'il avait si long-tems cherché...... Cette tragédie est *Roméo et Juliette* de Shakespeare; et ce Shakespeare, cet esprit sublime, n'est autre que le jeune clerc. La confusion de Marlow et de Green est au comble; désabusés de toutes leurs illusions, soudain ils voyent s'évanouir ces trésors de génie qu'ils avaient cru posséder inépuisables et sans rivalité; revenus

de leur brillante et fatale ivresse, la coupe désenchantée de la vie n'est plus pour eux qu'un calice d'amertume. Marlow se tue en voulant frapper de son poignard un de ses ennemis; Green meurt rongé par le libertinage et les remords. *La Vie des Poètes* est semée d'une foule de détails fort piquans et de scènes très-originales.

Les autres pièces que contient l'*Uranie* sont les suivantes : *Le Paria*, tragédie en un acte, *par M. Beer* (1). Depuis la tragédie du même titre de notre jeune et célèbre poëte, M. Casimir Delavigne, il n'est plus permis d'entendre sans intérêt prononcer le nom de cette caste infortunée de l'Inde; l'ouvrage de M. Michel Beer ne peut qu'ajouter à la généreuse pitié que la tragédie française a déjà si vivement excité en faveur des misérables et intéressans *Parias*. Peut-être l'auteur allemand, en broyant les sombres couleurs qui dominent dans sa pièce, s'est-il rappelé avec une noble indignation les affreux traitemens que plus d'une fois les chrétiens ont fait subir à ses coréligionnaires pendant les siècles qui ont précédé notre moderne civilisation. Ce tableau de l'intolérance religieuse est tracé avec un grand talent; on y remarque beaucoup de vigueur et une touchante sensibilité. *La Couronne du printems*, *par Guillaume Müller*, est un petit recueil de poésies lyriques toutes consacrées à célébrer les beautés de la nature, ou plutôt

(1) Michel Beer, qu'il ne faut pas confondre avec M. Michel Berr, littérateur français, vit à Berlin. Il professe aussi la religion israélite. Il a déjà composé une tragédie intitulée *Clytemnestre*.

à redire les émotions à la fois douces et vives qu'elles excitent en nous à son reveil. Bien que ce sujet ait déjà été mainte et mainte fois traité, et souvent avec succès, ce nouvel essai ne manque pas d'intérêt. On y trouve des pensées neuves; c'est une matière aussi inépuisable que les richesses même de la nature, et sur laquelle le vrai poëte trouvera toujours à moduler quelques accens nouveaux et mélodieux. Sans nous arrêter aux autres morceaux que renferme *l'Uranie*, nous nous bornerons à citer *Antonio Solario le ferblantier*, histoire d'un peintre, par Jeanne Schopenhauer, ce charmant et fécond auteur, dont nous avons précédemment parlé à nos lecteurs.

ORPHEA, etc. — ORPHÉE, *almanach pour* 1826, *troisième année, orné de huit gravures d'après Ramberg* (1).

Nos lecteurs se rappellent sans doute que les gravures de la *Minerve* offrent une galerie de divers sujets tirés des meilleurs ouvrages des poëtes classiques allemands. Dans *l'Orphée*, Ramberg consacre son pinceau a reproduire les situations les plus intéressantes des principales compositions musicales de l'Allemagne moderne; ce sont des scènes de *Robin des bois* et de *la Flûte magique* (2) de l'immortel Mozart (3).

---

(1) Leipsic, chez Fleischer. Prix 9 fr.

(2) Nous disons *Flûte magique*, car c'est là le sens du mot *Zauberflöte;* il ne s'agit pas d'une flûte qui est enchantée, mais bien d'une flûte qui enchante.

(3) On trouve une excellente notice biographique sur ce fameux

Ce dernier opéra est connu en France sous le titre de *Mystères d'Isis.*

HULDIGUNG DEN FRAUEN, etc. — HOMMAGE AUX DAMES; *almanach pour* 1826, *par* CASTELLI.

Ces jolies étrennes, dont le titre galant ne déplaira pas à nos lectrices, est réellement digne de leur

---

compositeur dans le *Magasin encyclopédique* de Millin; cet article a été rédigé par feu M. Winckler, notre compatriote. M. Winckler fut un littérateur aussi modeste que rempli de zèle et d'instruction. On lui doit la plus grande partie du Dictionnaire des beaux-arts et du Dictionnaire de la fable, par Chombré. Il fut aussi rédacteur des articles sur Paris, dans le journal allemand, qui parut pendant plusieurs années sous le titre de *Londres et Paris.* Ce journal eut beaucoup de vogue; il était remarquable par un esprit d'observation qui rappelait le *Spectateur d'Addisson.* Il déplut au pouvoir d'alors, et dut cesser de paraître. Théophile-Frédéric Winckler nacquit à Strasbourg, le 8 janvier 1771, il y finissait ses études au séminaire protestant, lorsque la révolution éclata. À peine la patrie fût-elle menacée, que Winckler s'enrôla dans un bataillon du Bas-Rhin. Ses camarades le choisirent pour leur capitaine, et il justifia entièrement une aussi flatteuse confiance. Fait prisonnier de guerre à la reddition du fort de Vauban, il fut traîné dans les cachots de la Hongrie. Rendu à son pays, il se consacra de nouveau au culte des muses; il devint secrétaire particulier du savant Millin, membre de l'institut et l'un des conservateurs de la bibliothèque alors impériale, et seconda vivement son digne chef à faire disparaître, dans le service qui lui fut confié, les traces du vandalisme de 93. Ses connaissances aussi variées que profondes, son caractère doux, simple et obligeant, sa conversation spirituelle et pleine d'aménité, lui valurent l'estime et la bienveillance des savans les plus distingués de

attention spéciale: figures, poésie, prose, tout est gracieux dans ce charmant petit ouvrage. Les productions littéraires dont l'éditeur (1) l'a composé sont nombreuses, mais courtes et si variées qu'on ne saurait y lire une seule page sous l'influence de l'ennui. Au reste, cet almanach offre aux amateurs d'une lecture plus grave et plus solide, un morceau précieux, un véritable trésor; c'est une lettre inédite du célèbre philosophe Mendelsohn, datée de Berlin, 15 mars 1784 (2). Dans cette épître, l'illustre philosophe félicite un de ses amis de la résolution qu'il a prise de se marier. Cet écrit est empreint de l'élégance et de la profondeur de style qui distingue tous les ouvrages de cet auteur. Cet éloge du mariage, dans la bouche du grave Mendelsohn, est sans doute un grand service rendu à la philosophie; il repousse victorieusement cette espèce d'accusation de tendance qu'on cherche chaque jour à lui intenter aux yeux du beau sexe.

---

son tems, français et étrangers. Son souvenir est impérissable dans le cœur de ses amis : *Hæve candida anima.*

(1) Jean-Fréderic Castelli habite Vienne, en Autriche; il y est né le 6 mars 1781. Il est attaché à l'opéra de la cour, en qualité de poëte dramatique, et rédige une feuille périodique, connue sous le nom de *Convérsationsblatt.* Castelli a publié un grand nombre de pièces de théâtre et de poésies fugitives. C'est un auteur spirituel et agréable.

(2) Moïse Mendelsohn, de la religion israélite, est né à Dessau, le 12 décembre 1729; il est mort à Berlin, le 4 janvier 1786. Le plus remarquable des ouvrages de cet écrivain philosophe qu'on

Penelope, etc. — Pénélope, *almanach pour 1826, par* Th. Hell. *Quinzième année.* (1)

L'éditeur de ce recueil, en se plaçant sous le patronage de l'héroïne de l'amour conjugal, a voulu, sans doute s'attirer les regards et la bienveillance des dames ; à considérer le nombre des années qui se sont écoulées depuis que cet almanach continue de paraître, il faut croire que cette innocente ruse n'a pas manqué son but, que nos heureux voisins ont la gloire de posséder plus d'une Pénélope ou au moins plus d'une admiratrice de cette tendre et fidèle épouse, dont la constance est prônée comme un miracle, depuis l'antiquité la plus reculée, éloge qui,

---

peut appeler le Socrate des tems modernes, est intitulé *Phædon, ou de l'Immortalité de l'âme ;* il a été traduit dans presque toutes les langues européennes.

(1) Leipsic, chez Hinrichs. Prix 7 fr. 50. — Théodore Hell est un nom supposé, sous lequel l'auteur a publié tous ses ouvrages ; son véritable nom est *Charles-Géofroi-Théodore Winckler.* Il est conseiller du roi de Saxe, secrétaire du théâtre royal et de l'académie des Arts à Dresde. Ce littérateur distingué, sans être un poëte du premier ordre, a surtout bien mérité de ses compatriotes par de nombreuses traductions de pièces de théâtre et d'autres ouvrages anglais et français : tels sont plusieurs romans de Mme de Genlis, *Zulima* de Voltaire, les *Machabées, Germanicus* de M. Arnault, *Mazeppa* de Lord Byron, *Halidon* de Walter Scott. Il a aussi donné, de concert avec M. Kuhn, une bonne traduction de la *Lusiade* du Camouëns. Un recueil de ses poésies a paru sous le titre de *Sons de la Lyre* (*Lyratœne*). M. Kind et lui sont les rédacteurs principaux de la *Gazette du soir* (*Abendzeitung*), journal littéraire.

soit dit en passant, me semble avoir une légère nuance satirique. Quoiqu'il en soit, ce petit livre est tout-à-fait digne de l'accueil qu'on lui fait; il est, pour ainsi dire, composé sous l'inspiration de la candeur, de l'innocence, de la vertu et des grâces : les gravures dont il est ornée sont d'un choix heureux, d'une beauté rare, d'une exécution parfaite, surtout pour un cadre aussi restreint. Nous citerons de préférence la charmante estampe dont le sujet est l'*Attente*, par Schiller; elle est gravée par François Stœber, un des premiers graveurs de l'Allemagne. Tieck, Castelli, Blumenhagen, Hell, ont enrichi cet almanac du tribut de leur plume.

CORNELIA, etc. — CORNÉLIE, *almanach pour* 1826 (1), *par* ALOYSE SCHREIBER. *Onzième année.*

Salut aux bords du Rhin ! .... Cet opuscule, plus que tous les autres de cette espèce, a droit d'exciter vivement notre d'intérêt; il est en grande partie consacré à des traditions rhénanes, à raconter et à retracer les vieilles histoires de nos ancêtres. Il n'est pas besoin de dire que ce petit livre d'étrennes a toujours été accueilli avec non moins de faveur sur la rive gauche que sur la rive droite du fleuve, qui nous sépare des possessions de l'Allemagne. Le spirituel Fréderic Haug, poëte épigrammatique, est un des rédacteurs de cet almanach.

(1) Heidelberg chez Engelmann. Prix 10 fr.

Frauentaschenbuch etc. — Almanach des Dames, *pour* 1826, *publié par* George Doering (1). *Douzième année.*

Ce charmant recueil est soigné, intéressant jusque dans ses moindres détails; l'étui qui lui sert d'enveloppe est enrichi d'une gravure représentant les ruines du château de Weinsberg, devenu célèbre par une ballade de Bürger; la dédicace est également adressée à ce château, monument de l'amour et du devouement conjugal. Sur le revers de la reliure on voit d'un côté Hildegarde et de l'autre Radegundis de Thuringue. Le frontispice est un tableau d'un effet fort touchant: c'est un cimetière près d'une église; la lune jette sa lumière pâle et incertaine sur le séjour des morts, une jeune veuve s'arrête sur la tombe de celui qui fit sa courte félicité; elle place sur le tertre lugubre son jeune enfant qui lui sourit, comme le génie de l'espérance; à la droite s'élève une croix surmontée d'une couronne de fleurs, emblême d'une pieuse mélancolie. En face, dans une niche, est une vierge tenant le fils divin dans ses bras, une lampe jette sur cette figure une clarté mystérieuse... on est prêt à se demander: est-ce une statue, est-ce une sainte apparition? Guillaume Müller, poëte estimable, est un des auteurs qui ont concouru à la composition de ces étrennes.

Nous bornons ici la tâche que nous nous étions

---

(1) Nuremberg chez Schrag. Prix 9 fr.

imposée; non que les autres étrennes littéraires, qui ont paru cette année en Allemagne, soient tout à fait indigne de notre attention, mais il nous semble en avoir assez dit sur ce sujet à nos lecteurs; peut-être même nous blâmera-t-on de nous être si long-tems arrêtés à cette revue que l'on ne pouvait faire en entier sans quelque peu d'aridité; cependant, qu'on veuille bien ne pas perdre de vue ce que nous avons dit dans notre dernier numéro, en commençant cet article, et l'on conviendra que l'exécution du travail, que nous avions entrepris, n'est pas sans quelque intérêt. Les almanachs littéraires qui paraissent annuellement en Allemagne sont d'une toute autre importance que les productions de ce genre qui paraissent en France. En Allemagne, les crayons les plus savans, les plumes les plus estimées concourent à la composition de ces recueils; aussi l'examen de ces petits livres est-il un résumé de ce que les arts et les lettres ont produit de plus remarquable dans l'année. Nous nous sommes arrêtés d'autant plus volontiers à cet ouvrage, que c'était une occasion de signaler de suite, à nos compatriotes, une grande partie des écrivains allemands contemporains, qui méritent principalement notre attention et notre estime. Libres maintenant de ces soins préliminaires, nous pourrons tenir, dans nos analyses, une route plus suivie, plus agréable pour nous, et plus intéressante pour nos lecteurs.

D. E. St.

SCIENCES POLITIQUES.

Betrachtungen über die Oeffentlichkeit und Mündlichkeit der Gerechtigkeitspflege, etc. — Considérations sur la publicité des débats judiciaires et la procédure orale, *par le chevalier* Anselme de Feuerbach, *Conseiller d'État de Sa Majesté le Roi de Bavière, Président de la cour d'appel du cercle du Rezat, Commandeur, etc. Second volume.* (1)

Le livre que nous annonçons aujourd'hui, est la suite d'un ouvrage que M. de Feuerbach a publié en 1821, et doit lui servir de complément : les circonstances qui l'ont fait naître, le rendent aussi intéressant que l'éxécution en est digne d'éloges. Tourmentée du besoin des améliorations, l'Allemagne, comme tous les pays où les lumières sont devenues plus populaires, cherche à faire tourner les connaissances acquises au profit de la société : les écrivains recommandables qu'elle renferme ne se bornent plus à ces spéculations oiseuses, à ces théories plus brillantes que solides, dans lesquelles trop long-tems, et avec raison peut-être, on les accusa de se perdre ; ils comprennent que les études philosophiques, que les recherches savantes sur le droit public, sur l'origine des peuples et des gouvernemens, ne sont estimables, qu'autant qu'une découverte utile à l'humanité en est le résultat. Notre siècle est celui des réalités ; l'argumentation scolastique, dans laquelle la pauvre

(1) Giessen, chez G. F. Heyer. 1825.

humanité a trop long-tems usé les forces de son intelligence, est désormais vouée au mépris : les vaines théories, les dissertations purement spéculatives, les ouvrages que l'imagination seule aura produits, et dans lesquels on ne pourra puiser aucune leçon pour le perfectionnement des peuples, ne seront plus les fondemens d'une réputation durable. Celui-là sera proclamé citoyen utile, celui-là seul pourra vivre dans la mémoire des hommes, qui, par de louables et légitimes efforts, tentera de replacer les nations dans la possession des droits, dont les siècles de léthargie, qui ont suivi le moyen âge, ou les usurpations de la conquête, les avaient dépouillés, qui les aidera à obtenir ceux dont les progrès de la civilisation et la marche de l'esprit humain ont fait de nos jours des nécessités sociales.

Parmi les institutions que les besoins de la société ont fait naître, l'administration de la justice est sans doute celle dont l'influence est le plus vivement sentie par tous : les bonnes lois, on l'a dit souvent, créent les bonnes mœurs ; mais, ce bienfait on ne peut pas se le promettre, lorsque le texte de ces lois demeure enseveli dans les greffes d'une chancellerie, lorsque les tribunaux destinés à en faire l'application siégent dans l'ombre, et ne signalent leur existence que par des arrêts préparés et prononcés à huis clos, et conçus dans un style barbare aussi inconnu au peuple qu'une langue morte ; les jugemens qui décident de la fortune et de la vie des citoyens ne sont connus et compris alors que par les effets qu'ils produisent,

leur texte, inintelligible comme les oracles sybillins, reste une énigme pour ceux même dont il règle le sort.

Cet état est encore celui de l'Allemagne entière. Plusieurs pays cependant y jouissent des bienfaits d'un gouvernement représentatif: or, une tribune politique, dont les débats sont publics, et des tribunaux muets présentent un contraste, une espèce d'anomalie, et leur existence simultanée est difficile à concilier. C'est dans les tribunaux que les lois politiques et civiles reçoivent leur sanction; ce n'est que là, ce n'est que par les débats qui précèdent leurs arrêts, ce n'est que par la publicité de ces débats, que le peuple apprend que ce n'est pas une lettre morte que la loi qui proclame que tous les citoyens sont égaux devant elle, que nul ne peut être arbitrairement privé de sa liberté ou de ses biens, que nul ne peut être puni que pour un fait déclaré punissable par une loi préexistante: ce n'est qu'en assistant à ces débats, ou en en recevant la tradition, qu'il se pénètre des avantages d'une bonne législation, qu'il s'attache à ses lois, et qu'il s'étudie à modifier d'après elles ses moeurs ou son caractère.

Aussi, tous les bons esprits ont-ils réuni leurs efforts pour atteindre ce but, pour déchirer le voile dont des institutions vieillies et des usages désormais sans application à la société, avaient couvert la justice. C'est en Bavière surtout que cet appel aux idées généreuses fut généralement entendu: le roi défunt, dont les intentions bienveillantes ne peuvent être

contestées, parut frappé du vœu exprimé par une foule d'écrivains recommandables; et comme naguères nous avons vu en France un magistrat recevoir du gouvernement la mission d'aller recueillir en Angleterre des documens pour le perfectionnement de notre législation criminelle, et de l'institution du jury, M. de Feuerbach fut autorisé à parcourir la Belgique et la France pour y étudier et y voir, par ses yeux, les effets salutaires de la publicité des débats judiciaires, et les avantages que la procédure orale et la plaidoirie ont sur l'instruction par écrit, seul moyen en usage, jusqu'à présent, dans les tribunaux de l'Allemagne pour préparer la décision des contestations. C'est le résultat de ce voyage, ce sont les impressions que l'auteur a reçus, qu'il a consignés dans son premier volume. Il ne nous reste qu'un vœu à faire, c'est de voir les efforts d'un homme de bien couronnés de succès, et que l'ouvrage estimable qu'il a publié ne soit pas comme celui de M. le conseiller Cottu, le seul fruit que ses concitoyens puissent recueillir d'une entreprise conçue dans les mêmes principes, et qui avait fait naître en France comme en Bavière une même espérance d'amélioration.

C'est dans l'ouvrage même de M. de Feuerbach qu'il faut lire et suivre la série d'idées fortes qui l'amènent à conclure que là, où il n'y pas de publicité, il ne peut pas exister de véritable justice, que le but principal de la justice, qui est d'agir sur les mœurs, ne peut être atteint, que lorsque l'opinion pu-

blique, ce grand pouvoir dans les sociétés modernes, lui prête le secours de son influence ; or, sans publicité, vainement la justice réclamerait-elle son assistance; l'opinion publique veut être éclairée; tout ce qui s'enveloppe du mystère lui devient suspect : ce qu'elle ne connaît pas, elle le repousse. Comment une cour de justice agira-t-elle avec quelque efficacité sur les mœurs de ses justiciables, quand ceux-ci se voient toujours obligés de croire sur parole à l'infaillibilité de leurs magistrats, quand l'examen des motifs qui ont dirigé le juge devient impossible, faute de lumières sur le fait, les circonstances qui l'accompagnent, et les preuves qui en ont manifesté l'existence? En matière criminelle, les peines que subit le coupable doivent et peuvent servir à corriger les mœurs publiques; supposez des tribunaux secrets, le peuple ne verra plus dans un malfaiteur conduit à l'échafaud qu'un homme malheureux, à qui d'autres hommes ont ordonné de mourir; sauf les cas extrêmement rares d'un délit flagrant, et publiquement commis, où les preuves de la culpabilité auront frappé les [illegible] et seront évidentes, le supplice infligé au condamné n'excitera que la pitié et l'exemple sera perdu.

« Ces considérations s'appliquent même au cas où les tribunaux ne seraient peuplés que des citoyens les plus vertueux et les plus fermes, sourds aux suggestions du pouvoir si souvent intéressé dans les contestations judiciaires, inaccessibles aux insinuations de l'amitié, aux séductions de l'intérêt et des

autres passions auxquelles l'humanité est en proie ; mais en théorie et en législation, ce n'est pas pour les hommes tels qu'ils devraient être qu'il faut créer des institutions, il faut les adapter aux hommes tels qu'ils sont : or, supposons un magistrat prévaricateur, ambitieux, ou faible ; sa conscience est le seul juge de ses décisions, si les passions ont étouffé en lui ce garant unique de sa droiture ; enlevons lui la seule barrière qu'il soit forcé de respecter, le seul frein qui puisse le retenir encore, qu'il cesse de trembler devant l'opinion publique, cette sentinelle vigilante toujours occupée à examiner ses actions et à en scruter les motifs ; chassons enfin le public de son audience, laissons-le se livrer en secret et dans l'ombre aux passions qui le tourmentent, abandonnons-le aux intrigues qui l'assiègent, livrons-lui la fortune et la vie de ses concitoyens, qu'il en dispose sans contrôle comme sans responsabilité, et calculons les abus qu'un tel ordre de choses peut entraîner ! Si ce tableau paraît trop chargé, si peu d'exemples peuvent être cités pour en attester la vérité, il ne faut pas en conclure que la loi ne doive pas prévenir le mal, quand le remède est si facile. Il suffit qu'un abus existe ou puisse exister, pour que le législateur doive modifier la loi qui le fait naître ou qui le protège, et les magistrats sont des hommes.

Ces réflexions jointes à beaucoup d'autres que M. de Feuerbach présente avec autant de clarté que de force, sont sans doute assez puissantes pour

faire désirer la publicité là où elle n'existe pas encore, et pour la faire apprécier dans les pays où l'on en jouit.

Si comme philosophe et comme citoyen l'auteur désire la publicité des débats judiciaires, comme magistrat il la réclame encore. Obligé par devoir et par état à froisser à chaque instant la plus dangereuse des passions humaines, l'intérêt, qui plus que le magistrat est en butte aux traits de la médisance, aux sourdes menées de la calomnie ? La publicité établit à son profit un compte rendu perpétuel et journalier; ses jugemens appréciés à l'instant même par le public dont les notions sur le juste et l'injuste sont rarement erronnées, reçoivent de l'opinion la sanction qui seule peut faire fructifier les principes qu'ils proclament. Loin de désirer le mystère et le secret, le magistrat intègre, dit M. de Feuerbach, devrait chercher à se placer dans la maison de verre de l'Ancien: la publicité est sa sauve-garde contre la malveillance: elle seule peut lui procurer la considération publique, l'unique récompense d'une vie péniblement consacrée au bien général.

Les notions que M. de Feuerbach a recueillies en France sur la publicité des actes judiciaires, n'ont pas justifié, à ses yeux, l'enthousiasme avec lequel certains hommes de son pays préconisent, dans leurs livres, l'administration judiciaire française: sans parler ici du secret dont sont enveloppées toutes les informations en matière pénale, et dont notre auteur s'occupe avec plus d'étendue dans le second volume

de son ouvrage, il s'attache à établir et il parvient à démontrer, qu'au moyen des instructions par écrit et des audiences à huis clos, que les codes de procédure civile et criminelle autorisent, la publicité peut être écartée dans toutes les affaires où elle deviendrait gênante, et où elle pourrait blesser de certaines susceptibilités; et plus loin, il pose en fait que telle qu'elle est, en thèse générale, cette prétendue publicité n'est, à vrai dire, qu'une de ces déceptions à l'aide desquelles on cherche à contenter en apparence les incommodes exigences du siècle: et en effet, dit-il, pour remplir le but d'utilité qu'on en espère, la publicité doit embrasser toutes les époques d'une procédure. Or, en France, c'est à l'instant où, éclairé par la discussion qui s'est établie devant lui, le juge doit prononcer sa sentence, et rendre compte des motifs qui ont déterminé sa conviction, c'est à cet instant solennel qu'un voile impénétrable le cache à tous les yeux; avec le secret dont la loi l'enveloppe disparaissent toutes les garanties qu'une opinion publiquement exprimée et publiquement développée donnerait de l'impartialité et de l'équité de son jugement; et, sans nous arrêter ici sur les motifs d'intérêt et d'utilité publique que M. de Feuerbach articule et qu'il accumule à l'appui de son systême, de quel avantage la délibération publique et à haute voix ne serait-elle pas pour la science du droit? quelle émulation ne jetterait-elle parmi les jeunes légistes qui se destinent à la noble carrière de la magistrature. La médiocrité intrigante, dont

les droits ne s'appuient que sur un aveugle patronage, se verrait forcée de céder le pas au mérite, et celui-ci, placé une fois dans le sanctuaire, serait prémuni lui-même contre les effets de cet engourdissement, qui trop souvent suit une ambition satisfaite. Obligé chaque jour de produire les preuves de sa capacité, tous ses loisirs tourneraient au profit de la science; les faits que les parties font plaider, les questions que les contestations présentent à résoudre, seraient écoutés avec une attention soutenue, et bientôt ces plaisanteries sur le sommeil de l'audience, que la malice française a presque rendu proverbiales, disparaîtraient ou resteraient entièrement sans application.

Ce n'est pas d'ailleurs, dit M. de Feuerbach, réclamer une innovation que de vouloir faire étendre, jusqu'à la délibération du juge, la publicité dont on voudrait consentir à entourer tous les actes de la procédure qui la précèdent: ce n'est, surtout dans le pays pour lequel il écrit, que revendiquer un droit tombé en désuétude, que ressusciter un usage dont les monumens des siècles passés nous attestent l'existence.

Pour prouver sa proposition, l'auteur s'est livré à des recherches historiques et il a orné son livre de documens très-intéressans qui remontent jusqu'au treizième siècle et même au-delà : dans ces tems que nous appelons barbares, combien nous rencontrons d'institutions généreuses et libérales dont la jouissance est maintenant contestée, et que tous les efforts réunis

des philosophes et des publicistes ne peuvent faire revivre! Alors existait en Allemagne, même pour les causes civiles, une espèce de jury établi sur les bases les plus larges, et dont, l'Angleterre exceptée, on rechercherait aujourd'hui vainement les traces en Europe. Après avoir démontré l'existence des droits dont on jouissait à cette époque, M. de Feuerbach indique, avec la même érudition et la même critique, comment, par l'esprit d'envahissement des gouvernemens et des castes privilégiées, le peuple se vit insensiblement placé, pour la défense de ses intérêts les plus chers, dans l'état d'interdiction dont les liens commencent à lui peser si fort: cette disposition hostile envers le peuple fut merveilleusement secondée par cet esprit d'insouciance et d'apathie que trop souvent les citoyens apportent au soutien de leurs droits. Quelques égoïstes se plaignaient des embarras et de la perte de tems qu'occasionnait leur coopération à l'administration de la justice; ces plaintes furent accueillies avec empressement; bientôt on s'en prévalut, et sous le spécieux prétexte de décharger le peuple d'un fardeau qui lui pesait, on le dépouilla d'un droit dont l'exercice avait été depuis long-tems l'objet de la convoitise de ceux qui méditaient son asservissement.

Que ces hautes leçons fournies par l'histoire ne soient du moins pas perdues pour nous! Gardons-nous de fournir aux ennemis de l'institution du jury, un prétexte pareil, qui rencontrerait, sans doute, encore des personnes avides de s'en saisir et de res-

treindre, plus qu'elle ne l'est déjà, cette précieuse garantie de notre liberté !

Le second objet que M. de Feuerbach avait en vue, en écrivant son livre, c'est l'examen des deux systêmes, de la procédure instruite par écrit et de la procédure orale. Ses réflexions l'amènent à donner, sans hésitation, la préférence à la dernière : et, en effet, elle est une conséquence nécessaire de la publicité, pour l'établissement de laquelle l'auteur a fait tant de généreux efforts. En matière criminelle, il n'existe sans elle aucune garantie pour l'accusé ; ce n'est que du débat et de la confrontation de l'accusé au dénonciateur et aux témoins du fait, en présence du juge, que celui-ci peut voir jaillir la lumière. L'expérience journalière en fait naître la conviction, et dans les pays où cette salutaire coutume a enfin prévalu, on ne peut plus citer que de rares exemples de ces arrêts si déplorablement fameux et qualifiés d'erreurs judiciaires.

En matière civile, ces avantages ne sont pas moins grands, et si la prompte expédition des affaires est inhérente à une bonne administration judiciaire, cet argument sera déjà d'un grand poids pour le choix à faire entre les deux systêmes. Il résulte, en effet, de la procédure instruite par écrit une perte immense de tems pour le magistrat, et les justiciables attendent en vain, pendant des années entières, la décision de leurs intérêts, quel que soit le zèle de ceux à qui la loi en confie le règlement. Les procès par écrit ne peuvent d'ailleurs se juger qu'après un

rapport que l'un des juges est chargé de faire à ses collègues; ce rapport, quelle que soit l'impartialité qui préside à sa rédaction, portera l'empreinte de l'opinion de son auteur; il peut, il doit influer sur la délibération, et alors au lieu de la garantie que la loi a voulu accorder aux citoyens d'être jugés par une réunion de magistrats, il arrive que le plus souvent le procès n'est jugé que par un seul. Par la plaidoirie, au contraire, point d'inexactitude à craindre, ni dans l'exposé des faits, ni dans l'application du droit; la présence d'un adversaire vigilant offre toute sécurité aux parties : les moyens des défenseurs frappent en même tems l'esprit de tous les juges; et ceux-ci arrivent à la délibération sans aucune de ces préventions que l'opinion exprimée par un rapporteur, leur collègue, aurait pu leur inspirer. Une autre considération qui se présente encore et qui sera surtout appréciée en France, c'est que la plaidoirie a seule pu donner naissance à l'ordre des avocats, tel que nous le voyons parmi nous. De quel secours les éloquens plaidoyers des orateurs de notre barreau moderne, n'ont-ils pas été pour notre éducation constitutionnelle! Parmi les orateurs célèbres que, depuis trente ans, nous avons vu surgir à la tribune, il en est peu qui ne se soient préparés dans les combats du barreau aux luttes parlementaires; ces talens dont la France s'enorgueillit, et qui ont valu à la liberté plus d'un triomphe, seraient restés enfouis et perdus pour la cause des peuples, si, dans une sphère plus restreinte, ils n'avaient pu se préparer au rôle qu'ils étaient appelés à remplir.

En Allemagne, et dans les pays où la procédure par écrit a été maintenue, l'ordre des avocats n'existe pas, les jurisconsultes qui se vouent à la défense des intérêts privés, sont loin d'y jouir de cette considération que l'avocat reçoit en France de sa profession : condamnés au travail manuel du cabinet, ils se trouvent confondus dans l'opinion avec la foule des professions mercenaires. Par la parole, les principes que l'orateur du barreau invoque à l'appui des grands intérêts qui lui sont confiés, retentissent au-delà de l'enceinte des palais de justice, et jettent leurs racines dans les esprits. La parole est d'ailleurs l'arme des peuples libres, et l'histoire nous l'atteste, partout où les nations n'ont pas été exclues du droit de s'immiscer dans les affaires publiques, la parole a régné en souveraine.

Si, aux éloges que nous paraît mériter ce premier volume, nous devons mêler quelques mots de critique; nous ne pensons pas que M. de Feuerbach puisse en être blessé. Le défaut que nous remarquons dans son ouvrage, et que nous signalons ici, n'existe en effet que relativement à la position de l'auteur. Chargé, pour ainsi dire, d'un rapport officiel sur les inconvéniens du système existant et sur les avantages de celui qui le devrait remplacer, il aurait dû, peut-être, s'exprimer avec moins de chaleur, adoucir les teintes de ses tableaux, et remplacer par des raisonnemens quelques passages quoique toujours fortement pensés et souvent éloquemment écrits. Les adversaires du système pour lequel M. de Feuerbach a

combattu, n'auront pas manqué de s'emparer de l'apparente exagération qui règne dans quelques-unes de ses réflexions; ils auront cherché à le dépeindre comme un enthousiaste, et à enlever à ses paroles le crédit dont elles sont dignes : mais il est de l'essence des âmes nobles de signaler avec force les abus qui frappent leurs yeux, et c'est surtout aux écrivains qui consacrent leurs veilles au bien public, qu'il appartient de dire : *J'ai fait mon devoir, advienne que pourra.*

*

(*La suite au prochain numéro.*)

SCIENCES PHILOSOPHIQUES ET MORALES.

ENCYCLOPÆDIE DER PHILOSOPHISCHEN WISSENSCHAFTEN, etc. — ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES PHILOSOPHIQUES, *par* SCHULZE.

(Second Article.)

De la Métaphysique.

Dans cette admirable revue de livres de tout genre, faite par Montesquieu, dans les *Lettres persanes*, le bibliothécaire, arrivé aux ouvrages de philosophie, dit à Rica (1) : « Voici les livres de métaphysique, qui traitent de si grands intérêts, et dans lesquels *l'infini* se trouve partout; et les livres de physique, qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'éco-

---

(1) Lettre CXXXIII et suivantes.

nomie du vaste univers que dans la machine la plus simple de nos artisans. » Cette critique ingénieuse des physiciens, renferme l'apologie de la métaphysique. On sait que ce nom, qui n'a aucun rapport avec la science qu'il désigne, vient du titre que les copistes des œuvres d'Aristote donnèrent à ceux de ses traités qui, dans la collection, se trouvaient rangés après les ouvrages de physique (1), et qui traitaient de l'être en soi, et des principes de toutes choses.

A mesure que l'esprit humain acquit des connaissances un peu étendues sur la nature, il sentit le besoin d'en rechercher le principe et l'essence. Mais long-tems avant que l'on eût songé à s'élever de l'observation des faits à la recherche philosophique de leur principe, ce principe était donné par la religion; puisque toute religion rapporte toutes les existences et tous les faits à une puissance métaphysique, à un Être suprême, seul être nécessaire et principe de toutes choses.

Mais cette foi religieuse, d'abord fondée seulement sur le sentiment et sur la tradition, ne put satisfaire la raison cultivée, et ce que la superstition et l'imposture y avaient mêlé d'absurde et de téméraire, fut, pour les hommes réfléchis, un motif de plus pour examiner ce qu'il y avait de vrai ou de faux, dans ces idées sur les rapports de l'Être suprême avec l'univers. Tel est l'objet spécial de la métaphysique.

---

(1) Τα μετα τα φυσικα.

Elle recherche l'être en soi, l'être absolu, le principe de toutes choses, les rapports du monde matériel avec le monde intelligible. Mais cette recherche devant nécessairement être précédée d'un examen de l'origine et de la vérité réelle de nos idées, la métaphysique générale devient le fondement de toute science et de toute philosophie. « La métaphysique, a dit M. Ancillon (1), examinant les principes communs à toutes les sciences, et prenant les êtres là où les autres sciences les abandonnent, a élevé le grand problème de l'origine et de la réalité de nos principes, afin de trouver le point d'appui de toutes les connaissances humaines. » Marmontel a exprimé la même pensée, avec plus de poésie que de justesse, quand il a dit : « La métaphysique domine toutes les sciences, et il n'en est aucune où elle ne se répande, et qu'elle ne pénètre, comme le feu pénètre les autres élémens. » (2)

Pour donner à la métaphysique des fondemens solides, on fit des recherches sur les choses en général, et sur les conditions de l'existence, en un mot, sur l'être en soi. Cette partie préliminaire fut appelée métaphysique générale, ou *ontologie*. Il y eut des philosophes qui donnèrent une grande étendue à l'ontologie, en y admettant toutes les idées relatives aux attributs généraux des diverses classes d'êtres. Trois idées surtout les ont occupés : celle de l'être et

(1) Nouveaux Essais de polit. et de philos. T. I, p. 306.

(2) Leçons d'un père à ses enfans, sur la métaphysique. Leçon première.

sa différence du non-être; l'idée de l'être absolu et celle de l'être dans un autre être, ou la substance et l'accident; enfin l'idée de causalité et de force. Et telle est l'importance de ces idées, que leur conception différente produit seule la divergence des systèmes de métaphysique.

Mais quelle que soit l'importance des idées ontologiques, c'est l'observation des faits qui doit servir de véritable base à la science des principes; puisque la matière première de nos idées, même rationelles, sur l'univers, ne peut être fournie que par la contemplation de l'univers même.

L'auteur fait ici la critique de la cosmologie de l'école de Leibnitz et de Wolf, qui prétendait construire l'univers *a priori*, ou en le déduisant uniquement de l'idée de Dieu, qu'on regardait comme indépendante de l'observation des faits du monde physique. On construisit ainsi un univers peu semblable au monde sensible, un monde imaginaire.

Mais si la connaissance métaphysique de l'univers doit être fondée sur l'observation de la nature, si elle dépend des sciences physiques, y compris l'astronomie, ne devient-elle pas impossible? Si elle suppose la connaissance de tous les faits et de toutes les existences réelles, qui comptera l'armée des cieux, qui explorera toutes ces sphères innombrables qui roulent dans l'immensité de l'espace? La voie lactée seule se compose de plus de vingt millions d'étoiles, et il y a plus de trois mille voies lactées. Et si nous descendons des cieux sur la terre, nous ne con-

naissons guère que les choses qui sont à sa surface, et tous les jugemens que nous pourrions porter, par analogie et par induction, sur les êtres qui composent les autres corps célestes, seraient téméraires et hasardés. Cependant la masse de connaissances physiques que nous avons acquise des faits qui sont à notre portée, offre une base suffisante pour la spéculation.

Toutes les recherches sur l'univers aboutissent nécessairement à reconnaître la diversité des élémens dont les choses de la nature se composent, et la différence des forces qui s'y montrent agissantes. Les physiciens ont ramené tous les phénomènes qui sont soumis à notre observation à trois espèces de forces, ou de puissances. La première espèce comprend les forces générales, qui produisent le mouvement dans le monde physique. Elles se subdivisent en forces mécaniques et en forces chimiques. La seconde espèce comprend les forces organiques, qui produisent des êtres pourvus d'organes nécessaires à leur conservation. Les facultés enfin qui se manifestent dans les êtres doués de sensibilité et d'intelligence, forment une troisième espèce de forces essentiellement différentes des autres; et ces facultés l'homme les possède à un degré supérieur, supériorité qui constitue seule la prérogative de l'espèce humaine.

Si maintenant on examine les rapports que ces forces ont les unes avec les autres, l'observation démontre que les forces chimiques dépendent des forces mécaniques, que toute action organique suppose un procès chimique, enfin que la vie intellectuelle est

nécessairement attachée à des organes. Mais cette dépendance des forces n'est point réciproque. Des recherches récentes ont prouvé qu'il y a eu un tems, où les forces mécaniques et chimiques étaient seules agissantes sur notre globe; et que les puissances organiques avaient déjà fait naître une grande variété de productions avant qu'il se fût manifesté des facultés intellectuelles. Toutes ces forces ne se supposent donc pas réciproqement; elles ne se sont pas coordonnées, mais subordonnées : il n'y a pas entre elles dépendance absolue, mais gradation.

Cette distinction est de la plus haute importance, puisqu'elle détruit, dans sa source même, ce qu'on appelle vulgairement matérialisme. Car, de toutes ces forces, celles qui se distinguent des autres par leurs productions avec le plus d'évidence, sont les facultés morales et intellectuelles. Rien n'est plus dissemblable que les manifestations de la vie intellectuelle et les existences produites par les forces physiques. Il n'y a entre elles aucune espèce de similitude ou d'homogénéité. Une autre preuve de cette différence essentielle, c'est que les effets des forces chimiques et mécaniques sont toujours les mêmes, et que les progrès de l'action des forces organiques sont limités, tandis que les facultés intellectuelles dans l'homme sont de leur nature infiniment perfectibles.

Cependant, tout en établissant la différence des forces organiques et des puissances de l'âme, et tout en reconnaissant que ces dernières ne sont point une

modification, un développement des premières, on ne saurait disconvenir que le moral ne soit dans une certaine dépendance du physique. Une multitude de faits attestent cette influence des organes sur la vie intellectuelle. Mais une masse de faits, non moins imposante, prouve irrésistiblement que l'ensemble des facultés, qui constituent cette vie intellectuelle, tend à une existence et à une action indépendantes des forces organiques. . . . .

Toutes les tentatives d'expliquer les phénomènes de la vie morale par des lois et des dispositions physiques ont échoué et ne peuvent arriver qu'à des résultats absurdes (1). A ces vains efforts on peut opposer la conviction si profonde et si unanime du genre humain, qui, dans tous les tems et partout, a rapporté ses facultés morales et intellectuelles à un principe essentiellement différent de l'action organique; et bien que l'on ait peut-être admis dans l'idée *âme* des attributs qui ne sauraient être justifiés, cette conviction sera hors de toute atteinte, tant qu'on appliquera à l'appréciation des faits intellectuels les règles de la seule méthode conforme à la nature de l'esprit humain. . . . . . .

Toutes ces recherches sur la nature des choses n'ont d'autre but en métaphysique que de préparer une

(1) On sait que le bel-esprit Helvétius, et avant lui Anaxagore, ont prétendu expliquer la supériorité de l'homme sur les animaux par la seule différence de leur organisation, et surtout par la conformation des mains. Cabanis, avec plus de savoir, n'a pas été plus heureux.

réponse à cette question capitale : Quels sont les attributs qui conviennent au principe suprême et universel, à l'être primitif, à la cause première de toutes choses, et quels sont ses rapports avec l'univers?

L'existence d'un être absolu et suprême, principe de toutes choses, est une de ces vérités immédiates, que la raison humaine ne peut s'empêcher d'admettre et dont l'évidence n'a pas besoin d'être démontrée, puisque l'athéisme lui-même est forcé de reconnaître un premier principe C'est parce qu'on a méconnu la nécessité de ces vérités immédiates qu'on s'est efforcé, dans la physico-théologie, d'appuyer l'existence de Dieu sur de vains et inutiles syllogismes. La conviction d'un être suprême est indépendante de toutes les preuves : c'est une idée donnée, nécessaire, inséparable de la raison, et dont il s'agit seulement de déterminer la matière et la compréhension. Mais, si l'athéisme spéculatif n'a jamais pu nier la nécessité de ramener l'existence de l'univers à une cause première, il a pu nier que cette cause première, qu'il ne conteste point, constituât un être individuel et distinct de l'univers. En ce sens, l'athéisme fondé, comme l'a dit Bacon, sur une observation superficielle de la nature, consiste à supposer que la cause suprême de l'univers se trouve dans les propriétés naturelles des élémens de la matière éternelle, et dans les lois qui régissent l'action de ces élémens. Ce système repose sur ce raisonnement vide de sens: le monde existe parce qu'il existe, et il est tel qu'il est, parce qu'il ne saurait être autrement. Ainsi l'a-

théisme recherche une cause suprême et prétend néanmoins qu'il n'y en a point. D'ailleurs ce système ne tient aucun compte de la diversité des forces agissantes dans la nature, et que nous avons reconnues plus haut; il laisse en dehors de la question tous les phénomènes de la vie intellectuelle et morale. Il suppose le mouvement, déduit les existences organiques des forces mécaniques et chimiques, et fait naître le sentiment, la pensée et la volonté de la vie organique; c'est-à-dire il fait naître le plus du moins, et explique des effets par des causes qui n'ont avec ceux-là aucune espèce d'analogie ou d'affinité. Le théisme seul satisfait à ce besoin de la raison d'assigner un premier principe à l'univers; lui seul explique la diversité des forces qui constituent le mouvement et la vie; lui seul ramène les faits intellectuels à une cause semblable et véritablement suprême.

Quant aux attributs constitutifs de l'idée de l'Être suprême; la philosophie moderne a presque toujours été déterminée par le christianisme. On peut établir comme principe de la construction de cette idée, que plus on s'élèvera, pour définir la divinité, au-dessus des bornes dans lesquelles toutes les choses relatives sont circonscrites, plus on approchera de la vérité, et plus le culte, que l'homme ne peut s'empêcher de rendre à l'objet de cette idée sublime, sera une source de religieux et nobles sentimens.

L'auteur montre ici, comment, faute d'avoir égard à la manière dont l'idée d'un être souverainement parfait vient à naître dans l'esprit humain, on a fait

entrer dans la compréhension de l'idée de *Dieu* des élémens qui sont en contradiction avec l'expérience, et peu propres à lui concilier l'amour et la vénération des hommes. On ne s'est pas contenté de transporter à la divinité les qualités morales de l'esprit humain, et de les lui accorder à un degré infini, on lui a encore attribué la manière d'agir de l'homme, quant au gouvernement et à la fin du monde. L'homme est la plus grande énigme de l'homme; sa nature, comparée à celle des autres créatures, offre une anomalie étonnante, et en apparence inexplicable. Les animaux, avec lesquels l'homme a le plus de rapports, arrivent, dans des circonstances ordinaires, à toute la perfection dont ils sont susceptibles. Il y a une parfaite harmonie entre leurs besoins et leurs moyens, entre leurs désirs et leur destinée : en un mot, ils accomplissent leur destination et n'aspirent pas au-delà du cercle dans lequel ils se trouvent circonscrits. L'homme seul est toujours en contradiction avec lui-même, et ne devient jamais tout ce qu'il peut et doit devenir. Dans l'état sauvage, toute son activité semble déterminée par les besoins physiques; mais il aspire à sortir de cet état de dégradation, et il ne se met en possession de toutes ses facultés qu'après un grand nombre de générations. Dans l'état de barbarie, en s'avançant de l'état sauvage vers la civilisation, nous le voyons souvent faire de ses facultés un usage qui le rend un objet de mépris ou d'horreur. L'homme civilisé même se trouve toujours livré à une lutte pénible entre les penchants sen-

suels et les facultés morales. Tout prouve que l'espèce humaine ne remplit jamais entièrement sa destination; et l'homme le plus parfait reste toujours dans un état d'imperfection. Cette expérience a fait naître l'espoir de l'immortalité. L'immortalité seule, en effet, qui ne saurait être prouvée par la nature de l'âme, que nous connaissons trop peu, mais qui ne saurait être combattue non plus que par la démonstration impossible que la destinée de l'homme se borne à se procurer autant de jouissances sensuelles que possible, l'immortalité seule peut expliquer pourquoi, de tous les êtres, l'homme seul ne peut parvenir dans sa sphère actuelle à remplir sa destination.

Quant à la seconde question de la métaphysique, sur la nature des rapports de l'être primitif avec l'univers, tout ce que la philosophie peut répondre avec exactitude c'est que ce rapport est un rapport de causalité, que sans l'être primitif l'univers n'existerait pas. Mais il n'y a rien dans l'idée de l'être primitif qui nous donne quelque éclaircissement sur la manière dont le monde a été formé par lui; et dans ce que nous connaissons des choses dont l'existence force la raison à les rattacher à une cause première, il n'y a rien non plus qui nous explique la nature de leur relation avec cette cause, quant à leur origine et à leur conservation. Mais si la curiosité se trouve ici trompée, du moins cette ignorance forcée ne nuit en rien au culte que nous devons à l'Être suprême. (1)

(1) Une délicatesse mal entendue a voulu bannir ce mot de la

Cependant de tout tems on s'est efforcé de déterminer comment l'univers est né de la cause première; mais tout ce que les poëtes, les fondateurs de religion et les métaphysiciens ont enseigné là-dessus, ne se compose que d'*anthropomorphismes* plus ou moins grossiers, ou est analogue à ce que l'expérience nous apprend sur l'origine des effets secondaires. La doctrine biblique, qui fait naître l'univers de la toute-puissance de Dieu, fait seule exception à cette observation générale.

Le panthéisme lui-même, qui récemment encore a été regardé en Allemagne comme ce qu'il y a de plus élevé en métaphysique, n'est point exempt d'anthropomorphismes. Cette doctrine a éprouvé de grandes modifications. Dans le principe, elle consiste à regarder l'Être suprême comme ne faisant qu'un, comme identique avec l'univers. Le plus souvent elle n'a été qu'une sorte de mysticisme, et alors même qu'on a cherché à lui donner les formes de la science, les esprits vraiment philosophiques n'ont pu y voir qu'une production de l'imagination. Le panthéisme de Spinosa était du moins plus scientifique. En voici les propositions fondamentales: « Dieu n'est pas seulement l'être absolu, il est encore la seule substance. Cette substance infinie a deux attributs également infinis, l'étendue et la pensée, mais qui, en raison de la sim-

langue française, parce qu'on s'en est servi dans des tems à jamais déplorables. Nous nous en servons ici fréquemment, parce qu'en philosophie c'est l'expression la plus exacte.

cette séparation de forces, cet enfantement du monde, ne se fait que par degrés, et à chaque nouveau degré naît une nouvelle classe d'êtres. C'est dans l'homme que l'absolu se manifeste au plus haut degré, qu'il arrive à son dernier développement. Le monde ainsi né de l'absolu par une sorte d'épanouissement, ou si l'on veut de procès chimique, est de nature divine, à la fois Dieu et l'Univers tout et un. Si maintenant vous demandez aux partisans de ces doctrines, où ils les ont trouvées et comment ils les prouvent, ils en appellent à l'intuition intérieure de l'absolu au moyen de la raison; et si vous avez le malheur de ne pas le sentir comme eux, et si vous vous obstinez à repousser votre part de l'absolu, c'est qu'apparemment vous n'avez pas l'organe de la philosophie, et que vous n'avez de l'homme que les traits et la figure.

L'auteur termine ce chapitre par l'appréciation de l'influence que la philosophie de Kant a exercée sur la méthaphysique. Kant ayant nié la possibilité d'une métaphysique scientifique, et essayé de déduire les principes de la foi religieuse des besoins de l'homme moral, a fait naître différens essais de philosophie religieuse. Les uns présentant cette branche comme une partie séparée de la philosophie, y traitent des vérités fondamentales de la religion, du culte, de la révélation et de la possibilité des miracles. D'autres au contraire s'y bornent à rechercher l'origine et la réalité des connaissances religieuses, et s'y appliquent à résoudre les mêmes questions que la métaphysique a toujours dû agiter. X.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LITTÉRATURE.

1. *Handbuch der deutschen Sprache und Literatur seit Lessing. — Manuel de la langue et de la littérature allemandes depuis Lessing, publié par le D. Kunisch; première partie: Prosateurs. Leipsic, chez Barth. in-8°.*

Cet ouvrage se distingue avantageusement de ceux du même genre: sans contenir tout ce que nous désirerions rencontrer dans un pareil livre, il peut servir très-utilement à ceux qui veulent se faire une idée des meilleurs écrivains allemands. On y trouve des notices assez bien faites sur trente-six auteurs tant morts que vivans, et des morceaux presque tous bien choisis de leurs ouvrages les plus estimés. Nous allons donner la liste de ces trente-six illustres, parmi lesquels il y en a plusieurs qui ne méritent peut-être pas le nom de classiques, et que nous aurions désiré voir remplacés par d'autres. Mais tous méritent d'être connus. Nous ne discuterons pas aujourd'hui leurs titres. Ce travail nous occupera incessamment.

1° Lessing, *ab jove principium.* Ce grand écrivain nacquit en 1729, à Kamenz, dans la Haute-Lusace, où son père était pasteur, et termina sa glorieuse carrière, en 1781, à Wolfenbüttel où il était bibliothécaire. Ses œuvres complètes, publiées à Berlin de 1771 à 1781, se composent de 30 volumes in-8°. Ses principaux ouvrages sont *Lacoon*, ou *Sur la poésie et la peinture* (1766); *Minna de Barnhelm,* l'un des meilleurs drames allemands (1767); la *Dramaturgie* (1768); *Emilia Galotti,* tragédie en prose (1772); *Nathan le Sage,* drame imité en français par Chénier (1779); et *l'Éducation du genre humain,* qu'il publia une année avant sa mort. Il

eut, en outre, une grande part à la rédaction de la *Bibliothèque des belles-lettres*, le premier journal critique de l'Allemagne, publié en 1757, et à celle des *Lettres sur la littérature la plus récente depuis* 1759 (*Briefe über die neueste Literatur*), l'un des meilleurs recueils périodiques de l'Allemagne, qui fit une grande sensation, et qui est encore très recherché aujourd'hui.

2° Winckelmann, né à Stendal (1), dans le Brandebourg, en 1717, et mort assassiné à Trieste, en 1768. Il était fils d'un pauvre cordonnier; l'amour des arts et des antiquités le fit catholique. La collection de ses œuvres fut publiée à Dresde, de 1808 à 1820, en 8 volumes. Son ouvrage principal est *l'Histoire de l'art*, qui parut en 1774. Gœthe lui a consacré un volume intitulé: *Winckelmann et son siècle.*

3. Hamann, né en 1730, à Kœnigsberg, et mort en 1788 à Münster; penseur profond et original, il fut long-tems méconnu par sa nation. M. le conseiller bavarois, Roth, publie ses œuvres à Berlin, depuis 1821.

4. Kant, l'ami de Hamann et le réformateur de la philosophie allemande, né en 1724, et mort en 1804. Cet illustre philosophe se montra quelquefois grand écrivain.

5. De Hippel, écrivain *humoristique*, né à Gerdauen, dans la Prusse orientale, et mort premier magistrat de Kœnigsberg en 1796. Les principaux ouvrages de cet écrivain hardi et original sont *les Vies en ligne ascendante* (*Lebensläufe in aufsteigender Linie*, Berlin, 1778. 4 vol.), et *les Courses à tort et à travers du chevalier A jusqu'à Z* (*Kreuz- und Queerzüge des Ritters A bis Z*, 1793, 2 vol. in-8°).

6. Abbt, né à Ulm en 1738, mort jeune encore en 1766. Professeur à Francfort-sur-l'Oder, cet écrivain moraliste et patriote écrivit, au milieu de la guerre de sept ans, son ouvrage *de la Mort pour la patrie* (1761), et un autre *Sur le mérite*, en 1765.

7. Juste Mœser, né en 1720 à Osnabrück, et mort conseiller

(1) Ne serait-ce pas de là qu'un littérateur français aurait pris son nom pseudonyme?

du gouvernement de ce pays en 1794. Son *Histoire d'Osnabrück*, qui parut en 1765, l'a placé au rang des meilleurs historiens de l'Allemagne.

8. Sturz, né en 1736 à Darmstadt, et mort à Brême 1779. *Les Souvenirs de la vie du comte de Bernstorf*, est son meilleur ouvrage.

9. Wieland, plus distingué comme poëte que comme prosateur, naquit à Biberach en Souabe en 1733, et mourut à Weimar en 1813. Ses œuvres complètes ont paru à Leipsic depuis 1797, en 43 volumes, in-8°. Son ouvrage en prose le plus distingué est le roman d'*Agathon*, publié en 1766. Il a traduit d'une manière supérieure les épitres et les satires d'Horace, les œuvres de Lucien et les lettres de Cicéron, et publia, depuis 1783, le *Mercure allemand*.

10. Engel, né à Parchim, dans le Mecklembourg, en 1741. Il fut chargé de l'éducation du prince royal de Prusse, depuis Fréderic-Guillaume III, et mourut membre de l'Académie de Berlin en 1802. Ses œuvres complètes ont été publiées à Berlin, depuis 1801, en 12 volumes. Ses principaux ouvrages sont *le Philosophe du monde*, et le roman de caractère *Lorenz Stark*.

11. De Thümmel, né près de Leipsic en 1738, mort à Coblence en 1817. Il se rendit célèbre par ses *Voyages romanesques dans les provinces méridionales de la France* qu'il publia en 1791. Ses œuvres complètes ont paru à Leipsic en 1812. 6 vol.

12. Jung, surnommé Stilling, né dans le pays de Nassau en 1740. Fils d'un tailleur, maître d'école, successivement garçon-tailleur, instituteur, organiste, oculiste, professeur d'économie politique à Heidelberg, et enfin conseiller du grand-duc de Bade. Cet écrivain mystique mourut à Carlsrouhe en 1817. Son ouvrage le plus remarquable est *sa Vie écrite par lui-même*.

13. Lavater, né à Zuric en 1741, et mort dans la même ville, en 1801. L'ouvrage qui le fit d'abord connaître est intitulé : *Vues de l'Éternité* (1768), mais il doit sa réputation européenne à ses *Fragmens physiognomiques* (1775).

14. Herder, né à Morungen, en Prusse, et mort à Weimar en 1803.

Cet écrivain également distingué comme philosophe, comme théologien et comme poëte, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui ont été publiés à Tubingue, par Heyne et Jean de Müller, en 1805, en 26 volumes in-8°. Nous citerons surtout ses *Idées pour servir à la philosophie de l'histoire de l'humanité*, qu'un littérateur français s'occupe à traduire dans ce moment même.

15. Garve, philosophe moraliste du premier ordre, né à Berlin en 1742, et mort en 1798. Fréderic II l'engagea à traduire et à commenter l'ouvrage de Cicéron sur les devoirs; on a de lui en outre des *Essais* sur différens sujets de morale, de littérature, et de politique.

16. Frédéric-Henri Jacobi, né en 1743 à Düsseldorf, et mort président de l'académie des sciences de Munich en 1819. Ses écrits les plus connus sont *Woldemar* (1779), et les *Lettres d'Allwill* (1781), deux romans philosophiques.

17. Jean de Müller, le plus grand des historiens allemands, nacquit en 1752, à Schafhausen, et mourut, ministre de l'instruction publique du royaume de Westphalie, en 1809. Ses œuvres complètes ont été publiées à Tübingue depuis 1810, en 27 vol. in-8°.

18. Jean-Paul Richter qui vient de terminer sa carrière à Bayreuth, et dont nous avons déjà parlé.

19. George Forster, nacquit en 1754, près de Danzig. Dès l'âge de 11 ans il accompagna son père, le célèbre Reinhold Forster, dans le royaume d'Astracan, et se rendit avec lui, en 1766, en Angleterre. De 1772 à 1775 il suivit son père dans son voyage autour du monde avec Cook. Après des destinées diverses il fut enfin député par le parti français de Mayence à Paris, où il mourut en 1794. George Forster est un des meilleurs prosateurs allemands. Ses principaux écrits sont le *Voyage autour du monde* (1781), et ses *Vues du Bas-Rhin, du Brabant, de la Hollande, de l'Angleterre et de la France* (1791. 3 vol.).

20. de Klinger, né en 1753 à Francfort-sur-le-Mein, et aujourd'hui général au service de Russie, et curateur de l'université de Dorpat. Ses œuvres complètes ont été publiées à Kœnigsberg, en

1819, en 12 volumes. Les plus remarquables sont : *Vie, actions et descente aux enfers du docteur Faust; l'Histoire d'un Allemand des derniers tems; l'Homme du monde et le poëte; les Voyages avant le déluge;* et surtout ses *Considérations et pensées sur divers sujets de morale et de littérature.*

21. SCHILLER, né en 1756 à Marbach, dans le Wurtemberg, et mort à Weimar en 1805. Ses ouvrages sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter ici. Mais ce qui est étonnant, c'est qu'il n'y ait pas encore d'édition de ses œuvres, qui soit digne de ce prince des poëtes allemands.

22. GOETHE. Ce grand écrivain nacquit à Francfort-sur-le-Mein en 1749. Il est inutile, même en France, de rappeler ses titres de gloire.

23. PESTALOZZI, né en 1745 à Zurich : le premier des écrivains populaires qui ont écrit en allemand.

24. REINHARD, né en 1753 près de Sulzbach, et mort à Dresde en 1812. Il fut long-tems regardé comme le premier prédicateur allemand.

25. FICHTE, né près de Bischofswerda, dans la Haute-Lusace, en 1762, et mort dans la force de l'âge et du talent, à Berlin en 1814. Il mit souvent de l'éloquence dans ses ouvrages de philosophie. Outre ses écrits philosophiques, où il se montra d'abord le continuateur, puis le rival de Kant, il a laissé d'autres ouvrages accessibles à un plus grand nombre de lecteurs, tels que ses *Discours à la nation allemande en* 1808, et un *Ecrit sur Machiavel.*

26. FRÉDÉRIC LÉOPOLD DE STOLBERG, né en 1750, et mort en 1819, au moment où le célèbre Voss venait de lancer contre lui l'accusation d'avoir abandonné la religion de ses pères dans des vues aristocratiques et jésuitiques. Ses principaux écrits en prose sont un *Voyage en Allemagne, en Suisse, en Italie et en Sicile* (1794), et *la Vie d'Alfred-le-Grand, roi d'Angleterre* (1815).

27. CHARLES-LOUIS DE WOLTMANN, né à Oldenbourg en 1770, et mort à Prague en 1817. Les meilleurs écrits de cet historien distingué sont : une *Histoire de la réformation en Allemagne;* une

traduction de Tacite et de Salluste; une *Histoire de la paix de Westphalie*; une *Critique de Jean de Müller*; l'*Histoire de Bohème*; et un roman intitulé : *Mémoires du baron S—a.* L'édition complète de ses œuvres, publiée par sa veuve, a paru à Prague depuis 1818, en 12 volumes.

28. Frédéric Jacobs, né à Gotha en 1764, aujourd'hui bibliothécaire à Gotha. C'est un des plus savans philologues de l'Allemagne. Outre sa traduction de l'anthologie grecque, des oraisons de Démosthène, et les discours très-remarquables *sur les Avantages de la langue grecque* (1808), et *sur la Richesse des Grecs dans les arts plastiques* (1810), cet écrivain a publié un roman intitulé : *Succession de Rosalie* (*Rosaliens Nachlass*, 1812); et un *Choix des papiers d'un inconnu* (1818).

29. Manso, né dans le duché de Gotha en 1759, aujourd'hui professeur à Breslau. M. Manso est un des bons historiens allemands. Il a successivement publié l'*Histoire et la constitution de Sparte* (1800); la *Vie de Constantin-le-Grand* (1817); et l'*Histoire de la monarchie prussienne depuis la paix de Hubertsbourg* (1819. 3 vol.), l'un des meilleurs ouvrages historiques allemands.

30. Alexandre de Humboldt, le grand naturaliste et voyageur, compté à juste titre parmi les meilleurs prosateurs de sa nation. Son meilleur ouvrage, en allemand, est son *Voyage dans les contrées équinoctiales du nouveau continent*, publié à Stuttgart en 1815. 3 volumes. M. de Humboldt est né à Berlin en 1769.

31. de Schelling, né à Léonberg, dans le Wurtemberg, en 1775, et aujourd'hui professeur de philosophie à Erlangen. Ce savant universel opposa à l'idéalisme de Fichte *la Philosophie de la nature*; il est un des princes des philosophes allemands. Outre ses ouvrages purement philosophiques il faut remarquer ses *Lectures sur les études académiques* (1803), et un *Discours sur les rapports des beaux-arts avec la nature* (1807).

32. de Hardenberg, connu sous le nom poétique de Novalis, né en 1772, dans le comté de Mansfeld, et mort dès 1801. MM. Frédéric Schlegel et Tieck ont publié ses œuvres à Berlin en 1802, en 2 volumes.

33. Tieck, l'une des colonnes du romantisme, né à Berlin 1773; un de nos colloborateurs vient de donner une notice sur cet écrivain.

34. Hoffmann, écrivain *humoristique* et romantique distingué, né à Kœnigsberg en 1778, où il passa les dernières années de sa vie, est mort en 1823. La plupart de ses ouvrages ont rapport aux beaux-arts, et surtout à la musique, dans laquelle il excellait lui-même. Les principaux sont: *Pièces de fantaisie dans le genre de Calot*; *les Elixirs du diable* (1816); *les Frères de Serapion*, recueil de contes en 4 volumes, 1819, etc.

35. Erneste Maurice Arndt, né en 1769, dans l'île de Rügen, et aujourd'hui professeur d'histoire à Bonn. Cet écrivain est un de ceux qui contribuèrent le plus à exciter la nation germanique à la haine contre le joug des étrangers. Ses principaux ouvrages sont ses *Voyages en Suède, en Italie, en France, en Allemagne* (1804), ses *Fragmens sur la culture de l'espèce humaine* (1805), *sur l'Esprit du tems* (1806). Ce dernier ouvrage lui suscita des persécutions; il chercha un refuge à Stockholm. A son retour, en 1813, il écrivit une foule de brochures contre les Français. Il faut encore remarquer ses *Vues sur l'histoire des Allemands* (1814), et ses *Contes et souvenirs de la jeunesse* (1818).

36. Dræseke, l'un des meilleurs prédicateurs allemands de ce siècle. Il est né à Brunswic en 1774, et est aujourd'hui pasteur de l'église de Brême.

Nous le répétons, cette liste est loin d'épuiser les noms de tous ceux que l'opinion générale a proclamés classiques. L'annonce d'un nouvel ouvrage, sur la même matière, nous fournira prochainement l'occasion d'y revenir. X.

2. *Gottfrieds von Strasbourg Werke aus den besten Handschriften, mit Einleitung und Wœrterbuch, etc. — Œuvres poétiques de Geofroi de Strasbourg, précédées d'une Introduction et suivies d'un Dictionnaire, par F. H. Van der Hagen. 2 vol. in-8°; avec une planche.*

M. Van der Hagen, aujourd'hui professeur à Berlin, occupe un rang distingué parmi les littérateurs allemands qui s'occupent, de

nos jours, de l'étude des dialectes allemands du moyen âge. Il a beaucoup contribué, par ses écrits, à répandre parmi ses compatriotes le goût de l'ancienne littérature allemande et a encore ajouté un titre à sa renommée littéraire en publiant les poésies historiques, lyriques et didactiques de Maître Geofroi de Strasbourg. Ce poëte est un de plus remarquables de ces chantres d'amour (*Minnesinger*), qui, sous le règne des empereurs de la maison de Hohenstauffen, firent retentir l'Allemagne de leurs chants amoureux. Geofroi, issu d'une famille roturière, vécut au 13me siècle et mourut vers 1250. Quantité de tournures et d'expressions particulières à l'idiome alsacien et encore plus spécialement à celui de Strasbourg, se rencontrent dans ses poésies et semblent ainsi démontrer évidemment qu'il a pris naissance dans cette ville. Ses poésies ont un caractère mâle; et l'amour, sur lequel les chants des *Minnesinger* reviennent sans cesse et quelquefois avec trop de naïveté, est envisagé par Geofroi sous un point de vue philosophique et religieux. Il s'exprime d'ailleurs presque toujours d'une manière élégante et facile; ses idées sont disposées clairement et ses vers se distinguent par une versification soignée et exacte.

Le premier volume contient: une introduction savante et judicieuse de l'éditeur; le grand poëme historique de Geofroi intitulé: *Tristan et Isolde*, imité du Tristan de Thomas de Bretagne, dont Walter Scott a fait une édition; et la première continuation de ce poëme, que Geofroi n'avait pas achevé, par Ulric de Turheim.

Dans le second volume se trouve une seconde continuation du même poëme par Henri de Tridberg, et *Les chants d'amour* de Geofroi, plus complets qu'on ne les a imprimés jusqu'ici. L'éditeur y a ajouté: le Tristan de Thomas d'Erceldoune; la continuation de Walter Scott et un dictionnaire sur ces deux morceaux de poésies; quelques vieilles ballades françaises sur le même sujet; Tristan dans le dialect gaulois avec la traduction française en regard; enfin un glossaire allemand sur les ouvrages de Geofroi et les continuations qu'on en a faites.

3. *Vermischte Schriften etc. — Œuvres diverses d'Ernest de Houwald. 2 vol. in-12. Leipsic, chez Gœschen.* 1825. *Prix* 6 *fr.*

Parmi le grand nombre d'auteurs agréables qui se sont élevés en Allemagne, depuis vingt ans, et qui font les délices des cabinets de lecture, il faut distinguer M. de Houwald. C'est un de ceux que nous nous proposons de faire connaître en France. Aujourd'hui nous nous contenterons d'indiquer le contenu des deux volumes que nous annonçons. Le premier renferme: *l'Asile,* tragédie en un acte, bien romantique, mais bien touchante; *Personne ne peut échapper à sa destinée,* proverbe dramatique, plein de gaîté; *Jacques Thau, le fou de cour,* conte fort tragique malgré son titre; *le Combat naval de nuit,* esquisse historique, où l'auteur a fait preuve d'un grand talent descriptif. Le second volume offre les morceaux suivans: *Matériaux pour un calendrier du peuple,* dans le genre du célèbre Hebel, auteur d'un ouvrage populaire intitulé: *l'Ami de la maison* pour les habitans des bords du Rhin (*der Rheinische Hausfreund*), unique dans son genre; *les Scènes de bain* représentent une Altesse Sérénissime, qui croit protéger les arts en comblant de grâces une cantatrice et une danseuse, et qui laisse mourir de faim un poëte et un compositeur; *l'Enterrement,* conte très-intéressant de deux amans, qui ne ressemble à aucun autre; un *Epilogue* pour Marie Stuart; enfin des poésies diverses de différentes époques. X.

4. *Auszüge aus den besten Schriftstellern Deutschlands. — Recueil en prose et en vers de morceaux choisis dans les écrits des meilleurs auteurs allemands. Paris, de l'imprimerie de Firmin Didot.* 1825. *Premier vol. in-*8°.

5. *Deutsches Lesebuch für Frankreichs Schulen. — Leçons de littérature allemande à l'usage des écoles de France, par C. F. Ermeler. Paris chez Baudry.* 1826. *in-*12.

Ces deux ouvrages conçus dans un but à-peu-près semblable, ont été exécutés sur un plan très-différent. Le premier, destiné à

des lecteurs de tous les âges, présente plus de richesse et de variété; le second spécialement offert aux jeunes gens, se borne à un petit nombre de morceaux, et ne fait connaître que les écrivains les plus faciles. Ni l'un ni l'autre ne donnent des notices sur les auteurs, et le plus souvent les ouvrages même ne sont pas indiqués. Nous regardons cette omission comme un très-grand défaut, surtout dans un recueil de littérature étrangère. Néanmoins ces deux ouvrages doivent être reçus avec reconnaissance, bien qu'ils rendent nécessaire un troisième travail, qui présente des extraits des meilleurs écrivains allemands sur un plan raisonné et autant que possible chronologique, avec de courtes notices sur les auteurs et leurs productions. L'auteur du premier ouvrage a cru devoir commencer par des lectures préparatoires, et il a choisi pour cela des extraits d'une histoire romaine par Dœring, à peine connue en Allemagne même. Viennent ensuite des fables et des paraboles de Lessing, de Herder, de Schlosser et de Krummacher; des idylles de Gessner, de Bonstetten; des dialogues et des contes d'Engel, de Rochlitz, de Fessler, de Herder, de Meissner, de Starke, de Kotzebue, de Schiller; des morceaux satiriques de Rabener, de Lichtenberg, de Wieland; des morceaux d'histoire de Campe, de Kohlrausch, de Jean Müller, de Schiller, de Genz, de Heeren, de Glutz-Blotzheim, de Wilken, de Herder, de Meiners, de Stollberg, de Mad. Brun, d'Alex. de Humboldt; des leçons de philosophie et de morale de Forster, de Herder, d'Engel, de Plattner, de Beck, de Sturtz, de Kant, de Garve, de Möser, de Lavater, de Schiller, d'Eberhard, de Reinhard, de Gedicke, de Reinhold, de Jean Paul, de Schleiermacher, d'Iselin, de Jacobi, de Dusch, etc.; enfin des compositions littéraires d'Eichhorn, de Schiller, de Gœthe, de Fr. Schlegel, de Bouterweck et de Schiller. Voilà sans doute bien de belles choses et bien des matériaux pour faire un bon livre, et nous ne doutons pas que l'auteur ne parvienne à emporter tous les suffrages, si, dans un seconde édition, suivant une division vraiment littéraire, retranchant certains morceaux peu dignes de figurer dans un recueil classique, il remplit l'espace qu'il gagnera, par de courtes notices sur les auteurs les plus remarquables. Tel

qu'il est, son ouvrage sera très-utile à ceux qui ne veulent qu'apprendre l'allemand, mais peu propre à donner des idées justes sur l'esprit et la marche de la littérature allemande.

Le joli volume publié par M. Ermeler nous paraît mieux remplir le but qu'il s'est proposé. Il est divisé en deux parties. La partie prosaïque se compose de fables choisies de Lessing, de Meissner, de Fulda et de Demme; de paraboles et d'allégories de Herder, de Krummacher (1); de contes de Liebeskind, de Krummacher, de Gessner, de Starcke, d'Engel, de Wieland, de Kotzebue, de Bronner, de la Motte-Fouqué; de morceaux d'histoire et de descriptions par Heinsius, Jean Müller, Archenholz, Matthisson, Gœthe, Mad. Elisa von der Recke, Arndt, Hirtzel, Hirschfeld, Heinse, Klopstock, G. Forster, Alex. de Humboldt, Zimmermann, Starck, Gentz; enfin de lettres de Rabener, de Marie-Louise de Prusse, de Bonstetten, de Hirtzel, de Heinse, de Gœthe, de Klopstock, de Jacobi, de Wieland. La partie poétique renferme des poésies de Gleim, de Pfeffel, de Ramler, de Zachariæ, de Lossius, de Ratschky, de Nikolai, de Langbein, de Bürger, de Hagedorn, de Hœlty, de Salis, de Schiller, d'Aug. Guill. Schlegel, de Matthisson, etc. L'ouvrage est terminé par différens morceaux très-intéressans, et un abrégé de l'histoire de la langue allemande par Heinsius. X.

6. *Eduard etc. — Edouard, par l'auteur d'Ourika, traduit du français par Ehrenfried Stœber. Strasbourg, chez Levrault.* 1826. *Prix* 3 *fr.*

Cette traduction du nouvel ouvrage de l'auteur d'Ourika, nous a paru faite avec soin et fidélité. Si le traducteur n'a pas su rendre cette grace inimitable qui nous charme dans l'original, il en a du moins reproduit toute la simplicité et toute l'élégance

(1) Les paraboles de Krummacher, aujourd'hui pasteur à Brême, ont été traduites en français avec beaucoup de succès, par M. Bautain, professeur de philosophie à Strasbourg.

M. Stœber est lui-même avantageusement connu en Allemagne par des poésies légères, qui ont eu plusieurs éditions, et par des nouvelles insérées dans différens recueils. Il a fait précéder sa traduction d'un hommage en vers à l'auteur, et d'une *préface* sur la vocation des femmes pour le roman, que nous avons lue avec plaisir. Il caractérise ainsi son original : „ Le roman d'Edouard a quelque chose de l'Héloïse de Rousseau, du Werther de Gœthe, de la Corinne de Mme de Stael, mais le genre de l'auteur y domine surtout. Son caractère est la délicatesse du sentiment et la grâce de l'expression.„ L'extérieur de la traduction, sans égaler le luxe, tant soit peu aristocratique, de l'original, est néanmoins très-soigné et très-élégant. X.

SCIENCES POLITIQUES ET HISTORIQUES.

7. *Neue Verhandlungen der schweizerischen gemeinnützigen Gesellschaft, etc. — Nouveau recueil des délibérations de la Société suisse pour l'éducation, l'industrie et les pauvres. Zuric*, 1825. *Tom. I.*

La société dont nous annonçons le rapport est composée de philantropes pris dans tous les cantons indistinctement; comme toutes les autres réunions de ce genre, elle fait la gloire de la Suisse. C'est ainsi que ce pays mérite le jugement qu'en porte le célèbre littérateur, M. de Bonstetten, qui dit dans une lettre : „ La Suisse, peu liée par les lois fédérales, le sera par les sentimens réciproques d'amitié d'homme à homme. Les nombreuses sociétés faites pour unir les Suisses par les plus nobles pensées, voilà où se trouve la véritable fédération de l'Hélvétie. «

Pour montrer combien le nom que la société s'est donné est en harmonie avec la direction bienfesante de ses travaux, il nous suffira d'indiquer les sujets auxquels ce volume est consacré. Le premier est une suite de recherches sur l'utilité et les dangers des taxes sur les pauvres. L'auteur croit qu'on devrait éviter aussi long-tems que possible de les établir, mais qu'une fois devenues nécessaires, il

fallait abandonner le soin de leur établissement à chaque commune. Ce nouveau systême de contribution pourrait en même tems être conçu sur un plan beaucoup plus perfectionné que celui adopté jusqu'ici par les gouvernemens, en prenant pour base une proportion exacte entre la taxe et la fortune de chaque contribuable. Le second article, par M. Caspar Zellweyer, qui présidait la société l'année passée, s'occupe des dangers dont les fabriques menacent la société, et des moyens de les arrêter. L'éducation religieuse et morale, à laquelle se borne le développement de l'auteur, paraît, d'après ce qu'il en dit, être arrivé à ce degré de perfectionnement qui est un remède suffisant pour empêcher les dangereuses conséquences que le systême industriel peut avoir pour les basses classes. Le troisième développe les avantages des écoles d'agriculture pour les pauvres, déjà établies à Hofwyl, sur le terrain de la Lintz, au Blæsihof, et près de Genève; en discutant les moyens de les multiplier, l'auteur établit un examen très-intéressant de la position malheureuse des pauvres classes et de la démoralisation qui en est la suite. Le quatrième, examine la question de savoir comment on pourrait améliorer l'éducation privée des moyennes et des basses classes de la société. Le dernier enfin parle de l'établissement d'une assurance mutuelle mobiliaire en Suisse, qui, n'en possédant pas d'abord, était devenue tributaire des sociétés d'assurance établies à l'étranger. Le volume est terminé par des notices sur quelques établissemens de bienfesance: 1° sur la maison fondée pour les orphelins dans le district de Regensperg, canton de Zurich, et qui n'a eu d'autres ressources que des dons volontaires, qui ont fourni une dotation assez considérable pour que l'existence de cette maison soit assurée; 2° sur l'école de Bilten, dans le canton de Glarus, qui se distingue par la haute perfection qu'elle a atteinte; 3° sur des sociétés de bienfesance dans le canton d'Appenzell; sur les travaux de la société de Brück; 5° enfin sur les avantages des écoles d'agriculture établies pour les pauvres, par M. le baron de Wessenberg, vicaire-général. C.

8. *Gothaischer genealogischer Hofkalender etc. — Almanach généalogique de Gotha. Année* 1826.

C'est la soixante-troisième année que nous annonçons de cet almanach intéressant pour l'histoire et la généalogie. La généalogie de toutes les maisons règnantes y est continuée avec une exactitude digne de toute confiance. Une seconde division comprend un état exact de tous les agens diplomatiques, même des agens de commerce ou consuls. Le livre est terminé par un tableau chronologique des événemens arrivés en 1825, et par neuf tableaux statistiques. L'almanach généalogique des comtes, qui se vend séparément, ne contient pas moins de 146 familles allemandes.

9. *Genealogischer historischer Almanach, etc. — Almanach généalogique, historique et statistique, pour* 1826, *publié par M. Hassel.*

La troisième année de cet ouvrage important, est divisée en trois parties, dont la première comprend la généalogie et la statistique de tous les états du globe; la seconde partie est historique et donne un apperçu assez détaillé sur tout ce qui est arrivé pendant les derniers six mois de 1824, et un catalogue de tous les savans morts dans la même année. La dernière partie contient quelques détails de statistique qui sont très-curieux, comme la comparaison de cent états d'après leur étendue, leur population, et une classification de tous les peuples d'après leur religion et leur origine. O.

10. *Corpus inscriptionum græcarum, auctoritate et impensis classis historicae et philologicae academiae Litterarum Borussiae, edidit Augustus Bœckhius, voluminis I fasciculus I. Berolini* 1825. 292 *pag. in-folio.*

Le professeur et académicien Bœckh, fort avantageusement connu par son ouvrage sur le *Gouvernement d'Athènes* (*die Staatshaushaltung der Athener*, 2 vol. Berlin 1817), a été chargé par

la classe d'histoire et de philologie de l'Académie royale de Berlin, de publier le recueil d'inscriptions grecques que nous annonçons. La première livraison a paru. Les *récensions* ou critiques qui en ont été faites dans les *Annales de Heidelberg*, septième cahier, et dans la *Gazette littéraire de Leipsic*, n° 238, 239, 240 et 241 de 1825 sont en général favorables. Cependant ce dernier journal adresse à M. Bœckh quelques reproches, que celui-ci a pris soin de repousser dans la Gazette littéraire de Halle, n° 245 de 1825.

JOURNAUX ET OUVRAGES PÉRIODIQUES.

11. *Neue allgemeine geographische und statistische Ephemeriden. — Nouvelles éphémérides générales de géographie et de statistique.*

Ce recueil intéressant, est pour l'Allemagne ce que les *Annales des Voyages*, publiées par M. Maltebrun, sont pour la France. Depuis la fin de la publication des excellens ouvrages du célèbre géographe allemand, Büsching, sur la géographie et la statistique des états du nord de l'Europe, plusieurs entreprises semblables avaient été tentées, mais sans se soutenir. Les découvertes faites vers la fin du dernier siècle, et le nouvel élan qu'elle donnèrent à la géographie et à la statistique, firent sentir le besoin d'un journal, qui répandit les connaissances nouvelles, et les progrès que ces sciences fesaient chaque jour. C'est alors que M. Bertuch, savant distingué, et soutenu par son souverain, le grand-duc de Saxe-Weimar, ami des lettres, annonça en 1798 un recueil périodique, destiné spécialement à la géographie, à l'ethnographie et à la statistique. Le nombre de volumes dont ce journal se composait en 1816, et qui se montait à cinquante, dut effrayer ceux qui ne l'avaient pas suivi depuis le commencement, et empêcher des abonnemens nouveaux. La nouvelle ère qui, commença avec la paix générale assurée par le second traité de Paris, parut favorable pour commencer un nouveau recueil, qui tout en fesant suite au premier, offrit aux nouveaux abonnés l'avantage de posséder une collection complète. Le succès de la nouvelle série assure l'existence de ce recueil, que l'éditeur promit alors de diviser en quarts de

centurie, ou par séries de vingt-cinq volumes. Depuis 1817 jusqu'à la fin de l'année 1825 dix-sept volumes ont déjà paru, et l'abondance des matières a amené, cette dernière année, la nécessité d'augmenter le nombre des cahiers, et d'en donner un numéro par semaine. Quinze cahiers forment un volume. La distribution du contenu est restée la même, et chacun de ces cahiers, composé de deux feuilles, renferme un mémoire de géographie ou de statistique, des nouvelles littéraires, des annonces critiques de nouvelles cartes, et des mélanges intéressans et variés.

Les derniers numéros du 17me volume contiennent un aperçu géographique et statistique des républiques de l'Amérique. L'auteur de cet aperçu est l'éditeur actuel, M. Hahn, qui continue cette entreprise si utile, depuis la mort de M. Bertuch, arrivée en 1824. Des vues générales sur les rapports actuels et futurs du Nouveau-Monde avec l'Europe, précèdent l'esquisse de la constitution de chaque état, et les données statistiques les plus nouvelles, et publiées d'une manière officielle. Pour faire sentir tout l'intérêt que présentent ces détails, il suffira d'en faire connaître l'extrait suivant : Dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, les naissances des enfans mâles dépassent celles des filles ; et les registres de 1800 montrent qu'il y était né 2,988,156 enfans mâles, et 2,923,952 filles, et en 1820, 4,894,171 des premiers, et 4,731,376 des secondes, c'est-à-dire que dans cette dernière année la quantité des enfans mâles a excédé de 162,795 le nombre des enfans de l'autre sexe. Cette proportion qu'on remarque dans tous les pays qui sont dans un état de transition de la barbarie à la civilisation, ne se retrouve en Europe que dans la Russie et quelques provinces de l'empire autrichien. L'étendue du territoire des Etats-Unis comprenait en 1820 : 213,802 milles géographiques, habitées par

	7,881,427	Européens ;
	233,877	hommes de couleur libres ;
	1,539,280	esclaves.
	9,654,584	auquel nombre il faut encore ajouter
	53,655	étrangers ou non-naturalisés.
Total	9,708,239	

De cette population 2,065,499 hommes sont occupés à la culture des terres; 349,247 travaillent dans les fabriques, et 72,397 sont employés dans le commerce. Le nombre des milices est de 1,053,787 hommes; l'armée régulière ne comptait en 1825 que 5779 hommes, parmi lesquels 1911 composaient l'artillerie, et 3240 l'infanterie.

On sait jusqu'où va, dans ces heureuses contrées, la liberté religieuse; mais on ne saurait assez répéter qu'elle y est sans aucun inconvénient. Il n'y a dans aucun des états une église dominante. Dans cette indépendance, le protestant vit tranquille à côté du catholique, et le quaker auprès du méthodiste. Les différens partis qui s'attachent à l'église réformée sont les plus nombreux, telles sont les églises de la congrégation; les presbytériens, les épiscopaux, les méthodistes, les anabaptistes et les quakers sont également très-répandus. Les églises catholique et luthérienne comptent le moins de sectateurs. Les autres petits partis religieux ne s'étendent pas au-delà des limites d'une commune, plusieurs ne sont composés que d'une famille, et sur le point de s'éteindre. Les ecclésiastiques sont en petit nombre; de 9000 églises 4000 seulement ont des ministres.

Les états qui forment la réunion des républiques sur la Plata sont Buénos-Ayres; Entre-Rios et Corviente; Cordova; Salta, tous les quatre compris sous le nom de Confédération de la Plata; le Paraguay et les provinces du Pérou supérieur.

Dans un troisième chapitre l'auteur donne des détails historiques et géographiques sur la république de Colombie; dans le quatrième il traite de celle de Chili; dans le cinquième de la confédération des provinces mexicaines; dans le sixième des républiques centrales, Guatimala, Comayagua et Costarica. Les derniers chapitres sont destinés aux républiques du Pérou et d'Haïti, et à l'empire du Brésil.

Nous ajoutons à cette annonce celle de trois autres recueils périodiques consacrés aux mêmes matières. *L'Almanach destiné à répandre les connaissances géographiques*, publié à Prague par J. G.

Sommer, qui doit compléter le recueil de Zimmermann, et dont le quatrième numéro vient de paraître cette année. Cet almanach est destiné à l'instruction de la jeunesse, et se distingue par l'exactitude des planches qui accompagnent chaque volume.

Hertha, ou écrit périodique sur les sciences géographiques et statistiques, publié sous les auspices de M. le baron de Humboldt, par Berghaus à Berlin, et Hoffmann à Stuttgart. Ce journal dont les notices et les extraits sont toujours interessantes, est arrivé à son troisième volume.

Le *Globe*, dont les éditeurs sont le pasteur Cannabich et le capitaine Streit. Ce dernier est chargé de l'exécution des cartes. Le *Globe* paraît depuis 1821; et il parvenu à son deuxième volume. C'est un ouvrage systématique sur la géographie, divisé en cahiers, qui sont publiés périodiquement. Les deux premiers volumes traitent des différens états de l'Allemagne, et sont accompagnés de quatorze cartes lithographiées.

VARIÉTÉS.

Les universités de l'Allemagne méritent ce nom plus que celles d'aucun autre pays, parce qu'on y enseigne réellement l'universalité des connaissances humaines. Voici un extrait du tableau des leçons publiques données à Berlin, pendant le semestre d'hiver de 1825 à 1826. On y fait vingt-six cours de théologie, vingt-cinq de jurisprudence, plus de cinquante cours de médecine, douze de philosophie, dix-neuf de mathématiques, vingt-trois sur les sciences physiques, dix sur l'économie politique, douze sur l'histoire, quatre sur les beaux-arts, et plus de vingt-cinq sur les langues anciennes et modernes. Dans la distribution des leçons publiques on est frappé de deux choses qu'on ne saurait trop se hâter d'imiter ailleurs. A la tête de chaque série de cours, donnés dans les différentes facultés, on trouve un cours d'encyclopédie et d'histoire des sciences respectives. Un cours de cette nature peut égale-

ment servir pour commencer et pour clore les études. En second lieu, souvent plusieurs professeurs donnent des leçons sur les mêmes branches. Cette concurrence produit une émulation aussi profitable pour les étudians que pour la science elle-même. L'université de Berlin possède, dans presque toutes les parties, des hommes supérieurs. Ainsi, pour n'en citer qu'un petit nombre, parmi les professeurs de théologie, on remarque le Dr Schleiermacher, le meilleur traducteur de Platon; dans la faculté de droit, MM. Schmalz et de Savigny; en philosophie, M. Hegel; M. Fischer pour la physique, M. de Raumer pour l'économie politique et l'histoire, M. Bœckh pour les antiquités grecques, et Van der Hagen pour l'histoire littéraire.

Nulle part, les Etats-Unis exceptés, les gouvernemens ne font autant pour l'instruction publique qu'en Allemagne. Là, l'instruction publique n'est point une branche de revenus; et une multitude d'officiers, la plupart peu nécessaires, ne sont pas mieux rentés que les professeurs.

Nous avons sous les yeux les tableaux des leçons des universités de Breslau, de Halle, de Leipsic, de Heidelberg, de Giessen, de Gœttingue, etc. Partout même richesse, même arrangement, même émulation. X.

— L'étude de l'histoire de la langue allemande, négligée depuis les grands services qui lui avaient été rendus par les Scherz, les Schilter, les Wachter, s'est ranimée depuis quelques années. Plusieurs savans distingués s'occupent avec zèle de cette partie de la science si intéressante en elle-même, et en même tems si nécessaire pour apprendre à bien connaître et apprécier la littérature allemande du moyen âge. Van der Hagen, de Berlin, a publié sur les manuscrits qui sont déposés dans les bibliothèques de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, et de la France, un recueil de notices rassemblées par lui-même dans les voyages qu'il a faits, ou puisées dans les mémoires de Niebuhr et d'autres littérateurs. Lachmann, également professeur à Berlin, a commencé quelques travaux relatifs à plusieurs de ces écrits du moyen âge, et Grimm, à Cassel, fait

paraître la seconde édition de sa grammaire de l'ancien idiôme allemand, ouvrage classique sur le développement historique des langues, et dont le second volume est sur le point d'être livré au public. En même tems M. Kopp, de Mannheim, travaille à la publication des immenses matériaux qu'il a réunis dans ses excursions littéraires, et qui, presque tous, sont le résultat de remarques et d'observations sur les caractères, les dessins, les sceaux et les armoiries qui décorent ces manuscrits. MM. Moné, professeur, à Heidelberg, Docen, bibliothécaire à Munich, M. Engelhardt, notre compatriote, et tant d'autres savans recommandables par les soins qu'ils ont donnés à quelques éditions d'œuvres poétiques ou de documens historiques de ce tems, marchent vers le même but, et leur studieuse ardeur nous promet bientôt une connaissance parfaite de cette littérature obscure et trop méprisée dans un tems où la France était déjà en possession de ses monumens littéraires, publiés dans les éditions critiques et intelligibles pour tous les amis de la littérature.

Ces études, embrassées par goût, autant que par patriotisme, sont soutenus par les gouvernemens, qui, en secondant les efforts de quelques voyageurs, les mettent en état de recueillir les richesses qui sont encore ensevelies dans un grand nombre de bibliothèques. M. Graff, conseiller d'état et professeur à Kœnigsberg, qui, par son ouvrage sur l'usage de la *préposition* dans l'ancien idiôme allemand, s'est montré digne d'entreprendre le grand travail qu'il médite, sur la langue allemande de cette époque, jouit principalement de la bienveillance du gouvernement prussien. Sa tâche est pénible et ne pourra être remplie qu'après des recherches immenses et difficiles. Il veut donner un dictionnaire de la langue tudesque, telle que nous la trouvons dans les plus anciens monumens, depuis le huitième jusqu'au onzième siècle. Mais ces documens sont en très petit nombre, et il lui faut y joindre d'autres sources. Ce sont ces gloses, que des moines avaient écrites, dans des siècles ignorans, sur les manuscrits latins pour expliquer des mots inconnus et inintelligibles à la plus grande partie de leurs

contemporains. Les gloses allemandes remplaçaient, chez les Teutons, les gloses latines qui furent ajoutés aux manuscrits en France et en Italie, et se trouvent tantôt sur des auteurs classiques, tantôt dans des livres de poésies et tantôt dans des ouvrages ecclésiastiques. Après avoir parcouru à cet effet l'Allemagne septentrionale, M. Graff s'est rendu à Paris, où il a travaillé, avec le plus grand succès, pendant plusieurs mois. De là, il est allé visiter la bibliothèque de Metz. Il s'est arrêté quelques semaines à Strasbourg, tant pour augmenter ses recueils de gloses, que pour acquérir une connaissance parfaite des manuscrits qui composent la plus grande partie des rares trésors que contient la bibliothèque publique de cette ville. Depuis, ses recherches l'ont conduit à Carlsrouhe, Stoutgard, Ulm, où il a vu le Nestor de cette branche de l'étude des lettres, M. Græter; et à Munich, dont les richesses bibliographiques vont l'occuper encore quelque mois. L'examen des bibliothèques de Vienne et des principales villes de la Suisse terminera la première partie de son voyage, qui s'étendra ensuite au-delà des Alpes. La santé de ce savant d'un zèle infatigable, est chancelante, mais son courage et les vœux des nombreux amis qu'il s'est acquis, et qui attendent avec impatience les résultats importans de ses fatigues et de ses veillées, le soutiendront et l'accompagneront jusqu'au but qu'il s'est proposé.

Un autre jeune littérateur, M. le docteur Massmann, de Berlin, qui s'occupe également de cette branche de littérature, s'arrête en ce moment à Strasbourg. Il s'est proposé de publier un recueil de légendes historiques du moyen âge, appelée *Kaiser-Chronik, Chronique des empereurs*, parce qu'en suivant la série des empereurs et de l'empire d'Occident et d'Allemagne, elle rattache toutes ses traditions à ce cadre historique. Cette chronique, qui est le premier essai d'une histoire universelle, a servi en même tems de base au plus grand nombre des annalistes du moyen âge, avant la renaissance de l'étude de la littérature classique. Mais, ces transformations successives de la *Kaiser-Chronik*, tantôt en vers, tantôt en prose, et dont des fragmens plus ou moins con-

sidérables ont été insérés dans les annales postérieures, en rendent la partie littéraire et critique très-compliquée. Cependant ces difficultés sont déjà en grande partie surmontées par les talens et les connaissances de M. Massmann, que les littérateurs les plus distingués de l'Allemagne comptent au nombre de leurs amis.

O.

Journaux littéraires.

L'esprit de parti, inévitable dans les tems où un nouvel ordre de choses tend à s'établir au détriment de l'ancien, s'est glissé nécessairement dans la critique littéraire, et à peu d'exceptions près c'est lui qui dicte, ou du moins modifie, les jugemens qu'on porte parmi nous sur les ouvrages nouveaux, sur ceux surtout qui touchent de près ou de loin à des intérêts politiques. En Allemagne, les critiques obéissent en général moins à des considérations de ce genre; leur conscience littéraire est moins complaisante et plus scrupuleuse. Nous rapporterons quelquefois les jugemens que les aristarques d'outre-Rhin portent, sans haine comme sans faveur, sur les productions françaises les plus importantes.

La *Gazette universelle de Littérature*, qui paraît à Halle, renferme, dans la livraison de septembre de 1825, une analyse des essais sur l'histoire de France par M. Guizot. Le critique allemand reconnaît d'abord toute l'importance de l'histoire de la constitution des Francs. Les Français et les Allemands s'en sont également occupés avec zèle; mais ces derniers ont traité cette matière en savans, les premiers en politiques. Il rappelle ensuite les principaux traits des théories de Boulainvillers, de Dubos et de Mably, et montre le rapport du travail M. Guizot, avec les systêmes de ses dévanciers. Cet ouvrage, dit-il, se compose de six traités, dont trois ne sont importants ni par leur étendue ni par leur contenu; ce sont le second, le troisième et le cinquième. Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi dans ces parties des aperçus ingénieux; mais l'auteur se contente de les énoncer, et ne s'attache pas à les démontrer. Des trois autres essais, le premier, du régime *municipal dans l'empire romain*, et le sixième, *des causes de l'établissement du gouverne-*

ment représentatif en Angleterre, ne sont pas relatifs à l'histoire de France. Ces deux morceaux sont écrits avec chaleur et brillent d'une vive clarté ; mais la partie la plus intéressante de l'ouvrage, relative à l'histoire de France, c'est le quatrième essai, *de l'état social et des institutions politiques sous les Mérovingiens et les Carlovingiens*. C'est là que M. Guizot se montre l'adversaire des anciennes théories, et ce travail, plein de vues nouvelles et tout fondé sur les documens historiques, mérite toute l'attention des savans et des publicistes. M. Guizot commence par établir qu'il n'avait pas été difficile de trouver, dans ces premiers tems, les preuves des systêmes les plus opposés, puisque en effet les institutions les plus contradictoires subsistaient les unes à côté des autres; que le mode de possession était sans fixité et sans uniformité; que les bénéfices, par exemple, étaient à la même époque révocables à volonté, temporaires, à vie et héréditaires. Que de même qu'il y eut des bandes libres, des leudes et un roi, on vit se développer, non successivement, mais simultanément, les trois systêmes de la démocratie, de l'aristocratie et de la monarchie. On les reconnaît dans les institutions locales : la démocratie dans les assemblées ou plaids, où tous les hommes libres avaient le droit de siéger; l'aristocratie, dans la juridiction que le grand propriétaire avait sur ses vassaux; la monarchie enfin, dans le droit qu'avait le roi d'instituer les juges. On les retrouve de même tous les trois dans les institutions centrales. Après avoir développé cette dernière proposition, l'auteur s'écrie à la fin : „ Qu'ai-je vu dans cette longue course à travers cinq siècles ? Le chaos : des institutions libres, et point de liberté, des institutions aristocratiques, et point d'aristocratie, des institutions monarchiques, et point de roi; partout la force avec l'infinie variété de ses chances, et l'infatigable mobilité de ses effets. Qu'y a-t-il, sinon le chaos, là où tout est en germe et en lutte, où rien n'est à sa place, et ne peut prendre de forme, ni porter ses fruits? Les publicistes ont pu facilement trouver dans cet état social tout ce qu'ils ont voulu; tout y était en effet, tout s'y rencontre, les principes et les exemples de la liberté, du despotisme et du privilége. "

On voit facilement quels rapports cette nouvelle théorie a avec les trois premières; comment elle les réunit et les rejette à la fois; comment elle en est à la fois le résultat et l'antithèse, et comment elle ferme en quelque sorte le cercle de discussions commencé il il y a près d'un siècle. Cependant on ne peut s'empêcher de remarquer ici quelques erreurs. Comment, en effet, serait-il concevable que, dans une si longue suite de siècles, dans des empires d'une si vaste étendue, les divers élémens d'ordre social n'eussent pas paru successivement et ne fussent pas entrés en lutte? Mais pour cela le désordre n'est pas encore un chaos, ni la confusion inextricable.

Seulement il faut bien se garder de représenter comme un état de choses ordinaire ce qui n'était que des mesures prises par quelques princes entraînés par les circonstances, ce qui n'était que la conséquence nécessaire des guerres civiles, et comme simultané, ce qui n'arriva qu'à des époques différentes. Voilà cependant ce qui paraît avoir lieu ici. L'auteur, pour prouver que les bénéfices avaient été temporaires, attache une grande importance aux collations précaires de Charles-Martel; mais il est évident que ce ne fut que pour contenter un ramas de bandes armées que Charles-Martel se résolut de recourir à un expédient aussi extraordinaire, et en réparation duquel le clergé l'a voué aux enfers, même avant le jugement dernier. Si maintenant on est forcé de reconnaître qu'une révocation entièrement arbitraire n'a jamais eu lieu, que dès le commencement beaucoup de bénéfices sont demeurés à leurs possesseurs pendant toute leur vie; que déjà au tems de Maculfe, au septième siècle, et non pas au huitième, ainsi que l'a dit M. Guizot, on commençait à les accorder héréditairement, et que plus tard ce mode de collation devint habituel, mais toujours sous de certaines conditions, ce dont on finit cependant ici par convenir; où est alors le chaos? X.

— Dans la même livraison de la *Gazette de Halle*, on reproche à M. Lœw-Veimars, auteur du *Procès de l'histoire des tribunaux secrets dans le nord de l'Allemagne, contenant des recherches sur*

l'origine des cours vehmiques, etc., d'être mal informé sur les sociétés secrètes modernes de l'Allemagne, et d'avoir jugé de Gœrres, Jahn, Arndt et autres sans connaissance de cause.

— L'auteur anonyme d'une analyse de l'*Essai historique et philosophique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux*, *par Eusèbe Salvente*, dans les *Annonces de Gœttingue*, la termine par les réflexions suivantes : Il résulte de ce que nous venons de dire, que l'ouvrage est riche en notices intéressantes, et qu'il n'y a presque pas de noms propres dont l'auteur n'ait fait mention, et sur lesquels il n'ait présenté quelques observations. Cependant c'est la vaste étendue même de cet écrit embrassant à la fois tous les tems et tous les pays, qui est cause que l'auteur a du s'astreindre à suivre les recherches des autres, et à présenter au public plutôt une compilation qu'une œuvre originale. Il serait, en effet, plus qu'extraordinaire qu'un seul homme connût avec une égale profondeur l'histoire de tous les tems et de tous les peuples, et pût seul suffire aux immenses recherches qu'exigeait la confection d'un semblable ouvrage. Le lecteur trouvera dans ce vaste champ non-seulement le résumé d'un grand nombre de livres, mais encore des connaissances très-étendues dans les anciennes et nouvelles langues, et qui montrent en même tems le développement de l'esprit humain. La critique peut cependant reprocher à l'auteur d'avoir suivi avec trop de légèreté des opinions éronnées, comme sur la signification des noms de Misjam, sœur de Moïse, et de Moïse lui-même, et sur le déplacement des anciens Hyperboréens dans le Tibet, dont les habitans n'ont reçu que plus tard les mœurs du judaïsme. D'autres étymologies sont nouvelles et méritent toute l'attention des savans, telles sont celles des mots, Kymry, Asie, Dauphiné.

— Le quatrième et dernier volume de l'histoire de la régénération de la Grèce, par M. Pouqueville, traduite par M. T. J. A. Schott, vient de paraître à Heidelberg. Le traducteur y a ajouté un répertoire de tous les noms propres dont il est fait mention dans cet ouvrage, et des notes et additions qui remplissent quelques

lacunes ou contiennent des détails sur plusieurs personnages et différens événemens d'un haut intérêt. Ce volume est en outre enrichi du portrait et de la biographie du poëte moderne, Rigal.

— M. Lœbell s'occupe à revoir la nouvelle édition de l'histoire universelle de Becker, dont la continuation par Menzel a été annoncée dans le premier cahier de la Bibliothèque allemande. Le sixième volume est sur le point de paraître. L'ouvrage sera composé de douze volumes, dont le prix est 50 fr.

— Il vient de paraître une biographie de Schiller, par Dœring, avec le portrait de ce célèbre auteur, et le *fac simile* d'une lettre écrite à Gœthe. Ce volume peut être ajouté comme supplément à toutes les éditions des œuvres du poëte allemand.

— La Biographie de François Burckard de Weimar, publiée par J. J. L. Danz, professeur à Leipsic (Weimar 1825) contient des éclaircissemens curieux sur l'histoire de la réforme religieuse au quinzième siècle. Burckard était chancelier de l'électeur de Saxe. Cette biographie renferme un recueil de documens qui n'avaient pas encore été imprimés.

— M. J. A. E. Schmidt a publié le second volume de sa traduction du Voyage en Chine, par Georges Timowski, pendant les années 1820 et 1821 (Leipsic 1825). Le premier volume était consacré à la description des Mogols et de leur pays, que l'ambassade russe a traversé. Le second donne des détails sur la Chine, et surtout sur Pékin, la capitale de cet empire. Un plan de cette ville et un catalogue d'une série d'ouvrages en langue chinoise, qui ont été exportés par l'ambassade et déposés à Pétersbourg, rendent ce volume très-intéressant.

— L'étude des langues paraît être la propriété exclusive des Allemands. Souvent ce n'est que la langue et ses formes qui occupent l'assiduité des savans, et un observateur distingué s'est plaint de ce qu'en Allemagne on ne cherche qu'à saisir la forme et qu'on y néglige trop généralement l'esprit qu'elle renferme. Cependant ce reproche ne peut plus être fait de notre tems à cette nation qui, par son savoir, excite notre étonnement, et qui s'approprie les produc-

tions littéraires de toutes les nations presqu'aussitôt qu'elles ont paru. Un descendant des colonies françaises, M. Adrian, professeur à l'univesité de Giessen, vient de faire le premier pas dans l'étude de la langue provençale, en donnant une grammaire de cette langue, avec un recueil de poésies (*Grundzüge zu einer provenzalischen Grammatik. — Elémens de la Grammaire provençale, Francfort*, 1825). Ce petit livre fait connaître l'usage de l'article, du substantif, ainsi que des quatre déclinaisons connues jusqu'à présent; de l'adjectif, du verbe et des autres espèces de mots. La première partie du recueil de poésies est accompagnée d'une traduction et d'un commentaire, et la seconde est suivie d'un petit vocabulaire.

— Dans une époque où le savant Schlœzer avait, par sa critique, pour ainsi dire anéanti les antiques traditions du nord, un jeune littérateur, établi sur les bords du Danube, se voua à une étude profonde des monumens littéraires des anciens Scandinaves. Frédéric-David Græter, recteur des écoles dans le cercle du Danube, dans le royaume de Wurtemberg, a le mérite d'avoir ramené l'attention sur cette partie trop négligée de la science. Dans ses *Fleurs du Nord* (*Nordische Blumen*) publiées en 1789, il entreprit la défense de l'antiquité de l'Edda et de ses poésies mystiques. Plusieurs autres traités aussi savans qu'intéressans réveillèrent le goût pour cette mythologie et ces poésies, et Græter se vit en état de publier un journal, exclusivement consacré à cette matière. Son *Bragur* parut de 1790 jusqu'en 1812, et forme, avec la suite qui porte le titre de *Braga et Hermode*, huit volumes. Une nouvelle série, dont les guerres passées interrompirent souvent le cours, porte le titre *Iduna et Hermode*; l'éditeur en a donné quatre volumes. Un grand ouvrage, avec des planches gravées à Paris, devait montrer que la mythologie scandinave ne manquait ni d'art ni de sagesse; il prêtait beaucoup au talent d'un bon artiste. Cependant cette entreprise n'a pas eu de succès. Retiré des affaires, M. Græter (né en 1763) s'occupa toujours des objets qu'il n'avait pas perdus de vue un seul instant de sa vie; et encore en 1822 il a fondé une société d'amis des Danois sur le Danube, dont les membres nombreux ne sont pas seulement répan-

dus dans l'Allemagne, mais encore dans le Nord, où le fondateur de cette réunion jouit de la plus haute estime. En même tems, M. Grater travaille à la vérification de ses nombreux écrits; il vient de publier un recueil de ses lettres sur la mythologie du Nord, qui se trouvaient disséminées dans les journaux littéraires. (Ulm, 1825.)

— L'on remarque avec intérêt l'activité que met depuis quelque tems la librairie de F. G. Levrault, de Strasbourg, à faire traduire, en allemand, de bons ouvrages français. Outre ceux déjà indiqués dans notre Bibliothèque, nous nous plaisons à citer la traduction de l'excellent *Cours de géométrie et de mécanique*, appliqués aux arts et métiers, ainsi qu'aux beaux-arts, par M. Charles Dupin, membre de l'institut etc., ouvrage qui, comme on sait, est rédigé dans les intentions les plus philantropiques. Cette traduction dont la fidélité et l'exactitude garantissent le mérite est, dit-on, faite par un pasteur aussi savant que modeste. Dix livraisons en ont déjà paru.

Prix proposé par la classe philosophique de l'Académie de Berlin, sur l'instinct des animaux.

Descartes, Leibnitz et Locke essayèrent d'expliquer les faits de l'instinct des animaux, et en particulier de les interprêter selon leurs théories générales. Les systèmes plus modernes, au contraire, ont, ou entièrement négligé ces faits, ou n'en ont traité que superficiellement. La classe philosophique de l'Académie, désirerait que cette lacune fût ou remplie ou expliquée, et demande en conséquence que les concurrens essaient principalement, d'expliquer l'instinct dans l'esprit des différens systèmes récents, et qu'ils montrent ensuite pourquoi certaines écoles traitent cette matière, tandis que d'autres la passent sous silence.

Les mémoires devront être écrits en allemand, en latin ou en français, et envoyés au secrétaire de la classe, avec les formalités ordinaires, avant le 31 mars 1827. Le prix est de 50 ducats, et sera décerné dans la séance publique du 3 juillet de la même année.

ANALYSES D'OUVRAGES.

SCIENCES POLITIQUES.

Betrachtungen über die Oeffentlichkeit und Mündlichkeit der Gerechtigkeitspflege, etc. — Considérations sur la publicité des débats judiciaires et la procédure orale, *par le chevalier* **Anselme de Feuerbach,** *Conseiller d'État de Sa Majesté le Roi de Bavière, Président de la cour d'appel du cercle du Rezat, Commandeur, etc. Second volume.*

(Second et dernier Article.)

Le premier volume de l'ouvrage de M. de Feuerbach produisit une grande impression : de toutes parts il s'éleva des voix généreuses à l'appui des principes qui venaient d'être exposés avec tant de force et de talent; les livres qui parurent contenaient, pour la plupart, des utopies, dont la politique et l'administration pouvaient s'emparer en dégageant les vues neuves et utiles, qu'elles renfermaient, de cette exagération, que l'ardent amour du bien public laisse quelquefois se glisser dans les meilleurs systèmes : les matériaux ne manquaient pas pour la construction de l'édifice.

Les réclamations furent d'autant plus vives en Bavière; les habitans des provinces qui avaient formé le noyau primitif de cette monarchie, crurent avoir d'autant plus de droit à obtenir ce changement sa-

lutaire dans leur administration judiciaire, qu'ils voyaient les nouveaux concitoyens, que les événemens politiques leur avaient donnés en-deçà du Rhin, jouir sans contestation d'un autre ordre de choses, et s'applaudir chaque jour de cette concession qu'ils avaient obtenue de la conquête. Cette comparaison journalière entre les droits si différens de sujets d'un même prince, fit sentir avec plus de force aux anciens Bavarois les inconvéniens du système dans lequel les retenait la routine, que bien des gens, encore aujourd'hui, voudraient faire considérer comme la science fondamentale des gouvernemens; mais, en même tems, cette comparaison fit surgir un autre écueil: beaucoup d'écrivains se laissèrent aller à cette pente naturelle aux hommes, qui les porte à croire qu'on ne peut jouir d'un bien que de la même manière dont d'autres en jouissent. La publicité des débats et la plaidoirie ne furent plus réclamés que comme étant une condition inhérente à l'administration de la justice en France: ce qui avait été pour M. de Feuerbach et pour quelques autres le but principal de leurs efforts, ne fut bientôt plus qu'un objet accessoire et secondaire pour le reste; on demanda l'introduction en Bavière de tout le système judiciaire français, escorté de son bagage de règlemens, et de ses codes de procédure civile et criminelle. C'était demander un bouleversement général, c'était méconnaître l'esprit du tems, heurter les préjugés de tous nos modernes Fabius, que rien n'effraie davantage qu'un grand pas à faire en avant, fût-ce vers le bien; c'était dès-lors montrer une maladroite précipitation.

Etait-ce, d'ailleurs, un si grand bienfait que ces publicistes voulaient procurer à leurs concitoyens, pour que cette expectative pût les engager à compromettre ainsi le sort des utiles innovations que le gouvernement avait en quelque sorte promises, et dont la mission confiée à M. de Feuerbach, devait faire augurer l'exécution ?

Sans doute les promoteurs de ce système étaient de bonne foi; mais, à la chaleur de leurs réclamations, on est tenté de supposer qu'ils ne connaissaient pas assez bien ce qu'ils demandaient, qu'ils n'avaient pas fait une étude assez approfondie d'une législation qu'ils présentaient comme le meilleur modèle à suivre, qu'ils n'avaient pas examiné dans tous leurs détails ce code de procédure civile, qui trop souvent hérisse les contestations de formalités minutieuses et inutiles, ou les surcharge de frais; ce code d'instruction criminelle, triste legs que le despotisme a fait à la restauration, et que celle-ci n'a pas encore voulu répudier, malgré le cri général qui s'est élevé contre ses dispositions destructives de la liberté, et souvent incompatibles avec la lettre de notre droit public.

M. de Feuerbach, que son séjour en France avait familiarisé avec un certain nombre de nos points de doctrine en matière de procédure, qui en avait étudié la théorie et observé leurs effets dans l'application, ne put voir sans effroi, ce sont ses expressions, cette tendance devenue presque générale; il parut se faire un reproche d'avoir, par la publication de son livre, ouvert une carrière dans laquelle on venait ainsi de dé-

placer le but : s'exagérant à lui-même quelques-uns des abus qui avaient excité son attention, et dont il fallait plutôt accuser les personnes que les institutions, frappé même d'une espèce de prévention, qui le rend injuste quelquefois, comme nous aurons l'occasion de le remarquer plus tard, il saisit de nouveau la plume, et sans dissimuler son but, il mit à nu et exposa au grand jour tous les défauts, tous les vices que les observations qu'il avait recueillies lui-même, ou que les ouvrages de quelques-uns de nos jurisconsultes et de nos publicistes pouvaient signaler et offrir à sa critique. Cependant, dans ce nouvel écrit, il ne perd pas le souvenir de l'objet primitif qui a fait naître cette espèce de controverse, et c'est principalement sous le point de vue de la publicité qu'il envisage les objets qu'il traite : c'est autour de ce grand principe qu'il groupe et les dispositions législatives qui lui portent atteinte, et les faits dont il a été le témoin, et par lesquels on paraissait vouloir renchérir encore sur ces lois et en étendre les effets.

Après l'aveu naïf que contient l'introduction, nous avouons que ce n'est qu'avec une certaine méfiance que nous avons lu un livre dans lequel nous ne pouvions pas espérer de rencontrer beaucoup de bienveillance pour nos institutions : pour produire l'effet que l'auteur en attendait, son livre ne devait présenter notre organisation judiciaire que par son côté faible. On sait avec quelle facilité on se crée des illusions, combien l'imagination d'un homme qui combat pour un système est habile à grossir les objets, à substituer

des chimères à des réalités, et combien la prévention parvient facilement, et même malgré nous, à changer la face de certaines choses, et jusqu'à nous persuader de leur existence lors même qu'elles ne sont que des rêves de notre esprit. Cependant, nous l'avouons à la louange de M. de Feuerbach, nos appréhensions ne se sont pas entièrement vérifiées, et sauf quelques points où les critiques pêchent par le fond ou ne reposent que sur de fausses apparences, si quelquefois un certain ton d'amertume règne dans les observations de l'auteur, il se trouve justifié par la gravité des abus qu'elles signalent, et par les désastreuses conséquences qu'une molle ou coupable tolérance de ces mêmes abus doit entraîner.

Obligés de resserrer nos réflexions dans le cadre qui nous est accordé, nous ne nous attacherons, dans le compte que nous avons à rendre, qu'aux principes fondamentaux, aux faits d'une application générale, ou à ceux dont l'influence a été le plus universellement sentie. Nous laisserons aux lecteurs du livre de M. de Feuerbach le soin d'y rechercher les nombreux détails dont il appuie ses observations, les anecdotes quelquefois piquantes dont il égaie son récit; nous ne réservons notre louange ou nos critiques qu'aux grands points de doctrine qu'il attaque ou qu'il développe: la moisson est assez ample pour que nous n'ayons pas à regretter ce que le plan de ce journal et l'espace dont nous pouvons disposer nous forcent de laisser à l'écart.

L'auteur divise son ouvrage en trois parties: dans la première il expose le système de l'organisation judi-

ciaire en France; dans les deux autres il examine la procédure civile et celle en matière pénale.

Dans la première partie il parcourt successivement tous les échelons de la hiérarchie judiciaire, depuis la juridiction des maires des communes rurales, en matière de contraventions de police, jusqu'à la cour de cassation. A côté des corps de magistrature, institués par la loi pour rendre la justice, et qui composent la juridiction contentieuse, pour compléter le tableau qu'il veut tracer, M. de Feuerbach place les notaires, qui sont les officiers de la juridiction volontaire ou gracieuse; il indique ensuite les principes qui doivent diriger dans leurs fonctions les avocats, les avoués et les huissiers; il établit les limites de leurs attributions et énumère leurs prérogatives.

Déjà, dans son premier volume, l'auteur avait signalé le funeste abus que l'usage a introduit dans la plupart des tribunaux de l'Allemagne. La noble mission de prononcer sur la fortune et la vie des citoyens, de décider toutes les contestations qui intéressent leur état, leur honneur et leurs biens; s'y trouve mélangée par des attributions qui, en détournant les magistrats des occupations et des études nécessaires pour s'acquitter dignement de ce grand devoir, les privent encore de la considération, leur enlèvent une partie du respect dont le juge doit être entouré : en Allemagne, le juge, en même tems que du haut de son tribunal il prononce sur les contestations privées, dans son cabinet est employé du fisc, conservateur des hypothèques, receveur des consignations, dès-lors comptable

et dépouillé de cette entière indépendance, seule garantie de son impartialité, source unique de la sécurité des citoyens.

Ici la comparaison est toute à l'avantage du système français dans lequel rien d'hétérogène ne vient se mêler à l'auguste vocation du magistrat; mais cet avantage, que l'auteur ne dissimule pas, est largement compensé par une autre institution dont M. de Feuerbach félicite sa patrie d'être affranchie. Pour répondre entièrement au but de son institution, la justice doit embrasser dans son domaine toutes les affaires contentieuses, quelles que soient les parties entre lesquelles le litige existe, quelle que soit la source d'où il émane; l'accès des tribunaux doit être libre à tous les citoyens, quelle que soit leur qualité ou celle de leurs adversaires; dans ce dernier cas, soumettre le citoyen qui se plaint à demander une autorisation préalable, lorsque l'auteur du tort que l'on veut faire redresser est investi d'une fonction publique, faire dépendre cette autorisation de celui même qui, dans la hiérarchie des pouvoirs, est le supérieur de l'inculpé, et qui a conseillé, même ordonné peut-être la mesure qu'il s'agit de faire improuver, c'est autoriser l'arbitraire, c'est rendre possible et provoquer, pour ainsi dire, le déni de justice.

En principe, la justice doit sans doute être séparée de l'administration; mais dès qu'il y a litige sur un droit ou sur une propriété, c'est à la justice ordinaire que la connaissance doit en être déférée: or, quelle multitude d'affaires et de contestations ne vont

pas se perdre en France dans le gouffre de l'administration contentieuse! Sans faire acception des personnes qui, dans la discussion des principes, ne doivent jamais être prises en considération, quelle garantie légale offrent aux citoyens les préfets et les conseils qui les entourent? Magistrats révocables, soumis aux ministres, ils prononcent souvent dans leur propre cause pour maintenir des arrêtés rendus par eux-mêmes, ou intervenus d'après la volonté ministérielle, ils prononcent sans avoir prêté le serment du juge, ils prononcent sans être astreints à aucune forme, hors de la présence des parties, sans aucune publicité, et les recours contre leurs décisions ne sont admissibles qu'au conseil d'Etat, autre pouvoir que la loi fondamentale n'a pas institué, et qui, dans son organisation et sa forme de procéder offre les mêmes vices que l'auteur a déjà signalés dans la composition des conseils de préfecture. Et cependant ce pouvoir exorbitant jouit encore de prérogatives que l'on dénie à la justice ordinaire! Il suffit à un préfet d'élever un conflit dans une contestation liée devant les tribunaux, pour que ceux-ci soient, par ce fait seul, dessaisis de la connaissance de l'affaire, dépouillés de tous leurs pouvoirs, et réduits, sous peine de forfaiture (1), à laisser les malheureux justiciables se perdre dans le dédale des bureaux administratifs, où, faute de règlemens sur la procédure, les causes les plus importantes peuvent rester ensé-

(1) Art. 127 du Code pénal.

velies dans un oubli profond, où leur décision enfin ne dépend que du bon plaisir. Toutes ces considérations l'auteur les présente avec force et les appuie d'exemples puisés dans les sources les plus recommandables.

Nous passerons rapidement sur les réflexions que l'organisation des cours, des tribunaux de première instance et des justices de paix suggère à notre auteur. Qui n'a gémi déjà comme lui sur la parcimonie avec laquelle l'Etat rétribue cette dernière classe de magistrats? Qui n'a pu se convaincre des inconvéniens que cet ordre de choses entraîne? Pour y rémédier, on a créé en faveur des juges de paix des taxations pour quelques-uns des actes de leur compétence; en améliorant ainsi leur sort, combien n'a-t-on pas nui à la considération qui leur serait nécessaire pour faire tout le bien que cette institution devait produire! Mais nous ne pouvons passer sous silence les critiques que M. de Feuerbach dirige contre l'institution de la cour de cassation, dont la vocation ne consiste pas seulement à offrir aux plaideurs une dernière ressource contre les erreurs dont tous les jugemens humains sont susceptibles, mais encore d'avertir les tribunaux et les cours des écarts où une fausse interprétation de la loi pourrait les entraîner, de réprimer les excès de pouvoir qu'ils pourraient commettre, et enfin de maintenir dans la jurisprudence cette salutaire uniformité sans laquelle disparaîtraient bientôt les avantages immenses que procure l'uniformité dans la législation.

Méconnaissant entièrement les principes de son institution, et partant de ce fait seul, que cette cour suprême ne juge pas le fond des contestations qui lui sont soumises, et se borne à prononcer leur renvoi devant une autre cour, après avoir indiqué les vrais principes qui s'appliquent à la question à décider, M. de Feuerbach tire la conséquence que le but de sa création est manqué : ensuite établissant le calcul approximatif des jugemens rendus par tous les tribunaux du royaume, et comparant ce résultat avec le petit nombre d'affaires qui lui sont déférées, il en infère encore qu'elle est inutile. Etrange manière de raisonner. Sans doute, la cour, saisie d'une contestation par le renvoi qui lui en est fait, est libre encore de se décider par ses propres lumières, elle n'est pas obligée de faire le sacrifice de son indépendance; mais l'autorité de raison que la doctrine de la cour régulatrice a toujours exercée, n'a permis que bien rarement de voir ces conflits d'opinions que M. de Feuerbach paraît tant redouter; et si quelquefois on les a vu naître, l'obscurité ou l'ambiguité de la loi les avait suffisamment justifiés.

Si, dans la plupart des affaires, le pourvoi n'est pas tenté, ce fait, que nous ne contestons pas, peut être cité à la louange des cours et des tribunaux du royaume; mais il serait difficile d'en profiter pour démontrer que la cour de cassation soit inutile. Prétendrait-on que les plaideurs sont effrayés par les lenteurs et les frais que le pourvoi entraîne, il ne faut pas oublier alors que parmi les devoirs du mi-

nistère public se trouve tracé celui de se pourvoir, *dans l'intérêt de la loi*, contre les jugemens qui contiendraient des excès de pouvoir ou de fausses applications de la loi; et que les parties, par insouciance, ou par lassitude négligeraient de faire réformer..

L'expérience parle d'ailleurs, et ses leçons imposent silence à la critique. M. de Feuerbach reconnaît lui-même l'influence que la cour de cassation exerce, et qu'elle a due au respect que la science et le mérite de ses membres ont toujours inspiré. Si cette salutaire autorité venait à chanceler, ce résultat, il le reconnaît encore, serait dû à des circonstances bien indépendantes de son institution. « Car, dit-il, « Bonaparte qui voulait captiver l'opinion publique, « en asseyant son pouvoir sur les bases de la justice, « ne donna l'entrée dans ce sanctuaire qu'au mérite « le plus éminent : depuis quelques années, ajoute-« t-il, on prétend que ces hautes charges de la ma-« gistrature ont été accordées comme récompenses « pour des services qui n'avaient rien de commun « ni avec la justice, ni avec la science du droit. »

M. de Feuerbach jette ensuite un coup-d'œil sur la tenue des audiences; il rend compte des sentimens qu'ont excité en lui les discours que, dans des causes importantes, des avocats du barreau de Paris ont prononcés. Il n'apportait de son pays aucun antécédent qui pût fixer ses idées sur l'éloquence judiciaire, c'est-à-dire, sur les effets que les grands principes de la morale et du droit développés avec énergie et avec talent produisent sur les magistrats et sur le

public. En Allemagne, tout est muet dans les tribunaux; jamais un procès, quelque fût sa gravité, n'y excita cette attention qu'attirent en France les débats judiciaires, lorsqu'un orateur distingué leur prête l'influence de son nom et l'autorité de sa parole. Quelle différence entre ces grands et dramatiques tableaux que présentent les audiences des tribunaux en France, et le silence qui, en Allemagne, n'y est interrompu que par la froide lecture d'un rapport extrait de volumineuses écritures! L'éloquence du barreau dont nous possédons tant de monumens, et dans laquelle nous voyons chaque jour s'accroitre nos richesses, est un genre de gloire auquel leurs institutions n'ont pas permis à nos voisins d'outre-Rhin d'arriver encore. L'auteur paie un juste tribut d'éloges à la science et au talent qui distinguent et recommandent notre barreau moderne; il admire dans nos Tripier, dans nos Dupin et dans leurs dignes émules cette indépendance et ce courage héréditaires, qui n'ont jamais permis aux grands avocats français de ménager aucune ridicule susceptibilité, ni de céler aucune vérité utile.

Le corps des avoués n'a pas à se louer d'une semblable bienveillance de sa part : il suffira néanmoins de dire que les critiques de l'auteur ne reposent que sur des faits recueillis dans les pamphlets de M. Selves, connu par la guerre acharnée que pendant vingt ans il a faite au corps des avoués en genéral, et à quelques-uns de ses membres, et dans laquelle il a succombé devant toutes les instances, pour que l'on

puisse passer légèrement sur de prétendus abus révélés par une bouche aussi suspecte.

La partie matérielle de notre organisation judiciaire, la composition des cours et des tribunaux, l'étendue de leur juridiction et de leur compétence, la distribution de leur service intérieur, le régime de surveillance et de discipline auquel se trouvent soumis les magistrats et les officiers ministériels, occupent une grande place dans la première partie de ce livre. Maintenant, c'est dans leurs effets que l'auteur va examiner ces institutions, et rappelant les grands principes de la justice naturelle, il recherche si, tout en se prêtant aux besoins de la société, tout en ménageant ces nécessités terrestres que la complication des intérêts a enfantées, les lois et les usages qui composent la justice légale ne sont pas en opposition directe avec les dogmes immuables que la justice naturelle a proclamés ; car ce n'est qu'en ramenant la justice légale sur le terrain et sous l'empire des règles de la justice naturelle, en comparant ensemble ce qu'elles permettent et ce qu'elles prohibent, ce n'est qu'en les voyant tendre au même but que l'on peut se convaincre si la justice que nous avons appelée légale est vraiment digne de ce nom auguste, ou si plutôt, sous le voile dont elle se couvre, elle ne récèle qu'une de ces combinaisons plus ou moins habiles, mais malheureusement trop fréquentes, au profit de tel ou tel intérêt. Après ces considérations, au développement desquelles il nous est interdit de nous arrêter ici, rentrant dans son plan, qui

consiste non à discuter les principes qui dominent notre législation, mais à examiner ceux qui ont été établis pour faire appliquer la loi, M. de Feuerbach se demande si, de bonne foi, le droit de posséder une procédure publique peut être contesté? où donc trouvera-t-on qu'en faisant, à ceux qui gouvernent, délégation du pouvoir de rendre la justice en son nom, la société ait renoncé au droit d'examen et de contrôle des actions de ceux à qui elle confiait cette puissance? Réduits à l'impuissance de répondre, les antagonistes de la publicité seront obligés de reconnaître que le système qu'ils soutiennent ne repose que sur l'usurpation, pour laquelle il n'existe pas de prescription. La question doit se borner dès-lors à l'examen approfondi des avantages et des vices des deux systèmes. Sans doute, la publicité ne suffit pas pour purger les tribunaux de tous les abus qui obscurcissent l'éclat de la justice; forcée de choisir des hommes pour ses organes, la justice doit toujours participer en quelque chose à l'infirmité de notre condition, mais ces abus, quel que soit leur nombre, peuvent-ils entrer en balance avec les avantages que la publicité procure! Ces abus, M. de Feuerbach les a observés, quelquefois même il en exagère la gravité, cependant sa conviction n'en a pas été ébranlée: il ne réclamait naguère la publicité que par système, aujourd'hui c'est avec la ferveur d'un sentiment religieux qu'il croit à sa nécessité.

Nous avons indiqué déjà dans notre premier article les fréquentes infractions que nos codes permettent

au principe général de la publicité, et les restrictions que ce principe reçoit par le silence et le mystère dont la loi couvre la délibération du juge, restriction tellement importante, qu'elle fait, pour ainsi dire, évanouir le principe lui-même, ou du moins qu'elle le prive du plus précieux de ses avantages.

Il en est de même de l'instruction orale : admise en entier seulement dans les contestations commerciales et dans les justices de paix, devant les tribunaux civils, elle ne reçoit d'application, sauf la plaidoirie, que dans les matières purement sommaires; mais dès que les contestations deviennent plus graves ou plus compliquées, le reproche que l'on adresse aux procédures allemandes, d'entasser inutilement les écritures, peut être élevé avec autant de fondement, contre celles qui s'instruisent en France. Les volumineuses requêtes qui grossissent les dossiers de nos plaideurs, ne vont pas, à la vérité, se classer, comme en Allemagne, dans les archives des cours de justice; mais elles se perdent dans la poussière des études des avoués, et là elles ne présentent même pas le léger avantage de pouvoir être consultées plus tard, pour reconnaître et pour constater, avec précision et en détail, les faits d'une ancienne contestation. Cet abus, M. de Feuerbach en attribue, sans raison, l'existence à l'avidité des avoués; la cupidité pourrait, il est vrai, s'autoriser de cette tolérance de la loi et l'exploiter à son profit. Mais la source du mal n'est pas là : elle réside dans la fiscalité qui, en France, se glisse partout, et qui provoque, par ses

exigences, beaucoup d'actes que réprouve la stricte justice.

Passant ensuite à l'examen de la législation pénale, l'auteur y trouve matière aux considérations du plus haut intérêt. Avant la révolution, le droit criminel qui régissait la France avait été l'objet des constantes réclamations des philosophes et des citoyens éclairés : tous les cahiers remis aux députés aux Etats généraux sont remplis de doléances contre les mesures acerbes et arbitraires qu'autorisait la loi, et contre le défaut de secours et de garantie qu'elle accordait aux accusés. Cette partie de notre législation éveilla aussi la sollicitude de l'assemblée constituante ; mais ainsi que toutes les utiles conceptions de cette époque, les travaux relatifs à cette importante portion du droit furent interrompus par les effets du grand suicide politique qui, en dispersant les membres de cette assemblée, mit fin à son existence. Des améliorations furent cependant décrétées ; mais entées sur les anciennes ordonnances, les nouvelles lois pénales ne furent pas entièrement dégagées de leur imperfection originelle. Plus tard, et lorsque l'homme *qui possédait la science du pouvoir* essaya sur nous ses fatales expériences, le Code d'instruction criminelle lui fournit l'occasion d'étendre et d'attacher à d'innombrables anneaux le réseau de fer qui devait comprimer les derniers efforts tentés par la liberté contre le despotisme, pour ressaisir une partie des conquêtes de 1789.

Beaucoup de personnes cependant, ne jugeant les

objets que par comparaison, et s'arrêtant à la superficie des choses, ou séduites par les scènes d'apparât que présentent nos cours d'assises, et déçues par cette apparente égalité qui y règne entre les droits de l'accusation et ceux de la défense, désignent comme des esprits inquiets, comme des idéologues systématiques et partisans d'une perfectibilité impossible à atteindre, les jurisconsultes et les publicistes dont la voix a demandé la réformation de ces abus. C'est aux personnes imbues d'un pareil préjugé que le livre de M. de Feuerbach doit surtout être recommandé : qu'elles y parcourent toutes les phases de notre procédure criminelle ; qu'elles suivent pas à pas un accusé, depuis le moment où la police administrative ou confidentielle a saisi un citoyen qu'elle a soupçonné, un coupable qu'elle a découvert ou qu'au besoin même elle a créé, jusqu'à celui où elle le remet entre les mains du magistrat à qui, par bienveillance sans doute pour la chose, le pouvoir d'alors a donné le nom d'*officier de* POLICE *judiciaire* ; qu'elles le voient ensuite livré à la torture du secret, entouré de plus de précautions pour déjouer ses plans de défense à mesure que l'accusation est plus grave et que le besoin de la défense devient plus urgent, forcé de lutter dans le vague contre une dénonciation ténébreuse, de réfuter des déclarations dont il ne connaît ni la source, ni le texte, et d'attendre des mois, quelquefois des années, le moment où on le produira sur le théâtre où ce déplorable drame devra enfin se dénouer ; qu'elles comparent cette législation avec

celle en vigueur en Angleterre, où l'homme accusé, à l'instant même de son arrestation, est confronté à l'accusateur et aux témoins que celui-ci veut produire, où l'emprisonnement provisoire n'est autorisé que lorqu'il s'agit de crimes, où toute la procédure est publique non-seulement pour l'accusé lui- même, mais dans toute l'acception du mot, et leur aveuglement cessera devant l'évidence des faits. L'exemple puisé chez nos voisins fait même disparaître ce futile prétexte d'ordre et de sûreté publique par lequel l'arbitraire voudrait défendre ses tristes prérogatives. Y a-t-il, en Angleterre, où les droits de l'humanité sont moins méconnus, plus de crimes qui restent impunis, la sécurité des citoyens y est-elle plus souvent compromise qu'en France par l'audace des malfaiteurs?

La législation criminelle intéresse plus directement la société entière: aussi, a-t-elle été l'objet des observations les plus sérieuses, des investigations les plus exactes de la part de M. de Feuerbach. Le moment n'était pas bien choisi pour le but qu'il se proposait: il était difficile alors à un étranger de discerner les abus qui procèdent des institutions mêmes d'avec ceux qui n'étaient que le résultat des circonstances. Le voyage de l'auteur en France eut lieu vers cette époque à laquelle, pour soumettre le corps social au régime qu'on lui destinait, on lui supposait des maladies qui présageaient, disait-on, sa prochaine dissolution; vers cette époque, où de toutes parts la politique faisait effort pour envahir la justice,

où le choix d'un président des assises, la formation d'une liste de jurés n'étaient pas jugés indignes d'occuper les délibérations du conseil des ministres. On s'exposerait donc à commettre une grave erreur si, comme l'a fait M. de Feuerbach, on voulait par quelques faits isolés juger l'esprit général de la législation : ce serait confondre l'usage avec l'exception. On voit rarement, en effet, des scènes pareilles à celle que l'auteur raconte et dont il a été le témoin. Il assistait au jugement de M. Bergasse, traduit devant la cour d'assises comme accusé d'avoir, dans son *Essai sur la propriété*, attaqué le principe de l'irrévocabilité des ventes nationales, garanti par la charte. Le président et le ministère public réunissaient leurs efforts pour obtenir du jury l'absolution de l'accusé ; leurs discours, dit M. de Feuerbach, pouvaient se traduire ainsi : l'accusé n'est pas coupable, mais le fût-il, vous ne voudriez pas troubler, par une condamnation, la joie que l'on se propose de goûter demain au baptême du duc de Bordeaux. C'est sans doute par un concours fortuit de circonstances, ajoute l'auteur, que peu de jours après, M. de Marchangy, qui avait rempli dans cette cause les fonctions du ministère public, reçut la décoration de la Légion-d'Honneur.

Pour remplir la tâche qu'il s'était imposée, M. de Feuerbach, aux vues neuves que lui ont suggérées ses réflexions et les observations qu'il a recueillies, a joint les exemples et les raisonnemens que lui offraient les écrits de quelques-uns de nos criminalistes. Il ne dissimule pas les emprunts qu'il leur a faits ;

il se munit, au contraire, de l'autorité de leur nom pour donner plus de poids à ses censures. Son ouvrage présente, sous ce rapport, un résumé succinct et judicieux des traités que MM. Bérenger, Carnot, Cottu, Bavoux et Comte ont publié sur cette matière; il y choisit avec discernement les passages les plus saillans, et il les applique avec justesse aux différens points qu'il discute. A ne le considérer que de cette manière, son livre mériterait déjà d'être placé dans les bibliothèques des jurisconsultes; mais les gens du monde, étrangers à la science du droit, peuvent encore le lire avec fruit: riche d'observations générales sur les droits des hommes réunis en société, écrit avec clarté et avec chaleur, cet ouvrage est digne de l'estime de tous ceux qui s'intéressent à la propagation des principes utiles à l'humanité, de tous ceux enfin qui sont entrés dans la sainte ligue formée par la raison et la philosophie pour obtenir la destruction de tous les abus.

SCIENCES PHILOSOPHIQUES ET MORALES.

Encyclopædie der philosophischen Wissenschaften, etc. — Encyclopédie des Sciences philosophiques, *par* Schulze.

(Troisième et dernier Article.)

Philosophie pratique.

L'objet de la philosophie pratique est la connaissance raisonnée du bien moral dans les actions humaines, et

des moyens les plus propres à donner à la volonté une direcion constante vers le bien. M. Schulze fait précéder ses recherches sur cette partie de la philosophie, de quelques observations préliminaires sur l'origine et la formation des idées morales. L'homme n'apporte pas avec lui en naissant une conscience toute faite, qui puisse servir de règle invariable à ses actions. Les idées de bien et de mal qui constituent la conscience naissent du développement de certains germes, de certains penchans qui forment la nature morale de l'espèce humaine. Dans les directions primitives mêmes de la volonté de l'homme se trouve la source de sa moralité. Telles sont l'amour des parens pour leurs enfans, les mouvemens de la sympathie qui nous porte à nous intéresser au sort de nos semblables, la reconnaissance envers ceux qui nous font du bien, le penchant qui nous dispose à être vrais et à remplir les engagemens que nous avons contractés. L'homme même le plus sauvage, s'il vit avec ses semblables, sent la différence du bien et du mal. Ces mêmes sentimens naturels, source des idées morales, disposent les hommes à la vie sociale, dont les institutions servent à leur tour à développer ces mêmes idées. Ils sont naturellement formés en familles et en tribus, et bientôt se constituent en hordes et en états. Les conventions et les lois viennent resserrer les liens formés par la nature et ajouter à la culture morale. Enfin la religion, qui parle au nom du ciel, achève de donner à la conscience la force nécessaire pour résister à l'entraînement des passions.

Ainsi il y eut des vertus avant qu'on se fût appliqué à en rechercher les principes et l'essence. Les mêmes besoins qui firent naître la physique, la logique, la rhétorique, produisirent la philosophie morale. Elle n'est pas un simple objet de curiosité : dans une civilisation avancée elle devient nécessaire soit pour concilier les différences qui s'élèvent nécessairement dans les idées morales, selon les circonstances temporaires et locales, soit pour corriger les erreurs qui s'y mêlent par leur liaison avec les idées religieuses et politiques, soit enfin pour les ramener toutes à un même principe, à l'effet d'établir une règle générale qui puisse s'appliquer à toutes les actions et à toutes les relations humaines.

On a divisé, en Allemagne, la philosophie pratique en *générale* et en *spéciale*. La première recherche le principe suprême de la morale ; la seconde expose les devoirs qui dérivent de ce principe pour toutes les relations de la vie.

Dès le commencement de leurs recherches sur le premier principe moral, ou sur les caractères essentiels et généraux du bien et du mal moral, la division se mit parmi les philosophes. Les uns, faisant consister la destination de l'homme à se procurer la plus grande somme de jouissances possibles et à éviter la douleur, ont érigé l'égoïsme bien entendu en principe souverain. Cette doctrine a été appelée l'*eudémonisme*, parce qu'elle fait du bonheur actuellement possible le dernier terme de toutes les actions humaines. Dans la pratique, ce système peut se

concilier avec la plus grande modération, dont il fait même un devoir; mais il dégénère facilement en un épicuréisme grossier. D'autres philosophes, au contraire, se fondant sur l'expérience de tous les tems et de tous les peuples, d'après laquelle l'homme et l'homme seul peut agir et agit souvent par une autre impulsion que celle de l'amour de soi, qui lui est commun avec tous les animaux, reconnaissent aux actions morales une valeur toute différente de celle qui peut résulter de leurs effets.

Les adversaires de l'*eudémonisme* d'accord dans le principe, diffèrent néanmoins dans la définition de ce principe. C'est ici surtout qu'a dû se montrer l'influence que la théorie sur l'origine des idées exerce sur toutes les questions de la philosophie. Selon Kant, par exemple, une action n'a réellement une valeur morale qu'autant que la résolution, qui y a donné lieu, est fondée sur la conviction que le principe de la raison pratique, en vertu duquel on agit, peut servir de loi à tous les êtres raisonnables. C'est ce qu'il appelle obéir à l'*impératif catégorique.* Mais les principes de la raison pratique ne sont, d'après lui, que les formes des idées morales; tandis que, selon Platon et ceux qui l'ont suivi, ces idées sont innées dans l'âme humaine, même quant à leur matière.

„ Il n'est point difficile, dit M. Schulze, de décider lequel de ces principes est le véritable. Il ne s'agit pas, en effet, dans la philosophie morale, de prouver qu'il y a une différence entre le bien et

le mal dans les actions humaines ; cette différence est un fait de la conscience, que la philosophie doit seulement éclaircir. „ En examinant les différens systèmes de morale, élevés concurremment, il importe, en conséquence avant tout, de voir si leur application constante à toutes les relations de la vie, satisferait pleinement à la conscience, telle qu'elle se prononce dans les hommes d'une raison cultivée. Des principes dont la pratique conduirait, dans un seul cas, à un résultat condamné par le sens moral, ne sauraient être vrais : or l'eudémonisme ne peut se maintenir devant cette critique. Rigoureusement appliqué, il permettrait les plus grands crimes. Le principe de Kant n'est pas plus juste, puisqu'il est impossible d'y rapporter une multitude de devoirs incontestables. Ce système refuse toute moralité aux actions qui ont leur source dans les passions les plus généreuses, le patriotisme, la compassion, l'amitié, la piété filiale et paternelle : il condamne tous les enthousiasmes. Mais une morale, qui détermine le bien moral d'après des idées fondées sur la connaissance des facultés de l'homme et de leur perfectibilité, embrasse tous les devoirs : éloignée de toute exagération, elle ne demande à l'homme rien qui soit au-dessus de l'humanité. L'auteur montre ensuite comment une morale qui condamne l'égoïsme n'est point contraire au bonheur auquel l'homme peut aspirer; que la prétendue félicité que se propose l'eudémonisme, lors même qu'il serait possible de l'atteindre, n'est point le véritable but de l'acti-

vité humaine; que loin de défendre les jouissances légitimes, une morale désintéressée ajoute encore à leurs charmes, les épure et les ennoblit.

La morale est une, et tout ce qui s'y rapporte doit être ramené au même principe; mais appliquée à l'homme individuel, on l'appelle morale proprement dite, ou *éthique*; appliquée au citoyen, *politique*; enfin, appliquée aux rapports des peuples entre eux, *droit des gens*.

Nous passons sous silence les développemens dans lesquels l'auteur est entré sur la première de ces trois parties, pour nous arrêter plus long-tems à la seconde. L'objet de la philosophie politique est de rechercher la dernière fin de l'état, et les moyens les plus propres à y atteindre. La vertu idéale consiste dans la culture la plus parfaite possible de toutes les vertus humaines d'après les idées morales. Cette culture de l'esprit et du coeur ne devient possible pour l'homme que dans la société de ses semblables, et cette société ne peut subsister si elle n'est constituée en corps politique. Ces faits incontestables suffisént pour mettre en évidence quelle doit être la fin de la cité. L'homme n'est pas là pour l'état; l'état est là pour homme. Ainsi, le but de toute société politique bien constituée est le bien-être des citoyens fondé sur la vertu. Un gouvernement ne remplit son but, qu'autant qu'il subordonne à cette idée tous ses efforts et toutes ses dispositions.

Mais s'il est facile d'indiquer le but de l'état, il

n'en est pas de même des moyens que la politique doit mettre en oeuvre pour y arriver. Ces difficultés proviennent surtout de ce qu'il s'agit moins de constituer des états nouveaux, que de réformer, sans secousse et sans révolution violente, les états déjà existans, et dont les lois et les institutions n'ont point été établies dans des vues morales.

De même qu'un homme sans conscience est capable de tous les crimes, un peuple sans moralité se porte à tous les excès. Le premier devoir des gouvernemens est donc la culture morale des peuples. Cette culture ne saurait avoir lieu sans une instruction convenable. Aussi l'instruction publique et surtout l'enseignement primaire doit-il être un des principaux objets de la sollicitude des gouvernemens. Cependant l'instruction dans les écoles ne suffit point, si elle n'est soutenue par des exemples. Si la famille, la commune et les autorités ne pratiquent pas ce qui est enseigné, l'instruction demeure sans fruit. Les gouvernemens auront donc à veiller sur les moeurs; ils auront soin de ne confier les fonctions publiques qu'à des gens de bien, et surtout ils donneront eux-mêmes l'exemple de la justice, de la fidélité, de l'humanité.

La religion est le frein le plus puissant qu'on puisse opposer aux passions : l'histoire prouve que la moralité des nations a presque toujours été en raison de leur respect pour la religion; mais, qu'on y prenne garde, la religion ne peut contribuer à la culture morale qu'autant qu'elle se borne à ne

commander que ce qui est vraiment moral ; et qu'elle n'établit pas une puissance ecclésiastique qui se place au-dessus de l'état, et qui fasse des sentimens religieux un moyen de domination particulière.

Un autre moyen de morale publique sont les peines infligées aux coupables ; mais pour cela il est nécessaire que le châtiment paraisse juste et proportionné au délit, sans quoi la punition loin d'être ignominieuse, ne sera regardée que comme un malheur, et au lieu d'exciter la crainte d'éprouver un traitement semblable, elle ne fera naître que l'intérêt et la compassion pour celui qui en aura été frappé.

Enfin, un dernier moyen de morale publique, c'est que toutes les lois et toutes les dispositions civiles soient tellement empreintes de l'esprit de justice et d'égalité, qu'elles fassent naître dans le peuple la conviction que le gouvernement n'a réellement en vue que son bien-être et sa moralité.

L'application de ces moyens, praticables dans tous les états, sera modifiée par les circonstances. Le législateur aura égard au degré de civilisation auquel un peuple est parvenu, et surtout au caractère national. Il y a telles formes politiques qui n'ont jamais pu s'établir chez tels peuples. Ainsi, les nations civilisées de l'Asie se sont toujours soumises sans peine au pouvoir absolu ; tandis que les Hellènes regardaient l'autorité d'un seul comme le plus intolérable des malheurs. Les peuples d'origine germanique ont de tous tems montré du penchant

pour le gouvernement monarchique, mais cette prédilection n'alla jamais chez eux jusqu'à l'inclination servile de se soumettre à un pouvoir absolu.

La science cultivée en Allemagne avec un soin particulier, sous le nom de *droit naturel*, diffère beaucoup, quant à la détermination du but suprême de l'état, de la politique que nous venons de caractériser. Cette science, entreprise dans le dessein de motiver les règles établies dans les lois positives, et principalement dans le droit romain pour la décision des cas judiciaires, se fonde sur la supposition que le dernier but de l'état est seulement d'assurer aux citoyens les droits qui leur appartiennent en leur qualité d'êtres raisonnables ou personnels. Dans l'origine, c'est-à-dire, au commencement du dix-septième siècle, le droit naturel était tout fondé sur la morale philosophique; mais bientôt les jurisconsultes qui s'en occupaient, ayant surtout égard à ce qu'il y a de coërcitif dans les lois positives, s'appliquèrent principalement à répondre à la question de savoir, à quelles actions l'homme pouvait ou ne pouvait pas être légitimement contraint par le pouvoir? Le droit naturel élevé sur cette base, et tel qu'il est aujourd'hui assez généralement enseigné, non-seulement offre une morale très-imparfaite, mais encore conduit nécessairement à des résultats qui sont en opposition avec une saine morale. Il reconnaît à l'homme des droits dont l'exercice serait criminel au tribunal de la conscience, ou, en d'autres termes, il accorde, au

nom de la raison, des droits que cette même raison défend d'exercer; ce qui implique contradiction. Il est donc de la plus haute importance de ne pas mettre le droit naturel à la place de la morale, et conséquemment de la politique.

Après avoir ainsi réduit les prétentions du droit naturel à leur juste valeur, notre auteur examine les principes que Montesquieu a assignés aux différentes formes de gouvernement; et, tout en rendant justice au génie de ce grand homme, il cherche à prouver qu'il s'est trompé à cet égard. La *crainte*, dit-il, dont l'auteur de l'Esprit des lois a fait le principe du despotisme, est nécessaire dans tous les gouvernemens, et, d'ailleurs, ne suffit pas pour garantir les monarchies absolues. Il en est de même de l'*honneur*, le prétendu principe des monarchies tempérées, de la *modération*, le principe vital de l'aristocratie, et de la *vertu* ou de l'esprit public, qui doit être, selon Montesquieu, le principe des gouvernemens démocratiques. Mais il nous semble que cette critique porte à faux, du moins en partie. Sans doute la crainte du pouvoir, l'honneur, la modération, la vertu sont nécessaires dans tous les états, quelle que soit leur nature; mais ces principes, moteurs à la fois et conservateurs, ne sont pas également nécessaires partout; et Montesquieu a seulement voulu dire que la crainte est plus nécessaire au despotisme qu'aux autres formes de gouvernement, que les monarchies se soutiennent principalement par l'honneur, l'aristocratie par la mo-

dération, et que les républiques, surtout, ne sauraient subsister sans esprit public (1).

La réunion des hommes en corps politique ne peut se faire que sous de certaines conditions. Il faut premièrement un pouvoir suprême; secondement une législation qui règle les rapports des citoyens entre eux, enfin des peines contre ceux qui troublent l'état social: de là trois branches particulières de la philosophie politique, le *droit public* ou *constitutionnel*, le *droit civil* ou *privé* et le *droit pénal*. La philosophie du droit constitutionnel examine la légitimité de l'origine et de l'étendue du pouvoir souverain, et la manière dont il doit s'exercer; en d'autres termes, elle recherche la meilleure forme de gouvernement, et élève la question de la légitimité et de l'opportunité de la participation du peuple au gouvernement. Il est impossible de répondre à cette question *a priori*; tout dépend ici du degré de civilisation auquel un peuple est parvenu, et de son caractère national. Les tristes aberrations de Hobbes et de Machiavel prouvent à quelle atrocité et à quelle absurdité on peut être conduit dans cette partie de la politique, lorsqu'on y perd de vue la dignité de la nature humaine et les principes de la morale éternelle. D'un autre côté, la révolution française a montré quels désordres produit la prétention de constituer une nation

(1) Voir le Commentaire sur l'Esprit des Lois, par M. le comte Destutt de Tracy; liv. III.

d'après des principes purement rationnels, sans égard aux circonstances où elle se trouve placée.

L'auteur examine ici la théorie d'un contrat social primitif, et démontre que la légitimité d'un gouvernement ne saurait dépendre de son origine. Faire dépendre cette légitimité de l'origine des états, c'est élever une question insoluble. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'admettre un contrat social pour prouver que les peuples ont des droits à être bien gouvernés. La conquête ne donne pas au souverain le droit de traiter en esclave le peuple autrefois conquis. En un mot, quelle que soit la manière dont une société politique a été formée, que ce soit par un libre consentement ou par la violence, rien ne saurait dispenser les peuples d'obéir aux lois, ni les gouvernemens d'être justes et humains envers les peuples.

Le pouvoir d'infliger des peines est un des attributs les plus importans de la souveraineté ; et c'est surtout par ce qu'il met d'arbitraire dans l'exercice de ce pouvoir, que le despotisme se distingue si essentiellement des gouvernemens réguliers. L'esprit des lois pénales est à la fois la mesure de l'esprit des gouvernemens et de la liberté des peuples. Il n'y a guère que cinquante ans que la législation pénale est devenue l'objet de recherches philosophiques. Plusieurs théories ont été élevées. Selon les uns, le dernier but des peines est de prévenir les crimes par la crainte. Dans ce système le criminel n'est pas puni parce qu'il a fait du mal, mais parce qu'il ne s'est pas laissé effrayer par le code pénal ; et les supplices les plus

cruels sont les plus convenables parce qu'ils sont les plus terribles. D'autres, au contraire, font de l'exacte justice la mesure des peines et érigent la vengeance en loi suprême. Selon ceux-ci, la peine doit égaler le crime et lui être analogue (*jus talionis*). D'autres encore, frappés de ce qu'il y avait d'inhumain dans ces deux théories, respectant davantage la nature humaine, posèrent en principe que l'amendement du criminel devait être le dernier but de toutes les dispositions pénales. Selon eux, la peine doit cesser dès que le criminel a cessé de l'être. Mais ce système, si honorable dans son principe, succombe dans la pratique. Il pèche surtout en ce qu'il n'offre pas assez de garantie à la société. Cette observation a conduit d'autres philosophes à établir, comme règle générale de l'exercice de la justice pénale, la stabilité de l'état et la sécurité des citoyens. Tout ce qui met en danger l'une ou l'autre doit être puni ; et rien n'empêche de concilier l'exercice de cette justice avec ce que réclament la morale et l'humanité.

La haute importance que l'industrie a acquise chez les nations modernes, n'a pu manquer d'attirer l'attention d'un grand nombre de penseurs, qui ont souvent mis autant de subtilité dans leurs systèmes que les métaphysiciens dans les leurs. Mais comme la science de l'industrie ne peut pas être subordonnée à l'idée du bien moral, la théorie de la richesse des nations ne fait pas partie de la philosophie morale et politique. Elle en dépend seulement en ce que parmi les moyens qu'elle indique pour augmenter la richesse

nationale, elle ne doit rien admettre qui soit contraire au dernier but de l'état: l'industrie doit être réglée par la morale.

C'est avec plus de raison que quelques philosophes ont joint aux sciences, qui ont pour but de fonder sur des bases solides la prospérité et la stabilité des états, une théorie du droit de la police. Selon eux, le but de la haute police doit être d'écarter tout ce qui pourrait entraver la liberté publique, ou le libre développement de toutes les facultés du citoyen. Mais, sans insister ici sur ce que presque partout la pratique offre de contraire à cette théorie, comme d'autres institutions ont le même but que la haute police, celle-ci ne repose pas sur des principes qui lui soient propres. Il y aura plus ou moins d'arbitraire dans la police d'un pays, suivant que les lois auront plus ou moins pourvu à la sûreté publique et que la liberté individuelle sera plus ou moins respectée.

Après avoir ainsi écarté de la philosophie politique et morale l'économie publique et la police, M. Schulze, passant au droit de la paix et de la guerre, pose en principe, avec tous les philosophes qui ne sont pas ministres, que les règles d'une morale généreuse sont aussi obligatoires pour les états, dans leurs rapports avec d'autres états, que pour les individus.

La morale est universelle; elle oblige tous les hommes, dans toutes les conditions et dans tous les rapports, le souverain comme le laboureur, les valets de ferme comme les ministres des rois, les nations comme les individus. L'humanité doit être la

première règle d'une politique qui veut compter sur des succès durables. Que sont devenus les empires fondés sur l'injustice? Ils n'ont pas seulement cédé au torrent du tems, qui tout entraîne, c'est le poids de leurs iniquités, qui les a précipités dans l'abîme toujours ouvert pour engloutir toutes les dominations fondées sur la violence et l'imposture. L'expérience d'un jour peut déposer en faveur d'une politique immorale; mais l'expérience des siècles la condamne. Notre tems, surtout, en a vu un terrible exemple. L'homme de Ste-Hélène, qui fut plus qu'Alexandre et que César, le conquérant de l'Europe, expiant, sur un rocher solitaire, au milieu de l'Océan, non sa gloire, mais ses injustices, sera la leçon de tous les âges à venir.

Mais rendons justice aux tems modernes; grâces à l'influence du christianisme et de la philosophie, la guerre se fait, dans la règle, avec moins d'inhumanité que chez les anciens. Les héros d'Homère emploient sans rougir le poison et la trahison contre leurs ennemis. Tout le peuple athénien, il est vrai, se montra un jour vertueux, comme Aristide; mais en général il employa tous les moyens pour étendre sa puissance. Et si Fabricius dédaigna de profiter de l'offre d'un traître pour délivrer le peuple romain d'un ennemi dangereux, il n'en est pas moins vrai que ce même peuple ne parvint à l'empire du monde qu'à force d'injustices et de rapines. Dans le siècle poli d'Auguste, Virgile ne craignit pas de proclamer cette maxime: *Dolus an virtus quis in hoste requirit?*

Qu'on nous pardonne d'avoir un peu perdu de vue notre auteur, pour nous étendre sur un sujet qui n'est que trop à l'ordre du jour. Ce qui l'est moins, c'est l'idée d'une *paix perpétuelle*. On a nommé le projet d'une paix universelle le *rêve d'un homme de bien*, M. Schulze pense que ce n'est pas un rêve. Sans doute il y aura des guerres aussi long-tems qu'il y aura des passions ; mais une politique sage peut les éviter et les rendre moins fréquentes. Plus la civilisation étendra son empire, plus les guerres seront rares, et plus elles seront conduites avec humanité. Au reste, M. Schulze, tout en soumettant la politique à la morale, ne va pas jusqu'à exiger que les gouvernemens se sacrifient les uns pour les autres. Un individu peut et doit dans certains cas se dévouer pour les autres ; un gouvernement ne peut pas sacrifier les intérêts de l'état à un état étranger, par la même raison qu'un père de famille ne peut se dévouer pour qui que ce soit aux dépens des siens, ou que l'administrateur d'une maison de commerce ne peut ruiner les intérêts qui lui sont confiés, pour sauver une maison étrangère. En un mot, si la morale doit consulter la prudence, la politique doit consulter la morale ; et si elle ne peut pas toujours pratiquer tout ce que celle-ci commande, au moins elle ne doit jamais rien faire de ce qu'elle condamne.

Un des devoirs les plus importans des gouvernemens c'est de veiller sur l'éducation publique. La *pédagogie* est une des branches les plus intéressantes de la philosophie morale et politique. Elle en est le

complément indispensable. L'éducation doit être à la fois morale, politique et nationale. M. Schluze appuie surtout sur ce dernier point. Il reproche aux théories les plus récentes de l'avoir trop perdu de vue. Il voudrait qu'en formant l'homme et le citoyen on eût surtout égard au caractère national; qu'on s'appliquât à en tirer le meilleur parti possible, à profiter de ce qu'il a de bon et à corriger ce qu'il a de vicieux. On peut ajouter que l'éducation ne sera vraiment politique qu'autant qu'elle sera nationale, et qu'elle peut être à la fois l'un et l'autre sans cesser d'être éminemment religieuse et morale.

Le quatrième chapitre traite des rapports de la psychologie, de la logique et de l'esthétique avec la métaphysique et la philosophie morale. La philosophie proprement dite, se borne à la métaphysique et à la morale, mais dans un acception plus étendue elle embrasse encore les trois branches que nous venons de nommer. La psychologie et la logique sont des préliminaires indispensables à la philosophie. C'est surtout le soin avec lequel les philosophes grecs cultivèrent ces sciences, comme bases fondamentales de toute spéculation, qui les distinguent des prétendus sages de l'Orient.

Il y a une psychologie métaphysique et une psychologie expérimentale. La première fait partie intégrante de la métaphysique spéciale, et traite de la nature de l'âme et de sa différence avec le corps. La seconde traite de l'âme telle qu'elle se montre

dans l'expérience, ou plutôt elle embrasse toute la vie morale et intellectuelle de l'homme. C'est pour cette raison que cette science si intéressante porte, dans l'Encyclopédie allemande, le nom d'*Anthropologie psychique* (1).

Cette science, si importante puisqu'elle doit servir de base à toute la philosophie de l'homme et en quelque sorte à toute la philosophie, est traitée depuis quelques années avec un soin particulier en Allemagne. De même que la plupart des philosophes grecs, qui ont écrit avant Socrate, donnèrent à leurs ouvrages le titre pompeux *de l'Univers*, un grand nombre de philosophes allemands, depuis Kant, inscrivent sur les leurs le titre *de l'Homme*.

Pour remplir parfaitement son but, voici quels sont, selon M. Schulze, les problèmes que l'anthropologie doit s'appliquer à résoudre : 1° Faire l'énumération complète de toutes les classes essentiellement différentes de faits qui se présentent dans la conscience humaine, et relatives à autant de forces et de facultés. 2° Indiquer avec clarté et exactitude les différens degrés qui se montrent dans l'exercice des facultés morales et intellectuelles ; car c'est surtout leur perfection intensive et extensive, provenant de leur exercice, qui distingue l'homme de la brute. 3° Eclaircir les rapports que les facultés morales et intellectuelles ont entr'elles quant à leur dévelop-

(1) C'est sous ce titre que M. Schulze l'a traitée lui-même dans un excellent ouvrage : *Psychische anthropologie*. Nouv. édit. Gœttingue, 1819, in-8°.

pement, et indiquer les moyens qui peuvent le plus contribuer à les exercer et à les perfectionner. 4° Rechercher les conditions et les lois dont dépendent le développement et le perfectionnement progressif de toutes les facultés. 5° Déterminer, d'après les faits comparés entr'eux, l'influence réciproque de la vie organique. 6° Enfin suivre, dans l'exploration de la nature humaine, la même méthode que dans l'observation de la nature en géneral. En effet : l'homme fait partie de l'univers, et nous apportons à son observation les mêmes facultés qu'à celle du reste de la nature. Ce qui a jusqu'ici arrêté les progrès de l'anthropologie, c'est que trop souvent on ne s'est appliqué à cette science que pour y chercher des preuves en faveur d'un système de métaphysique et de morale formé d'avance : alors on y a trouvé tout ce qu'on a voulu, excepté la vraie nature de l'homme. D'un autre côté, lorsque les faits intellectuels observés ne suffisaient pas pour tout expliquer, on a eu recours à des hypothèses puisées dans la connaissance du monde extérieur, perdant ainsi de vue que les phénomènes du monde intellectuel ne ressemblent en rien aux phénomènes du monde physique, et qu'il n'y a entr'eux aucune espèce d'analogie. Cette méthode n'est qu'un vain jeu avec des métaphores qui peuvent plaire à l'imagination, mais qui n'apprennent rien et qui, malgré leur éclat, nous laissent dans une obscurité profonde.

L'anthropologie, si elle était exécutée, avec succès, sur le plan qu'on vient de tracer, offrirait un tableau

fidèle de l'homme : elle serait ainsi une branche particulière de la science de la nature ; elle jeterait une grande lumière sur toutes les autres sciences ; elle serait, surtout d'une haute importance pour la métaphysique et la morale, en ce qu'elle déterminerait la nature et l'origine, les lois et le développement des facultés qui produisent ces deux sciences. Elle serait en possession de fournir des données précieuses à la philosophie ; mais elle ne serait pas la philosophie même et ne saurait en tenir lieu, pas plus qu'elle ne serait la poésie ou les mathématiques, par cela seul qu'elle exposerait également les facultés qui concourent à la production d'ouvrages poétiques, ou à la construction de la géométrie, de l'optique, etc. Mais elle est plus nécessaire à la philosophie qu'à aucune autre science ; tandis que les mathématiques, par exemple, peuvent s'en passer entièrement, sans en devenir moins certaines et moins évidentes, elle est pour la philosophie un flambeau, sans lequel celle-ci ne peut que s'égarer. La philosophie, pour prouver la certitude de ses principes et de ses idées, est obligée de les appuyer sur les faits intellectuels analysés et vérifiées par l'anthropologie. C'est ainsi que, pour nous servir d'un exemple, la liberté morale ne peut pas être démontrée *à priori* : elle est un fait de la nature humaine, que la philosophie emprunte à la psychologie, et qu'elle met seulement en œuvre.

L'objet spécial de la logique est d'exposer la méthode à suivre pour réduire des connaissances éparses en science. C'est dans ce but seulement qu'on y exa-

mine la nature des idées, du jugement et du raisonnement. Elle n'est à cet égard qu'un chapitre de l'anthropologie. Mais elle acquiert une importance particulière par son objet: La logique ne doit point s'occuper de la vérité matérielle des idées qu'il s'agit de combiner et d'ordonner, mais seulement de leur vérité logique ou formelle. Il semble, en conséquence, qu'elle soit également importante pour toutes les sciences, puisqu'elle est applicable à toutes; mais elle est beaucoup plus nécessaire à la philosophie qu'aux autres sciences, parce qu'aucune autre n'est sujette à autant d'erreurs, que nulle autre n'a plus besoin de vérifier ses raisonnemens et ses déductions. Tandis que les sciences physiques et mathématiques peuvent se vérifier en comparant leurs résultats avec l'expérience, les sciences philosophiques, le plus souvent, n'ont d'autre criterium de leur vérité que la justesse des pensées et la légitimité du raisonnement.

C'est Socrate qui fit admettre dans la philosophie les recherches sur le goût et le beau dans les arts et dans la nature (1); Platon les y rattacha plus intimement encore, surtout à la morale. Il regarde l'idée du *beau* comme identique avec l'idée de la vertu, ou du moins comme ayant avec elle une étroite affinité, fondée sur l'essence même des objets

---

(1) Les Allemands donnent à cette partie de la philosophie le nom d'*Æsthetik*, depuis la publication de l'ouvrage d'Alex. Gottl. Baumgarten : *Æsthetica*. 1750; 8°. Ce mot est formé de αἰσθητικος, habile à sentir, de αἰσθητος, senti, sensible, de αἰσθεω, sentir.

de ces idées. Aristote, en vertu de son systême de l'origine des idées, borna ses recherches à cet égard à quelques espèces du beau, dont il déduisait les caractères et les règles des chefs-d'œuvre de l'art alors existans. Les modernes n'ont commencé que fort tard à s'occuper de la philosophie du beau, et ils s'y sont principalement appliqués dans le dessein d'épurer et de rectifier le goût, ou le jugement appliqué aux arts.

La science du beau, quelqu'intéressante qu'elle soit pour le philosophe, n'est point une partie de la philosophie proprement dite. Elle est un chapitre essentiel de l'anthropologie psychique; elle est par-conséquent toute expérimentale. Ce serait donc en vain qu'on essaierait de ramener les idées du beau à la même source que les idées morales, ou d'établir une règle générale et universelle pour le goût, puisque l'expérience démontre que la plus grande dépravation morale peut subsister dans le même sujet à côté du plus beau génie, et que les jugemens du goût ne sont pas les mêmes pour tous les tems et pour tous les peuples; tandis que tous les peuples et tous les tems s'accordent à estimer toutes les actions nobles et généreuses.

Toutefois si l'esthétique ne fait point partie de la philosophie proprement dite, elle est néanmoins d'une grande importance pour la spéculation, non-seulement par les données précieuses qu'elle lui fournit, mais encore parce que, en formant le goût du philosophe, en l'initiant dans les mystères des

Muses, elle empêche la spéculation de s'occuper de puériles et sophistiques futilités. En conseillant aux philosophes, à l'exemple de Platon, de sacrifier aux Grâces, et en terminant ce chapitre, M. Schulze rappelle encore une fois que l'étude des sciences naturelles a plus de prix encore pour la philosophie, dont le but n'est point la création d'un monde imaginaire, mais bien l'interprétation du monde réel.

Le cinquième et dernier chapitre, enfin, traite de l'usage de l'histoire de la philosophie pour la culture du talent philosophique.

L'histoire de la philosophie fait partie de l'histoire de l'esprit humain et participe au vif intérêt qu'inspire cette importante étude. L'Esprit humain, dans ses nobles tentatives de se rendre maître de la nature, de conquérir en quelque sorte l'univers, dans sa marche progressive vers la vérité, est l'objet le plus digne d'une active et persévérante curiosité. Quel grand spectacle! Quels faibles commencemens, et quels étonnans progrès! Rien n'est plus propre à nous donner une haute idée de l'origine et de la destination de l'homme que cette étude. Elle nous initie dans les pensées, nous introduit dans l'intimité des plus beaux génies dont s'honore notre espèce, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Zénon, Cicéron, Sénèque, Bacon, Descartes, Leibnitz, Locke, Kant, s'offrent tour à tour à notre admiration, sublimes dans leurs travaux, grands le plus souvent, et toujours instructifs jusque dans leurs erreurs.

L'étude de l'histoire de la philosophie nous fait mieux connaître l'objet qu'elle se propose; l'étude des systèmes est la meilleure préparation à philosopher par soi-même. Elle nous signale les écueils à éviter, les routes les plus sûres à suivre. Elle nous empêche de regarder comme de précienses découvertes des conceptions qu'on nous donne pour nouvelles, et qui ne sont que d'anciennes erreurs habillées à neuf. Enfin elle explique l'état actuel de la philosophie, qui est toujours le résultat de l'état précédent; et cet avantage est de la plus haute importance, puisqu'il nous met à même de juger la philosophie du jour, qui influe toujours plus ou moins sur nos propres opinions.

M. Schulze caractérise ici, rapidement et avec une connaissance profonde, les principales époques de la philosophie, les principaux philosophes depuis Thalès jusqu'à Schelling, et termine son excellent ouvrage par quelques réflexions nouvelles sur les différentes théories qui ont été élevées sur la vérité des connaissances humaines. Le succès de ces recherches est surtout attaché à deux conditions. D'abord il ne faut pas perdre de vue que la nature a couvert d'un voile impénétrable le commencement de la pensée, le point de départ des opérations intellectuelles. Ce commencement étant antérieur à toute expérience, est inaccessible à la spéculation. En second lieu, il faut se garder de supposer la possibilité d'une connaissance, qui soit absolument indépendante de toute expérience sensible ou intellectuelle. Platon et Aristote

ont été tour à tour les guides des philosophes qui sont venus après eux. Le premier porta surtout ses regards sur ce qui est au-delà de l'expérience ; le second, au contraire, s'en tint uniquement à cette même expérience. Les deux systèmes sont également incomplets. La vérité sera le résultat de leur combinaison. La véritable philosophie consiste à concilier ensemble l'entendement et la raison, à s'élever des recherches d'Aristote sur la nature, aux idées platoniques sur les choses divines et immatérielles. X.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LITTÉRATURE.

1. *Kleine Bücherschau, gesammelte Vorreden und Rezensionen nebst einer kleinen Nachschule zur aesthetischen Vorschule. — Petite revue de livres, ou recueil de préfaces et de critiques, par Jean-Paul, 3 vol. in-*18. *Breslau, chez Joseph Max.* 1825.

Cet ouvrage est le dernier que Jean-Paul ait publié. Il se compose de trois parties : 1° de préfaces que l'auteur a mises à la tête de trois ouvrages qui ont paru sous ses auspices ; 2° de *récensions* ou analyses critiques, insérées successivement dans les *Annales de Heidelberg*, l'un des meilleurs journaux littéraires de l'Allemagne ; 3° de plusieurs morceaux sur la poésie, destinés à servir de complément à l'ouvrage de l'auteur intitulé *Leçons préliminaires sur l'esthétique* (*aesthetische Vorschule*). On retrouve dans ces différentes

compositions tout l'esprit de Jean-Paul, toutes ses beautés et tous ses défauts. Cet écrivain est un de ceux qui méritent le plus d'être connus à l'étranger et qu'il est le plus difficile de faire connaître. Il fera à jamais le désespoir des traducteurs. Et qu'on ne se hâte pas de s'écrier que celui qu'on ne peut traduire ne mérite pas de l'être. Ce serait faire le procès à Homère, à Anacréon, à Pindare, à Aristophane, à Tacite, à Shakespeare, à Swift, à Byron, en un mot aux plus beaux génies de l'antiquité et des littératures étrangères. On a dit que la version était la pierre de touche de toutes les beautés véritables; que ce qui était vrai et beau devait l'être pour tous les hommes et dans tous les idiômes. Rien n'est plus superficiel que cette assertion. Pour qu'elle fût fondée, il faudrait que toutes les langues eussent le même génie, la même richesse, la même flexibilité, la même liberté dans les tournures et dans les mouvemens. Ce sont précisement les beautés les plus originales et les plus frappantes des écrivains étrangers, que l'on ne peut traduire. Si cette proposition est vraie pour tous les idiômes, elle est particulièrement applicable à la langue allamande, la plus originale et la plus libre de toutes, et à Jean-Paul, l'auteur le plus original de tous les écrivains allemands. On est surtout frappé de la vérité de cette observation, lorsque la langue dans laquelle il faut traduire est aussi fixe et aussi finie que la française, dans laquelle la nécessité pourra bien encore faire admettre des mots nouveaux pour désigner des idées nouvelles, mais dont la syntaxe est fixée à jamais. Toutes les idées exactes, tout ce qui tient à l'esprit, peut être transporté dans une langue étrangère; mais il n'en est pas de même de l'expression des sentimens et de la poésie du style. S'il est facile de traduire les métaphores, qui sont fondées sur des comparaisons, et qui sont l'ouvrage de l'esprit et de l'imagination, la plupart des métonymies résistent aux efforts des traducteurs parce qu'elles sont fondées sur l'usage et sur les habitudes nationales et locales. Nous avons cru devoir faire ces observations (qui sont loin d'épuiser tout ce que nous aurions à dire sur un sujet aussi intéressant, dans un tems où toutes les nations civilisées

tendent à se rapprocher et à échanger leur pensées), pour excuser l'embarras dans lequel nous nous trouverons souvent lorsqu'il s'agira de reproduire en français les idées germaniques. Nous l'éprouvons surtout à l'égard de celles de Jean-Paul. Les préfaces dont il a honoré des ouvrages qui lui sont étrangers, sont au nombre de trois. La plus intéressante se trouve en tête des *Croyances populaires et traditions héroïques du moyen âge* (*Des deutschen Mittelalters Volksglauben und Helden-Sagen*), par Ferd. de Dobeneck; 1815. Il y a dans ce morceau des choses très-remarquables sur ce *moyen âge* trop prôné par les uns, et surtout trop rabaissé par les autres. Il est aussi absurde de regretter des tems qui ne sont plus et qui ne peuvent revenir, que de les condamner parce qu'ils n'ont été que ce qu'ils pouvaient être. Que l'on s'indigne des crimes commis dans ces âges reculés; rien n'est plus raisonnable, parce que, quel que soit le degré de civilisation, les hommes sont toujours responsables de leurs actions; mais rien n'est plus risible que de voir nos modernes historiens se déchaîner contre les mœurs grossières et contre les croyances superstitieuses de nos ancêtres. Ces croyances n'étaient pas seulement celles du peuple; elles étaient partagées par les grands et par les savans. Ainsi Machiavel croyait aux présages; Wallenstein et Tycho-Brahé lui-même, croyaient à l'astrologie. Jean-Paul présente ici sur la superstition et sur ce qu'on appelle *miracle*, des vues profondes que nous ne pouvons qu'indiquer. La croyance aux miracles, dit-il, n'est pas la croyance d'une force plus puissante que les forces physiques, mais d'une puissance étrangère au monde physique. Le premier miracle est l'idée même de miracle ou la croyance d'un monde surnaturel. Il appelle la superstition considérée dans son principe, la *poésie de la raison*. Ce sentiment se manifeste le plus vivement par la crainte des esprits. Cette secrète horreur, dont les âmes les plus fortes ne peuvent se préserver dans certaines circonstances, quelque convaincues qu'elles soient que les esprits ne sauraient apparaître et que nous n'avons réellement à craindre que les corps, est essentiellement différente de toute autre crainte. Une autre observation importante c'est que, tandis que dans

nos rapports avec la matière, une conscience pure peut seulement nous consoler, elle nous donne une entière sécurité à l'égard des puissances surnaturelles. Passant ensuite à l'ouvrage même, il montre de quel intérêt doit être pour le poète et pour le philosophe le tableau historique des formes étranges et singulières dont la croyance populaire revêtit son monde surnaturel. Mais tout en rendant justice au travail de Dobeneck, qu'une mort prématurée enleva aux lettres, il émet le vœu que quelque écrivain consacrât ses veilles à nous donner une révision philosophique des procès de magie et de sorcellerie, dont les tristes victimes persistaient souvent à s'accuser elles-mêmes (1).

Les analyses critiques les plus importantes, quant aux ouvrages dont elles traitent, sont celles *de l'Allemagne* de Mme Staël, de *Corinne* du même auteur, des *Discours à la nation allemande* de Fichte, de plusieurs poëmes du baron de la Mothe-Fouqué, des *Paraboles* de Krummacher, d'*Aladin* ou *la Lampe merveilleuse* d'Œlhenschlæger, l'auteur de *Corregio* et le traducteur de *Holberg*; enfin de l'*Exposé de l'essence de la philosophie* par Fréd. Köppen, l'un des meilleurs écrivains philosophiques de l'Allemagne.

Il est impossible ici d'entrer dans quelques détails sur tant d'ouvrages remarquables, et d'analyser des analyses. Nous rapporterons seulement aujourd'hui ce que Jean-Paul dit pour sa défense dans le compte qu'il rendit, en 1815, de l'ouvrage de Mme de Staël sur l'Allemagne. Voici en quels termes elle avait parlé de lui. « Jean-Paul Richter a sûrement plus d'esprit qu'il n'en faut pour composer un ouvrage qui intéresserait les étrangers autant que les Allemands, et néanmoins rien de ce qu'il a publié ne peut sortir de l'Allemagne. Ses admirateurs diront que cela tient à l'originalité de son génie; il me semble que ses défauts en sont autant la cause que ses qualités. » Plus loin elle lui reproche de gâter son originalité naturelle par la prétention à l'originalité. « On trouve cependant, continue l'il-

(1) Ce vœu a été en partie rempli par la *Bibliothèque magique* (*Zauber-bibliothek*) de Horst, dont nous rendrons compte.

lustre critique, des beautés admirables dans les ouvrages de Jean-Paul; *mais* l'ordonnance et le cadre de ses tableaux sont si défectueux, que les traits de génie les plus lumineux se perdent dans la confusion de l'ensemble... Sa manière d'observer le cœur humain est pleine de finesse et de gaîté; *mais* il ne connaît guère que le cœur humain tel qu'on peut le juger d'après les petites villes d'Allemagne, et il y a souvent, dans la peinture de ces mœurs, quelque chose de trop *innocent* pour notre siècle... Ce serait un ouvrage bien remarquable que des pensées extraites des ouvrages de Jean-Paul; *mais* on s'aperçoit, en le lisant, de l'habitude singulière qu'il a de recueillir partout, dans de vieux livres inconnus, dans des ouvrages de sciences, des métaphores et des allusions.... Au fond de tout cela on trouve une foule d'idées nouvelles, et si l'on y parvient, l'on s'y enrichit beaucoup; *mais* l'auteur a négligé l'empreinte qu'il fallait donner à ces trésors... L'esprit de Jean-Paul ressemble souvent à celui de Montaigne... Il est souvent sublime dans la partie sérieuse de ses ouvrages, *mais* la mélancolie de son langage ébranle quelquefois jusqu'à la fatigue... La sensibilité de Jean-Paul touche l'âme, *mais* ne la fortifie pas assez. La poésie de son style ressemble aux sons de l'harmonie, qui ravissent d'abord et font mal au bout de quelques instans, parce que l'exaltation qu'ils excitent n'a pas d'objet déterminé. »

Voici maintenant comment Jean-Paul se défend à la fois contre *tant d'honneur* et *tant d'indignité*. Il repousse également les éloges et les critiques comme également outrés. Il compare ces dernières à des *cilices* destinés à sa mortification, mais il les trouve trop larges pour son corps; et les couronnes de laurier, dit-il, dont l'amazône de la littérature a voulu le gratifier, trop grandes pour sa tête, lui tombèrent sur les épaules. « L'auteur de l'Allemagne, continue-t-il, a su réunir adroitement l'éloge et le blâme, et chacune de ses périodes commence par une louange flatteuse, et finit par un *mais* fatal, de sorte que la *main gauche* du dernier membre de phrase ne sait jamais ce qu'à fait la *main droite* du premier... L'auteur reproche à Jean-Paul d'avoir outré le pathétique, reproche qu'il partage lar-

gement avec lui dans sa Corinne. » Jean-Paul se défend ensuite de l'inculpation de n'avoir étudié le cœur humain que dans les petites villes allemandes, et d'avoir mis dans la peinture des mœurs quelque chose de *trop innocent* pour le siècle. Il assure, au contraire, avoir écrit plusieurs de ses ouvrages à Leipsic, à Weimar, à Berlin, et qu'ainsi sa prétendue *innocence*, dont on lui fait un crime, est la faute de ces villes et non la sienne. Il peut encore, ajoute-t-il, avancer pour sa défense que, dans son *Titan*, il a si bien peint la corruption et la perversité du grand monde, et les péchés raffinés des gens *comme il faut*, qu'il y a vraiment de la conscience à l'accuser d'une maladroite *innocence*. Du reste, Jean-Paul excuse lui-même Mme de Staël d'avoir porté un jugement si partial sur lui, en se comparant à une *comète qui traîne après elle une si longue queue de volumes, qu'à l'heure qu'il est elle n'est pas même encore entièrement au-dessus de l'horizon.* Nous nous réservons de revenir sur l'analyse que Jean-Paul a faite de l'ouvrage important de Mme de Staël, lorsque nous ferons un examen spécial des jugemens qu'elle a portés sur les écrivains allemands. X.

2. *Baki's, des grossen türkischen Lyrikers, Divan. — Le Divan de Baki, le plus grand poëte lyrique des Turcs. Traduit pour la première fois en allemand, par M. Joseph de Hammer, conseiller et interprète, attaché à la chancellerie de Sa Maj. impériale, chevalier de plusieurs ordres, membre des académies des sciences de Pétersbourg, Gœttingue, Munich, Kopenhague, Caen, Berlin, Varsovie, Turin, etc., de la société philosophique de Philadelphie, et des sociétés asiatiques de Paris, de Calcutta, Bombay et Madras. Vienne*, 1825. *Prix* 2 *fl.* 6 *kr.*

Le traducteur s'explique lui-même sur les motifs qui l'ont engagé à traduire le prince des poëtes turcs. » Après avoir publié en langue allemande, dit M. de Hammer, dans la préface, les deux

plus grands poëtes lyriques de la Perse et de l'Arabie, Hafis et Motenebbi, il me restait encore à traduire le poëte lyrique le plus renommé parmi les Turcs, Baki, pour compléter la couronne formée par les trois grands poëtes, révérés dans les trois langues sous les noms de Rois de la parole, de Sultans, de Khans. « La poésie des Osmanlis n'a pas un langage aussi élevé que celle des Persans et des Arabes; elle n'en est qu'une imitation informe, surchargée d'images recueillies dans les ouvrages des grands maîtres, et amassées sans choix comme sans goût. Toutefois la publication des poésies de Baki a le mérite de faire connaître en Europe le génie barbare du Parnasse turc, dont Baki a été déclaré le prince par les suffrages d'un tribunal de sept juges turcs, que l'auteur reproduit à la suite de la préface.

Abdul Baki ou Baki Efendi, le serviteur de l'Eternel, a vécu dans les tems héroïques des Osmanlis. Il nâquit en l'an 933 de l'Egire (1526) à Constantinople. Il porta d'abord le nom de Mahmoud, qu'il échangea plus tard contre celui de Baki. Son père avait un emploi à la mosquée de Mahomed II. Il avait destiné son fils à l'état de sellier, que celui-ci abandonna bientôt pour s'attacher au service de Karamanisade Mahomed Efendi, auquel il dédia son poëme sur les Hyacinthes. Kasirade Efendi lui donna un emploi à la mosquée du sultan Soliman II. Il obtint la faveur de ce conquérant en lui offrant un poëme dans lequel il chantait la victoire remportée en 1554. Le prince le combla de dignités et l'éleva aux plus hautes fonctions ecclésiastiques. Son génie poétique le maintint à la cour des successeurs de Soliman, Sélim II et Murad III, et l'y ramena plusieurs fois, quand quelques licences satyriques l'en avaient exilé. Il est mort en 1600, revêtu de la dignité de juge militaire dans la Rumile. Ce poëte n'a fait entrer dans son Divan qu'un petit nombre de ses poésies, parmi lesquelles nous citerons les *Quatorze Cassides*. La traduction que nous annonçons est d'une rare fidélité; le traducteur s'est attaché à imiter la forme métrique et même la rime de l'original.

C.

SCIENCES POLITIQUES ET HISTORIQUES.

3. *Beytraege zur Kenntniss des Innern von Russland, etc.* — *Mémoires pour servir à connaître l'intérieur de la Russie, par M. le docteur Jean Erdmann, conseiller de S. M. I., médecin de S. M. le roi de Saxe, etc. Leipsic*, 1825.

Les Français qui se sont établis en Russie y ont déposés les premiers germes de la civilisation. Le développement de la vie sociale dans les hautes classes, l'art militaire et quelques-unes des sciences cultivées dans ce pays leur doivent la première impulsion et en portent encore toute l'empreinte. Cependant ces effets ne se sont guère étendus au-delà de la capitale, tandis que quelques circonstances particulières ont favorisé encore plus l'influence des colons de la nation allemande, influence qui augmente de jour en jour. Ces circonstances sont : les alliances de la famille régnante avec les maisons des princes de l'Allemagne septentrionale, qui ont enfin porté des descendans directs d'une famille allemande sur le trône des Czars ; l'acquisition de quelques provinces habitées par des tribus alliées aux anciens Germains, ou du moins dominées par une noblesse tout-à-fait allemande ; et enfin la colonisation des provinces sur le Wolga, habitées, en grande partie, par des Allemands. Les liaisons de la famille impériale avec l'Allemagne ont fait appeler, dans le dix-huitième siècle, plusieurs savans allemands d'un grand mérite, dont le gouvernement s'est servi pour acquérir des connaissances exactes sur les peuples et les pays soumis à son empire ; et nous n'avons qu'à citer Pallas, Gmelin, Erdmann et Adelung, pour indiquer quels heureux fruits ont produits leurs recherches. L'origine et la langue des habitans des provinces du nord-ouest de ce vaste empire, ont donné naissance à l'université de Dorpat, où l'enseignement est confié à des professeurs allemands ; tandis que celle de Casan, fondée par Alexandre Ier, est principalement destinée à l'instruction des colonies allemandes sur les bords du Wolga. Si nous devons aux recherches des voyageurs allemands la plus grande partie des connaissances que nous possé-

dons sur l'intérieur de la Russie, c'est encore un autre savant de cette nation, M. Schlœzer, qui a le premier appliqué les principes de la critique à l'histoire de ce pays. Les guerres avaient interrompu pendant quelques années nos relations avec cette partie de l'Europe, qui marche avec tant de rapidité vers un état auquel les autres pays ne peuvent rester indifférens; mais aussitôt après le rétablissement de la paix, les savans d'origine allemande ont repris leur rang, et c'est d'eux que nous devons attendre une foule de détails sur lesquels les voyageurs anglais et français ne font qu'éveiller notre curiosité. Cette attente est maintenant satisfaite par les mémoires que M. Erdmann publie, et dont la première partie du second volume vient de paraître. Nous citerons le passage suivant sur les colonies allemandes dans le gouvernement de Saratow.

« En parcourant cet espace de 80 werstes, je me crus transporté, comme par enchantement, dans ma patrie; car le caractère national des colons n'était altéré en rien, ni par la longue durée de ces établissemens, faits il y a un demi-siècle, ni par les relations fréquentes avec des voisins d'une race tout-à-fait différente, ni enfin par le climat ou le sol. La langue des colons, leurs mœurs, leur manière de vivre, leurs usages, leurs demeures, leur habillement, leur économie et même leurs ustensiles paraissent, à la première vue, n'avoir subi aucun changement. Cependant, une observation plus approfondie montre quelque modification dans le caractère, le langage et les manières, résultats nécessaires du mélange des différentes tribus allemandes réunies dans ces villages, de l'influence du climat, de la différence des productions et de la condition politique de ces colonies. La construction et la disposition de leurs maisons, la propreté et l'ordre qui règnent dans l'intérieur de leurs ménages, l'économie rurale et la manière dont leurs troupeaux sont entretenus, les distinguent avantageusement des villages russes qui les entourent, et indiquent un degré plus élevé de civilisation et surtout une aisance plus grande et plus répandue, dont il faut chercher la source dans les privilèges accordés par le gouvernement, qui s'est toujours conduit de la manière la plus libérale envers ces colonies. Elles

étaient d'abord au nombre de cent quatre; deux ont été détruites par les Kirgises; la population se monte à 60,000 individus. L'établissement de ces colonies a coûté à la couronne 5,132,813 roubles et 23 kopeks; les colons se sont engagés à rembourser 4,383,324 roubles 50 ⁄‚ kopeks de cette somme. S'ils veulent se retirer de la Russie, ils doivent payer, en outre, 816,483 roub. et abandonner, en même tems la dixième partie de leurs biens. D'après les traités, ils devaient être exempts de contributions pendant les dix premières années et payer la dette à trois époques fixées. Cependant ils n'ont pas pu satisfaire à cette dernière clause, et en 1815, ils n'avaient encore payé que les deux tiers de la dette. Les portions de terrain que le gouvernement leur a cédées, étaient d'une assez grande étendue dans les premiers tems; mais elles ont été diminuées par l'augmentation et la division des familles, dont chacune ne possède plus que le tiers de ce que la couronne avait alloué à chaque colon La plus grande partie des colons cultive la terre, les autres exercent des métiers, quoiqu'il n'y ait pas encore de fabriques établies. Les productions qui entrent dans le commerce sont le froment et le tabac. Les colonies soignent elles-mêmes leur administration, et leurs chefs sont élus dans leur sein. Elles sont soumises à un comité de surveillance des étrangers, qui dépend du ministère de l'intérieur. Les pasteurs de l'église évangélique dépendent du consistoire de Saratow, à la tête duquel se trouve M. Fessler, qui, par ses écrits, a acquis, en Allemagne, une réputation devenue équivoque dans les derniers tems, à cause des principes hiérarchiques que leur auteur y a professé.» O.

4. *Vermuthungen über die wahre Gegend, wo Herman den Varus schlug. — Conjectures sur la contrée où Herman battit Varus, avec une carte de la principauté de Lippe, par Guillaume Müller, major du corps royal du génie, du royaume d'Hannovre. Hannovre, 1824. in-4°.*

La victoire remportée par Arminius sur les légions de Varus, est un événement qui intéresse les savans de l'Allemagne, non-seulement parce qu'il est placé comme à l'entrée de l'histoire de leur na-

tion, mais encore par son influence sur l'esprit et le caractère des anciens Teutons, et par le titre glorieux que leur a mérité la valeur qu'ils ont montrée contre les vainqueurs de l'univers. Le fait est incontestable; les historiens romains eux-mêmes ne laissent aucun doute sur sa réalité. Ce n'est donc pas pour constater la vérité historique de ce fait que se sont ranimées, tout récemment, les discussions à cet égard. C'est l'honneur du champ de bataille que l'on se dispute, et cet emplacement est recherché avec une chaleur et un intérêt, que peu de points d'histoire ancienne ont excités au même degré. Le savant géographe Cluverus (1616) avait fixé le champ de bataille dans la principauté de Lippe, et son opinion a été généralement suivie jusqu'à nos jours. Les recherches de M. Petersen, de M. Hammersten et de M. de Hohenhausen (Altembourg, en 1821), et de Guil. Tappe (Essen, 1822), renversèrent en grande partie ce système. M. Ch. Th. Clostermeyer, à Detmold, soumit alors les différentes opinions qui venaient de s'élever à une nouvelle critique, dans un écrit intitulé : *Où Herman défit Varus* (*Wo Herman den Varus schlug*, Lemgo, 1822), qui, malgré son étendue, n'a cependant pas donné de résultat satisfaisant. L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons tâche de ramener l'attention sur l'opinion de Cluverus et de la majorité des historiens, et replace le champ de bataille sur les bords du Weser, dans la principauté de Lippe. Les armées romaines, dans les invasions de l'Allemagne, ont presque toujours suivi les anciennes routes : d'ailleurs, les fortifications élevées dans quelques contrées, durent encore déterminer leurs marches. C'étaient des camps fortifiés par les armées de Drusus, de Tibère, de Domitius, de Germanicus, qui parvinrent jusqu'aux bords du Weser ou de l'Elbe. D'après ces indices, le champ de bataille doit se trouver entre la forêt appelée Teutobourg et les sources de la Lippe. L'auteur trouve que les Romains pouvaient y arriver par trois routes, qu'il détermine d'après la disposition du terrain : la première de ces routes longeait la forêt de Teutobourg jusqu'à la Werra; elle descendait le long de ce petit fleuve jusqu'aux bords du Weser. Une autre route pouvait traverser la forêt jusqu'à la rivière appelée la Wahl-Bach,

qu'elle suivait jusqu'à la rencontre d'une autre rivière, la Napte, avec laquelle elle se dirige vers le Weser, qu'elle rencontre à Hameln. Une troisième route, enfin, pouvait remonter de l'Ems, par le territoire de la ville d'Herford, jusqu'à Hameln. Ce sont les seules routes qui aient pu réunir les deux points donnés dans les récits des auteurs anciens, entre la ville d'Aliso, leur point de départ, et le Weser. M. Müller place les forts construits par Drusus le long du Weser : le premier, au midi d'Erder, sur un emplacement qui porte encore le nom de Hunenbourg; le second, au midi de Rinteln et de Hohenrode, où se trouve encore un Hunenbourg, appellé aussi Rodembourg et Vahrenbourg; le troisième, au midi de Hamelschenbourg, où il y a encore un Hunenbourg; et le quatrième, près de Hastenbeck, appelé Osenbourg, ou, dans le dialecte de la basse Saxe, Otenbourg. Toutes ces constructions sont à la distance de trois lieues les unes des autres, entourées d'un double rempart élevé de terre, et renfermant des ruines de bâtimens construits en pierres. Elles sont en même tems établies sur des points de passage du fleuve. L'auteur passe ensuite à la bataille, et croit que les premières attaques ont eu lieu du côté de Minden et de Hameln, et il cite, pour le prouver, les passages suivans des anciens : Vellejus, Pal., S. 105, dit: *Visurgis nostra clade nobilis*, ce qui ne peut être entendu que de la défaite de Varus. Le même auteur, §. 117, comprend, sous la dénomination de *media Germania* les contrées entre Aliso et le Weser; et Dion, L. VI, 18 et suiv., raconte que Varus fut engagé, par la révolte de quelques tribus allemandes, à marcher sur le Weser, qu'il arriva aux fortifications de Drusus, accompagné de Herman et de Ségimir, et que ce fût là que Segestes lui donna les premiers avis de la révolte (Tacit. Ann. L. 58.). Le repas se fit dans un endroit entouré d'une forêt impénétrable; et le soir de la journée suivante le camp fut établi sur une hauteur couverte de bois (ἐν ὄρει ὑλώδει). Le jour suivant l'armée arriva dans une contrée plus ouverte (ἐς φιλόν τι χωρίον); bientôt elle rentra dans la forêt, et le troisième jour la trouva serrée dans un vallon étroit. M. Clostermeyer avait placé l'attaque sur les hauteurs situées entre Rheme et Vlotho,

le long des bords de la Verra; mais ces hauteurs peu considérables ne répondent pas à la description de Dion; et M. Müller cherche le champ de bataille entre Rinteln et Oldendorf, sur la hauteur appelée le Steinberg, où se trouvent les restes de la Vahrenburg. C'est dans cette contrée qu'on entend encore les noms significatifs de *danse du malheur* (*Webetanz*), *fontaine de sang*, *montagne des morts* et autres. De là jusqu'au Fihrenberg, à l'est du bourg d'Uffeln, le chemin conduit par un terrain très-inégal et couvert de bois. L'espace que l'armée romaine parcourut en sept heures, est de trois milles. Les romains établirent au Fihrenberg leur premier camp, et de là il n'y a que trois milles jusqu'à la partie méridionale de la forêt de Teutobourg. Le travail de M. Müller a achevé de dissiper les doutes qui pouvaient rester encore sur la contrée illustrée par la victoire d'Arminius; mais en voulant désigner le champ même de la bataille, il s'est trop arrêté aux détails donnés par Dion Cassius, qui a écrit près de deux siècles après cet événement, et qui connaissait trop peu la Germanie, pour indiquer toutes les circonstances topographiques d'un lieu aussi resserré qu'un champ de bataille. C.

5. *Aristotelis Politica ad codicum fidem edidit et adnotationem adjecit C. Gœttling. Jena* 1824.

Cette édition, a sur celle publiée par M. Coraï, le mérite d'avoir été corrigée d'après les comparaisons que M. Gœttling a faites entre plusieurs manuscrits, dont cinq appartiennent à la bibliothèque de Paris et un à celle de Milan. Aussi le texte, qui contenait encore beaucoup de passages obscurs dans l'édition de M. Schneider, réimprimée par M. Coraï, a gagné en clarté, quoiqu'il présente encore un grand nombre de difficultés. Cette édition est accompagnée d'une introduction (*Prolegomena*), dans laquelle l'auteur donne une histoire des idées sur la politique, dans les différentes écoles philosophiques de la Grèce. Il y a joint, en outre, trois dissertations (*Excursus*) qui ne sont pas moins intéressantes. La première traite de la politique et de la constitution de Sparte, la seconde de celles des Crétois, et la troisième de celles des Carthaginois. O.

6. *Ueber die Kameralwissenschaft; Entwicklung ihres Wesens und ihrer Theile. — De l'Économie publique, par Ch. Henri Rau, professeur à Heidelberg. Heidelberg, 1825, chez Winter.*

Cette brochure est destinée à servir de complément à l'ouvrage que l'auteur a publié, sur le même sujet, en 1822. Elle traite de l'économie en général et de ses différentes parties. L'auteur fait une observation remarquable sur la mauvaise économie des conquérans; d'après le budjet français de 1811, toutes les conquêtes ne rapportaient à la France que trente millions; tandis que l'armée de terre et de mer coûtait six cents millions.

SCIENCES PHILOSOPHIQUES ET MORALES.

7. *De Schola, quae Alexandriae floruit, catechetica. Commentatio historica et theologica. Auct. H. Ern. Frid. Guericke. Halle, 1824 et 1825. Deux Parties.*

Le savant auteur de l'*Essai historique sur l'école d'Alexandrie*, ouvrage couronné par l'académie des inscriptions et belles-lettres, M. Matter, actuellement professeur à la faculté de théologie de la confession d'Augsbourg établie à Strasbourg, s'était arrêté à l'époque où la doctrine chrétienne soumit à sa puissance les maîtres les plus distingués de cette école célèbre. Les dissertations de M. Guericke, dont la première lui valut le grade de docteur en philosophie que lui conféra l'université de Halle, peuvent donc être regardées comme une suite de l'ouvrage français, et ne sont pas d'un mérite inférieur, s'il faut en juger par l'érudition profonde qui s'y fait remarquer et par les combinaisons judicieuses que M. Guericke a su établir, malgré l'obscurité et l'incohérence des données que les anciens nous ont transmises sur cette partie de l'histoire des sciences. Comme M. Matter, l'auteur allemand a divisé son ouvrage en deux parties; la première est destinée à l'histoire extérieure, et la se-

conde à l'histoire intérieure de l'école théologique appelée *catéchétique*, parce qu'on donnait le nom de catéchètes à tous ceux qui se chargeaient de l'enseignement de la religion chrétienne. Cependant, c'est dans un sens plus élevé qu'il faut entendre la dénomination de professeurs de la théologie chrétienne, qui enseignaient à Alexandrie depuis Athénagoras et Pantalnus. Ils diffèrent des catéchètes en ce que ceux-ci veillaient à l'instruction religieuse dans les églises, tandis qu'eux formaient des écoliers qui devaient remplir eux-mêmes les fonctions d'instructeurs du peuple. Michaëlis et Buhle ont déjà rassemblé tous les documens que nous possédons sur cette école, et M. Guericke en a composé un tableau critique, dont les différentes parties ont reçu autant de lumières qu'il était possible de leur en communiquer, sans se perdre dans des conjectures vagues et incertaines. Cette école théologique commença à fleurir depuis 180 après J. C., et s'éteignit vers la fin du quatrième siècle, du moins il paraît certain, par un passage des écrits de Cassiodore, qu'elle n'existait plus de son tems. La seconde dissertation est consacrée au développement des opinions des savans théologiens de cette école; l'auteur a puisé dans leurs ouvrages depuis Athénagoras jusqu'à Didymus. Grâce à la manière dont son ouvrage est divisé, rien n'a pu échapper à sa studieuse attention. Dans le premier chapitre, il développe les opinions sur la critique de l'Ecriture-Sainte; dans le second, les principes de l'interprétation de ce livre; dans le troisième, le dogme; et dans le dernier, la morale. Ce sont surtout le second et le troisième chapitre, qui présentent le plus d'intérêt pour l'histoire de la religion chrétienne. O.

8. *W. Gottl. Tenneman Grundriss der Geschichte der Philosophie. — Précis de l'histoire de la Philosophie, par Tenneman; quatrième édition, revue et continuée par Amédée Wendt, professeur de philosophie à Leipsic. Leipsic, 1825, chez Barth.*

La réputation de cet ouvrage est faite depuis long-tems en Allemagne. Il sert de texte à beaucoup de professeurs pour leurs leçons sur

l'histoire de la philosophie. On regrettait seulement que Tennemann, tout dévoué au *criticisme*, eût jugé tous les philosophes d'après son système. L'historien de la philosophie doit, sans prendre fait et cause pour aucun système, exposer fidèlement les opinions, et toute la critique qu'il puisse se permettre, c'est d'examiner si l'auteur d'un système nouveau a prouvé ses principes, et si les conséquences qu'il déduit en dérivent véritablement. C'est ce qui a engagé le nouvel éditeur à adoucir, autant qu'il était en lui, les jugemens souvent trop dogmatiques de Tennemann. Il a aussi apporté quelques changemens à la division de l'histoire de la philosophie. Tennemann date l'histoire de la philosophie moderne du milieu du XVe siècle; tandis que le nouvel éditeur ne l'a fait commencer qu'avec Bacon et Descartes, les premiers philosophes vraiment modernes. Dans la nouvelle édition, l'histoire de la philosophie est continuée jusqu'à nos jours. X.

ANTIQUITÉS.

9. *Beschreibung rœmischer und deutscher Alterthümer in Rheinhessen. — Description d'Antiquités romaines et germaniques trouvées dans la province de la Hesse rhénane par Jos. Emélé. Mayence, 1825; 84 p., in-4°, et 34 tables lithographiées contenant 493 figures.*

Cette riche collection se trouve à Mayence, et appartient à l'auteur de la brochure que nous annonçons. M. Emélé a honorablement consacré tous ses loisirs à recueillir lui-même les dépouilles des Romains et des anciens Germains, qui ont habité cette contrée, tant par des achats, que par des fouilles qui ont été faites à ses frais et sous sa direction. Le nombre des objets qu'il est parvenu à réunir, est au-delà d'un millier, et il ne donne la description que de ceux qu'il a jugés être les plus intéressans. La science antiquaire ne sera pas grandement enrichie par ces découvertes; car ce n'est point dans des provinces aussi éloignées de la capitale qu'il faut chercher des monumens remarquables par le

génie qui les a produits ; mais cependant, cette collection jette un grand jour sur la vie privée des Romains, leurs mœurs et leurs usages. Quelquefois ils ont donné lieu à des discussions intéressantes ; et, grâces à l'ouvrage de M. Emélé, quelques doutes sont maintenant éclaircis. La plus grande partie de ces objets ont été trouvés dans des sépulcres ; d'autres appartiennent à la vie domestique : il y en a très-peu qui soient en métal. Nous citerons, parmi les plus intéressantes découvertes, celle d'un autel trouvé dans les environs de la ville d'Alzey, qui porte l'ancien nom d'Altiaia, et qui a été construit deux cent vingt-quatre ans après la naissance de J.-C. Cette découverte prouve la haute antiquité de cette ville et du nom qu'elle porte ; et l'auteur croit en trouver l'étymologie dans le vieux nom Alcès, sous lequel on désignait deux divinités celtiques, qui correspondent aux Dioscures des Grecs. L'auteur présente encore quelques autres raisonnemens, pour prouver que l'antiquité de la ville d'Alzey remonte aux tems celtiques. O.

JOURNAUX ET OUVRAGES PÉRIODIQUES.

L'émancipation de l'Amérique et les progrès étonnans que ses nouveaux états font dans la civilisation et dans l'ordre social, ont attiré l'attention de l'Europe. En Allemagne, un grand nombre de littérateurs, de savans et de gens du monde, que leur position ne met pas en relation directe avec le Nouveau-Monde, mais qui n'en prennent pas moins d'intérêt au sort des différens états qui le composent, se sont réunis pour établir un journal exclusivement consacré aux affaires de l'Amérique. Ce journal, dont l'existence date depuis le commencement de l'année 1825, est actuellement très-répandu en Allemagne ; il en paraît un numéro par mois, sous le titre de *Colomb ; Variétés sur l'Amérique* (*Columbus ; Amerikanische Miscellen*), journal publié par C. N. Hœding, docteur en philosophie. Hambourg et Brême. (Prix, pour l'année : 18 fr.)

Les rédacteurs de cet écrit ne se sont pas bornés à entretenir leurs lecteurs de la politique et de la statistique de l'Amérique,

mais ils ont encore consacré une grande partie de leurs articles à parler de son commerce et surtout des relations commerciales que l'on pourrait ouvrir entre l'Allemagne et le Nouveau-Monde. Les deux villes où ce journal est publié, sont heureusement situées pour fournir d'amples matériaux sur ce sujet; elles forment les seuls débouchés du petit commerce que l'Allemagne septentrionale fait de ses productions, et dont elle envoie une partie dans les ports des Antilles et du Brésil.

Les trois premiers cahiers traitent des objets suivans:

De Christophe Colomb, dont les restes ont été transportés, par les Espagnols, à la cathédrale de Mexico, à l'époque de la cession d'Haïti aux Français; de la division du Brésil en dix-neuf provinces; de la population des différens états de l'Amérique; de la navigation sur le fleuve Laracuay et les rivières qui viennent s'y réunir; des ports de la république du Mexique et des objets que l'Allemagne pourrait y envoyer; de la culture et du commerce du sucre; de la population du Brésil, et de la condition des esclaves dans cet empire; du commerce de la ville d'Orapesa avec le haut Pérou; de Puerto-Rico et de la contrebande qu'on y fait avec l'île de St-Thomas; des discussions entre les États-Unis et le gouvernement espagnol (on trouve dans cet article de très-grands détails sur la statistique et la géographie de l'île de Cuba); du voyage de M. Mollien et de l'inexactitude de ses rapports sur la république de Colombie (l'ouvrage de ce voyageur est jugé d'après le compte défavorable qu'en ont rendu les feuilles anglaises); du commerce de Hambourg avec l'Amérique: une grande partie de ce commerce se fait directement et sans l'intermédiaire de l'Angleterre.

Le quatrième numéro contient de nouveaux détails historiques et statistiques sur plusieurs états: ne négligeons point de remarquer que l'auteur de cet article, recommande fortement l'usage du *Mathé-thé*, à cause de son action salutaire sur l'estomac. Les autres cahiers donnent des extraits du voyage de M. Stuart Cochrane, fils de l'amiral américain qui vient de quitter le service du gouvernement brésilien.

Nous venons de recevoir le prospectus d'un autre journal éga-

lement consacré à l'Amérique; et qui est rédigé par un habitant de Philadelphie, Ed. Flor. Rivinus. Cet écrit périodique paraîtra à Leipsic sous le titre d'*Atlantis*, journal consacré à toutes les nouveautés intéressantes sur la politique, l'histoire, la géographie, la statistique, l'histoire de la civilisation et de la littérature des états de l'Amérique septentrionale et méridionale, et de l'Archipel des Indes occidentales. L'auteur, placé au centre du commerce et des relations du Nouveau-Monde, nous promet des rapports fidèles et exacts sur toutes les matières comprises dans le cadre que nous venons d'indiquer; mais, surtout, il se propose d'attirer particulièrement l'intérêt de ses lecteurs sur les états de l'Union. M. Rivinus est allemand d'origine; il enverra son manuscrit à l'éditeur, qui est chef de la librairie connue sous le nom de Henri et Ce, à Leipsic, et qui, à dater de janvier de 1826, publiera l'*Atlantis* chaque trimestre, par cahiers de douze à quatorze feuilles. Le prix de l'abonnement, pour l'année, est de 16 fr.

10. *Litteratur-Zeitung für Deutschlands Volks-Schullehrer.* — *Journal littéraire pour les maîtres d'écoles primaires en Allemagne.*

Il paraît annuellement quatre cahiers de ce journal, qui est destiné à offrir des analyses d'ouvrages, des articles originaux sur des sujets intéressans, et des annonces qui servent à faire connaître les progrès de l'instruction élémentaire en Allemagne. Les articles contenus dans les trois premiers numéros de 1825, développent les objets les plus importans pour les maîtres d'écoles, tels que l'enseignement religieux, l'éducation privée, la nécessité d'une conduite morale et religieuse de la part du maître. D'autres expriment des vœux dont la réalisation serait très-avantageuse, pour l'enseignement public, comme l'organisation de sociétés de lecture, de conférences et de bibliothèques mises à la portée des instituteurs. Les mélanges font connaître des améliorations importantes introduites dans un grand nombre d'écoles de toutes les parties de l'Allemagne, parmi lesquelles il faut distinguer la maison des or-

phelins à Weimar, l'école de filles établie à Sondershausen, le gymnase de Géra qui, jusqu'ici, n'avait eu que sept classes et auquel on en a ajouté quatre nouvelles. Dans le pays d'Altenbourg, il a été défendu à la jeunesse, qui fréquente les écoles, d'assister aux danses publiques; en même tems le gouvernement a aboli l'usage, qui existait dans plusieurs villages de tenir l'école à tour de rôle, dans les maisons des paysans. Une discipline plus sévère a été prescrite pour les écoles de la Prusse rhénane. A Breslau, l'augmentation des fonds a permis de donner une plus grande étendue à l'institut des aveugles. Le séminaire de Bonn a reçu une bibliothèque pour former des instituteurs; les huit écoles d'industrie à Berlin, ont obtenu un secours de 2500 th. (près de 9000 fr.), et la maison des orphelins à Potsdam a reçu quatre legs, chacun de 3000 thalers. En Bavière, le gouvernement a pris des mesures pour diviser les écoles dans lesquelles le nombre des écoliers était devenu trop grand; les séminaires pour les instituteurs ont été augmentés, et les colléges pour l'enseignement public réorganisés en grande partie. La situation des écoles établies pour les pauvres, à Weimar, par la généreuse activité de Jean Falk, et de celles que la société de secours à Zuric a fondées, est satisfaisante, et ne peut qu'encourager les amis de l'humanité dans tous les pays.

11. *Der Eremit in Deutschland. — L'Hermite en Allemagne. Journal des mœurs et des usages du dix-neuvième siècle* (1).

Encore un nouveau journal!! Mais qu'on n'aille point se hâter de prendre en mauvaise part cette exclamation, qu'un instant de surprise nous avait arrachée. Peut-être aucun des écrits pério-

(1) Ce journal paraît à compter du 1er janvier de cette année. On en publiera, chaque mois, un cahier de six feuilles d'impression. Prix : 6 rixdalers. Leipsic, au comptoir de l'industrie, rue Pierre, n° 12.

L'Hermite se distingue de tous les écrits de ce genre qui paraissent en Allemagne, par la beauté de l'impression et surtout par la qualité du papier.

diques qui se publient en Allemagne ne mérite mieux la faveur de nos compatriotes, que celui dont nous venons de leur signaler l'apparition : il se recommande par son titre seul. *L'Hermite en Allemagne* ne doit-il pas en effet sa naissance à ce célèbre *Hermite* que la France possède ? La nouvelle production littéraire qui vient de surgir au sein de l'Allemagne n'est-elle point un glorieux hommage rendu à ce genre tout-à-fait national, dont notre aimable moraliste est le créateur, et dont les écrivains d'aucun siècle et d'aucun pays que le nôtre, n'avaient entrevu l'idée. Au milieu de la juste estime qui l'environne en France, et que nos voisins se sont empressés de partager par des traductions, dont les éditions se sont rapidement multipliées, M. de Jouy ne pensait pas, sans doute, qu'il fût possible d'ajouter rien à l'éclat de la célébrité de ses ouvrages ; mais voilà qu'un enfant venu de l'étranger vient se placer auprès d'eux, et leur décerner les honneurs d'une paternité qui ne peut que mettre le comble à leur illustration.

L'Hermite en Allemagne va remplir une grande lacune que depuis long-tems, et surtout de nos jours, on était étonné de rencontrer au milieu de cette foule d'écrits périodiques et de journaux, qui inondent l'Allemagne en tous sens. Entièrement consacrés à satisfaire la curiosité des gens de lettres et des savans, aucun d'eux jusqu'ici n'avait daigné s'abaisser à la modeste observation des mœurs et des usages de la société, et à éclairer ainsi leurs concitoyens sur des abus et des ridicules, qui ne font qu'entraver la marche de leur civilisation : tel est le grave oubli que *l'Hermite en Allemagne* est destiné à réparer. Nous en avons le premier numéro sous les yeux, et ne saurions accorder trop de louanges au style, à l'esprit et au choix des articles qui le composent. Nous puiserons souvent dans ce journal, car nos lecteurs se plairont, sans doute, à pénétrer dans la vie intérieure d'un peuple dont les idées et les habitudes nous sont devenues presque tout-à-fait étrangères, depuis que la paix nous a séparés de lui. Nous allons, à la hâte et sans choix, traduire à nos lecteurs un article de ce

premier cahier, regrettant que d'autres morceaux plus intéressans soient d'une trop grande étendue pour le cadre de ce bulletin.

Les Élections.

. . . .

. . . .

« La forme de gouvernement, qui fait du sujet allemand un heureux citoyen, qui est le mieux en harmonie avec le ciel sous lequel il respire, avec ses mœurs et ses habitudes, et qui, d'accord avec ses inclinations, le délivre du soin d'avoir à penser à autre chose qu'à son ménage, est la constitution monarchique, pourvu que de sages lois, ne fassent pas dépendre le bonheur de son existence de la bonne volonté et des vertus du prince. Mais c'est précisément ce mode de gouvernement, sous lequel il coule paisiblement sa vie, qui est la source de son ignorance sur des choses autrement importantes, que les événemens qui se passent entre les quatre murs de son habitation ; le mot *état* a pour lui la signification de gouvernement, et il ne peut cacher sa surprise lorsqu'on lui dit qu'il est un anneau de cette chaîne sociale. Des siècles ont travaillé à le repousser dans l'étroite sphère de ses occupations domestiques, et bien souvent la nécessité des lois l'a empêché de porter ses regards plus haut. Les écoles qu'il fréquente font de lui un homme, mais elles ne l'éclairent point sur sa situation politique, et les ressorts qui mettent en mouvement et dirigent la machine publique, sont pour lui un mystère de la magie, et souvent même il croit, qu'il ne faut rendre grâces de leur existence qu'au hasard; mais il ne leur en prête pas moins son obéissance. Je ne sais pas si la faculté de penser davantage, ou du moins autant qu'un anglais, lui ferait éprouver une plus grande félicité; mais je suis convaincu, que s'il comprenait mieux l'organisation intérieure de son gouvernement, et s'il pouvait la reconnaître à autre chose encore qu'à son action extérieure, ceux qui le régissent n'y perdraient rien. Napoléon dit quelque part, que les différentes parties

de son armée étaient parvenues à un tel degré de perfectionnement intellectuel et militaire, que quelquefois ses propres plans lui avaient été révélés par une bouche obscure, sans qu'il les eût confiés à qui que ce fût sur la terre. Oui, il est de toute certitude que les sujets se mettent d'autant moins en opposition avec leur gouvernement, qu'ils savent davantage l'apprécier et se convaincre de la nécessité de ses mesures. »

« Le bonheur s'accroît en raison du développement de l'intelligence; et les trônes ne sont jamais plus en sûreté, que lorsque le nombre des citoyens éclairés, l'emporte sur celui des ignorans. »

« L'existence d'une opinion publique, en Allemagne, n'a commencé à se manifester qu'avec la révolution française : elle est encore trop jeune; de là vient que la presse, son organe, ne possède encore aucunes lois qui puissent la délivrer des entrâves qui l'arrêtent. Quand on n'a pas encore creusé le lit, où doit couler la source nouvelle dont les flots sont prêts à jaillir, il faut du moins empêcher qu'elle ne détruise les fleurs des champs à peine écloses. Aussi, la censure n'existera-t-elle que *tant* qu'il n'y aura point de lois. Jusqu'à présent, la presse ne peut guère mieux travailler à l'instruction politique du citoyen, qu'en lui disant d'attendre l'époque où ces lois permettront qu'elle agisse, et détermineront l'étendue de ses facultés. Les journaux politiques ne pénètrent pas dans les humbles demeures de l'artisan, parce qu'ils feraient peser un nouvel impôt sur lui; et lorsqu'ils y parviennent, il ne les comprend pas. . . . . »

« Les feuilles hebdomadaires, qui parcourent quelques centaines de maisons, ne présentent qu'un amas des plus misérables compilations, et sont incapables d'attirer l'attention du citoyen au-delà du petit cercle des événemens, dont le plus intéressant pour lui, est l'annonce d'une mort ou d'un décès. A quelle école pourrait-il donc trouver à s'instruire ? Il n'existe peut-être point de chaumière, en Allemagne, dont l'habitant n'ait appris à lire et à écrire; qui sait si notre pays n'est pas le seul où les lumières de l'éducation aient percé jusque sous le chaume : mais nulle

autre part l'homme n'ignore davantage les principes qui règlent sa destinée. Aussi le mot liberté ne lui présente-t-il aucune autre idée, que la faculté de ne point payer d'impôts.

» Un matin que j'étais à ***, j'entrai dans une maison, que décorait une enseigne de cordonnier, pour faire rafraîchir l'éclat de ma chaussure. C'était à l'époque des élections, chose également au-dessus des habitudes et des connaissances des habitans de cet endroit. Pendant que je prenais place et qu'un jeune apprenti, agenouillé devant moi, s'acquittait de son office, on frappa à la porte et je vis entrer la veuve d'un tisserand, propriétaire de la maison voisine. J'eus alors l'occasion d'écouter l'entretien suivant.

Le cordonnier.

Qu'avez-vous, voisine? Vous êtes hors d'haleine; votre face est toute décolorée; vous tremblez comme une feuille. Quelles bonnes nouvelles m'apportez-vous ?

La voisine.

Bonnes nouvelles? Vous est un honnête homme, mon cher voisin; vous savez que j'ai toujours été incapable de faire le moindre mal à un enfant....

Le cordonnier.

Je le sais, chère voisine : toute le quartier vous estime; tout le monde vous connait....

La voisine.

Ah ciel, voilà justement ce qui me désole; quels propos ne va-t-on pas tenir, comment ne s'empressera-t-on pas de dire que la justice informe contre moi ?

Le cordonnier.

Mais pourquoi ? Je ne me souviens pas que vous vous soyez jamais inquiétée d'autre chose que de votre atelier.

La voisine.

Certainement, certainement; mais un agent de police est dans ma maison.

Le cordonnier.

Comment ? Que veut-il donc?

La voisine.

Sais-je ce qu'il veut ? Il exige que j'écrive dans un gros livre qu'il porte sous le bras. Mon Dieu, on n'a jamais vu ni plume, ni encre dans ma maison.

Le cordonnier.

Voilà qui me semble bien étonnant; que veut-on que vous écriviez ?

La voisine.

C'est ce que je ne sais pas non plus, je dois *élire*, je dois faire partie d'une *diète*.

Le cordonnier.

Ah! je comprends maintenant! il faut que vous proposiez un individu, qui a son tour en propose un autre.

La voisine.

C'est cela même.

Le cordonnier.

C'est cela. On va faire une *constitution*, et comme vous possédez une maison, vous êtes *constitutionelle*, je veux dire, *électeur*.

La voisine.

Une pauvre veuve! qu'est-ce donc qu'une constitution?

Le cordonnier.

Une constitution est une chose dans laquelle chacun a le droit de parler, mais n'a rien a commander. Prenez votre corps, par exemple. Vous avez des pieds, des mains, une bouche, une oreille, un nez, etc... Tout cela a son petit mot à dire, lorsque vous le trouvez bon; mais votre nez a-t-il quelque chose à vous commander ?

La voisine.

Je ne pense pas.

Le cordonnier.

Non; votre cerveau est le monarque, les membres sont les sujets.

La voisine.

Pardonnez-moi, voisin; mais le monarque est mort lorsque l'estomac n'a pas à travailler. Comme le roi, il nourrit tout le monde.

Le cordonnier.

Vous n'avez pas tort; cependant..... Bref, proposez quelqu'un.

La voisine.

Alors je choisis maître Biels; qu'il aille à la diète.

Le cordonnier.

Mais y pensez-vous? Vous savez qu'il est un peu niais.

La voisine.

Qu'importe.

Le cordonnier.

On ne peut pas lui arracher une parole.

La voisine.

Qu'importe. S'il ne peut pas parler, il ne se prendra pas de dispute avec les autres.

Le cordonnier.

Faites comme vous voudrez; mais c'est celui que je mettrais le dernier sur la liste.

La voisine.

Le dernier? Qui a donc été le premier à me prêter un écu lorsque mon mari mourut? Qui a donc été le premier à me dire, lorsque je voulus le payer: bonne femme, je ne prends pas d'intérêts? Qui a donc été le premier dernièrement à m'aborder et à me dire, si vous avez besoin de quelque chose, venez me trouver? Non, maître Biels sera mis sur la liste; il ira à la diète. Qui avez-vous donc choisi, voisin?

Le cordonnier.

Notre corporation donne sa voix au marchand de cuirs Hiem; cet homme-là ne perd jamais patience lorsque l'argent n'arrive pas à point nommé. Celui-là réussira dans sa mission et dira : Le corps des cordonniers de*** nourrit la moitié de la ville, personne ne peut sortir en hiver, si les cordonniers ne travaillent pas; je ne puis rien vendre, s'ils n'achètent rien; ils n'achèteront rien, s'ils sont obligés de payer des impôts. Voisine, cet homme fera si bien que nous n'aurons plus une obole à payer. Vous ferez comme nous, si vous êtes prudente. »

» Tels sont les motifs qui dirigent l'opinion de chacun, dans des affaires qui intéressent le bonheur d'un état tout entier! »

VARIÉTÉS.

— Un nouveau système de médecine vient de prendre quelque vogue, du moins à en juger par l'attention que lui donnent, depuis quelque tems, les journaux français, allemands et anglais. Si cette vogue se soutient, nous nous proposons de donner, dans un article plus étendu, des notions plus exactes sur l'origine de cette théorie ingénieuse, sur ses progrès et sur l'influence qu'elle pourra exercer un jour, sur l'art de guérir. En attendant, il suffira de répéter ce qu'on trouve à ce sujet dans quelques bons journaux de médecine publiés en Allemagne. Suivant ces journaux, M. Hahnemann, ayant lu dans un ouvrage anglais que le quinquina doit occasionner, chez les hommes bien portans, une maladie analogue à une fièvre intermittente, fut conduit à imaginer qu'il en devait être de même des autres médicamens, c'est-à-dire, que chacun devait occasionner, chez l'homme sain, la même maladie qu'il guérit le plus sûrement. Il fit des expériences, et crut avoir *trouvé* ce qu'il cherchait. Il alla même plus loin, et soutint, avec la plus grande assurance, qu'aucun médicament ne procure la santé, à moins qu'il n'excite chez les hommes sains une maladie analogue à celle qu'on prétend guérir (ὁμοιον παθος). C'est ainsi que fut trouvé le principe homoïopathique, conçu en ces termes : Il faut donner aux malades, à très-petite dose (la millionième, ou même la dix-millionième partie d'une goutte), un médicament qui, donné à plus forte dose à des gens bien portans, excite des symptômes analogues à ceux de la maladie qu'on veut guérir. Hahnemann, dans son *Organon*, entre dans une foule de détails, pour montrer la manière dont il faut développer ce principe; il s'y efforce aussi d'établir sa nouvelle doctrine d'une manière théorique. Dans sa soi-disant matière médicale pure, il indique la manière de mettre son principe en pratique, en y rapportant les symptômes que soixante médicamens, à peu près, ont occasionnés, soit suivant sa propre observation, soit suivant celle d'autres médecins. Il s'est servi ensuite de la voie des journaux pour

répandre sa nouvelle doctrine, même parmi les gens étrangers à la pratique de l'art de guérir.

Il prétend, dans ces journaux, qu'on ne peut guérir qu'en suivant ses principes, il réprouve l'expérience de trente siècles, signale tous les médecins, qui n'adoptent point ses principes, comme des ignorans, ou même comme des criminels, et promet la santé à tous les malades qui se soumettront à sa méthode. Les médecins, appréciant une telle prétention comme elle le méritait, sourirent, se turent ou cherchèrent à démontrer ce qu'il y avait d'erroné, de superficiel et d'exagéré dans cette doctrine. Pendant long-tems M. Hahnemann ne put trouver de partisans; à la fin, cependant, il parvint à se faire quelques prosélites, à l'université de Leipsic, parmi les étudians nouvellement arrivés. Il n'en fut pas ainsi des malades. Les hommes, en général, ont une prédilection pour ce qui est nouveau et extraordinaire, et un médecin, qui montre de la hardiesse dans ses promesses, peut toujours compter sur une nombreuse clientèle. Quelques malades du Dr Hahnemann, croyaient mieux se trouver de son traitement, que d'aucun de ceux dont ils avaient fait usage : il se forma donc, dans le public, un parti homoïopathique. Alors quelques jeunes médecins, dans l'espoir de faire fortune, se déclarèrent pour la nouvelle doctrine. Cependant, on ne connaît pas, jusqu'à présent, de médecin marquant qui ait adopté cette doctrine, ou qui soit sorti de l'école de Hahnemann. La plupart de ses partisans mêmes conviennent que sa théorie est mal combinée et superficielle; mais ils finissent toujours par dire qu'on guérit en la suivant. Ses adversaires, au contraire, prétendent qu'elle ne guérit que les maladies pour lesquelles il existe depuis long-tems des remèdes infaillibles, celles où une diète rigoureuse et l'expectation suffisent, enfin celles où le médecin précédent, a suivi une méthode par trop perturbatrice. Que faut-il faire dans ce conflit d'opinions opposées? Le plus commode serait de laisser au tems la décision de ce procès médical. Mais nous pensons qu'il vaudrait mieux encore nommer une commission de médecins experts et probes, en présence desquels le Dr Hahnmann et ses disciples fissent des expé-

riences au lit des malades. On dit même qu'il en a été nommé une à Berlin; mais elle n'a encore rien publié jusqu'à présent. Z.

— La déplorable fin du voyageur Seetzen, mort en 1811, près de Sana en Arabie, est connue, et tous les amis des connaissances géographiques et ethnographiques ont plaint le jeune homme qui, vraisemblablement, a été sacrifié par la cupidité de l'Imam de Sana. Il s'était destiné de bonne heure à cette entreprise, et les connaissances qu'il avait acquises faisaient espérer les plus heureux résultats de ses voyages. Les trésors littéraires qu'il avait rassemblés dans les huit premières années de son séjour en orient, ont été sauvés et déposés dans la bibliothèque du duc de Saxe-Gotha, qui lui avait alloué des sommes considérables pour l'exécution de ses projets. L'attention des savans s'est principalement attachée à la nombreuse collection de manuscrits orientaux que Seetzen avait achetés en Syrie, en Arabie et en Égypte, et qui, excepté ceux que possèdent les bibliothèques de Vienne et de Berlin, sont les seuls qui se trouvent en Allemagne. Le dernier prince, Fréderic, a fourni les moyens d'en publier un catalogue qui, par les richesses dont il fait l'énumération, doit exciter un vif intérêt parmi les littérateurs. M. Mœller a été chargé de sa rédaction, et il s'en est acquitté de la manière la plus louable. La première partie en a paru sous le titre de

Catalogus librorum tam manuscriptorum quam impressorum, qui jussu divi Augusti, ducis Saxo-Gothani a beato Seetzenio in Orienti emti in bibliothecâ Gothanâ asservantur. Sumptibus divi Frederici, ducis Saxo-Gothani. In-4. 1825.

Cette partie contient trois classes de manuscrits. La première comprend ceux qui traitent de la théologie, de la mystique et de la polémique, parmi lesquels quelques commentaires sur le Coran sont les plus dignes d'attention. La seconde classe énumère les ouvrages sur le droit, et la troisième donne les titres de 230 volumes d'histoire, dont plusieurs sont rangés parmi les plus importans écrits sur cette matière.

MÉMOIRES ET NOTICES.

LITTÉRATURE.

DES POËMES ÉPIQUES DE L'ALLEMAGNE.

(Premier Article.)

Une nouvelle épopée (1) est, dans le monde littéraire, un événement digne de fixer l'attention de tous les amis des lettres. La chanson, l'ode, l'élégie, l'idylle, la fable, l'épigramme et les autres poésies légères, n'exigent pas des efforts soutenus. C'est un accès de gaîté ou de tristesse; c'est une émotion, une idée spirituelle et ingénieuse qui dominent pour un instant l'âme de l'auteur; une inspiration passagère suffit pour concevoir et pour créer : il n'en est pas ainsi des grandes compositions dramatiques, et surtout du poëme épique. Que de difficultés à vaincre!

« La poésie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action, »

comme dit Boileau, est une mer semée d'écueils, c'est une entreprise des plus hardies: pour prendre rang parmi les grands poètes épiques, il faut plus que du talent, il faut du génie. Ce genre exige un plan sagement combiné, unité et ensemble dans

(1) Voyez la *Correspondance* ci-après.

l'action principale, beaucoup de mouvement et de diversité dans les détails, fictions heureuses, idées fortes, tableaux brillans, prestige du style, harmonie de la versification; il faut que l'inspiration du poète puisse se soutenir pendant des mois, quelquefois pendant des années, c'est un travail gigantesque.

Nous nous garderons bien d'établir ici une théorie, ou de poser des règles; nous craindrions d'encourir le reproche que Voltaire adresse aux critiques, en parlant de la poésie épique, et nous sommes de son avis lorsqu'il dit: « Homère, Virgile, le Tasse, Milton, n'ont guères obéi à d'autres leçons qu'à leur génie. » Nous nous bornerons à une seule observation. L'épopée est ce que la poésie a de plus majestueux, mais en même tems ce qu'elle offre de plus riche et de plus varié: ce genre ne saurait se passer des beautés d'aucun autre; il doit les réunir toutes. La littérature allemande surtout fait voir à combien de variété, à combien de nuances, de couleurs, se prête la muse épique : de tous tems l'épopée fut cultivée avec succès par les Allemands.

Nous allons passer en revue les principales œuvres de ce genre que possède l'Allemagne; et nous espérons que ce tableau littéraire ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs.

Il est plus d'un peuple de l'antiquité, vaincu ou subjugué, dont nous ne connaissons l'histoire que par les écrits du peuple vainqueur. L'*éternelle* Rome, qui mérite ce titre à tant d'égards, s'est souvent constituée l'historiographe des nations qu'elle avait atta-

chées à son char de triomphe. Tacite nous retrace les mœurs des anciens Germains avec tout l'éclat de son génie. C'est par lui que nous apprenons aussi que la poésie reçut un véritable culte dans les forêts de l'antique Germanie; il parle de leurs bardes et de leur *barditus*, ou chant des bardes. Plusieurs auteurs soutiennent que long-tems avant Charlemagne des poésies épiques étaient répandues en Allemagne, récitées et transmises d'âge en âge, à l'instar des anciens rhapsodes d'Homère.

La littérature allemande du moyen-âge offre différentes productions intéressantes qui appartiennent au genre épique. Le poëme intitulé *Lobgesang*, etc. (*Hymne en l'honneur de St. Anno, archevêque de Cologne*), est plutôt une poésie épique que lyrique. Ce poëme de 876 vers est consacré à célébrer les vertus de St. Anno; mais il embrasse en même tems toute l'histoire du monde depuis la création. Cependant l'auteur ne perd jamais de vue son héros; c'est lui qu'il veut glorifier, et faire voir par la vie de ce saint homme *toute la richesse de la bonté de Dieu:*

« *Ci diu daz wir virstuntin*
« *Des richin Godis Gute.* »

Les miracles du bon archevêque rappellent peut-être ce que dit encore Boileau, en parlant de la poésie épique, elle

» Se soutient par la fable et vit de fiction. «

Ce poëme a de véritables beautés; il a été écrit vers la fin du onzième siècle; on n'en connaît pas

l'auteur. On sait que trois dialectes ont successivement dominé la littérature allemande, d'abord l'idiôme *des Francs*, ensuite le dialecte *souabe*, puis enfin le dialecte *saxon*, qu'on appelle aussi le *haut-allemand* (*hochdeutsch*). Ce poëme est écrit dans l'idiôme franc; mais il porte déjà l'empreinte du dialecte souabe, si doux, si plein de charme. La meilleure édition qu'on ait de cet ouvrage est de Goldmann (1); elle est précédée d'une introduction, et accompagnée de notes et d'une traduction en regard.

La poésie allemande brilla de tout son lustre sous la domination des empereurs de la maison de Hohenstauffen, famille qui monta sur le trône impérial en 1138. L'idiôme franc, avec tous les barbarismes du latin monacal, fut obligé de reculer devant les charmes du dialecte souabe, qui était la langue des Hohenstauffen. Différentes causes, mais surtout les croisades, produisirent en Allemagne cet esprit romantique qui caractérisa la poésie allemande depuis le douzième siècle jusque vers le milieu du quatorzième. C'est pendant cette intéressante période que l'Allemagne eut ses *Chantres d'Amour* (*Minnesinger*), qui ont rivalisé avec les Troubadours français. L'épopée fut cultivée avec succès, elle devint aussi éminemment romantique. Nous allons indiquer plusieurs poëmes épiques de ce tems.

Die Eneïde, etc. — L'Enéide, par Henri de Veldeck.

C'est moins une traduction qu'une imitation de

(1) Leipsic et Altenbourg, chez Brockhaus; 1816.

Virgile. L'auteur y a tout arrangé d'après l'esprit du tems; ses héros sont de preux et courtois chevaliers. Il y a dans ce poëme de beaux passages; on peut citer entre autres les *Amours d'Enée et de Didon.*

Parcival et Titurel; deux poëmes épiques de Wolfram d'Eschenbach (1).

L'auteur de ces épopées romantiques nous dit lui-même que ce sont des imitations d'ouvrages provençaux : elles ne manquent cependant pas d'originalité. C'est ici le cas de rappeler une observation déjà faite par Mad[me] de Staël (2) que nous aimons toujours à citer : « L'amour, dit-elle, est une religion en Allemagne, mais une religion poétique. » Déjà les anciens Germains avaient attribué aux femmes quelque chose de surnaturel, de divin : les poëtes de l'époque dont nous nous occupons, reviennent souvent sur de pareilles idées; ils adorent ce sexe; ils adorent surtout la virginité en l'honneur de Marie. Le poëte Eschenbach dit : « *Admirez la pureté des vierges; Dieu lui-même fut le fils d'une vierge!* »

» *Nu prüevet wie reine die Meide sint;*
» *Got was selbe der Meide Kint.* » (3)

Tristan und Isolde, etc. — Tristan et Isolde, par Geofroid de Strasbourg.

La vie et les œuvres de ce poëte alsacien ont été

(1) Selon d'autres, il faut lire Eschilbach.
(2) Voy. ses œuvres, tom. X, pag. 50.
(3) Parcival, v. 13,868 et 13,869.

l'objet des savantes recherches de feu notre compatriote, l'érudit professeur Oberlin, ainsi que d'autres littérateurs. L'infatigable Van der Hagen, qui ne cesse d'explorer les trésors littéraires du moyen-âge, et d'en faire connaître les beautés au public, a donné une excellente édition des poésies de Geofroid, précédée d'une introduction et suivie d'un Vocabulaire (1). Selon lui, Geofroid était au faîte de la gloire vers l'an 1228; on peut placer l'époque de sa mort entre 1240 et 1250. Le sujet de Tristan et Isolde est emprunté d'un poëme de Thomas de Britance, troubadour anglais, dont l'illustre Walter Scott a publié deux éditions. *Tristan* et *Isolde* de Geofroid a eu deux continuateurs, Ulric de Turheim et Henri de Friberg.

Der Ritter von Stauffenberg. — Le Chevalier de Stauffenberg.

Ce poëme est le récit des amours et des aventures d'un jeune chevalier des bords du Rhin. Épris des charmes d'une fée qui le comblait de richesses et de faveurs, il lui avait juré de ne vivre que pour elle, de ne jamais accepter la main d'aucune autre femme: elle avait reçu ses vœux, et lui avait annoncé que dès qu'il y deviendrait infidèle, la mort serait le

(1) Breslau, chez J. May et Comp.e 1823. 2 vol. in-8. On trouve aussi un article très-intéressant sur Geofroid et quelques autres poëtes alsaciens de cette époque, dans le troisième numéro (1824) du Journal de la société des sciences, agriculture et arts du département du Bas-Rhin; cet article est de M. Matter, un des professeurs les plus distingués de l'Académie de Strasbourg.

prompt châtiment de son parjure. Cependant Stauffenberg cède à des scrupules de conscience; car c'est avec un être surnaturel qu'il est lié : il cède surtout aux instances de sa famille, et accepte l'offre flatteuse que lui fait le roi des Romains, couronné à Francfort, de lui donner sa nièce en mariage. Les fêtes nuptiales sont commencées, les convives sont à table, les jeunes époux rayonnent de beauté et d'amour; tout-à-coup le plafond de la salle est brisé; le plus joli pied du monde se fait voir à travers une fente : c'est la fée qui annonce sa présence, ainsi qu'elle en avait prévenu Stauffenberg. Elle disparaît de suite. Stauffenberg s'évanouit, et trois jours après il meurt. On voit encore les ruines du château de Stauffenberg, près d'Offenbourg, grand-duché de Bade, à quatre lieues de Strasbourg. Nous devons une nouvelle édition de ce poëme à M. Maurice Engelhard (1), qui déjà s'était fait avantageusement connaître par son ouvrage sur Herrad de Landsperg. M. Engelhard présume que l'auteur du poëme de Stauffenberg est Hartmann von Owe (Hartmann du Pré), poete qui vécut à la fin du douzième ou au commencement du treizième siècle.

Das Heldenbuch. — Le Livre des Héros.

C'est un recueil de poésies épiques de Wolfram d'Eschenbach, de Henri d'Ofterdingen et d'autres poëtes du tems. Toutes se rattachent cependant à un centre commun; c'est Thierry (Dietrich) de Berne,

(1) Strasbourg, chez Treuttel et Würtz. 1823.

dont la vertu chevaleresque brille comme un astre radieux au milieu de ces siècles de barbarie.

La première édition de ce poëme (1) parut à Strasbourg en 1509. S'il faut en croire ce que l'auteur dit dans la préface, l'Alsace était anciennement une contrée éminemment héroïque et romantique ; « il « y existait, dit-il, beaucoup de nains, de héros « et de géans. » C'est des géans qu'il fait dériver la généalogie des princes et des nobles ; les bourgeois et les paysans descendent des nains.

Der Nibelungen Lied. — *Les Nibélungs*, poëme épique du XIIIme siècle. (2)

Le fond de ce poëme tient à des traditions qui remontent à l'origine de la nation germanique, à ces tems fabuleux dont les annales ont confondu les dieux et les héros. Cette épopée nationale renferme des beautés d'un ordre supérieur, c'est la fleur de toutes les compositions épiques du moyen âge ; la nouvelle école romantique des Allemands lui a voué une vénération toute particulière. Le nom de *Nibélungs* ou *Niflungs* est celui d'un peuple fabuleux de héros du Nord. Zeuné fait dériver le mot de *Nibélung* du mot *Nebel* (*nebula*), qui signifie brouillard. Le héros du poëme est *Siegfried* ; il est

(1) Van der Hagen en a donné une édition très-soignée.

(2) C'est encore à Van der Hagen qu'on doit la publication la plus exacte et la plus correcte du manuscrit de ce poëme. La troisième édition de Van der Hagen parut en 1820 à Breslau. Elle est enrichie d'une introduction et d'un vocabulaire.

pour le Nord et les rives du Rhin, ce que Thierry, dont nous venons de parler, fut pour l'Allemagne et les bords du Danube. *Siegfried* est le modèle des preux sans peur et sans reproche. Il brave les géans, les dragons et les esprits malins; il ne connaît que Dieu, son épée et sa dame. Un des personnages les plus saillans de ce poëme est *Chrimhilt*, princesse de Bourgogne, qui, pour venger la mort de son amant, exerce des cruautés qui rappellent les crimes des Clytemnestre et des Médée de l'antiquité. Le poëme des Nibélungs est écrit en stances qui, sans être tout-à-fait régulières, sont cependant composées avec beaucoup d'art et pleines d'harmonie. Voici le commencement du poëme:

« *Uns ist in alten Maeren wunders viel geseit,*
Von Helden lobebaeren, von grozer Chünheit,
Von Vrouden und Hochgeziten, von Weinen und von Chlagen;
Von chüner Rechen Striten muget ir nu Wunder hœren sagen.
Es wuhs in Burgonden ein vil edel Magedin,
Daz in allen Landen niht schoners mohte sin,
Chrimhilt was si geheisen; si wart ein schœne Wip:
Darumbe müsen Degene vil verliesen den Lip. »

Nous allons essayer de donner une traduction littérale de ces vers.

« De vieux contes nous font des récits merveilleux
« sur de célèbres héros, remarquables par leur grande
« audace, sur des fêtes et des festins de noces, sur

« des aventures remplies de pleurs et de gémisse-
« mens; écoutez aujourd'hui les merveilleux exploits
« d'audacieux chevaliers.

« Il fut, en Bourgogne, une fille très-noble, dans
« aucun pays on n'en vit de plus jolie, elle s'appel-
« lait Chriemhilt; ce fut une belle femme: voilà
« pourquoi beaucoup de vaillans chevaliers délais-
« sèrent leur corps. »

L'auteur de ce poëme n'est pas connu.

Pendant la période que nous venons de parcourir, la poésie allemande fut presque exclusivement cultivée par des nobles, ce qui lui donna ce caractère chevaleresque et romantique que nous venons de signaler.

Rien de si charmant, de si gracieux que les poésies, soit lyriques, soit didactiques, soit épiques, de ces vaillans poètes, qui se ceignaient d'un double laurier et dont la plume fut aussi éloquente que leur épée fut brave.

Peu à peu une grande révolution s'opéra; les chevaliers devinrent infidèles aux muses, la lyre s'échappa de leurs mains, et des hommes obscurs s'en emparèrent; les *maîtres-chantres* (*Meistersænger*) succédèrent aux chantres d'amour (*Minnesinger*). La poésie allemande marcha rapidement vers sa décadence. Une tendance marquée vers les sciences, les disputes théologiques, et, plus tard, des guerres sanglantes, furent les causes principales qui, pendant une longue suite de siècles, forcèrent les muses à s'exiler d'un pays, où leur culte est aujourd'hui porté jusqu'à l'enthousiasme.

Nous signalerons cependant, au milieu de cette époque, *Reinecke der Fuchs* (*Reinecké le Renard*). Ce poëme parut à la fin du quinzième siècle, dans un idiôme saxon, connu sous le nom de *bas-allemand* (*plattdeutsch*), qu'il ne faut pas confondre avec le saxon appelé *haut-allemand* (*hochdeutsch*). Il fut publié dans ce dialect, sous le titre de *Reinecké de Voss*; l'édition que nous avons sous les yeux est de Wolfenbüttel (1711). La préface est adressée : *An den uprichtigen neddersaechsischen Leser* ; c'est-à-dire, au sincère lecteur bas-saxon. Cet ouvrage, dont on ne saurait indiquer l'auteur avec certitude, acquit rapidement une grande célébrité. Il en parut successivement plusieurs traductions en haut-allemand (1). De nos jours, Gœthe en a donné une traduction libre, fort élégante, en vers hexamètres, et Soltau une autre en vers burlesques : ce dernier genre de versification nous paraît préférable, parce que c'est à peu près celui de l'original. Ce poëme épique est fort spirituel ; il a été traduit dans presque toutes les langues européennes ; il tient de la fable et de la satyre : c'est une allégorie fort ingénieuse, une satire piquante contre les courtisans et les rois débonnaires. Les personnages sont pris parmi les animaux ; le *lion* y paraît en qualité de roi, et s'appelle *Nobel*, le *loup* se nomme *Isegrim*, le *lièvre Lamp*, etc. ;

(1) Celle qui fut publiée à Francfort, en 1590, est intéressante par les rapprochemens que fait l'éditeur entre plusieurs endroits de ce poëme et des passages de Sébastien Brant.

mais le héros de l'épopée, c'est le rusé *renard*, désigné tantôt sous le nom de *Reinecké*, tantôt sous celui de *Reinické*. Maître renard qui, suivant la Fable de notre inimitable Lafontaine, parvint si adroitement à s'emparer de la proie que le corbeau *tenait en son bec*, est ici l'idéal d'un courtisan adroit et audacieux, qui, grâce à la bonhomie du prince, sait se maintenir en faveur et conserver sa puissance, malgré le cri de la vérité, malgré les gémissemens de ses nombreuses victimes.

Au commencement du seizième siècle, la prose allemande fit de progrès rapides. Luther, par sa traduction de la Bible et quelques autres écrits, qui obtinrent une rapide faveur dans toutes les parties de l'Allemagne, et qui se distinguent par un style aussi clair que vigoureux, parvint à fixer définitivement le triomphe du haut-saxon ou haut-allemand sur tous les autres dialectes. Cet idiôme, qui fut celui du grand réformateur, devint dès-lors un langage consacré ; les écrivains l'employèrent exclusivement dans leurs ouvrages : d'idiôme provincial il devint la langue nationale. Mais bientôt l'horizon s'obscurcit ; l'Allemagne, tourmentée par ses dissentions théologiques, fut livrée à l'anarchie : une triste lutte s'engagea entre le catholicisme qui voulait se maintenir, et le protestantisme qui voulait s'établir. La guerre de trente ans mit le comble à tant de maux. Fréderic-le-Grand indique, dans son *Traité de la littérature allemande*, une partie des causes qui en ont retardé le développement ; et c'est avec raison qu'il dit :

« Ce n'est ni à l'esprit, ni au génie de la nation,
« qu'il faut attribuer ce retard; mais nous ne devons
« nous en prendre qu'à une suite de conjonctures
« fâcheuses, à un enchaînement de guerres. »

La restauration de la poésie allemande date du milieu du dix-huitième. Gottsched qui exerça pendant quelque-tems une espèce de dictature littéraire, fit de vains efforts pour maintenir le mauvais goût qui, sous mille formes, s'était introduit dans les productions poétiques des Allemands; le bon goût triompha, les muses sourirent de nouveau à l'Allemagne, et se plûrent à la dédommager largement, d'une trop longue disgrâce. Nous ne nous arrêterons pas à Hagedorn, à Haller, à Gellert, à Gleim, à Uz, et autres poètes de mérite; nous nous rappellons que nous n'avons à parler que de la poésie épique, et nous allons nous hâter de faire connaître à nos lecteurs les principales productions de ce genre qui ont paru depuis la mémorable époque que nous venons de signaler.

Le Messie, poëme épique en vingt chants, par Klopstock.

Depuis Luther aucun écrivain n'a exercé autant d'empire sur la langue allemande que Klópstock. C'est lui qui, agrandissant le domaine du langage poétique, enseigna aux Allemands, par de sages préceptes, et surtout par de sublimes modèles, que leur langue ne se prête pas seulement à la rime, mais encore aux différentes formes métriques de la prosodie grecque et latine. Il est vrai que Fischardt, poète

satirique du seizième siècle, avait eu le premier l'idée d'écrire des vers allemands en hexamètres et pentamètres, mais cet essai fut tellement malheureux qu'il n'eut aucune suite. Du têms même de Klopstock, Uz et Kleist avaient été, il est vrai, plus heureux; mais, il faut le dire, ce n'est qu'au chantre du Messie qu'appartient la gloire d'avoir introduit le système métrique dans la poésie allemande et d'avoir par-là ouvert à ses compatriotes une nouvelle source de triomphes littéraires. On retrouve dans les compositions de Klopstock non-seulement la forme que nous pourrions appeler technique, mais aussi toute la concision, toute la vigueur, toute la hardiesse des anciens. Les trois premiers chants du Messie, ou de la Messiade, parurent d'abord dans un recueil périodique qui fut publié à Brême (1). Klopstock avait alors vingt-trois ans. Jamais poëme ne reçut un accueil plus brillant. Quelques critiques sans âme osèrent lui opposer des règles surannées; mais les Allemands en firent justice, et Klopstock devint l'idole de la nation germanique; la muse de l'épopée avait cueilli une de ses plus belles palmes. « Lorsqu'on « commence ce poëme, dit Mad^me de Staël, on croit « entrer dans une grande église, au milieu de la« quelle un orgue se fait entendre, et l'attendrisse« ment et le recueillement que les temples du Sei« gneur inspirent, s'emparent de l'âme en lisant la « Messiade. » Rien de plus vrai; jamais la lyre d'un mortel ne fit entendre des sons plus purs et plus cé-

(1) *Bremische Beitraege.*

lestes en l'honneur de l'Homme-Dieu (*Gottmensch*); jamais les mystères du christianisme, tels qu'ils sont consacrés par les dogmes, ne furent revêtus de couleurs aussi poétiques. L'on s'est trompé lorsqu'on a dit que Klopstock avait imité Milton; il est prouvé que le poète allemand avait tracé le plan de son épopée, et en qu'il avait déjà composé une grande partie avant d'avoir lu le *Paradis perdu*. La Messiade est un vaste tableau; c'est une des productions poétiques les plus hardies; on y rencontre partout des beautés du premier ordre : le sublime, le tragique, le gracieux, font tour à tour le charme de cette étonnante composition. Voici le commencement du premier chant :

Sing', unsterbliche Seele, der sündigen Menschen Erlœsung,
Die der Messiàs auf Erden in seiner Menschheit vollendet,
Und durch die er Adams Geschlecht zu der Liebe der Gottheit,
Leidend, getœdtet, und verherrlichet wieder erhœht hat:
Also geschah des ewigen Wille. Vergebens erhob sich
Satan gegen den gœttlichen Sohn; umsonst stand Juda
Gegen ihn auf; er that's und vollbrachte die grosse Versœhnung.

En voici la traduction littérale :

« Ame immortelle! chante la rédemption du monde,
« accomplie par la descente du Messie sur la terre;
« chante sa mort, ses souffrances et sa glorification! elles ont ramené la race d'Adam à l'amour

« de la divinité. Ainsi s'accomplit la volonté de l'Eter-
« nel. En vain Satan s'arma contre le Fils de Dieu ;
« en vain Juda se révolta contre lui ; il réussit, et
« l'œuvre de la réconciliation fut consommée. »

Rien ne peint mieux l'âme de Klopstock et la manière dont lui-même a envisagé son poëme, que *l'Ode au Rédempteur*, qu'il composa après avoir terminé son épopée. Nous allons en rapporter ici les cinq premières strophes d'après la traduction de Mad.^me^ de Staël (1) :

« Je l'espérais de toi, ô Médiateur céleste! j'ai chanté le cantique de la nouvelle alliance. La redoutable carrière est parcourue, et tu m'as pardonné mes pas chancelans.

« Reconnaissance, sentiment éternel, brûlant, exalté, fais rétentir les accords de ma harpe ; hâte-toi ; mon cœur est inondé de joie, et je verse des pleurs de ravissement.

« Je ne demande aucune récompense ; n'ai-je pas déjà goûté les plaisirs des anges, puisque j'ai chanté mon Dieu ? L'émotion pénétra mon âme jusque dans ses profondeurs, et ce qu'il y a de plus intime en mon être fut ébranlé.

« Le ciel et la terre disparurent à mes regards ; mais bientôt l'orage se calma : le souffle de ma vie ressemblait à l'air pur et serein d'un jour de printems.

« Ah ! que je suis récompensé ! N'ai-je pas vu

(1) Voyez ses Œuvres. T. 10, p. 216 — 217.

couler les larmes des chrétiens? Et dans un autre monde, peut-être m'accueilleront-ils encore avec ces célestes larmes! »

Soit qu'il parcourre le céleste séjour des bienheureux, soit qu'il pénètre dans les gouffres de l'enfer, Klopstock ne cesse pas un instant de faire entendre sur sa lyre les accords les plus sublimes. L'inspiration du poète se communique au lecteur; l'âme est sanctifiée; on se sent plus près de la divinité; on croit voir tomber les voiles qui la dérobent à nos regards. Parmi les nombreuses épisodes qui ornent ce poëme, et qui sont toutes d'une grande beauté, nous citerons: *Les Anges Eloa et Gabriel; le Chant d'Adam et d'Eve en l'honneur du Messie; les Amours de Sémida et de Cidli; le Conciliabule des Réprouvés*, où éclatent les fureurs de Satan, d'Adromélech, etc.; *le Sanhédrin; le Suicide de Judas; Marie et Partia, épouse de Pilate.* Rien de si touchant que *le Repentir d'Abbadonna*, de cet ange qui ayant pris part à la révolte de Satan, partagea sa chûte et fut à jamais exilé du séjour des bienheureux. C'est en vain qu'il reconnaît toute l'énormité de son crime; c'est en vain qu'il répand des larmes éternelles, il ne reverra plus le Dieu qu'il a outragé, les portes du paradis sont à jamais fermées pour lui; c'est en vain qu'il invoque la mort, il est condamné à l'éternité du remords. Un rayon d'espérance pénètre un instant dans son âme, lorsqu'il apprend que le Rédempteur est descendu sur la terre; mais bientôt il s'écrie douloureusement: « Image de Dieu, homme immortel! tu n'accordes

« le bienfait de la rédemption qu'aux hommes ! Je « n'en jouirai jamais ! Tu n'entends pas la voix « plaintive de mon éternelle douleur. »

Cependant le Christ descend aux enfers, Abbadonna obtient son pardon, il est rendu au ciel; Abdiel, qui avait été l'ami d'Abbadonna, et qui lui avait toujours conservé le souvenir le plus tendre, s'élance au-devant de lui : les deux anges s'embrassent, ils rayonnent de lumières. (1) La Messiade n'est pas sans défauts; c'est le sort de toutes les productions littéraires : on y a reconnu des longueurs; l'intérêt diminue après le dixième chant, qui est terminé par la mort du Christ; mais il n'en est pas moins vrai que cette épopée est d'un ordre supérieur : c'est peut-être le plus sublime qui ait jamais paru.

Frédéric-Théophile Klopstock naquit à Quedlinbourg en 1721. En 1750, le roi de Danemarc, Fréderic V, l'appela à Copenhague; il y vint et y demeura jusqu'en 1771, honoré de l'amitié du monarque et de son ministre, du comte de Bernstdorf. En 1771, il se retira à Hambourg, où il mourut en 1802, âgé de 79 ans. Sa mort fit couler bien

(1) Un ecclésiastique, fort orthodoxe et grand partisan du dogme de l'éternité des peines de l'enfer, après avoir lu les premiers chants de la Messiade, écrivit à Klopstock, et le pria instamment de ne pas accorder la grâce à Abbadonna, pour ne pas causer du scandale. On voit que l'immortel poète n'a pas cru devoir faire droit à cette pieuse requête.

des larmes, l'on peut dire qu'elle attrista toute l'Allemagne; ses obsèques, dont les villes de Hambourg et d'Altona firent les frais en commun, eurent un caractère vraiment national. Si la France a fait voir récemment combien elle sait honorer la mémoire d'un grand citoyen, la nation germanique a prouvé, lors de la mort de Klopstock et de Schiller, qu'elle sait honorer dignement la mémoire de ses grands poètes.

D. E. S.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LITTÉRATURE.

1. *Vermischte Schriften, etc. — Œuvres diverses d'Ernest de Houwald.* 2 *vol. in-*12. *Leipsic, chez Gæschen,* 1825. *Prix* 6 *fr.*

En signalant M. Ernest de Houwald dans notre avant dernier numéro, comme un des écrivains les plus agréables et les mieux accueillis dans les salons de l'Allemagne, nous avons promis de faire connaître quelques-uns de ses écrits à nos lecteurs. Nous venons remplir cette promesse en offrant une traduction abrégée de *Jacob Thau, le Fou de cour,* un des plus jolis contes de cet auteur, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Jacob Thau, le Fou de cour.

Dans les plaines fertiles de la Silésie, non loin de la ville de Landshut, s'élèvent les immenses bâtimens de l'ancien cloître de

Grissan. Le voyageur s'y arrête souvent pour admirer l'intérieur de la magnifique église du couvent et visiter *la chapelle des princes*, qui se trouve placée derrière le maître-autel. C'est là que le fondateur du couvent, Bolko Ier, duc de Schweidnitz, est enséveli ainsi que plusieurs de ses descendans. Le gardien fait voir aux étrangers les larges cercueils en pierre de ces augustes personnages, et entre autres monumens, une table de marbre noir, consacrée à la mémoire du dernier rejeton de cette maison. Ce prince[1], à ce que rapporte le gardien, fut tué, vers le milieu du quatorzième siècle, dans le château de Bolkenhain, dont il n'existe plus maintenant que des ruines, par le fou de la cour, Jacob Thau, qui l'atteignit imprudemment d'une pierre.

Feuilletons cependant les annales de ce tems, et voyons si ce que nous y aurons lu est fidèlement rapporté de nos jours.

Jacob Thau était le fils d'un pauvre tisserand, dont la chaumière s'élevait sur le penchant des montagnes gigantesques qui s'étendent sur les frontières de la Bohême, derrière la vallée de l'Elbe. Son père, homme pieux et paisible, aimait le travail, mais avec trop d'ardeur, car Jacob n'avait pas encore atteint sa douzième année, que déjà le vieux Thau était parvenu à terminer le tissu qui lui servit de linceuil.

Peu de jours après l'enterrement de son père, le pauvre enfant était assis un soir devant sa porte ; il plongeait ses regards humides de larmes dans la vallée, où la nuit couvrait déjà de ses ombres la tombe paternelle, tandis que la chaumière brillait encore des feux pourprés du crépuscule. Au même instant, maître Kilian Wolfsheimer descendait d'un pas rapide le sentier escarpé qui communiquait au sommet des montagnes, et, déposant à terre une caisse pleine de racines et de plantes, qu'il venait de recueillir, il lui dit :

Bon soir Jacob ! Tiens, me voilà encore une fois de retour ; ton père est sans doute à la maison ?

Hélas ! répondit douloureusement Jacob en lui tendant la main : mon père n'est plus à la maison ; il est mort.

Wolfsheimer regarda Jacob avec étonnement, et le suivit en silence dans la chaumière. C'était un chimiste qui, parcourant les montagnes une fois chaque année pour herboriser, avait l'habitude de venir passer la nuit chez les parens de Jacob et d'y prendre les petites provisions de plantes qu'ils avaient faites pour lui : il payait bien ; aussi le tisserand attendait-il chaque fois son arrivée avec impatience. Mais Jacob et sa petite sœur aimaient mieux le voir partir qu'arriver ; car il y avait dans sa personne quelque chose de sombre et de mystérieux qui effrayait ces enfans ; et même le vieux Thau, en parlant de lui, ne l'appelait jamais qu'un homme *très-savant* ; tandis qu'il avait toujours soin d'ajouter l'épithète d'*honnête* aux noms de ses autres amis.

Wolfsheimer salua la mère de Jacob en lui adressant quelques paroles de consolation, jeta un regard chagrin sur le métier autrefois occupé par Thau, et au moment où la veuve allait lui raconter la maladie et les souffrances du défunt, il la quitta brusquement pour aller chercher sa caisse ; puis se fit remettre les provisions de plantes que le défunt avait rassemblées pour lui, et s'occupa tranquillement à mettre le tout en ordre, pendant que la pauvre femme, pleurant à chaudes larmes, lui confiait ses douleurs.

Oui, j'en suis fâché pour le pauvre diable ! s'écria-t-il enfin, en l'interrompant ; car il m'a rassemblé là une précieuse collection, et a fait sécher toutes ces plantes avec beaucoup d'intelligence : il en aurait suffit d'une poignée, peut-être, pour lui sauver la vie ; mais il ne connaissait pas les puissances secrètes qui reposaient sous le même toit que lui. Telle est l'ignorance, elle périt de froid auprès du feu !

La veuve continua à lui faire part des tristes perspectives que lui offrait l'avenir. Elle-même et sa fille, disait-elle, parviendraient bien à se nourrir du produit de leurs quenouilles ; mais que deviendrait Jacob, qui, avec son père, avait perdu son instituteur et son maître, et qui, dans l'extrême solitude de leur demeure, était éloigné de toute école.

Wolfsheimer garda le silence, renferma dans sa caisse les richesses qu'il venait de mettre en ordre, jeta sur la table une récompense plus riche que d'ordinaire et demanda à souper. La veuve s'empressa de lui servir tout ce qu'elle avait chez elle; mais lorqu'elle vint à lui présenter un gâteau qui paraissait avoir été précédemment entamé, il tressaillit et s'écria:

Emportez, emportez cela! c'est le gâteau mortuaire qui a déjà servi à rassasier les fossoyeurs, j'en frémis d'effroi.

Et aussitôt il quitta la chambre, et fut s'asseoir devant la cabane sur un banc de pierre; et même, lorsque la nuit fut avancée, il ne voulut pas s'aller coucher, parce qu'il avait appris que le tisserand avait été exposé, après sa mort, dans le même appartement où était le lit qu'on lui avait préparé, près de la couchette de Jacob; il persista à veiller pendant cette courte nuit d'été, pour observer le cours des astres, disait-il.

Lorsque Jacob entra le lendemain matin dans la chambre, sa mère le pressa dans ses bras en pleurant, et lui révéla, pendant que maître Wolfsheimer déjeunait tranquillement, que ce noble ami s'était offert de l'emmener avec lui et de lui enseigner son art, proposition que dans sa pauvreté ils devaient regarder comme un grand bonheur. Se séparer de sa mère semblait, il est vrai, bien pénible au jeune homme; cependant il désirait aussi voir le monde de plus près que du haut de ses montagnes, et, pressé par les amicales sollicitations de Wolfsheimer lui-même, il y consentit enfin. Son nouveau maître insistait à partir promptement, et quelques heures après, Jacob quitta la maison paternelle avec lui.

Peu de maisons s'élevaient alors dans l'étroite vallée, où maintenant le *Queis* écumeux roule ses flots au pied des riantes habitations, qui composent le grand village de Flinsberg. C'était là que Wolfsheimer avait sa demeure. Il y possédait une grande maison en bois, noircie par la vétusté, et un jardin contigu, remarquable par le soin avec lequel il était cultivé. La porte était fermée; il y frappa à plusieurs reprises, enfin une longue et maigre femme vint lui ouvrir.

Vous voilà déjà de retour, Kilian ? Vous n'avez pas, sans doute, pu trouver le chemin sans un guide, aujourd'hui, dit-elle sévèrement, en mesurant Jacob d'un œil sombre.

Le chimiste fit rester le jeune homme devant la porte, et entra dans la maison avec elle. Une demi-heure après, elle revint seule, le considéra de la tête aux pieds, lui écarta les cheveux qui couvraient son front, lui fit subir un long interrogatoire, et finit par lui ordonner de la suivre dans la maison. Là, elle lui indiqua une petite chambre, dont il devait prendre possession, en lui disant :

J'ai consenti à te recevoir ; tu n'auras à prendre des ordres que de moi seule, à l'avenir : ne t'attaches pas autant à ce que te dira maître Kilian ; car souvent il ne sait pas ce qu'il dit. Si tu es obéissant, discret et pieux, tu t'en trouveras bien ; mais si tu montres un caractère obstiné, je saurai te faire rentrer dans le devoir.

En prononçant ces dernières paroles, elle le menaçait d'un de ses doigts longs et décharnés ; et un frisson rapide glaça le pauvre jeune homme. Il entra dans sa chambrette et se mit à pleurer ; car cette sinistre apparition ressemblait trop peu à la douce image qu'il conservait de sa mère.

Catherine, ainsi s'appelait la gouvernante de Wolfsheimer, avait l'autorité dans le ménage, et savait même se faire obéir par son maître ; cependant elle ne s'occupait, à dire vrai, que de maintenir l'ordre le plus sévère dans la maison et à rendre chacun aussi actif qu'elle même ; mais malheur à qui lui résistait sur ce point, elle l'accablait d'injures. Un vieux domestique bossu, nommé Pierre Schmoll, que le chimiste appelait son *famulus*, et une servante, tels étaient les autres commensaux de la maison.

Nous n'arrêterons pas nos lecteurs sur les premières années que Jacob passa au milieu de cette étrange famille. Les plus précieuses leçons qu'il y reçut lui furent données par Catherine, qui, malgré son caractère acariâtre, était au fond une excellente créature ; elle l'instruisit dans la crainte de Dieu et forma son cœur à l'amour du bien. Wolfsheimer, toujours sombre et mystérieux, vivait presque

constamment retiré dans son laboratoire, où son occupation favorite était de composer des poisons ; il avait coutume d'essayer leur vertu sur quelques malheureux chats que Catherine se plaisait à élever : telle était la principale cause des troubles qui s'élevaient dans le ménage. Mais, par une étrange bizarrerie, il ne pouvait supporter la vue d'un cadavre ; aussi, Catherine savait-elle tirer une prompte vengeance de la mort de ses innocentes victimes. Cette secrète horreur qu'éprouvait Wolfsheimer pour tout ce qui se trouvait sous l'influence de la mort, était tellement innée, exerçait une telle influence sur son esprit, qu'il prétendait reconnaître à la simple vue si un malade devait succomber ou guérir. Il avait la réputation d'un excellent médecin, et beaucoup de personnes avaient recours à lui ; mais dès qu'on appercevait son front se couvrir de sueur, qu'on le voyait saisir brusquement sa canne et son chapeau, c'était un signe certain qu'il n'y avait plus d'espoir et qu'il fallait préparer le cercueil. . . . .

Nous ne suivrons pas non plus notre jeune héros dans une excursion qu'il fit dans les montagnes, où il rencontra une jeune fille nommée *Cunégonde*, dont l'esprit et les grâces produisirent la plus vive impression sur son jeune cœur. Cette jeune fille paraissait être en relation avec un être surnaturel nommé *Rübezahl*, que l'on croyait être le génie des montages. Ce personnage extraordinaire apparut à Jacob à la fin de son voyage, et lui fit présent d'un anneau d'or. . . . .

Peu de tems après le retour de Jacob, le vieux domestique, Pierre Schmoll, revint aussi d'une tournée lointaine qu'il avait été faire dans une autre partie du pays, pour y débiter des médicamens. Parmi les nombreuses nouvelles que Pierre Schmoll rapporta de son voyage, celle qui attira surtout l'attention de la famille fut la suivante : . . . .

Une grande mésintelligence s'était élevée depuis quelques tems à la cour de Schweidnitz, entre le prince héréditaire Boleslas et ses augustes parens. On prétendait faire épouser au jeune Boleslas une princesse étrangère ; mais il n'y voulait pas consentir, parce qu'il

aimait la fille d'un gentilhomme, et qu'il lui destinait l'honneur de l'accompagner un jour sur le trône. Le chevalier Lothaire de S* tenait un rang élevé à la cour du duc de Schweidnitz, et avait trop d'orgueil pour regarder comme impossible l'union du jeune prince avec sa fille, qui passait pour la plus belle et la plus sage de tout le pays. Mais la vieille duchesse, qui s'opposait le plus opiniâtrement aux amours de son fils, parvint bientôt à obtenir une terrible victoire. Elle chargea le chevalier Lothaire d'une mission fort honorable en apparence, auprès d'une cour à laquelle elle était alliée par le sang. Mais le chevalier ne revint plus, et peu de tems après, sa jolie fille disparut également. — Dès que les premiers orages de la douleur furent appaisés dans l'âme du jeune prince, et qu'on le crut disposé enfin à céder à la volonté de ses parens, il reçut l'ordre de se rendre à la cour d'Autriche, pour y voir la fille de l'archiduc Léopold, nommée Agnès, dont la rare beauté était vantée partout et qu'on lui avait destinée pour épouse.

Boleslas partit accompagné d'une suite peu nombreuse. Peu de tems après le vieux duc tomba dangereusement malade, et la présence du jeune prince paraissant nécessaire, on voulut le rappeler de la cour d'Autriche; mais quel étonnement! lorsqu'on reçut la nouvelle qu'il n'y était pas encore arrivé. Pierre Schmoll se trouvait précisément dans la résidence, au moment où l'on expédiait des courriers de toutes parts pour découvrir la retraite du prince.

Il n'était pas loin, sans doute! dit Wolfsheimer en comprimant un sourire; car, de son propre mouvement, il est déjà de retour dans la résidence.

Au bout de quelques jours, Jacob reçut de nouveau l'ordre d'aller herboriser, mais de ne pas trop s'éloigner et de revenir le troisième jour. A peine Jacob fut-il hors de la maison, qu'il courut au village qu'habitait Cunégonde. — Elle n'y était plus. Il parcourut les montagnes au milieu desquelles *Rübezahl* lui avait apparut; il les fit retentir des accens de son chalumeau. — *Rübezahl* ne parut pas. Le cœur rempli de tristes pensées, il se hâta de retourner au plus vite à la maison. A son arrivée il trouva la

porte de derrière du jardin ouverte : il y entra et fut se reposer à l'ombre ; car il voulait attendre que le ciel fut enveloppé des voiles du soir, avant de se montrer dans l'habitation. Aussitôt il apperçut le chimiste, accompagné d'un étranger couvert d'un vêtement gris, venir prendre place non loin de lui. Jacob fut effrayé de voir de si près ce sinistre étranger aux traits pâles et alongés. L'entretien était vif, et il entendit la conversation suivante :

Mon ami, nous sommes convenus de tout maintenant, disait l'homme gris, en pressant affectueusement la main de Wolfsheimer, excepté du moment. Vous sentez que la chose est pressée. — La jeune fille peut se rétablir d'ici à quelques jours, et alors elle n'aura plus besoin de médecin. Je vais donc prendre mes mesures de manière que l'on vous fasse chercher dès demain.

Non pas demain, répondit Wolfsheimer, en fronçant les sourcils et en les baissant vers la terre : c'est trop tôt ; cela m'est impossible.

L'homme gris. Et la raison ! Vous avez, sans doute, encore quelque provision en réserve ? — Un homme prudent garde toujours quelque chose pour les cas imprévus !

Wolfsheimer. Ce n'est pas tout-à-fait cela ! mais je suis devenu prudent. Ce qu'un grand seigneur paye aujourd'hui au poids de l'or, demain la potence en est le prix : aussi, ne veux-je pas me compromettre ; mais vos ordres seront toujours exécutées ! j'ai trouvé un expédient.

L'homme gris. Et lequel ? — Ne faillira-t-il pas ?

Wolfsheimer se rapprocha de l'homme gris et le fixa d'un air malin, puis lui dit, à voix basse : J'ai élevé, dans ma maison, un jeune gaillard qui pourrait, sans doute, me devenir utile par la suite ; mais je n'en fait pas grand cas : vous comprenez ?

L'homme gris. Pas encore, mon prudent ami, pas encore ; expliquez-vous un peu mieux !

Wolfsheimer. Ecoutez donc. On enverra vers moi, et l'on réclamera mes secours pour la malade. Je promets d'abord de venir ;

mais je finis par m'excuser, et je ne viens pas. J'envois à ma place Jacob au couvent avec la caisse de médicamens, et lui indique soigneusement le remède qu'il devra donner à la jeune demoiselle. — Puis arrive que pourra; qu'on s'en prenne à qui l'on voudra, je dirai : le jeune sot s'est trompé; qu'en puis-je? saisissez-vous de lui, pendez-le, ce ne sera qu'un mauvais drôle de moins, et nous serons tous deux innocens.

L'homme gris. Parfaitement imaginé! Faites donc! mais débarassez-vous ensuite du jeune drôle; il vous ferait perdre vos pratiques!

Wolfsheimer. Il n'est pas actuellement à la maison; je l'ai envoyé au-dehors pour que votre visite ne soit pas remarquée. Il reviendra sans doute demain, vous ne pourrez donc envoyer chez moi qu'après-demain.

L'homme gris. Alors, c'est convenu, mon ami, adieu!

Ils se levèrent et s'embrassèrent. Wolfsheimer fit sortir l'étranger par la porte de derrière du jardin, et rentra ensuite chez lui.

Le premier mouvement de Jacob fut de fuir aussitôt et pour toujours cette abominable demeure. Mais quoi! quitter Catherine, celle qui avait entouré sa jeunesse de soins véritablement maternels, sans lui dire adieu, sans lui ouvrir son cœur! Il ne pouvait y songer sans remords. Il se résolut donc à rentrer à la maison. Mais, pâle et chancelant, il eut peine à regagner sa chambre; c'est là que pendant la nuit, il raconta à Catherine, qui était montée auprès de lui, l'effroyable entretien qu'il avait entendu.

Catherine, de son côté, avait également surpris quelques mots d'une autre conversation entre Wolfsheimer et l'étranger, et avait parfaitement compris qu'il était question du prince Bolesias et de son amante. Le prince, au lieu de se rendre à la cour d'Autriche, suivant l'ordre de ses parens, était parvenu à retrouver son amie, que la duchesse avait fait éloigner secrètement, et avait long-tems vécu caché non loin de sa retraite; mais à la nouvelle de la maladie, dont son père était atteint, il avait reparu à la cour. Là des scènes très-violentes s'étaient renouvelées; et la du-

chesse, ayant fini par déclarer à son fils que son amante était déjà saisie et renfermée dans un cloître, le prince avait, dit-on, fait le serment de la considérer toujours comme sa fiancée, et de ne pas se marier tant qu'elle vivrait.

Comprends-tu bien maintenant, continua Catherine? La pauvre enfant est sans doute tombée malade de douleur dans le couvent où on la tient emprisonnée, et ils veulent l'empoisonner pour délier le prince de son serment. Mais ils n'y réussiront pas! Prends courage, mon fils! Il te faut lutter contre le démon!

Catherine avait été l'amie d'enfance de l'abbesse du couvent, qui, en se séparant du monde, lui avait fait présent d'un petit crucifix d'argent, comme un gage de son éternelle amitié. Elle le remit à Jacob, qui devait s'en servir pour obtenir un entretien secret avec l'abbesse, et alors lui découvrir tout ce qu'il savait de l'odieux complot tramé contre la jeune fille, dont le sort serait alors remis entre ses mains.

Le lendemain, Wolfsheimer reçut en effet un exprès du couvent, qui réclamait ses secours pour une jeune nonne qui était dangereusement malade. Wolfsheimer promit de venir; mais aussitôt que le messager fut parti, il prétexta des affaires pressantes, et chargea Jacob, comme à regret, d'aller au couvent à sa place; il lui remit sa caisse de médicamens, et lui désigna la phiole dont il devait faire usage, en lui recommandant d'avoir garde de se tromper.

Jacob arriva au couvent, et après avoir remis à la portière une lettre par laquelle Wolfsheimer s'excusait de ne pouvoir venir lui-même, il fut introduit dans la chambre de la malade.

Mais quelle figure pâle, abattue, s'offrit à ses regards? — c'était celle de Cunégonde, la vierge des montagnes! Elle le reconnu aussitôt, le salua amicalement et l'appela par son nom! Mais il était incapable de répondre, cette contenance assurée qu'il était si péniblement parvenu à feindre, l'avait subitement abandonné; l'idée que c'était là l'intéressante victime à laquelle on avait voulu qu'il présentât le poison, et qu'elle était la bien-aimée du prince, lui avait brisé le cœur et glacé le sang. Il

porta précipitamment la main sur ses yeux et se mit à pleurer amèrement. L'abbesse étonnée lui commanda de s'expliquer ; alors il sorti le crucifix de son sein, le lui présenta et lui dit :

Vénérable dame, vous souvenez-vous encore de celle à qui vous avez fait ce présent ?

Comment pourrais-je l'oublier, répondit-elle, je le donnai à la première amie de ma jeunesse, à Catherine, en lui faisant mes adieux.

Elle est ma seconde mère ! poursuivit Jacob : au nom de l'amitié que vous lui avez jurée, au nom de cette image du Christ, je vous conjure de m'accorder un entretien particulier, avant que de me faire ouvrir la caisse dont je suis porteur.

La respectable abbesse s'empressa d'accorder à Jacob la faveur qu'il demandait, et fut terrifiée des révélations qu'il lui fit. Après s'être recueillie longuement, elle le quitta et se rendit auprès de Cunégonde. Quelques tems après elle fit rappeler notre jeune héros, et lui dit :

Oui mon fils, tu m'as dis vrai ! Il y a une heure que le confesseur de la duchesse m'a quittée ; il est venu s'informer de la santé de Cunégonde, et m'a apporté l'ordre formel d'avoir recours aux soins de Wolfsheimer, et d'avoir une entière confiance dans les médicamens qu'il prescrirait ; que cependant, si les efforts de l'art étaient impuissans et la mort inexorable, il faudrait, pour éviter l'éclat, bien se garder d'exposer le corps, mais l'enfermer aussitôt dans le cercueil et se hâter de l'ensevelir. — Tu conçois donc qu'il n'y a pas un instant à perdre. L'église aurait assez de pouvoir, sans doute, pour défendre la pauvre enfant contre un pareil assassinat ; mais il ne convient pas à ce paisible cloître d'entrer en lutte avec la famille du souverain, d'autant plus que le mariage du prince avec une archiduchesse d'Autriche comblerait notre pays de prospérités ; mais, d'un autre côté, le prince a fait le serment de ne pas se marier tant que Cunégonde vivrait, il faut donc qu'elle meure pour lui.

Qu'elle meure ! s'écria Jacob, que Cunégonde meure ? — N'avez-vous pas trouvé d'autre expédient ?

Elle ne mourra que pour le prince ! continua l'abbesse, et il sera ainsi dégagé de son serment. Je répandrai le bruit de sa mort et ferai inhumer un cercueil vide, tandis qu'elle s'enfuira secrètement avec toi.

Cunégonde parut en ce moment et lui dit : Oui, je me fie à toi ! mon cœur me dit que je puis compter sur ta fidélité et que tu ne me trahiras pas ; je serai ta sœur, tu me consoleras !

Comment dire la brûlante émotion qui agita tout à coup le sein du jeune homme ? Sauver Cunégonde, exposer sa vie pour elle ! — Ses espérances n'avaient point osé s'élever jusque là.

On convint que Jacob fuirait dans la nuit même avec Cunégonde, et l'emmènerait chez sa mère. Leur chaumière était située, comme nous l'avons dit, au-delà des frontières de la Bohême, et dans une position si solitaire, si retirée du monde, que la jeune fugitive y pouvait facilement échapper à tous les yeux. Elle devait désormais passer pour une sœur de Jacob et faire partie de sa famille, dont il garantissait la discrétion.

Au moment du départ, Cunégonde promit solennellement à l'abbesse de renoncer au prince pour toujours et de ne jamais l'instruire de ce qui s'était passé.

Après plusieurs journées d'une route pénible, ils arrivèrent enfin à la chaumière, et Jacob remit entre les mains de sa mère et de sa sœur la jeune fille confiée à sa garde ; il les instruisit de tout ce qu'elles devaient savoir et se hâta de revenir sur ses pas.

Dieu soit loué ! dit l'abbesse, en le revoyant. Quitte maintenant, mon fils, la maison de Wolfsheimer, et retourne auprès de ta mère. Dis à Cunégonde que lorsqu'elle sera oubliée du monde et délivrée de son amour terrestre, elle me trouvera toujours prête à lui offrir un asile dans ce couvent et à la fiancer avec le ciel.

Jacob parvint facilement à se dégager du service de Wolfsheimer ; il raconta à la vieille Catherine quel succès avait eu la généreuse entreprise qu'elle lui avait inspirée, reçut sa bénédiction et se sépara d'elle les yeux humides de larmes. — Mais l'amour déroulait ses plus riantes espérances devant Jacob, et bientôt il fut de retour au sein de sa famille.

La nouvelle de la mort de Canégonde ne tarda pas à parvenir au prince Boleslas; il lut lui-même la lettre que l'abbesse écrivit à sa mère à ce sujet; comment, d'ailleurs, aurait-il pu en douter, puisque ses parens qui jusque là n'avaient cessé de le traiter avec dureté, s'empressaient maintenant de lui prodiguer leur amour et leurs consolations. Il prit des vêtemens de deuil comme s'il venait de perdre une épouse, et sembla vouloir fermer son cœur à toutes les joies de ce monde.

Cependant et bien qu'autrefois il eût opposé la plus vive opiniâtreté à la volonté de ses parens, il ne put à la fin résister à leurs caresses et à leurs pressantes sollicitations; et il consentit, au bout de quelques mois, à aller visiter la cour d'Autriche.

Agnès, fille de l'archiduc Léopold III, fit un impression très-favorable sur l'âme mélancolique du prince. Elle avait entendu parler de l'infortune de ses premiers amours; touchée du profond chagrin qui le dominait, elle lui témoigna le plus vif intérêt. Elle ne connaissait pas le projet que l'on avait de la marier avec lui, et sa conduite à son égard n'en était que moins apprêtée. Boleslas conçut une haute estime pour elle, et quitta enfin la cour d'Autriche, décidé à ne choisir qu'Agnès pour sa compagne, si jamais les intérêts de sa maison exigeaient qu'il se mariât. Peu de mois après, l'heureuse nouvelle se répandit dans le duché que le prince Boleslas était fiancé avec la jeune archiduchesse d'Autriche; elle parvint aussi jusque dans la retraite solitaire de Canégonde. — Ah! certes, elle se demanda pourquoi elle avait fui devant la mort, et s'il ne serait pas plus heureux que son cœur brûlant eut cessé de palpiter? — Sans doute, elle vivait entourée de la tendresse et des soins de la mère et de la sœur de Jacob, et avait entièrement adopté la simplicité de leurs habitudes; sans doute, l'innocent et silencieux amour du jeune homme veillait sur elle comme un génie tutélaire, et ne reculait devant aucun sacrifice pour aller au-devant de ses moindres désirs, et cependant, son âme n'était accessible qu'à l'image de celui qu'elle ne devait plus revoir; sans cesse elle parcourait le sommet des

montagnes, cherchant de ses regards, dans l'horizon lointain, les lieux qu'habitait le bien-aimé. — La nouvelle de ses fiançailles lui fit éprouver une violente commotion.

Maintenant, dit-elle, je vais bientôt retourner auprès de ma pieuse mère, la respectable abbesse; car maintenant il a rempli les vœux de son pays et m'a oubliée!

Elle voulait que Jacob se rendît de suite au couvent pour y préparer son retour. Cependant, les pressantes représentations qu'il lui fit sur le danger qu'il y aurait encore pour l'abbesse à la recevoir, ses tendres et douloureuses supplications jointes aux instances de sa mère et de sa sœur, la déterminèrent enfin à rester avec eux. (*La suite au numéro prochain.*)

2. *Bonner Bruchstücke vom Otfrid, nebst anderen deutschen Sprachdenkmaelern, herausgegeben durch H. Hoffmann. — Fragmens d'Otfrid, joins à quelques autres documens sur la langue allemande, publiés par H. Hoffmann. Bonn,* 1821. 12 *pages d'introduction,* 23 *pages de texte, avec un* fac simile.

Au neuvième siècle, tems auquel le moine Otfrid, bénédictin à Wissembourg, en Alsace, composa sa paraphrase poétique des *Quatre Evangiles* (1), le dialecte des Francs était encore une langue inculte, et négligée (2) même par ceux qui s'en servaient. Rarement on l'employait dans le langage écrit; l'étude de la langue latine l'avait emporté sur toutes les autres. Néanmoins Otfrid ne recula pas devant les nombreuses difficultés, que rencontre toujours quiconque veut s'ouvrir une carrière nouvelle : connaissant parfaitement les préjugés que ses contemporains avaient contre leur propre langue, et ignorant le peu d'écrits en langue allemande qui exis-

(1) Intitulée : *Volumen Evangeliorum.*

(2) Dans l'épître dédicatoire adressée à Liutbert, archevêque de Mayence, il dit: *Lingua hæc enim velut agrestis habetur...* Edition de Schilter, dans son Thesaur. antiq. Teuton., p. 11.

taient alors (1), il composa son ouvrage, guidé par le pieux désir de remplacer les chansons indécentes qui, alors, étaient répandues parmi le peuple. (2)

Il est vrai que, sous le rapport de la poésie, l'ouvrage d'Otfrid est tout-à-fait insignifiant : ce n'est, comme dit un célèbre critique allemand (3), que de la prose rimée. C'était plutôt le but religieux et l'exactitude de la traduction que l'agrément des idées et l'élégance de l'expression que l'auteur avait en vue. Néanmoins Otfrid n'était pas sans verve poétique : le passage suivant, qui se trouve en tête du dernier chapitre de son ouvrage, en peut servir de preuve :

Selben Christes stiuru
Joh sinera ginadu
Bin nu zi thiu gifiérit
Zi stade hiar gimieret
Bin nu mines Wortes
Gikerit Heimortes.
Joh will es duan nu enti
Mit thiu ih fuar ferienti.
Nu will ih thes giflazan
Then Segal nitharlazan
Thaz iu thes stades feste
Min ruader nu gireste.

« C'est ainsi que j'ai marché sous les auspices du Christ, me
» voici poussé dans le port. Ma mission est achevée : je rentre
» dans mes foyers, et mets fin aux travaux qui m'occupaient
» tant que j'étais en mer. Je vais baisser la voile, et ferai reposer
» ma nacelle dans le port protecteur. »

C'est ainsi que l'Arioste annonce la fin de sa fameuse épopée

(1) *Dum a propriis nec* scriptura, *nec arte aliquâ ullis est temporibus* expolita..., p. 12.

(2) Page 10.

(3) Bouterweck, *Geschichte der Poesie und Beredsamkeit.* Th. IX, p. 76.

de. Roland furieux (*Orlando furioso*), lorsqu'en commençant le 46ᵉ chant, il s'écrie :

Or, se mi mostra la mia carta il vero,
Non e lontano a discoprirsi il porto;
Si che nel lito i voti scoglier spero
A chi nel mar per tanta via m'ha scorto;
Ove, o di non tornar col legno intero,
O d'errar sempre ebbi già il viso smorto;
Ma mi par diveder, ma veggo certo
Veggo la terra, e veggo il lito aperto.

Les fragmens que nous venons d'annoncer ont été découverts par M. Hoffmann, dans la bibliothèque de l'université de Bonn. Ils sont écrits sur parchemin; les caractères en sont très-beaux, ce qui distingue particulièrement la plupart des manuscrits du dixième siècle, de ceux qui appartiennent aux époques postérieures. Ces précieux restes étaient collés sur l'intérieur de la couverture d'un exemplaire des ouvrages de Thomas d'Aquin. Le texte diffère en plusieurs endroits de celui que Schilter a donné dans sa collection des anciens monumens de la langue allemande : les variantes ont été indiquées au bas du texte.

Ce petit ouvrage est donc un document d'un grand intérêt pour l'histoire critique du texte d'un des monumens les plus importans de l'ancienne langue allemande, et M. Hoffmann, par cette publication, s'est placé sur le même rang que Flacius (1), Stade (2), Schilter (3) et Oberlin (4), qui, avant lui, s'étaient occupés du même travail avec beaucoup de succès. (5)

---

(1) Ce savant publia le premier ce livre d'Evangiles. Bâle, 1571. in-8. Cette édition est extrêmement rare.

(2) *D. d. Stade specimen lectionum antiquar. Francicar. ex Otfridi libr. evang. Siadæ* 1708. 4, *Miscell. Lips. v.* 56 — 66.

(3) Schilter en donna une nouvelle édition, comparée sur des manuscrits, dans son célèbre *Thesaurus antiquitatum Teutoniar.* T. I. Ulm, 1727. Fol.

(4) *Alsatia litterata sub Germanis.*

(5) On trouve le recueil de toutes les notions historiques sur Otfrid dans le *Dictionnaire bibliographique d'Ebert.* T. II, p. 253.

3. *Die Æschylische Trilogie, Prometheus, etc.* — *Prométhée, Trilogie d'Eschyle et mystères des Cabires dans l'île de Lemnos, accompagnés de considérations sur la Trilogie d'Eschyle en générale, par Fréderic-Théoph. Welker, professeur et bibliothécaire en chef à l'université de Bonn. Darmstadt*, 1824. 113 *pages in-8; avec une planche.*

(Article traduit des annonces littéraires de Gœttingue.)

Le but principal de cet ouvrage intéressant et rempli de connaissances profondes, est de développer les principes de l'art dramatique dans la combinaison des tragédies du poète grec. Ce sont plusieurs dissertations séparées sur l'histoire, la mythologie et l'art dramatique, mais qui toutes tendent au but que nous venons d'indiquer. La première partie traite spécialement du Prométhée d'Eschyle et des questions qui s'y rattachent; la seconde développe les principes qui constituent en général le caractère des trilogies de ce poète. C'est la partie générale de l'ouvrage; car l'auteur y développe les lois générales, résultant de l'analyse de Prométhée. Les chapitres qui composent cette première partie ont les titres suivans: Prométhée, qui dérobe le feu; Prométhée enchaîné; Prométhée délivré; Aperçu général de ces différens poëmes; Signification de la trilogie; de Zeus, tel qu'il est représenté dans Prométhée enchaîné, et des rapports entre le poète et la religion nationale; des commentaires sur Prométhée; de l'époque où le poète a écrit ses tragédies; de la satire intitulée Prométhée; et enfin des fragmens d'Eschyle. M. Welker croit que le poète grec avait l'intention de composer un seul drame, divisé en trois parties indépendantes les unes des autres jusqu'à un certain point, et qui eussent cependant un lien commun et embrassassent Prométhée enlevant le feu, πυρφορος, enchaîné, δεσμωτης et délivré, λυομενος. La difficulté est de prouver l'existence de la première de ces tragédies; car, quoique

les anciens parlent d'une pièce de ce nom, les indiees qu'ils nous en donnent sont si faibles, que plusieurs savans ont pensé que la dénomination de πυρφόρος est synonyme de πυρκαεύς, drame satyrique, qui fut représenté à la même époque que Phinéas, les Perses, et Glaukos Poutios. M. Welker nie cette identité; il soutient que Prométhée πυρκαεύς (allumant le feu) se rapporte aux fêtes de Prométhée que l'on célébrait à Athènes, et dans lesquelles on portait des flambeaux depuis l'autel de Prométhée dans l'académie, jusque dans l'enceinte de la ville, et qu'il est même question de ces flambeaux dans les fragmens de cette pièce qui sont parvenus jusqu'à nous. Il en conclut que les deux drames étaient différens. D'ailleurs, comme l'a déjà remarqué le judicieux critique Hemsterhuys, les différentes significations des noms πυρφόρος, qui enlève le feu, et πυρκαεύς, qui allume le feu, doivent conduire à l'opinion qu'il y avait aussi eu deux pièces différentes. La dénomination πυρφόρος est exclusivement attribuée à Prométhée, et ne peut pas se rapporter à ceux qui portaient des flambeaux dans la fête athénienne.

A ces argumens M. Welker en ajoute un troisième, qui est fondé sur la nécessité de rétablir la fable dans tout son ensemble, ce qui n'a lieu qu'autant que le πυρφόρος est placé à la tête des deux autres tragédies. Ces deux pièces sont étroitement liées entre elles; l'une est, pour ainsi dire, la base de l'autre. Jupiter prévoit la fin de sa puissance, s'il consent au mariage qui doit donner naissance à un fils plus grand et plus puissant que son père, et appelé par le destin à détruire le trône du souverain des dieux. Le secret est connu de Prométhée; et Zeus, qui a besoin de ce demi-dieu, cherche à adoucir sa colère, et, comme il est dit dans la tragédie, il s'avance à la rencontre de celui qui vient au-devant de lui. C'est là que commence la fable de la troisième tragédie. Nous voyons Prométhée tiré du Tartare, et enchaîné sur le rocher, où l'aigle le déchire, ainsi que l'avait annoncé la fin de Prométhée enchaîné. Zeus, qui veut se servir du demi-dieu, l'a rendu à la lumière, et l'opiniâtreté de Promothée commence à fléchir; il est prêt à

se soumettre à la puissance souveraine. Les Titans, qui forment le chœur et qui ouvrent la pièce, étaient avec Prométhée dans le Tartare : la clémence de Zeus s'est aussi étendue sur eux en améliorant leur sort. Hermès s'approche du malheureux et lui apporte de nouvelles propositions de la part de Jupiter. C'est le même rôle qu'il a joué dans la tragédie précédente. On voit également arriver Héraclès, qui doit tuer l'aigle, et cette action a été aussi annoncée dans Prométhée enchaîné. Avant d'exécuter son projet, il s'entretient avec Prométhée, qui lui expose les services qu'il a rendus aux hommes, et lui montre, en termes prophétiques, la carrière qui lui reste encore à parcourir. C'était à peu près sur le même sujet que l'infortuné s'était entretenu avec Jo, dans l'autre tragédie.

Enfin, dans le troisième acte, Héraclès tue l'aigle et délivre Prométhée, en mettant à sa place l'immortel Chiron, qui doit souffrir pour lui; car il a été dit, dans Prométhée enchaîné, qu'un dieu le remplacerait dans sa punition. L'auteur s'appuie d'un passage d'Apollodore pour prouver que ce remplaçant doit être Chiron. Zeus impose à Prométhée le devoir de porter, comme une preuve de sa punition, et de son repentir, une couronne de branches du lygos, un anneau de fer, qui a peut-être la même signification. Alors Prométhée révèle le secret qu'il importe à Jupiter de connaître. La dernière scène n'appartient pas à cette fable; le poète a voulu terminer le drame par une scène éclatante, et telle est l'annonce des noces de Pélée, auxquelles le demi-dieu doit assister. Cette hypothèse de M. Welker est fondée sur des combinaisons judicieuses; car rien ne l'indique dans la tragédie.

Nous avons rapporté les opinions de l'auteur avec quelque étendue, pour montrer avec quelle pénétration il a su saisir les points de contact de ces deux drames. Quand on étudie ses argumens avec soin, il est difficile de ne pas se ranger à son opinion. Après avoir établi les rapports qui existent entre Prométhée enchaîné et délivré, M. Welker continue son argumentation. L'antiquité, dit-il, ne connaissait aucune dilogie, aucun drame composé de deux parties, et

d'ailleurs ces deux tragédies semblent nécessairement en exiger une troisième. L'auteur prouve sa proposition surtout par le second poëme Prométhée enchaîné ; qui est le seul que nous ayons en entier ; il examine si les élémens qu'on y rencontre repoussent ou favorisent son hypothèse. Il est à regretter qu'il ne soit pas entré ici dans les mêmes détails que précédemment ; car de semblables développemens sont trop essentiels pour les négliger. Nous allons réunir cependant ses principaux raisonnemens. Dans Prométhée enchaîné, on apprend que l'enlèvement du feu est la cause principale de sa punition (vers. 7 et suiv., 109 et suiv.). Mais, pourquoi Prométhée n'aurait-il pas ajouté la narration de cette entreprise? le fait le plus important, l'action qui jouissait d'une si grande célébrité, n'aurait-elle pas méritée d'être représentée par le poete, qui d'ailleurs s'est arrêté à tant d'autres faits moins importans? La question n'est suffisamment résolue que dans le cas où cet événement aurait été représenté dans un drame précédent. On pourrait objecter que dans Prométhée enchaîné il est encore question de plusieurs autres bienfaits rendus au genre humain, sans que le poete ait fait entrer leur histoire dans sa pièce. L'auteur répond à cette objection par le raisonnement suivant : Prométhée, pour prouver l'injustice et la cruauté de sa punition, expose tous les services qu'il a rendus au genre humain ; il entre dans le détail de tout ce qu'il a fait pour s'opposer au projet de Zeus, qui avait résolu la destruction de la race humaine ; il raconte qu'il a sauvé les hommes, et que pour les délivrer de l'anxiété produite par la vue de la mort, il avait placé dans leur cœur l'espérance, qui les rend aveugles. Mais tout n'était pas fait, les hommes n'étaient pas encore élevés au-dessus des animaux, ils ne possédaient pas les moyens de se civiliser et de développer leurs facultés intellectuelles. Le seul moyen qui pût les conduire à ce but était le feu, par lequel ils s'instruisent et se perfectionnent dans les arts. Prométhée revient plusieurs fois à cette idée que le feu est la source et le principe des arts, et que ce ne fut qu'à l'aide de cet élément que le développement de l'esprit humain avait été possible. Cependant il n'abandonna ce perfec-

tionnement ni au tems, ni au hazard, il montra lui-même l'usage du feu, son application aux arts, et il enseigna les arts et les sciences, l'architecture, l'astronomie, l'écriture, les moyens d'apprivoiser les animaux, les sciences nautiques, la médecine, la devination et la métallurgie. Toutes ces connaissances reposaient sur l'usage du feu, et étaient le résultat de son enlèvement; c'était le complément du présent du παντεχνον πυρ. Cet enlèvement n'était pas un fait isolé, indépendant de toutes les autres circonstances de la fable; au contraire, c'est l'anneau auquel se rattachent toutes les autres parties, et on peut dire que c'est pour ce fait seul que Prométhée a été puni: c'est le crime auquel tient toute la fable. La combinaison de la première scène, qui représente l'enchaînement de Prométhée, vient à l'appui de ces considérations. Elle paraît pénible, incomplète quand elle est isolée de l'enlèvement, quand elle ne reçoit pas une signification intéressante dans le πυρφορος, qui a précédé.

Cependant, bien que tout ce qui vient d'être dit soit une présomption de l'existence de la trilogie, tout n'est pas encore éclairci et il reste des doutes : il faut encore prouver que la marche de cette première tragédie, qui n'existe que par hypothèse, s'accorde avec Prométhée enchaîné, de même que ce drame se lie à Prométhée délivré. Cette partie de la discussion doit être la plus difficile, parce que nous ne possédons pas de renseignemens sur le πυρφορος. Il faut d'abord rétablir cette tragédie, la recomposer, et en retrouver les différentes parties dans les deux pièces qui nous ont été conservées. C'est ce que M. Welker a fait, et nous allons mettre nos lecteurs à même de décider si cette invention est en harmonie avec le génie et les compositions d'Eschyle. M. Welker place la scène dans l'île de Lemnos qui, n'étant pas habitée par des hommes, était du domaine des dieux (*furtum Lemnium*), suivant les traditions antiques.

C'est là que Prométhée enlève du foyer d'Héphæstos, au pied du volcan de Mosyhlos, l'étincelle, qu'il renferme dans une branche. Héphæstos et les trois Cabires de Lemnos sont les témoins silen-

cieux de cette action, qui forme la première partie du drame. Selon la manière du poète grec, l'action ne marche pas dans la partie suivante, et M. Welker y place des entretiens de Prométhée avec Héphæstos, dans lesquels il se plaint de la tyrannie de Zeus, et expose la nécessité de civiliser le genre humain par le secours des arts exercés par Héphæstos, et que Prométhée se propose d'enseigner aux hommes. Enfin, la troisième et dernière partie représente les noces de Prométhée et de Hésione, que le demi-dieu conduit dans sa demeure. L'auteur puise ce dernier fait dans un passage du second drame, où le chœur des Océanides dit, qu'il chante maintenant des hymnes différens de ceux qu'il avait récités devant la couche nuptiale de Prométhée et d'Hésione. M. Welker soutient que ces paroles seraient tout-à-fait déplacées, si ce fait nouveau et rarement rappelé dans les traditions antiques, n'avait pas été exposé dans un drame précédent. Le même fait le porte à supposer que le chœur, dans Prométhée enlevant le feu, était formé par les Océanides, comme dans Prométhée enchaîné. Tout en rendant hommage au goût et aux connaissances profondes qui ont présidé à la création de ce nouveau drame, nous devons cependant regretter que l'auteur ne l'ait pas mieux soutenue, en entrant plus dans les détails, et en développant les rapports entre cette première tragédie et Prométhée enchaîné. C'est ainsi qu'on pourrait lui objecter encore qu'il y a une répétition quand le demi-dieu enchaîné, en nommant les arts qu'il veut enseigner aux hommes, s'étend de nouveau sur l'état barbare du genre humain, dont il aurat déjà été question dans Prométhée *πυρφορος*. Peut-être, ce projet d'enseignement n'a-t-il été qu'annoncé dans le premier drame, et Prométhée ne s'est-il entretenu avec Vulcain que de la force du feu en général, et de son influence sur les arts. D'ailleurs, on peut croire que le génie du poète grec aura bien trouvé le moyen d'éviter cette répétition : de même que Prométhée, dans la dernière tragédie, raconte à Héphæstos plusieurs choses dont il a déjà été question dans Prométhée enchaîné.

Une seconde objection pourrait être puisée dans l'ignorance ab-

solue où paraît être le chœur qui, étant le même dans les deux premiers drames, demande encore dans le second à Prométhée la cause de ses malheurs, et exprime même quelque étonnement quand le demi-dieu lui dit qu'il a été puni pour avoir livré le feu aux hommes, étonnement qui semble indiquer que le chœur ignorait entièrement ce fait. L'auteur répondra peut-être à cette objection que le chœur dans la première tragédie, tout en apprenant l'enlèvement du feu et l'action criminelle de Prométhée, ne s'attendait pas à la sévérité extrême de sa punition, et que, dans la seconde partie, son étonnement ne porte que sur cet objet. La seconde question des Océanides pourrait également se rapporter à l'exécution du projet de Prométhée. Mais il y a trop d'art dans cette défense ; elle n'est pas fondée sur les expressions du chœur, dont la désapprobation est précise dans la seconde tragédie, quand il dit : *ουχ ὁρας ὁτι ἡμαρτες*, etc., n'as-tu pas vu que tu faisais mal ? D'ailleurs, l'arrangement de l'autre phrase : *και φλογωπον πυρ ἐχουσι ἐφημεροι*, n'admet pas l'interprétation donnée par l'auteur.

Il résulte de cet extrait de l'ouvrage de M. Welker que l'auteur a pénétré, plus que tous les autres savans qui ont traité cette matière avant lui, dans l'arrangement et l'économie de la fable, et qu'il a du moins le mérite d'avoir donné une idée claire et précise des proportions qui existent entre les différentes parties qui composent cette tragédie. Il nous a mis à même de balancer les argumens qui peuvent être présentés pour et contre cette trilogie.

Nous passons maintenant à la seconde partie de l'ouvrage. L'auteur commence par établir en principe que les trilogies ont été la forme générale des tragédies d'Eschyle. Il définit la trilogie non pas comme une succession de trois drames qui n'ont entre eux que des rapports extérieurs, mais comme une série de tragédies liées par des rapports intérieurs qui, ne formant, pour ainsi dire, que trois actes d'un seul tout, sont entre eux comme la thèse, l'antithèse et la médiation (*Vermittelung*), ou comme la cause, la lutte et l'accommodement (*Anlass, Kampf, Schlich-*

tung), de telle sorte que la première partie renfermait l'exposition, la seconde le nœud et la troisième le dénouement. C'est dans le second drame que l'intérêt dramatique est excité au plus haut degré; la pièce intermédiaire produit la plus grande sensation, elle représente les plus grands faits et les plus fortes passions. Dans le troisième, l'idée est conduite à son développement et tout rentre dans le repos, et l'équilibre naturel est rétabli. Cette trinité est fondée sur les lois générales du monde comme sur la nature de l'homme, et se trouve souvent exprimée dans les mythes et dans les poésies. Eschyle est cependant le premier qui ait divisé la tragédie en trois parties; la force et l'élévation de son génie ont suffit à cette invention grande et hardie. Il est le créateur de cette méthode, qu'il a puisée dans l'antique Epos et dans les grandes sphères mythiques (*Mythenkreise*), en imitant, dans ses ouvrages dramatiques, les anciennes poésies épiques, dont il a mis les différens sujets en action dans ses tragédies. Les compositions d'Eschyle diffèrent de l'épopée en ce que cette dernière peint une action non interrompue, une série de faits qui participe au caractère de l'histoire; tandis qu'Eschyle sépare les faits, et forme des groupes plus isolés en abandonnant à la réflexion et à l'imagination de chercher les points intermédiaires. Peu importe l'intervalle qui sépare ces différens groupes, l'imagination peut avec facilité les représenter plus courts ou plus longs, et l'art ne doit juger que la vérité des rapports entre les différentes parties du poëme. Les chœurs y occupent un rôle très-étendu, et servent à réunir des situations éloignées et à entretenir la liaison dans les différentes scènes. Ils sont, au reste, tantôt les principaux personnages de l'action, comme dans les Danaïdes, dans les Suppliantes et dans les Epigones; tantôt ils appartiennent nécessairement à l'action, comme les Perses, les Euménides, les Myrmidons, ou enfin ils accompagnent les principaux personnages, comme les Océanides et les Titans dans Prométhée, les Vierges dans les Sept Chefs devant Thèbes, les Vieillards dans Agamemnon, et les Chéphores dans la pièce de ce nom.

Cependant, nous ne trouvons dans les auteurs anciens aucun indice direct de ces trilogies en général, ni que telle ait été la forme qu'Eschyle a particulièrement suivie dans ses tragédies : elles ne peuvent être démontrées que par le raisonnement. L'auteur a recueilli tout ce qui pouvait lui servir d'appui pour prouver son hypothèse. C'est ainsi que d'un passage de Suidas, où il est dit que Sophocle a été le premier qui ait lié deux drames en les opposant l'un à l'autre, M. Welker tire la conséquence qu'Eschyle doit avoir fait des drames unis entre eux et se servant mutuellement de complément, et que dans la suite Sophocle a abandonné cette forme vieillie.

A mesure que le goût de l'art dramatique devint plus vif chez les Grecs, les poètes furent obligés de céder à la direction des esprits, et de restreindre la partie musicale ou les chœurs, rôles si essentiels dans les trilogies d'Eschyle. La manière de ce poète fut encore abandonnée sur un autre point. Uniquement occupé de la grandeur de ses sujets et de la marche de l'action, Eschyle ne s'arrête pas à dessiner les caractères de ses héros, ou à peindre leur vie et leurs action ; ces circonstances devinrent plus essentielles dans les compositions de ses successeurs. C'est, du reste, selon notre auteur, une opinion erronée de croire que Sophocle ait, en général, contribué à élever et à perfectionner la tragédie : on peut admirer dans ses ouvrages la noblesse, la grâce, le goût et le pathétique ; mais il faut convenir qu'Eschyle n'a été surpassé par aucun Grec dans la simplicité des conceptions et la grandeur de son génie.

M. Welker, pour prouver que la trilogie a été la forme à laquelle Eschyle donnait la préférence dans ses compositions, s'appuie principalement de ce qu'il y avait incontestablement des trilogies au nombre des ouvrages de ce poète, comme l'Orestée et la Lycurgie. Il en est d'autres que l'on peut réunir facilement trois à trois, comme le démontre M. Welker, par une analyse profonde et détaillée.

Dans la suite de son ouvrage, l'auteur examine les compositions

de Sophocle et d'Euripide, et fait voir que ni l'un ni l'autre n'ont songé à faires des trilogies. Les vues profondes de M. Welker et les vastes connaissances qu'il montre dans cette matière, font désirer qu'il traite de ces deux poètes en particulier, dans un autre ouvrage, pour établir, sur une base solide, les principes qu'ils ont suivis dans leurs compositions. Pourvu qu'on veuille suivre l'auteur avec quelque attention dans ses recherches, on trouvera que son opinion sur les compositions trilogiques est en grande partie suffisamment établie, et l'on pourra encore ajouter, aux deux trilogies citées, Penthée, l'Achilléide, la Danaïde, l'Œdipodée, la Thébaïde, Iphigénie, Ajax Télamonien, et la trilogie de Phinée, des Perses et de Glaucus, que l'auteur démontre jusqu'à l'évidence. On peut en dire autant de ses considérations sur Niobé, dont les premières scènes paraissent incomplètes, lorsque ce drame est considéré isolément.

Il reste, en outre, plusieurs compositions d'*Eschyle* dont évidemment on ne pourra jamais faire des *trilogies*. L'auteur présume qu'elles appartiennent à une époque antérieure ; mais il est impossible de le suivre dans tous ses développemens, bien que ses considérations sur Aristote et sa poétique méritassent d'être rapportées. La lecture de l'ouvrage de M. Welker fait mieux sentir ce qu'il y a de beau et de sublime dans ces antiques compositions, et surtout dans les ouvrages d'Eschyle.

Dans un second article, nous donnerons quelques aperçus sur la mythologie et la religion des Grecs, que nous offre la seconde partie de l'ouvrage. Toutes ces données sont les résultats de recherches profondes ; mais nous nous bornerons à nous arrêter sur un sujet traité pour la première fois, les mystères des Cabires dans l'île de Lemnos, dont l'auteur a fait un point principal dans les tragédies de Prométhée. O.

(*La fin au prochain numéro.*)

(*La fin au prochain numéro.*)

SCIENCES POLITIQUES ET HISTORIQUES.

3. *Brasilien, unabhaengiges Reich, etc. — Le Brésil, considéré comme empire indépendant, sous le rapport historique, commercial et politique, par le chevalier de Schaeffer, major à la garde royale d'honneur de l'empereur du Brésil. Altona, chez Hammerich.*

Cet ouvrage est écrit par un serviteur étranger de l'empereur du Brésil, et dédié à l'impératrice Marie-Léopoldine. Dans cette dédicace, qui est en vers, le règne de l'empereur Don Pédro est comparé au règne de Saturne. Ce ton louangeur doit inspirer dès l'abord une juste méfiance contre tout ce qui, dans ce livre, paraîtrait trop avantageux au Brésil et à son gouvernement. Nous ne prétendons pas accuser les intentions de l'auteur; mais il nous autorise lui-même à nous mettre en garde contre ses exagérations. D'un autre côté on peut s'en rapporter entièrement à lui, lorsque, malgré ses favorables préventions, il vient à dire du mal du nouvel empire, et qu'à cet égard, son rapport s'accorde avec d'autres témoignages.

Après quelques observations générales sur l'Amérique, comparée avec l'Europe, et qui sont toutes à l'avantage de la première, l'auteur fait dans son introduction l'éloge du Brésil.

„ De tous les pays du Nouveau-Monde le Brésil est le plus beau, le plus richement doté par la nature, et celui qui donne les plus grandes espérances. C'est avec orgueil que l'auteur se compte parmi les citoyens de ce grand empire. Vingt années de courses sur terre et sur mer, dans les cinq parties du monde, lui ont laissé peu le tems de s'exercer dans l'art d'écrire. Aussi ne promet-il qu'un exposé simple et sans fard de ce qu'il a vu et entendu par lui-même. “

L'auteur a fait trois voyages au Brésil. Il arriva pour la première fois dans le port de Rio-de-Janéiro, au mois de mai 1814. On ne se contenta pas de visiter son passeport, mais un dominicain, familier de l'inquisition, lui demanda s'il était chrétien, c'est-à-dire catholique. Aucun étranger n'était admis s'il ne pouvait justifier de son

orthodoxie. A cette époque, la civilisation du Brésil était encore dans son enfance. La domination des prêtres était absolue. Jouir d'un droit était une faveur : cependant les Brésiliens étaient heureux de la présence de la famille royale.

Lors de sa seconde arrivée au Brésil, en 1818, l'auteur trouva tout changé à Rio-Janéiro. Le nombre des habitans se montait déjà à 120,000. Huit à neuf mille Français, qui venaient de s'y établir, y avaient introduit tous les raffinemens du luxe. Jean VI était monté sur le trône; mais il ne songeait pas à retourner en Europe. Cependant, les Portugais trouvaient le séjour du Brésil de plus en plus insupportable; et pour en dégoûter le roi, ils provoquaient des conspirations dans plusieurs provinces, ce qui était d'autant plus facile, que les Brésiliens commençaient à porter avec plus d'impatience le joug qui pesait sur eux. Ils portaient avec confiance leurs regards sur le prince royal Don Pédro d'Alcantara, surtout depuis son mariage avec une archiduchesse d'Autriche. La bonté et les grâces de cette aimable princesse lui gagnèrent bientôt tous les cœurs. L'auteur retourna en Europe pour s'y munir de tout ce qui lui était nécessaire pour s'établir au Brésil. Il arriva, pour la troisième fois, à Rio-Janéiro, au mois de janvier 1821. Il entra au service de la princesse Léopoldine, et fonda une colonie-plantation dans la province de Bahia. Après le départ du roi pour l'Europe, le prince-régent nomma M. de Schæffer major de sa garde, et le chargea d'une mission auprès de plusieurs souverains allemands et particulièrement auprès de l'empereur d'Autriche.

Après ces détails personnels, l'auteur donne un précis de l'histoire du Brésil, depuis sa découverte en 1500, jusqu'à la dissolution de l'assemblée constituante et législative par l'empereur Don Pedro, le 12 novembre 1823. Cette histoire est divisée en quatre chapitres. Le premier représente le Brésil avant la révolution : il résulte de cet exposé que le Brésil ne pouvait plus rester colonie portugaise. En traçant le tableau des vexations dont les Portugais d'Europe accablaient les colons, et des cruautés qu'ils exerçaient surtout sur les naturels du pays, l'auteur raconte un trait qui fait

beaucoup d'honneur à un officier français. « Les portugais faisaient la chasse aux naturels comme à des bêtes fauves. Leur vengeance nécessitait de fréquentes expéditions pour les repousser dans leurs déserts. Une commission semblable fut donnée, en 1812, à un ancien officier de l'armée de Condé, le major français Guido Marlière; il fut chargé de réprimer les Corcados et les Coropos, dans le *presidio* de Saint-Jean-Baptiste, sur le fleuve du Xipoto, à soixante lieues de Villa-Rica. Au lieu de poursuivre les sauvages par la force, Marlière sut gagner leur confiance et leur amour. Il alla au-devant d'eux, leur donna des vivres et leur fit de petits présens. Son épouse, qui l'accompagnait dans ses courses, rechercha la société des Indiennes et leur apprit toutes sortes de travaux de femme. Il sut leur inspirer le goût de l'agriculture, leur fit quitter la vie errante, et pendant un séjour de près de dix ans, il ne fut pas obligé de tirer sur eux un seul coup de fusil. Tous le respectaient et l'aimaient comme un père. Bientôt il eut à ses ordres 10,000 Indiens armés et soumis. Ses succès mêmes le rendirent suspect aux Portugais; il fut révoqué. Un des premiers actes de Don Pédro fut de rendre justice à M. Marlière. Il fut rendu aux vœux des Indiens, et continua de conquérir, par son humanité, des milliers de sujets utiles et soumis. M. Marlière vivait encore en 1822. »
Le Brésil avait d'autant plus à souffrir que toute la prospérité du Portugal dépendait de la possession de cette colonie. Les Portugais regardaient les Brésiliens comme des bêtes de somme, auxquelles ils croyaient pouvoir imposer telles charges qu'ils voulaient. Les mulets surchargés s'abattent, et, malgré les coups, refusent de marcher; les hommes, lorsqu'on les pousse à bout, se soulèvent et secouent le joug. L'oppression trouve son terme dans son excès même.

L'histoire de l'insurrection du Brésil est connue. On trouve cependant dans le livre que nous annonçons quelques détails intéressans. Tels sont ceux qu'il donne sur les événemens qui précédèrent et motivèrent la dissolution de l'assemblée constituante législative, prononcée par l'empereur, le 12 novembre 1823.

Le 7 de ce mois, l'apothicaire Pamplona, l'un des collaborateurs du Journal de l'opposition, et auteur de plusieurs articles offensans pour l'armée, fut maltraité dans sa propre maison par quelques officiers. La police ayant refusé de se mêler de cette affaire, Pamplona, dans une pétition adressée à l'assemblée générale des députés de la nation, demanda justice de l'attentat commis sur sa personne. La commission des pétitions, dans le rapport qu'elle présenta le 8, sur cette affaire, proposa de renvoyer la plainte devant les tribunaux ordinaires; mais le député Antonio Carlos de Andrada demanda que, vu les circonstances extraordinaires où se trouvait le Brésil, l'assemblée prescrivît aux tribunaux le jugement à prononcer, et que les accusés, s'ils étaient coupables, fussent bannis de l'empire. Cette motion fit naître le 10 de violens débats dans l'assemblée; le public des galeries ajouta encore au tumulte par ses cris, au point que le président se crut obligé de lever la séance. La fermentation se répandit au-dehors. L'empereur, qui l'avait prévue, était venu dans la *capitale*, et, *pendant* les débats, se tenait enfermé dans son palais; où il recevait la démission de tous ses ministres, à l'exception de celui de la marine. Le soir, il retourna à San-Cristovão, et voyant la fermentation s'accroître, il fit prendre les armes aux troupes régulières et à la milice, et les rangea en bataille autour du château. Le 11, le congrès s'étant réuni à l'heure ordinaire, Andrada parla sur le rassemblement des troupes, proposa de demander au gouvernement une explication catégorique à cet égard, et fit déclarer la séance permanente. Bientôt après l'assemblée reçut de l'empereur un message, portant que les officiers se plaignaient de ce qu'on les attaquait tous les jours impunément dans des discours et dans des écrits; que S. M. avait réuni autour d'elle ses troupes fidèles, afin d'éviter tout désordre et d'assurer la liberté des délibérations de l'assemblée législative; que l'armée était parfaitement disciplinée, et qu'il était tems enfin de prendre des mesures extraordinaires. Le congrès, dans sa réponse, se déclara prêt à faire rendre justice aux officiers, par tous les moyens en son pouvoir, dès que le

gouvernement lui aurait donné à ce sujet les renseignemens nécessaires. Cette réponse n'arriva à San-Cristovão qu'à une heure du matin du 12. Elle fut suivie d'un second message impérial, par lequel le gouvernement demandait à l'assemblée la répression de la licence de la presse, et l'expulsion immédiate de son sein d'un certain nombre de députés factieux, fauteurs de l'anarchie et de la guerre civile. Après de longs débats, la majorité du congrès décida qu'on ne pouvait consentir aux mesures demandées par le gouvernement, sans de nouvelles explications des ministres; et qu'avant tout, celui de l'intérieur devait se présenter devant l'assemblée. En même tems elle mit en délibération un décret qui enjoignait aux Portugais d'Europe et aux autres étrangers servant dans l'armée, de se retirer à six lieues de la capitale. Cependant l'empereur passa l'armée en revue. A dix heures, le nouveau ministre de l'intérieur, Francisco Villela Barboza, vint dans l'assemblée qui, ne trouvant pas ses explications suffisantes, demanda que le ministre de la guerre Costa Bagnos se présentât. Alors Don Pedro n'hésita plus. Un corps de quatre cents hommes avec quatre pièces d'artillerie reçut l'ordre d'entrer dans la ville et de dissoudre le congrès. Cette troupe se rangea en bataille sur la place des *Acclamations*, et un officier général alla déclarer à l'assemblée la volonté de l'empereur. On connaît le décret de dissolution. Le congrès se sépara immédiatement. Les députés Martin Francisco et Antonio Carlos de Andrada, Montézuma et Rocha furent arrêtés au sortir de la salle. Trois de leurs collègues le furent dans la rue. Alors l'empereur fit son entrée dans la ville, et reçut, dit son bénévole historien, sur son chemin, les preuves les plus éclatantes de l'amour du peuple. Le soir, l'opéra fut plus fréquenté que jamais, et la ville fut illuminée trois nuits de suite. Telle est l'action la plus remarquable du règne de Don Pédro.

Selon le projet de constitution du 30 août 1823, l'étendue de l'empire du Brésil est de 113,115 milles géographiques carrées, avec une population de 5,306,418 âmes. Il se compose de dix-neuf provinces. Le long des côtes, en allant du nord au midi,

sont situées les provinces suivantes : Para, capitale Bélem; Maranhão, capitale Saint-Louis-de-Maranhão; Piaubi, capitale Oeiras, avec le port de Parnaiba; Céara, capitale Aracati; Rio-Grande-do-Norte, capitale do Natal; Parahiba, capitale Parahiba; Pernambuco, avec la capitale du même nom; Alagoas, capitale Porto-Calvo; Sergipe-del-Rey, capitale Sergipe; Bahia, capitale San-Salvator-de-Bahia; Espiritu-Santo, capitale Vittoria; Rio-de-Janéiro, capitale Rio-de-Janéiro; San-Paulo, capitale San-Paulo; Cisplatina, capitale Montévidéo. Les îles de Fernando et de Trinidad sont de peu d'importance; la première est une colonie de criminels, et la seconde un poste militaire. Les autres provinces sont dans l'intérieur. Ce sont celles de Rio-Négro, de Gojaz, de Minas-Gerães avec la ville de Villa-Rica, et Matto-Grosso avec la capitale de Villa-Bella. Les principales villes du Brésil sont : Rio-Janéiro, population de 210,000 âmes; Bahia, population de 182,000 âmes; Pernambuco, population de 62,325 âmes; San-Paulo, population de 45,000 âmes; Villa-Rica, population de 39,000 âmes; Sergipe et Montévidéo, qui ont chacune 36,000 âmes.

L'auteur donne aussi quelques détails sur les motifs qui rendent la possession de Montévidéo du plus grand prix pour ce nouvel empire : « Aucune province, dit-il, n'est plus importante pour le Brésil que la Cisplatina ou Montévidéo. Cette province fédérative, située sur la rive septentrionale de Rio-de-la-Plata, contrée salubre et fertile, pourvue d'excellens ports, est le point de départ pour former une route riveraine indispensable à cette partie de l'empire. Toutes les rivières du midi se précipitant dans la Plata, le Brésil méridional ne peut pas plus se passer de Montévidéo, que la Pologne ne peut se passer de Dantzig. Pour former un empire indépendant, il faut absolument qu'il soit maître de la navigation de la Plata. La conservation ou la conquête du pays situé sur l'Uraguay, le Parana et le Paraguay est un devoir pour le Brésil. Sans l'embouchure de la Plata le Brésil ne saurait subsister au midi. Pédro Ier la regarde, avec raison, comme le

plus beau fleuron de sa couronne, et saura la conserver, comme Pierre Ier de Russie sut se maintenir maître de l'embouchure de la Newa. »

L'auteur traite dans autant de chapitres de la géographie, du commerce, de l'agriculture, de l'industrie du Brésil. En général, la grandeur du Brésil consiste, de l'aveu même de l'auteur, plus en espérances qu'en réalités. Le chapitre dix traite de l'indépendance du Brésil dans ses rapports avec le Portugal et les autres états du continent de l'Europe. Ici l'auteur s'applique à démontrer que le Portugal gagnera à l'indépendance de cette ancienne colonie, et de quelle importance l'existence du Brésil comme empire indépendant sera pour le développement des formes du gouvernement monarchique en Amérique. Le chapitre onze traite de l'indépendance du Brésil dans ses rapports avec les autres états américains et avec la Grande-Bretagne. Le chapitre douze est consacré à la peinture des mœurs des Brésiliens. Le treizième s'adresse à ceux qui désirent émigrer au Brésil. Enfin, dans le chapitre quatorzième et dernier, l'auteur cherche à prouver qu'il est désormais impossible de rétablir les anciennes relations du Brésil avec le Portugal. Nous terminons notre extrait par le tableau que l'auteur présente de la situation des esclaves dans l'empire du Brésil :

« Il est permis aux Brésiliens d'importer dans l'empire des esclaves achetés au midi de l'équateur. Quelque contraire que ce trafic soit aux droits de l'homme, il ne faut pas oublier que ces esclaves sont moins malheureux au Brésil qu'on ne le pense en Europe. La plupart sont des prisonniers de guerre ou des fils de prisonniers, ou des sujets de chefs despotiques. Lorsque leurs maîtres ne trouvent pas occasion de les vendre, ils les tuent pour s'en débarrasser. Les nègres nés en Afrique ont une telle peur de leur patrie, que la menace la plus terrible pour eux est celle de les renvoyer dans leur pays natal. On les traite avec humanité au Brésil ; on cherche à les convertir et à les civiliser. Dans l'intérieur, ils mangent, pour la plupart, à la table de leurs maîtres, et sont traités comme des membres de la famille. Il y a dans le Mecklenbourg des paysans

qui gagneraient à changer de condition avec des esclaves nègres. Les navires sur lesquels ils sont transportés sont aussi bien disposés que les vaisseaux de transport pour les troupes. A bord de chacun d'eux, on trouve un médecin et toutes les choses nécessaires à la santé et à la subsistance des esclaves. Les nègres du Congo sont les plus beaux et les meilleurs ; ceux de Mosambique les plus mauvais. Les noirs transmis par héritage sont très-bien traités, et on rencontre parmi eux des hommes d'une grande probité et de talens remarquables. Il y a au Brésil plus de 300,000 nègres libres. Dès que les esclaves sont arrivés à Rio ou à Fernambouc, il sont logés dans des maisons disposées à cet effet. On couvre aussitôt leur nudité d'un bonnet rouge de laine et d'un manteau de coton. La nourriture qu'on leur donne est copieuse et saine. Beaucoup de ces esclaves appartiennent à l'empereur et sont envoyés en tribut à Rio. Ceux qui sont à vendre sont placés en ligne, tous nus ; les acheteurs cherchent à s'assurer des qualités des nègres, en tâtant toutes les parties de leur corps et en les forçant à faire toute sorte de mouvemens rapides. Lorsque le choix est fait, on convient du prix, qui est ordinairement de cent ducats hollandais pour un nègre bien constitué. L'acquéreur a ensuite le droit de l'employer à son gré ; mais tout ce que l'esclave peut gagner dans les heures où son maître ne l'emploie pas, devient sa propriété. La justice protège l'esclave contre les mauvais traitemens, et la police se charge, pour une modique rétribution, d'infliger les peines corporelles auxquelles les maîtres jugent à propos de condamner leurs esclaves. On importe au Brésil annuellement de 200,000 à 250,000 nègres, dont 60,000 à Rio. Un tribunal composé de Brésiliens et d'Anglais à la surveillance de ce commerce.»

Il résulte de la citation que nous venons de faire sur la traite des noirs au Brésil, que M. Schæffer peut être rangé, avec certaines restrictions cependant, parmi les apologistes de ce honteux trafic. Les faits sur lesquels il appuie son apologie sont ou controuvés, ou ne prouvent rien. On dit que la plupart des esclaves sont déjà esclaves dans leur pays ; mais ne savez-vous donc pas que les chefs

des peuplades nègres ne se font en général la guerre que pour faire des prisonniers et pour vous les vendre. Et en admettant tout ce que l'auteur dit de l'humanité avec laquelle les esclaves sont traités au Brésil, on n'en voit que mieux combien la traite est de sa nature abominable, puisque malgré tous les ménagemens qu'on y apporte, elle est toujours inséparable de mille crimes de lèze-humanité. Quelle effroyable consommation de chair humaine! Si l'on en importe 250,000 par an, il en périt annuellement un grand nombre; car sans celà le Brésil serait bientôt couvert de noirs. Une autre observation nous a frappé dans ce récit: c'est que les nègres, achetés avec l'approbation du gouvernement, sont infiniment moins à plaindre que les malheureux que le commerce interlope introduit furtivement en Amérique, et que si l'humanité a réclamé des lois prohibitives de ce commerce infâme, elle réclame aujourd'hui, plus fortement encore, que ces lois soient exécutées avec la dernière sévérité. X.

JOURNAUX ET OUVRAGES PÉRIODIQUES.

L'histoire des beaux-arts, parmi les anciens, n'a pas pris son origine en Allemagne, pauvre en monumens et sans relations avec les pays qui les possèdent. Mais les savans de ce pays, unissant au goût une science profonde, ont composé et développé ce que les autres nations avaient inventé. L'histoire des arts, tels qu'ils ont été cultivés par les anciens, a dû entrer principalement dans les études profondes, et les ouvrages distingués sur quelques parties isolées, telle que la numismatique qui a été traitée par M. Eckhel, ont éveillé le goût pour des entreprises semblables sur les débris de la sculpture et de l'architecture des Grecs et des Romains. Fiers de la gloire de leur compatriote Winkelmann, Prange, Gruber et d'autres ont commencé plusieurs écrits périodiques sur l'archéologie, mais qui n'ont pas eu de suite. Il ne faut cependant pas attribuer le peu de succès de ces entreprises au manque de lecteurs, mais bien à la pénurie d'objets à décrire. Quel ouvrage aurait pu lutter avec les

Annales de M. Millin! De nos jours les relations avec l'Allemagne deviennent plus fréquentes; plusieurs galeries d'antiquités ont été établies dans les principales villes de ce pays, des voyages ont été entrepris par des savans, et différentes autres causes encore concourent à produire une certaine abondance de matériaux, et à exciter le zèle des savans pour l'étude des arts de l'antiquité. Dans quelques écrits périodiques, des feuilles séparées sont destinées aux découvertes les plus intéressantes faites dans tous les pays, et à des discussions sur les plus remarquables des monumens que les siècles ont épargnés. De nos jours, plusieurs collections de mémoires sur cette matière ont paru en Allemagne : nous en citerons quelques-unes des plus récentes.

C. T. Stieglitz, Archaeologische Unterhaltungen. — Entretiens archéologiques, par C. T. Stieglitz; deux cahiers, dont le premier contient un mémoire sur Vitruve; et le second un autre mémoire sur la numismatique.

J. G. Welker, Zeitschrift für Geschichte und Auslegung der alten Kunst. — Journal consacré à l'histoire et à l'interprétation des arts chez les anciens, par J. G. Welker; trois cahiers. Gœttingue 1817. in-8°. On y trouve quelques mémoires très-intéressans de Mr le professeur Heerer et de plusieurs autres savans distingués. Le déplacement de l'éditeur, qui a été nommé professeur à Bonn, est sans doute une des principales causes qui ont empêché ce journal de paraître depuis.

J. Horner, Bilder des griechischen Alterthums. — Images de de l'antiquité grecque, par J. Horner. Zuric. 1822. *in*-4°. Le sixième cahier a paru en 1824. Cette collection est destinée à donner des dessins des monumens les plus intéressans, à ceux qui ne possèdent pas les ouvrages de Montfaucon, de Schatz et autres.

M. Bœttiger a commencé, en 1820, un autre recueil qui porte le titre d'*Amalthéa* ou *Musée de l'art*, parce qu'il traite aussi de la mythologie. La position de l'éditeur, qui est professeur dans la capitale du royaume de Saxe, et conservateur d'une galerie d'antiquités, que la magnificence des descendans d'Auguste a élevée

au premier rang parmi toutes celles que l'Allemagne possède, le met en état de traiter les antiquités avec autant de connaissances que de jugement. Nous ne voulons qu'indiquer le contenu du troisième volume de l'*Amalthéa*, publié, en 1825, à Leipsic. L'introduction donne quelques idées sur un mémoire de M. Nœhden, conservateur du musée britannique, sur la statue de Memnon et les hiéroglyphes inscrites sur le dos de cette statue. Le premier morceau est un mémoire sur le torse de la Vénus de Richmond, qui se trouve dans le musée britannique, par M. Hoden. Ensuite M. Ch. O. Müller, de Gœttingue, donne la suite de ses mémoires sur les trépieds sacrés des Grecs et sur le relief de Samothrace, déjà décrit par M. Schörn dans les tableaux d'Homère, publiés par M. Tischbein. Un mémoire sur l'inscription du casque olympique, est de M. de Brœstedt, consul danois à Rome. C'est une critique de l'explication de cette inscription, faite par M. Bœttiger, dans le premier volume de l'*Amalthéa*. La quatrième partie contient plusieurs mémoires relatifs à l'architecture des anciens, par M. de Kleuze, de Munich. L'auteur développe une idée toute nouvelle sur quelques sociétés d'architectes parmi les anciens, semblables aux réunions du moyen âge. C'est à la critique à juger si les conséquences tirées de quelques faibles indices sont aussi fondées dans l'histoire. On trouve également recueillie dans ce journal une leçon publique, tenue à Berlin par M. le professeur Tœlken, sur Appelles et Antiphile, ou sur l'histoire des arts telle qu'elle a été décrite par les anciens, et la foi que ces derniers méritent. Trois mémoires de l'éditeur traitent des Kariatides ou Pandrosée d'Athènes, de deux lampes de Silène, et des images des Catilopes d'Afrique sur les monumens anciens. Une autre division du volume contient, sous le titre de *Muséographie*, des rapports sur quelques musées, de Prusse, par M. Lévesow, de Berlin, qui a donné des détails très-importans sur les collections du général Minutoli. Les descriptions de plusieurs collections de particuliers, en Angleterre, de M. Ch. O. Müller, sont également très-intéressantes. M. Jules Sillig, actuellement professeur à Dresde, qui s'est fait connaître par son édition de Catulle, y donne quelques notices

relatives à l'histoire des arts parmi les anciens, qui se rattachent au manuscrit de l'histoire naturelle de Pline, conservé dans la bibliothèque royale à Paris. La dernière partie comprend des notices, fournies par les nombreux correspondans de l'éditeur, sur les découvertes faites à Selinonte, en Sicile, à Pompéïa et dans différentes autres contrées, et sur l'ouvrage du capitaine Goro d'Aggafalva.

M. le professeur Ed. Gerhard, qui s'est distingué par un écrit critique, intitulé *Sectiones Appollonianæ* (Leipsic, 1816), et par une édition de *Maximus* [περὶ καταρχῶν] (Leipsic 1820), séjourne depuis quelques années à Naples. Il a été reçu membre de l'académie herculanéanne, à laquelle il a dédié l'écrit suivant : *Del dio Januo ei de' suoi sequaci. Osservazioni indivizzate all' ornatissimo D. Gaspare Selvaggi, membro della real societa Borbonica, di ojoarda Gerhard* (*Napoli*, 1825). *in*-8°, 54 *pp*. L'introduction de ce mémoire est destinée à faire connaître, en Italie, les progrès que l'archéologie a faits depuis Math. Gesner. O.

VARIÉTÉS.

Nous avons promis à nos lecteurs de leur donner quelquefois les jugemens que les aristarques d'outre-Rhin portent, sans haine comme sans faveur, sur les ouvrages français les plus importans. La *Gazette littéraire de Leipsic* contient, dans une de ses dernières livraisons, un article sur l'ouvrage de M. Kératry, intitulé : *Du Culte en général et de son état particulièrement en France*, que nous nous empressons de traduire.

« M. Kératry était à la chambre des députés de France l'un des hommes les plus éclairés et les plus sincères. Dans son nouvel ouvrage, il ne dissimule aucunément sa façon de penser sur l'état du

culte en France, et s'efforce de prémunir l'opinion publique contre la puissance actuelle du haut-clergé français, qui prétend, dit-on, grâces aux jésuites et à M. l'abbé de Lamennais, faire rentrer la jeunesse et la classe moyenne de la nation sous le joug des préjugés qui existaient avant la réformation. En France, il règne dans les parties éclairées de la société, la noblesse exceptée, des idées religieuses bien différentes de celles professées par le haut-clergé, qui, sous Napoléon, avait pris l'habitude de traiter diplomatiquement la religion et ses intérêts. Mais il ne résulte pas de cette dissidence d'opinions religieuses que la religion catholique éprouve de grandes défections, et que l'église évangélique voie augmenter beaucoup le nombre de ses enfans; car l'honnête homme craint autant de passer pour un athée, que de déserter la croyance de ses pères, et ne trouve pas grand sujet d'édification au milieu de coreligionnaires qui lui sont nouveaux et inconnus. M. l'abbé de Lamennais croit, il est vrai, que l'église catholique court un éminent danger; mais le seul malheur dont on puisse se plaindre, est de voir les catholiques éclairés rejeter les dogmes ultramontains que l'église catholique de France actuelle regarde comme orthodoxes. Plusieurs inconvéniens résultent sans doute de cette indifférence pour les dogmes, entre autre celui de placer un intervalle immense entre la morale de l'église et celle de la vie sociale. Du reste, au point de civilisation ou nous sommes parvenus, nous ne saurions, sans danger pour cette civilisation elle-même, nous passer d'un culte conforme à nos lumières. Mais les dogmes de l'église ne doivent pas blesser le sentiment du juste et du moral qui est si naturel à l'homme; et loin de relâcher les liens sociaux qui unissent toutes les sectes chrétiennes, ils doivent tendre à les resserrer. Il faut que le culte éclaire l'esprit, et serve d'appui à la loi morale qui constitue la véritable dignité de l'homme; il faut qu'il cherche, en outre, à captiver les sens. M. Kératry établit une proposition remarquable dans son livre: c'est que de toutes les sectes chrétiennes, la nouvelle église ultramontaine est la plus intolérante, et ainsi la moins propre à être religion de l'état, parce qu'au lieu de favoriser les

lumières et les progrès de la civilisation, elle impose des devoirs qui sont loin d'améliorer les mœurs des chrétiens ; et que l'église chrétienne primitive était la consolatrice des malheureux et des opprimés, tandis que la nouvelle église catholique est la protectrice du gouvernement absolu, *qu'elle marche avec la Sainte-Alliance plutôt qu'avec Jésus-Christ.* »

« En un mot, cet ouvrage est très-important, lors même qu'on n'adopterait pas toutes les opinions de l'auteur. Il est entièrement conforme à la théorie de M. Benjamin-Constant, dont l'ouvrage *sur la Religion* est, de même que cet écrit, dirigé surtout contre l'athlète du jésuitisme, en France, M. l'abbé de Lamennais. » S.

— Nous trouvons, dans le même journal littéraire allemand, les observations suivantes, à l'occasion de l'annonce d'une nouvelle édition de la Henriade de Voltaire, avec des notes historiques à l'usage des premières classes des colléges, publiée par M. J. G. Müchler, à Berlin.

« C'est une idée très-heureuse de la part de l'éditeur, que de destiner ce poëme héroïque à la jeunesse des premières classes qui se prépare à entrer dans les universités. L'introduction de ce livre dans les écoles, serait certainement très-utile. Dans la langue française, cette œuvre du génie est placée au même rang que tiennent, dans les langues grecque et latine, l'Iliade et l'Odissée d'Homère, et l'Énéide de Virgile. »

» La beauté du style du célèbre poète français, se grave dans l'esprit de la jeunessé et forme son goût. Ce poëme retrace avec fidélité l'esprit et les mœurs de l'époque où vivait le grand Roi de France ; il doit intéresser quiconque aime à étudier l'histoire d'un pays si fertile en grandes leçons et en grands événemens. » S.

Dénombrement des Juifs.

L'existence des Juifs épars au milieu des nations, un peuple qui a cessé d'avoir une patrie commune, et qui a néanmoins conservé tous ses caractères distinctifs, qui, tout en se mêlant avec tous les

peuples de la terre, est néanmoins resté isolé, est un phénomène moral, unique dans l'histoire de l'espèce humaine. Ruine vivante d'un empire détruit, aucun autre peuple n'a aussi long-tems survécu à son existence politique. Une nation de laquelle est sorti le fondateur de la religion chrétienne, dont les patriarches sont également vénérés par le Chrétien et le Musulman, et dont l'origine remonte au-delà de trente-cinq siècles, mérite sans doute tout l'intérêt de l'historien, du philosophe et de l'homme d'état. Les *Ephémérides géographiques de Weimar* contiennent, sur ce peuple extraordinaire, la notice suivante.

» Nous trouvons la nation juive dispersée dans toutes les parties du monde. Nulle part elle ne forme un peuple indépendant; elle ne demeure pas même dans aucun pays, si l'on excepte quelques villages en Russie et en Arabie, dans des communes séparées. Le nombre des juifs a peu diminué depuis David et Salomon. Leur population était alors de 4 millions; aujourd'hui elle se compose de près de 3,200,000 âmes, qui sont réparties ainsi qu'il suit:

Dans la Bavière	53,402
Dans la Saxe	1,300
Dans le Hannovre	6,100
Dans le Würtemberg	9,068
Dans le pays de Bade	16,930
Dans la Hesse électorale	5,170
Dans la Hesse grand-ducale	14,982
Dans les autres États fédératifs de l'Allemagne	18,248
À Francfort-sur-le-Mein	5,200
À Lübeck	400
À Hambourg	8,000
Dans les États autrichiens	453,545
Dans le royaume de Prusse	134,980
En Russie	426,908
En Pologne	232,000
Dans la Grande-Bretagne	12,000

Dans les Pays-Bas	80,000
En France	60,000
En Suède	450
Dans le Danemark	6,000
En Suisse	1,970
En Italie	36,900
Aux îles Ioniennes	7,000
A Cracovie	7,300
Dans la Turquie d'Europe	321,000
En Asie	138,000
En Afrique	504,000
(dont 300,000 dans l'empire de Maroc)	
En Amérique	5,700
Aux Indes australes	50
	3,166,603

« Il n'y a plus de Juifs en Espagne et dans le Portugal; il n'y en eut jamais en Norwège; la Suède ne les a admis que dans les derniers tems. Dans les états autrichiens ils jouissent de quelques droits; en Angleterre, bien qu'ils y participent à tous les droits des dissidens, ils n'ont jamais bien prospéré. En Russie ils sont tolérés, mais sévèrement surveillés. Enfin, dans les états de la Confédération germanique, en France, dans les Pays-Bas, en Prusse, les Juifs jouissent de tous les droits de citoyen, sans cependant pouvoir y être admis aux emplois publics. » Cette dernière restriction n'a pas lieu en France, puisque, d'après la loi fondamentale de l'état, tous les Français sont également admissibles aux fonctions civiles et militaires. X.

Les véritables Monumens.

Nous sommes dans le siècle des monumens: la terre se couvre de statues et se dépeuple de grands hommes. On pourrait rendre cette reconnaissance de la postérité plus utile. Sans doute, les statues décorent assez bien les places publiques, et les souvenirs qu'elle entre-

tiennent sont rarement perdus; mais il serait possible de remplacer ces marbres stérile par des monumens non moins durables, plus réellement utiles et, en même tems, plus agréables aux mânes des hommes illustres dont ils doivent perpétuer la mémoire. Qu'on rattache leur nom à des institutions analogues à leurs travaux. On trouve sur ce sujet des réflexions pleines de sens dans le journal allemand intitulé *Sophronizon* [tom. VII, cah. 5] (1). La ville de Spire, voulant dignement célébrer la vingt-cinquième année du règne de Maximilien Ier, roi de Bavière, a établi une caisse d'épargnes avec un véritable mont-de-piété; et au lieu d'une vaine illumination et d'inscriptions adulatrices, les magistrats de cette ville ont jeté les fondemens d'une école gratuite d'architecture. A Annaberg, en Saxe, où naquit, en 1726, *Christian-Félix Weisse*, le Berquin de l'Allemagne, pour célébrer la fête séculaire de cet ami de l'enfance d'une manière digne de lui, une société s'est réunie pour fonder une institution destinée à l'instruction d'enfans pauvres ou orphelins. En Suisse, le canton de Zuric, voulant reconnaître les services rendus à la patrie par feu le conseiller-d'état Escher, qui a présidé au desséchement des marais de la Linth, a arrêté que ce citoyen porterait à perpétuité, ainsi que tous ses descendans, le nom d'*Escher-de-la-Linth*. X.

Médecine mystique de Windischmann.

Aussi long-tems que la médecine fut traitée comme une branche de la physique, les médecins avaient la réputation d'être déistes, si ce n'est athées. Mais depuis que tant de médecins en Allemagne se sont rangés sous les drapeaux de la *philosophie de la nature*, interprétée par Schelling, et qu'on a prétendu déduire le réel des principes *a priori*, en un mot, depuis que la métaphysique a pris la place de la physique, beaucoup de jeunes médecins ont

(1) Ce journal, publié par le Dr Paulus, paraît mensuellement, à Heidelberg, depuis 1819.

donné dans l'extrême contraire, et se sont faits les plus ardens fauteurs de la superstition et du fanatisme. Autrefois on disait ; *Duo medici, tres hæretici.* Aujourd'hui on peut dire au moins avec autant de raison : *Duo medici, tres fanatici.* Un de nos collaborateurs a donné dernièrement une notice sur les aberrations de Hanemann, et il s'occupe à recueillir sur ce sujet de nouveaux renseignemens. En attendant nous appelons l'attention de nos lecteurs sur un système qui repose à peu près sur les mêmes bases que celui de Hanemann. M. Windischmann, professeur de médecine à l'université de Bonn, veut subordonner l'art de guérir à des observances religieuses, et porter le mysticisme dans la médecine. Dans un de ses écrits il vient d'émettre ce principe : Les maladies du corps ont leur véritable siége dans l'âme, enflammée par des passions et des désirs déréglés, et le médecin qui ignore l'essence et les vertus de l'*exorcisme,* et qui ne s'entend pas à cet égard avec le *prêtre* pour guérir les malades, manque du remède le plus efficace. C'est dans ce sens que M. Windischmann s'est engagé à publier une *médecine chrétienne,* dans laquelle la prière, les saints sacremens et des actes mystiques seront proclamés comme les remèdes les plus essentiels. Des esprits soupçonneux veulent voir dans ces efforts d'associer la religion à l'art de guérir, une tentative toute nouvelle en faveur de l'obscurantisme et de la superstition. Quoiqu'il en soit, ces nouveautés méritent toute l'attention du public, et nous profiterons de toutes les occasions pour y revenir. X.

Nouvelles diverses.

En 1816, les frères Lasarew, Arméniens, fondèrent à Moscou un institut destiné principalement à l'éducation des jeunes gens de leur nation. L'enseignement des langues et de la littérature orientales devait être compris dans le plan des études de cet établissement. Les frères Lasarew avaient consacré une somme de 500,000 roubles à leur entreprise. Depuis peu, cet institut a obtenu les mêmes priviléges que les gymnases et les lycées. Dans l'espace de deux ans, l'on y a formée 135 élèves, dont 62 sont passés au service du gouvernement.

Le nombre des étudians à l'université de Moscou s'élève maintenant à 700, et l'on en compte 2000 dans les écoles qui dépendent de cet établissement.

— On vient de commencer à Darmstadt, capitale du grand-duché de Hesse, un Journal consacré à l'économie rurale, et dont il paraît un numéro par semaine, composé d'une demi-feuille d'impression. Dans un prochain cahier nous rendrons compte de cette utile entreprise.

— Nous recevons à l'instant le premier numéro de l'*Atlantis*, journal consacré à toutes les nouvelles intéressantes sur la politique, l'histoire, la géographie, la statistique, l'histoire de la civilisation et de la littérature des états de l'Amérique septentrionale et méridionale, et de l'archipel des Indes occidentales, publié par M. Ed. Flor. Rivinus, et dont nous avons parlé dans notre dernier cahier. Dans notre prochain numéro nous donnerons quelques extraits de cet important recueil, et nous nous bornons, en ce moment, à citer quelques-uns des principaux articles qui composent cette première livraison : *Discours tenu par J. Q. Adams, président des États-Unis, à l'occasion de sa prestation de serment devant les représentans, à Washington ; Fragmens de la vie politique du président américain J. Q. Adams ; Rapport entre l'église et les États-Unis ; Aperçu historique des opérations les plus importantes de la seconde séance du 18ᵉ congrès des États-Unis ; Le général Lafayette ; De la Piraterie ; Traité avec la Russie, Tunis, la Colombie et les Indiens ; Extraits des rapports annuels du ministre des finances des États-Unis sur la situation des finances ; Adresse du président des États-Unis du Mexique aux deux chambres du congrès, à l'occasion de l'ouverture de leur séance extraordinaire ; Description de l'Académie militaire des États-Unis, à West-Point, dans les états de New-York ; Adieux du général Lafayette au président des États-Unis ; Message du président des États-Unis à l'ouverture du 19ᵉ congrès ; Aperçu historique des prétentions du gouvernement du Brésil à la ville et province de Montévidéo ; etc., etc., etc.* S.

— S. M. l'empereur d'Autriche vient de conférer à M. Ladislas Pyrker, patriarche de Venise et auteur de Rodolphe de Habsbourg, l'ordre de la couronne de fer, première classe.

— Un paysan russe nommé Fédor Slæpuschkin, vient de publier un recueil de poésies sous le titre de *Veillées poétiques d'un Villageois.* Cette production, qui paraît avoir beaucoup de mérite a été présentée, par l'un des ministres, à la famille impériale à Saint-Pétersbourg. S. M. l'empereur a donné à son auteur un superbe *kaftan* (espèce de manteau) en velour; les princesses chacune une montre en or, et l'académie impériale lui a décerné une médaille en or, de seconde classe, et lui a fait écrire une lettre par son président.

CORRESPONDANCE.

M. Pyrker, patriarche de Venise, auteur du nouveau poëme épique *Rodolphe de Habsbourg,* que nous avons annoncé, nous a fait l'honneur de nous écrire, pour nous prier de différer encore l'analyse de ce poëme, jusqu'après la publication de la seconde édition, qui doit en paraître à Vienne. Ce respect pour la critique nous impose le devoir de déférer au vœu de l'auteur. Nous avons souvent gémi de la légèreté avec laquelle les critiques prononcent quelquefois sur des productions qui ont coûté à leurs auteurs des années de peines et de travaux. Si, comme l'a dit Boileau,

> Dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
> Il n'est point de degré du médiocre au pire,

il y a plus d'une place depuis le médiocre jusqu'au comble de la perfection, et si la critique a raison de renvoyer hors de cour ceux qui restent au-dessous du médiocre, elle doit apporter toute la conscience d'un juge à la discussion des titres de ceux qui s'élèvent au-dessus. Nous attendrons, pour émettre notre jugement sur le poëme de M. Pyrker, la publication prochaine de la seconde édition, persuadés que nous sommes que son poëme sera plus digne encore des suffrages du public.

MÉMOIRES ET NOTICES.

LITTÉRATURE.

DES POËMES ÉPIQUES DE L'ALLEMAGNE.

(Second Article.)

Die Noachide. — La Noachide, poëme épique en douze chants, par Bodmer.

JEAN-JACQUES BODMER naquit en 1698, à Greifenberg, près de Zuric; il mourut dans cette dernière ville en 1783, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, après y avoir exercé pendant long-tems les fonctions de professeur de littérature. Peu d'hommes ont autant contribué que lui, aux progrès des belles-lettres en Allemagne. Bodmer fut poëte très-médiocre, il est vrai, mais excellent critique. Il possédait, pour mériter ce dernier titre, toutes les qualités désirables : une érudition profonde, une parfaite justesse d'esprit, le sentiment du beau et du vrai, une grande indépendance de caractère, du courage, de la persévérance, une dialectique adroite, habile tour à tour à employer l'argumentation la plus sévère et l'ironie la plus spirituelle. C'était un athlète infatigable; ennemi déclaré et inflexible de tous les préjugés littéraires, il savait reconnaître le mérite sous toutes les formes, sans se laisser intimider par de vieilles doctrines, par

des règles incompatibles avec l'élan du génie. A l'époque dont nous parlons, l'Allemagne littéraire était divisée en deux partis; les *Gottschédiens* et les *Bodmériens*. Gottsched avait exercé pendant long-tems, ainsi que nous l'avons dit dans notre dernier numéro, une sorte de dictature littéraire, qui arrêta long-tems le développement du génie poétique des Allemands; il déversa le mépris et la haine sur tous ceux qui, dans leurs écrits, ne se soumettaient pas à ses opinions; il attaqua avec la plus véhémente amertume les premiers chants de la Messiade aussitôt qu'ils parurent, et s'efforça de tourner en ridicule le *Paradis perdu* de Milton, dont Bodmer venait de publier une traduction. Le critique helvétien fit alors voir à l'Allemagne, que les jugemens du vieux Aristarque de Leipsic n'étaient qu'un tissu d'absurdités, et la considération dont jouissait Gottsched s'évanouit rapidement.

Bodmer fut un des premiers à rappeler l'attention du public, sur les œuvres des poëtes du moyen âge, dont nous avons parlé précédemment (1). Tous les jeunes littérateurs de l'époque dans laquelle il vécut, distingués par leurs talens, et qui parvinrent plus tard à une juste célébrité, s'attachèrent à lui comme à un protecteur, comme à un père. C'est sur ses instances que Klopstock vint à Zuric; il

(1) Léonard Meister, dans son ouvrage intitulé : *Charakteristik deutscher Dichter*, rapporte une lettre intéressante, que Bodmer écrivit à ce sujet au feu professeur Oberlin.

vécut dans sa maison pendant une année. Le professeur zuricois fut tellement enthousiasmé de la Messiade, qu'à l'âge de cinquante-deux ans il voulut devenir l'imitateur de son jeune protégé, il composa la *Noachide.* Malgré quelques descriptions du monde primitif, qui sont brillantes de fraîcheur et paraissent exhâler encore les parfums de l'Éden, malgré plusieurs beautés de détail, cette épopée n'eut pas de succès : ce fut en vain que Sulzer et Wieland en firent l'éloge ; Gœthé a dit, avec plus de raison, que ce poëme est lui-même une image du déluge qui inonda le Parnasse allemand et qui ne s'écoula que peu à peu. Nous ne nous arrêterons pas à analyser ce poëme, dont la marche est, à peu de différence près, tracée dans les saintes Ecritures.

L'idée de chanter la conservation du genre humain a quelque chose d'épique, sans doute; mais l'exécution du plan conçu par Bodmer, est froide et pâle; c'est en vain qu'on y chercherait quelques traces de ce feu divin, de cette inspiration vraiment poétique, entraînante, qui forcent à l'admiration. Il y a plus, et chose extraordinaire qu'on n'aurait pas dû attendre d'un esprit aussi judicieux que celui dont était doué ce célèbre critique, son poëme est rempli de situations et d'expressions inconvenantes, même ridicules et parfois triviales. Noé appelle le ciel Olympe, l'enfer Orcus; que dire de cette confusion des langages profane et sacré ? Les filles de Sipha, frère de Noé, portent des éventails !

» *Schon steht das Kleeblatt der Maedchen, mit Schattenhüten und Faechern,*
Fertig zur Reis' » (Ch. 3, v. 874.)

Lors des noces des fils de Noé avec les filles de Sipha, le poète termine ainsi le tableau qu'il trace de la nuit nuptiale. (*Ch.* 4, *v.* 712 — 714.)

« *Das ganze Gebirge*
Ward musikalisch, die Simphonie sass den flatternden Westen
Auf die Schultern, und setzte sich zu dem Weihrauch der Blüthen. »

« Les montagnes d'alentour retentirent de mu-
« sique, *la simphonie se mit sur les épaules des*
« *zéphirs flottans; elle s'assit près du parfum des*
« *fleurs.* »

Certes il est difficile de ne pas trouver absurde un pareil galimathias. On trouve encore dans ce poëme de longs discours sur la morale, la philosophie et même sur l'économie politique; discussions qu'on ne songeait sans doute pas à rencontrer dans un poëme sur le déluge. Il faut s'armer d'une grande résignation pour lire cette épopée; Noé, retenu en chartre privé dans son arche, n'a peut-être pas été assiégé de plus d'ennuis que n'en fait éprouver la lecture de la *Noachide.*

Der Tod Abels. — La mort d'Abel, poëme en cinq chants, par Gessner.

Salomon Gessner naquit le premier avril 1730, à Zuric. Son père, libraire et sénateur de cette ville,

l'envoya de bonne heure à Berlin, pour s'y instruire dans la librairie. Il se lia bientôt d'amitié avec Ramler et d'autres auteurs distingués de la capitale prussienne, et quitta peu après le libraire chez lequel il était placé, pour se vouer tout entier à la peinture et à la poésie. Plus tard, cependant, il succéda à son père dans son commerce et fut également appelé au sénat de sa ville natale, où il décéda le 2 mars 1787. Gessner s'acquit une grande réputation, et comme paysagiste et comme poète; l'on peut dire de ses peintures qu'elles sont poétiques, de ses poésies qu'elles sont pittoresques. Ce beau rêve d'un siècle pastoral, de ces

» Précieux jours dont fut ornée
La jeunesse de l'univers, »

ce rêve qui charma tant de poètes, devint aussi pour Gessner une source féconde de productions agréables et gracieuses. Il sut se créer avec beaucoup d'originalité un monde poétique où règnent une innocence patriarchale, un bonheur sans nuage, une paix inaltérable. Ses Idylles furent accueillies en Allemagne avec enthousiasme; mais on les admira encore davantage chez l'étranger, notamment en France. Gessner fut un des premiers parmi les poètes allemands qui parvinrent à plaire aux Français. Il eut le bonheur de trouver dans la personne de Huber, qui habitait Paris et vivait dans l'intimité de J. J. Rousseau, de Grimm, de Diderot et d'autres gens de lettres, un excellent traducteur qui sut entièrement s'identifier

avec son original. Gessner n'avait pas le talent de la versification, mais sa prose, à la fois noble et simple, est toujours si riche d'harmonie, qu'on regrette à peine dans ses écrits l'absence de la rime. Il faut cependant le dire, la Mort d'Abel, comme poëme épique ou épopée pastorale, n'est pas un ouvrage du premier ordre; son principal mérite consiste dans le talent descriptif que l'auteur y a déployé à un degré éminent. Nous nous bornerons à transcrire ici le passage suivant, tiré de la traduction de Huber (ch. 1er).

« Les heures paisibles ramenaient l'aurore au teint « de roses, et rabattaient les vapeurs de la nuit sur « la terre ombragée : le soleil, dardant ses premiers « rayons de derrière les noirs cèdres de la montagne, « teignait d'un pourpre étincelant les nuées qui « nageaient dans le vague des airs, encore faible- « ment éclairés, lorsqu'Abel et sa bien-aimée Thirza « sortirent de leur cabane pour se rendre sous le « berceau, tissu de jasmin et de roses entrelacées. « L'amour le plus tendre et la vertu la plus pure, « répandaient un doux sourire dans les beaux yeux « bleus de Thirza, et des grâces rayonnantes sur « l'incarnat de ses joues, tandis que les ondes de sa « blonde chevelure descendaient sur son cou d'al- « bâtre, ou, se jouant sur ses épaules, ornaient sa « taille fine et déliée; c'est ainsi qu'elle marchait à « côté d'Abel. Le front élevé du jeune homme était « ombragé par les boucles de ses cheveux bruns, « qui ne passaient pas ses épaules. Un air de réflexion « et de pensée se mêlait à la sérénité de ses re-

« gards ; il marchait avec la grâce aisée d'un
« ange, lorsqu'il s'enveloppe dans un corps opaque
« pour se rendre visible aux mortels, et que, chargé
« d'un agréable message de la part du Seigneur, il
« doit apparaître à quelque homme pieux qui implore
« le ciel dans la solitude. Il est, à la vérité, voilé
« d'un corps de forme humaine ; mais le voile est
« d'une beauté si ravissante, qu'on voit l'ange bril-
« ler à travers. Thirza le regarde avec un tendre
« sourire, en lui disant : O mon bien-aimé, main-
« tenant que les oiseaux se réveillent pour le chant
« du matin, chante-moi, je te prie, le nouveau
« cantique que tu fis hier aux pâturages. Qu'y a-t-
« il de plus gracieux que de louer le Seigneur par
« des chants ? Oh ! quand tu chantes, mon cœur
« palpite plein d'un saint transport. »

Der Renomist. — Le Rénomiste, poëme héroï-comique en six chants, par Zachariae.

Les Allemands affectent assez généralement un superbe dédain pour la muse comique ; serait-ce parce qu'elle ne leur a accordé que rarement ses faveurs ? Nous l'ignorons ; toutefois leur ingratitude envers le petit nombre de poètes comiques que possède l'Allemagne, ne serait pas justifiée. Les poëmes héroï-comiques de Zachariæ sont à peu près oubliés ; cependant ils sont pleins de grâce, d'esprit et d'imagination, ils offrent tout ce qu'on peut désirer dans ce genre de composition, et nous sommes persuadés que si l'immortel auteur du Lutrin avait pu les connaître,

il ne leur aurait pas refusé un sourire d'approbation.

Pendant long-tems un esprit de barbarie domina les universités allemandes ; ce qu'on appelle liberté académique, ne fut souvent qu'une licence effrénée, dont des jeunes gens fougueux et indomptables se constituèrent les champions. L'étudiant allemand de la vieille roche (*ein Bursch von altem Schrot und Korn*) était insolent envers ses professeurs, leur cassait les vitres aux cris d'un *pereat*; il s'amusait aux dépens des nouveaux débarqués, auxquels on donnait, en style universitaire, le sobriquet de Renards (*Füchse*); traitait les bourgeois de *Philistins*, ses créanciers de *Manichéens*, et se plaisait à maltraiter les uns et à tromper les autres : on désignait sous le nom de *Rénomiste* celui qui possédait toutes les qualités que nous venons d'indiquer, auxquelles il faut cependant joindre encore celle de ferrailleur. Le rénomiste passait son tems dans les disputes, les duels et les débauches bachiques. Le Rénomiste, héros de ce poëme, s'appelle *Raufbold* (ami des querelles). Il est expulsé de Jéna, siége des Rénomistes, et forcé de s'enfuir à Leipsic, où avaient déjà pénétré des mœurs plus douces. Raufbold est sous la protection du génie tutélaire des Rénomistes, auquel le poète donne le nom de *Pandour.* Ainsi que dans le Lutrin, la discorde et la mollesse sont transformées en divinités, nous rencontrons ici la déesse de la querelle tumultueuse (*Schlaegerey*), puis celle de la galanterie, que les modes et les complimens suivent en grand

cortège. D'abord rien ne peut faire fléchir le farouche Raufbold, rebelle même à l'empire de la beauté; mais enfin il est blessé dans un duel par un élégant, et la galanterie triomphe.

Ce poëme est écrit en vers alexandrins. Le portrait de la galanterie est une peinture des plus gracieuses; cette divinité assiste à un bal.

„Sie kam mit Glanz und Schimmer,
Und kœniglichem Pomp, in das erhellte Zimmer;
Es rauschet um sie her ein flüchtiges Gewand.
Der blauen Augen Glanz siegt ohne Widerstand;
Ihr lockigt blondes Haar, mit vieler Kunst gekraeuselt,
Wird vom verliebten West, von Seufzern stets umsaeu-
selt. »

« Rayonnante de splendeur, entourée d'une pompe
« royale, elle entre dans la salle qu'éclairent des flots
« de lumière. Elle est parée d'une robe légère; l'é-
« clat de ses yeux bleus triomphe partout sans ré-
« sistance. Ses cheveux blonds sont bouclés avec art;
« les zéphirs amoureux et les soupirs folâtrent au-
« tour d'elle. »

Le sceptre de la galanterie est un éventail orné de l'image du dieu des amours.

« Auf diesem Faecher steht in seiner ganzen Macht,
Die oft Olymp und Welt in Unordnung gebracht,
Der kleine Liebesgott, mit schalkheitsvollen Blicken,
Den Bogen in der Hand, den Kœcher auf dem Rücken. »

« On y voit, dans toute sa puissance, le dieu des
« amours aux yeux malins, qui souvent porte le

« trouble dans l'Olympe et sur la terre, l'arc en « main et le carquois sur le dos. »

Les autres épopées comiques du même auteur sont : *Les Métamorphoses; le Mouchoir; Phaëton; Murner en Enfer; Lagosiade* ou *la Chasse sans Chasse.*

Justus-Frédéric-Guillaume Zachariæ, professeur de poésie à Brunswic, naquit en 1726; il décéda en 1777.

Der Sieg des Liebesgottes. — La Victoire du dieu des amours, poëme épique en quatre chants, par Uz.

Sélinde est aussi insensible que belle; en vain le fidèle et modeste Dorante se consume pour elle en amoureux tourmens, elle dédaigne sa tendresse. Le dieu d'amour, irrité qu'une mortelle ose braver sa puissance, se venge de la manière la plus terrible : la beauté rebelle devient la conquête facile du fat et présomptueux Sélimor, qui possède toutes les ruses et toute l'impertinence des petits-maîtres de Paris et de Londres, où il a été suivre long-tems leurs leçons. Cette épopée érotique est d'un faible intérêt; les amours, les zéphirs y sont fades et ennuyeux. Il y a cependant dans ce poëme un personnage assez plaisant, c'est le poète Kléanthe, qui poursuit la belle Lesbie pour lui faire subir la lecture de ses vers; elle raconte ainsi son aventure :

« Er langt mit voller Hand und vornehm sprœdem Wesen
Ein drohend Buch hervor, und alles will er lesen.
Ich flieh, er lauft mir nach, und liest indem er laeuft! »

« D'un air d'importance, il tire avec effort de sa « poche un cahier menaçant, et prétend ne pas m'en « épargner une seule ligne ; je m'enfuis, il court « après moi et lit en courant. »

Uz naquit à Anspach le 3 octobre 1720, et y mourut le 12 mai 1796. Il s'acquit une réputation méritée par ses poésies lyriques et didactiques.

Wilhelmine, poëme héroï-comique et en prose, par Maurice-Auguste de Thümmel.

Un poëme en prose ! Ces termes semblent impliquer contradiction ; heureusement que ce genre hermaphrodite est abandonné même par les Allemands. Cependant *Wilhelmine* eut du succès ; cinq éditions qui se suivirent rapidement l'attestent : ce poëme eut même les honneurs de la contrefaçon. Il fut traduit en français par Huber, traducteur de Gessner. Il suffira de citer les premières lignes de l'exorde pour en faire connaître le sujet :

« *Einen seltenen Sieg der Liebe sing' ich, den ein armer Dorfprediger über einen vornehmen Hofmarschall erhielt, der ihm seine Geliebte vier lange Jahre entfernte, doch endlich durch das Schicksal gezwungen ward, sie ihm geputzt und artig wieder zurückzubringen.* »

« Je chante une victoire rare en amour, que rem« porta un pauvre prédicateur de village sur un « puissant maréchal de cour, qui, après avoir éloigné « de lui son amante pendant quatre années, fut « cependant obligé, par étrange aventure, de la lui « rendre gentille et parée. »

C'est un agréable tableau animé par le contraste d'un courtisan léger dans ses manières, et d'un pasteur pédant ; dont l'amoureux martyre est pour le lecteur une source féconde de gaîté.

Ce petit ouvrage n'est sans doute d'aucun intérêt sous le rapport de l'invention, mais l'élégance du style, une ironie spirituelle et soutenue en rendent la lecture très-agréable.

L'auteur s'est acquis une grande réputation par un roman intitulé : *Voyage dans le midi de la France.* C'est un des plus charmans écrits dans ce genre ; il rappelle le *Voyage sentimental de Sterne*, mais il n'en est pas moins rempli d'originalité. — Thümmel fut ministre du duc de Saxe-Cobourg ; il naquit en 1738, et décéda en 1817.

Die Eneide. — L'Enéide, travestie par Blumauer.

On pourrait appeler cette parodie de Virgile un poëme de carnaval ; les personnages et les images les plus grotesques s'y grouppent sans cesse sous les yeux du lecteur, et l'excitent à la gaîté. Les actions les plus tragiques y sont présentés sous les couleurs les plus plaisantes ; Didon, abandonnée par le héros Troyen, se voue à la mort ; mais elle lit d'abord quelques pages de Werther, et puis elle se pend avec un ruban qui avait servi d'ornement à la chevelure d'Énée. La fureur des élémens offre à notre joyeux poète le sujet d'un tableau plein de gaîté.

Gleich einem Kriegsheer, schwarz montirt,
Kam an dem Himmelsbogen,

Laut von den Winden commandirt,
Ein Wetter angezogen.
Das ganze Meer empœrte sich
Und schwoll in Wogen fürchterlich
Dem nahen Feind entgegen.

Die Heere stiessen nun mit Macht
Im Sturmgeheul zusammen,
Das Meer, wildschaeumend aufgebracht,
Die Wolken lauter Flammen.
Kanonenschüsse donnerten
Und die Kartaetschen hagelten
Uns Schlossen auf die Kœpfe.

Drei Tage waehrte dieser Saus:
Doch endlich gieng, zum Glücke,
Den Wolken Blei und Pulver aus:
Sie zogen sich zurücke.
Und wir, zu Zunder halb verbrannt
Und halb ertrunken, sah'n ein Land
Auf das wir uns salvirten.

« Semblable à une armée en uniforme noire, un « orage s'avance sous la voûte céleste, au bruyant « commandement des aquilons. L'océan se soulève « tout entier, et lance ses vagues furieuses contre « l'ennemi qui s'approche.

« Les deux armées se heurtent, au bruit de la « tempête, la mer écume de fureur, les nues sont « en feu. Le tonnerre fait entendre sa mugissante « artillerie, une mitraille de grêle tombe sur nos « têtes.

« Ce vacarme dura trois jours; mais heureusement « les nuages avaient épuisé leurs belliqueuses muni- « tions, et furent obligés de battre en retraite; quant « à nous, moitié brûlés, moitié noyés, nous décou- « vrîmes le rivage et parvînmes à nous y sauver. »

Ce n'est point l'ancienne Rome, mais bien Rome pontificale; c'est le Vatican que doit fonder le héros de cette épopée. Ce poëme a un but philosophique; il est dirigé contre les prétentions ultramontaines, que l'empereur Joseph II, protecteur de Blumauer, combattit avec tant de fermeté. Le poète parle de l'inquisition avec l'indignation d'une âme généreuse; il ne ménage point les ordres monastiques; mais c'est surtout aux jésuites et au jésuitisme qu'il fait la guerre. Didon avait juré à son époux mourant de ne plus former d'autres nœuds; mais son confesseur, qui est de la congrégation, la dégage de ce serment, en faveur d'Enée, que le révérend père appelle Pius (*Pius Æneas*). Le fils d'Anchise parcourt les enfers; parmi les monstres qu'il a vus dans ce séjour des réprouvés, il cite l'intolérance, la superstition, le fanatisme; il rencontre dans ces lieux de terreur Escobar, qui exerce les fonctions de juge au tribunal infernal. Au Paradis, Enée trouve entre autres hommes célèbres Socrate, Confucius, Zoroastre, Montesquieu. Anchise fait lire son fils dans l'avenir, et du haut d'un balcon, il lui fait voir dans le lointain cette longue suite de papes qui doivent régner au Vatican; il paye un juste tribut d'éloges à Benoît XIV, auquel Voltaire dédia son Mahomet, et à Clément XIV, qui supprima

l'ordre de Loyola. A certains égards, le poëme de Blumauer est redevenu un ouvrage de circonstance.

Aloïse Blumauer naquit à Styre, en Autriche, en 1755. En 1772, il fut reçu, à Vienne, dans la compagnie de Jésus. Après la suppression de cet ordre, il se voua uniquement à la littérature, et l'empereur Joseph II le nomma censeur; il devint enfin libraire. Blumauer est mort en 1798. Il n'est pas sans mérite comme poète lyrique; il écrivit même une tragédie, intitulée *Erwine de Steinheim*, qui eut quelque succès.

Oberon. — Obéron, épopée romantique en douze chants, par Wieland.

Wieland est un des poètes les plus distingués qu'ait produits l'Allemagne. C'est en vain que quelques novateurs ont cherché à ternir sa gloire: ses principaux ouvrages seront toujours lus avec plaisir par tous ceux qui aiment une poésie gracieuse, philosophique et spirituelle. On remarque dans ses écrits un style toujours plein d'aménité, de l'esprit, de l'ironie, un goût pur, une imagination brillante, une grande adresse à manier la langue, une extrême facilité dans la versification. Wieland choisit ses modèles tantôt parmi les grands auteurs de l'antiquité, tantôt parmi ceux des tems modernes; on pourrait dire de lui qu'il est à la fois Grec, Italien, Français, sans cesser d'être Allemand. Les ouvrages de Wieland sont nombreux: il débuta par traiter des sujets religieux; mais il renonça bientôt à ce genre. Parmi ses ouvrages en prose, auxquels on

peut quelquefois reprocher des longueurs, même du verbiage, nous distinguerons son *Agathon*, roman philosophique, et *Les Abdérites*, satyre charmante. Wieland n'avait pas de talent pour la poésie lyrique et dramatique; mais il excellait dans l'art de raconter agréablement, nous citerons, à cet égard, comme des compositions pleines de charme : *Musarion, ou la Philosophie des Grâces; Gandalin, ou Amour pour amour; Géron le noble: Pérvonte, ou les Souhaits; Clélia et Sinibald.* Toutefois le chef-d'œuvre de Wieland est *Obéron*, dont nous avons à parler.

Ce poëme est écrit en strophes appelées *ottave rime*; le sujet en est puisé dans une histoire de chevalerie, *Huon de Bordeaux*, dont M. de Tressan a donné un extrait. Le chevalier Huon a le malheur de tuer un fils de Charlemagne, dans un combat singulier; l'empereur irrité condamne le chevalier à un bannissement perpétuel, dont il ne consent à le relever qu'aux conditions les plus bizarres. Il faut que Huon aille à Bagdad, qu'il se présente devant le calife, au moment qu'il sera à table, entouré de ses courtisans, et qu'il fasse sauter la tête du convive, qui sera assis à côté du prince. Huon exigera ensuite que le calife lui donne sa fille en mariage; de plus, qu'il lui remette quatre de ses dents et une portion de sa barbe, pour être offertes en présent à son haut et puissant maître, l'empereur d'Occident. On conviendra sans peine qu'Huon se chargeait d'une mission qui n'était pas sans péril; cependant il s'en acquitta victorieusement, grâce à son courage et surtout à la

protection d'Obéron, roi des Elfes, qui lui fait don d'un cor magique, à l'aide duquel il parvient toujours à se délivrer de ses adversaires ; car dès qu'il le fait retentir, ses ennemis les plus acharnés sont forcés de se mettre à danser, et finissent par tomber à terre de lassitude. Le merveilleux, le plaisant, le sérieux, le pathétique, se trouvent si heureusement réunis dans ce poëme, qu'on peut le considérer comme une composition du premier ordre. La réconciliation d'Obéron avec son épouse, la reine Titanie, personnages qui figurent déjà dans le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, est habilement liée avec l'histoire de Huon et de la belle Rézie, fille du calife, qui plus tard est baptisée sous le nom d'Amanda. L'idée principale du poëte est de chanter la toute-puissance de l'amour. Huon et Rézie font naufrage; ils sont jetés sur un rocher stérile ; la fille du calife embrasse son amant :

Und mit dem Kuss verwandeln sich die Klippen
Um Huon her ; der rauhe Felsengrund
Steht wieder zum Elisium umgebildet ;
Verweht ist jede Spur der nackten Dürftigkeit.
Das Ufer scheint mit Perlen überstreut,
Ein Marmorsaal die Gruft, der Felsen übergüldet.

« Et ce baiser métamorphose tout à coup, en un « lieu de délices, les rocs sauvages dont Huon s'était « vu environné; le sol aride a pris l'aspect enchan« teur d'un Elisée; tout souvenir de détresse est « effacé; le rivage semble parsemé de perles; la

« grotte qui leur sert de refuge est un salon de
« marbre; l'or étincelle sur la surface du rocher. »

Bientôt l'amour parvient à triompher de tous les obstacles.

Und waerens Alpen auch, so hat die Liebe Flügel.

« Et fût-ce même les Alpes, l'amour a des ailes. »

« La sensibilité, dit Mme de Staël, ne s'allie guère, en général, avec le merveilleux; il y a quelque chose de si sérieux dans les affections de l'âme, qu'on n'aime pas à les voir compromises au milieu des jeux de l'imagination; mais Wieland sait réunir ses fictions aux sentimens les plus vrais, avec une facilité de talent qui n'appartient qu'à lui. »

La naissance du jeune Huon est racontée avec une délicatesse touchante. « Rien, dit Mme de Staël, n'est ravissant comme ce tableau de la maternité dans le désert. » La mort d'un solitaire, les paroles qu'il adresse aux jeunes amans réveillent dans l'âme du lecteur des émotions douces et religieuses. Parmi les épisodes comiques de ce poëme il faut surtout citer celle du couvent de Ste Agathe, dont les saintes habitantes ne peuvent résister au son magique du cor d'Obéron, et l'histoire de Gangolf et de Rosette que raconte Schéramin, brave gascon, fidèle écuyer de Huon.

L'on a souvent appelé Wieland le peintre des grâces; il se plaît à retracer les charmes de la beauté. Nous citerons dans ce genre sa description du Harem de Tunis (chant II.). Enfin, après bien des aventures,

Huon et Amanda se présentent au pied du trône de Charlemagne. Voici la fin du poëme:

Jetzt œffnet sich ein Saal;
Hoch sitzt auf seinem Thron, von seinem Fürstenrathe
Umringt, der alte Karl in kaiserlichem Staate.

Herr Huon nimmt den Helm von seinem Haupt,
Und tritt hinein, in seinen schœnen Locken
Dem Gott des Tages gleich. Und alle sehn erschrocken
Den Schnellerkannten an. Der alte Kaiser glaubt
Des Ritters Geist zu sehn. Und Huon, mit Amanden
An seiner Hand, naht ehrerbietig sich
Dem Thron, und spricht: Mein Lehnsherr; siehe mich,
Gehorsam meiner Pflicht, zurück in deinen Landen!

Denn, was du zum Beding gemacht
Von meiner Wiederkehr, mit Gott hab' ich's vollbracht!
In diesem Kaestchen sieh des Sultans Bart und Zaehne,
An die, o Herr, nach deinem Wort, ich Leib
Und Leben ausgesetzt, und sieh in dieser Schœne
Die Erbin seines Throns, und mein geliebtes Weib!
Mit diesem Worte faellt von Reziens Angesicht
Der Schleier ab, und füllt den Saal mit neuem Licht.

Ein Engel scheint, in seinem Himmelsglanz,
(Gemildert nur, damit sie nicht vergehen)
Vor den Erstaunten da zu stehen:
So gross, und doch zugleich so lieblich anzusehen,
Glaenzt Rezia, in ihrem Myrtenkranz
Und silbernen Gewand. Die Kœnigin der Feen
Schmiegt, ungesehen, sich an ihre Freundin an,
Und alle Herzen sind ihr plœtzlich unterthan.

Der Kaiser steigt vom Thron, heisst freundlich sie willkommen
An seinem Hof. Die Fürsten draengen sich
Um Huon her, umarmen brüderlich
Den edeln jungen Mann, der glorreich heimgekommen.
Von einem solchen Zug. Es stirbt der alte Groll
In Karls des Grossen Brust: er schüttelt liebevoll
Des Helden Hand und spricht: Nie fehl' es unserm Reiche
An einem Fürstensohn, der dir an Tugend gleiche!

Voici la traduction de ces vers:

« Aussitôt s'ouvre une salle immense; le vieux « Charles, en costume impérial, est assis sur son trô- « ne, entouré de princes et de conseillers: Huon est « introduit; il détache son casque; les beaux cheveux « qui se répandent en boucles sur son front, le « rendent semblable au Dieu de la lumière. Tous « les chevaliers reconnaissent à l'instant leur an- « cien frère d'armes, et le considèrent d'un air ef- « frayé; le vieux empereur croit voir l'ombre du « guerrier banni de sa cour; mais Huon, tenant « Amanda par la main, s'approche du trône avec « respect, et dit:

« Seigneur, tu me vois revenir fidèle à mon « devoir; à l'aide de Dieu, j'ai rempli toutes les « conditions que tu avais imposées à mon retour. « Dans cette cassette sont renfermées la barbe et « les dents du Sultan; j'ai exposé mon corps et ma « vie pour obéir à tes ordres. Tu vois dans cette « belle dame, l'héritière de son trône et mon épou- « se bien-aimée! A ces mots, le voile tombe du

« visage de Rézie ; un nouvel éclat se répand dans « la salle.

« On aurait dit qu'aux yeux de la foule étonnée, « venait d'apparaître un ange entouré de sa céleste « gloire, dont il n'avait adouci l'éclat que pour ne « pas éblouir ceux auxquels il se présentait ; tant « Rézie, parée d'une simple couronne de myrthe et « revêtue d'un vêtement d'étoffe d'argent, étale à la « fois de beautés et de grâces.

« L'empereur descend de son trône, et leur dit « avec bienveillance : Soyez les bien-venus à ma « cour. Les princes se pressent autour de Huon, « ils embrassent fraternellement le noble jeune « homme, qui avait si glorieusement terminé ses pé« rilleuses aventures. Le courroux est entièrement « éteint dans le cœur de Charlemagne, il serre la « main du héros et s'écrie : Puisse mon empire pos« séder toujours quelque prince, qui te soit égal en « vertu ! »

Wieland fut traducteur habile ; ses *Lettres de Cicéron*, ainsi que ses *Satyres* et *Epîtres d'Horace*, passent à juste titre pour des modèles dans l'art de traduire. Il publia pendant long-tems un journal littéraire intitulé *Le Mercure allemand.*

Christophe-Martin Wieland naquit à Bibérach, le 5 septembre 1733. Bodmer l'appela auprès de lui en 1752. Après un séjour de quelques années en Suisse, il retourna dans sa ville natale où il fut nommé directeur de la chancellerie. Il trouva bientôt des occupations plus conformes à ses goûts. En 1767, il

devint professeur de philosophie à Erfort; et en 1772, il fut appelé à Weimar, où il décéda en 1812.

Galwine, poëme en six chants, d'après l'Arioste. — Zerbin et Bella, en cinq chants, d'après le même. — Reinold et Angélique, en douze chants.

Ces épopées romantiques sont de Louis-Henri de Nicolay, ancien directeur de l'académie et conseiller intime à Pétersbourg. Nicolay est né à Strasbourg le 29 décembre 1737.

Doolin von Maynz; — Doolin de Mayence; — Bliombéris, par Alxinger.

Ces deux épopées romantiques sont des imitations de l'Obéron de Wieland. Alxinger naquit à Vienne en 1755 et y décéda en 1797.

Richard Cœur de Lion; Alonso; Adelbert, le Sauvage; Epopées romantiques de Müller.

Des sentimens nobles, une diction pure et élégante, sont des qualités qu'on ne saurait contester aux trois poëmes que nous venons de citer, et qui cependant, sous le rapport de l'invention, ne sont que d'un mérite secondaire.

Nous nous arrêterons ici. Plus tard, dans un troisième et dernier article, nous aurons occasion de faire connaître à nos lecteurs quelques épopées modernes, dignes de tout leur intérêt.

D. E. St.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LITTÉRATURE.

1. *Vermischte Schriften, etc. — Œuvres diverses d'Ernest de Houwald.* 2 *vol.* in-12. *Leipsic, chez Gœschen,* 1825. *Prix* 6 *fr.*

Jacob Thau, le Fou de cour.

(Suite et fin.)

Deux années s'étaient écoulées depuis que Cunégonde vivait dans cette paisible retraite. Le mariage du prince était célébré depuis long-tems; le vieux duc était mort, et Bolesłas avait pris les rênes du gouvernement de Schweidnitz. On racontait beaucoup de bien du jeune prince ainsi que de son aimable épouse, et l'on vantait généralement la douce intimité qui régnait entr'eux. Cunégonde était instruite de tout; elle saisissait ces nouvelles avec avidité, et bien qu'elles dussent la convaincre de plus en plus, que son bien-aimé avait trouvé d'autres amours, elle ne pouvait cependant l'oublier, et son cœur, fidèle au souvenir d'une image trop chérie, aurait vainement tenté de s'attacher à quelqu'autre pensée. — Jacob allait souvent à la ville voisine, pour y vendre les petits ouvrages que ces trois industrieuses compagnes s'occupaient à façonner, ou les essences que Wolfsheimer lui avait appris à distiller et à préparer, et chaque fois, il lui fallait prendre de nombreuses informations sur le jeune duc, et en rendre un compte fidèle à Cunégonde.

Un soir, à son retour à la chaumière, Jacob raconta, en riant beaucoup, que le poste le plus important de la cour de Schweidnitz était vacant, que le fou de la cour venait de mourir. Il ajouta que la mère du prince, empressée de trouver un successeur à celui

dont la gaîté était souvent parvenue à dissiper les accès de mélancolie que le duc éprouvait parfois, avait donné ordre de convoquer tous les fous du pays, pour qu'ils eussent à se presenter au concours, et à faire leurs preuves.

Quelque soin que Jacob eût apporté à peindre son récit des couleurs les plus plaisantes, Cunégonde en fut cependant attristée et tomba dans une profonde rêverie. Elle sembla pendant longtems occupée d'une pensée dont la méditation absorbait tout son esprit; un jour enfin, elle invita son jeune ami à faire une promenade seul avec elle. — Elle marchait silencieuse à côté de lui et répondait à peine aux questions affectueuses qu'il lui adressait, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le sommet de la montagne, d'où l'on pouvait découvrir au loin le pays de Schweidnitz.

Regarde, Jacob, lui dit-elle : là bas est la contrée dont il fait le bonheur! — Mais lui, est-il également heureux? — Ne dis-tu pas que la noble Agnès elle-même, ne sait pas toujours calmer la mélancolie à laquelle son âme est en proie? Ne vois-je pas courir de tous côtés, les hérauts qui cherchent et demandent pour leur prince un joyeux et sincère ami? Ah sans doute, ils trouveront d'effrontés baladins à lui présenter, mais pas un ami qui puisse comprendre son cœur!

Jacob convint de la justesse de sa réflexion.

Eh bien, si tu en conviens, continua-t-elle, en reposant doucement sa tête sur l'épaule du jeune homme, n'interprête pas en mal mes prières et ne les rejette pas!

Jacob promit de lui obéir; son cœur brûlait d'amour, car jamais elle ne lui avait témoigné tant d'affection.

Il faut, dit-elle d'une voix basse et tremblante, il faut que tu te presentes pour le poste dont on va disposer!

Que je devienne fou de cour? s'écria-t-il en reculant de surprise: que je t'abandonne, que j'aille, l'âme déchirée par la douleur, pousser les autres à la gaîté?

Cunégonde lui prit la main et la pressa contre son sein : O mon bien-aimé frère, je sais combien tu m'aimes, et moi aussi, je

t'aime en sœur pleine d'affection et de reconnaissance. Hélas ! si ce cœur ne brûlait pas du feu ardent et impérissable d'un premier amour, il serait à toi tout entier et ferait son bonheur de ta tendresse; mais il ne lui est plus libre de s'ouvrir à de nouvelles espérances — Vois-tu, je voudrais t'envoyer auprès du prince comme un génie tutélaire, toi qui m'est, après lui, ce qu'il y a de plus cher dans le monde. Tu deviendrais son meilleur ami ; par toi, j'envelopperais son existence des consolations de mon amour, et la tendresse que tu me portes, resserrerait davantage les liens qui unissent encore nos âmes, malgré la barrière qui les sépare à jamais ici-bas !

Jacob, triste et consterné, garda le silence. Mais elle ne mit point de cesse aux prières les plus instantes et les plus tendres; elle lui montra la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant lui, féconde en agrément et en influence, et lui fit remarquer, surtout combien il lui serait facile, dans le poste qui l'attendait, de mettre à l'abri du besoin tous les habitans de sa petite chaumière.

Et quand bien même j'y consentirais, répondit-il enfin, ce n'est pas moi qu'on choisira; car, comment parviendrais-je à l'emporter en facéties sur toute cette foule de bouffons, qui va, sans doute, se présenter au concours.

Ne crains rien, dit Cunégonde; si tu es ferme dans ta volonté, tu réussiras bien certainement. Où est l'anneau dont l'esprit des montagnes t'a fait présent autrefois?

Jacob le tira de son sein.

C'est un talisman ! s'écria-t-elle avec joie : fais-le voir seulement au duc, certes alors, son choix tombera sur toi !

Jacob consentit enfin... Et comment, dans la ferveur, dans l'exaltation de son amour, n'aurait-il pas regardé comme une jouissance, même le sacrifice qu'on exigeait de lui ? Les yeux baignés de larmes, elle le pressa contre son cœur, et, à leur retour à la chaumière, sa facile éloquence parvint bientôt à convaincre la mère et la sœur de Jacob, que la réussite du projet qu'il méditait, serait un bonheur pour toute la famille.

Le jour fixé pour la convocation des concurrens n'était plus éloigné, et l'on s'empressa de préparer le bagage du jeune candidat. Depuis cet instant, la sérénité, la joie même avait reparue sur le visage de Cunégonde, elle animait toute la petite famille par la gaîté de ses saillies, et paraissait mettre tous ses soins à faire persévérer Jacob dans son entreprise. Elle y réussit en effet, et le fidèle et amoureux jeune homme, joyeux d'un sacrifice qui rendait sa bien-aimée heureuse, partit plein de courage pour la résidence ducale.

La proclamation de la vieille duchesse avait mis en mouvement beaucoup de gens, qui, avec orgueil, avaient cru découvrir en eux le principe de la folie. Jacob trouva dans toutes les auberges des voyageurs, vêtus d'une manière fort étrange, et qui, rêvant les plus agréables espérances, s'empressaient de se rendre à Schweidnitz dans le même but que lui. Ils préludaient déjà sur la route au rôle qu'ils allaient jouer, ils faisaient les bouffonneries les plus folles, insultaient tous les passans, et rivalisaient entr'eux par la fadeur de leurs plaisanteries.

Jacob rougissait de la folie de ses compagnons de voyage, et dissimulant ses projets, il atteignit, triste et silencieux, les portes de la résidence.

Les candidats devaient s'adresser au secrétaire privé du prince pour lui donner leurs noms, puis on les envoyait loger tous ensemble dans une immense auberge. Lorsque ce fut le tour de Jacob à se présenter, le secrétaire regarda long-tems et avec bienveillance notre jeune homme, et lui demanda amicalement comment il pouvait penser de convenir à la place qu'il postulait, qui exigeait beaucoup d'expérience et une grande connaissance du cœur humain?

Et qu'importe que ces qualités me manquent! répondit timidement Jacob; j'ai peut-être mieux que tous les autres, le sincère désir de soulager les douleurs de mon prince et de mériter son amitié.

Le secrétaire parut satisfait de sa réponse, et souligna son nom. Mais à l'auberge il ne fut pas aussi heureux. Ses rivaux se

moquèrent de son visage imberbe, de ses manières féminines, et l'accablèrent de leurs sottes et dégoûtantes plaisanteries. Quelles scènes! quel tapage! — On aurait véritablement cru se trouver dans une maison de fous! Combien Jacob eut désiré de fuir ce tumulte insensé, pour voler à sa paisible chaumière; mais son amour pour Cunégonde et la promesse qu'il lui avait faite, l'emportèrent et firent triompher son courage.

Le jour suivant, tous les concurrens furent appelés au château, pour être présentés à la famille ducale et faire preuve de leurs talens. Le prince, assis entre sa mère et sa noble épouse et entouré de toute sa cour, curieuse de la nouveauté de ce spectacle, occupait un des côtés d'une salle immense; la partie opposée était remplie par la foule bruyante des prétendans, dont la variété des costumes n'était pas une des moindres bizarreries de cette scène. Le secrétaire tenait la liste en main, et appelait tour à tour chacun des candidats. Mais quelques efforts que chacun fit pour se présenter sous un jour plaisant, quelque gaîté que plusieurs de leurs bouffonneries, de leurs bons mots, de leurs chansons, parussent exciter dans l'auditoire, le duc conservait un front triste et chagrin; en vain sa mère et son épouse cherchaient à attirer son attention sur quelques scènes assez risibles, il restait sombre et taciturne, et souvent il faisait des signes d'impatience au secrétaire, pour lui ordonner de procéder plus vîte à l'appel des candidats.

Enfin le nom de *Jacob Thau* fut prononcé. — Le beau jeune homme s'avança en saluant l'assemblée d'une façon gracieuse et intéressante, et après avoir repoussé avec esprit et sang-froid les plaisanteries qu'un de ses envieux lui avait adressées, il prit son chalumeau et se mit à jouer avec beaucoup d'expression un air remarquable par sa simplicité, que Cunégonde lui avait appris. — Mais il n'avait pas encore fini que le prince se leva tout à coup, présenta la main à son épouse avec beaucoup d'émotion, et la conduisit dans un cabinet voisin. — Aussitôt on commença à se moquer du jeune homme et à lui prédire les mauvaises

suites, que cette avanture pouvait avoir pour lui. Cependant le secrétaire, qui s'était empressé de suivre le duc, ressortit du cabinet et ordonna à Jacob Thau de le suivre auprès du prince, qui demandait à lui parler. Il obéit en tremblant; mais bientôt ses craintes s'évanouirent, lorsqu'il vit le duc pressant tendrement son aimable épouse dans ses bras; une douce mélancolie animait ses regards, qu'une sombre sévérité tenait obscurcis quelques instans auparavant; il les laissa tomber avec bienveillance et les arrêta long-tems sur le jeune homme, dont les yeux fixés sur lui annonçaient la sincérité et la bonté de son âme. — Où as-tu appris cet air charmant? lui demanda enfin le prince.

C'est une jeune fille qui me l'a enseigné, pendant mes courses dans les montagnes, répondit-il.

Ensuite Jacob? — Jacob! C'est ton nom? continua lentement Boleslas, comme en cherchant à interroger sa mémoire; et sur sa réponse affirmative, le prince regarda attentivement sa main et se fit montrer l'anneau d'or, qu'il y avait remarqué. Jacob alors, répondant à ses questions, lui raconta de quelle manière ce joyau était en sa possession.

Oui, c'est toi, dit le duc en essuyant ses yeux, je te connais! — Et tu veux devenir le fou de ma cour?

Appelez-moi comme vous voudrez, seigneur duc! répondit Jacob : mais j'ai une vieille mère et deux sœurs à nourrir; il faut que vous veniez à mon secours, et alors aussi je ferai tous mes efforts pour dissiper vos chagrins, et vous aimerai de tout mon cœur.

Tiens ta promesse, mon fils, tu resteras désormais auprès de moi! En même tems il fit un signe à son secrétaire, qui reconduisit le jeune homme dans la salle, pour annonçer à l'assemblée que le choix du duc était déjà fait, et qu'il était tombé sur Jacob Thau. Aussitôt les autres concurrens se retirèrent en silence et mécontents, et le nouveau conseiller fut décoré de la marotte.

Cunégonde avait atteint son but, car Jacob était véritablement un bon génie qu'elle avait envoyé auprès du prince. Il savait dis-

siper avec adresse les noirs soucis qui souvent assiégeaient son maître, et lorsque ses plaisanteries ou ses consolations restaient sans effet, que le duc lui ordonnait même avec humeur de quitter l'appartement, il allait se placer au-dessous de sa fenêtre, prenait son chalumeau et jouait quelques-uns des airs que Cunégonde lui avait appris. Ordinairement alors Boleslas s'empressait de se rendre auprès de son épouse, et la serrait dans ses bras, comme s'il eût voulu lui demander pardon de son injustice.

Jacob était également bien venu des courtisans; la justesse de son esprit, la pureté de son cœur le guidaient heureusement en toute occasion, et bien qu'il ne fût pas aussi habile en ce qu'on appelle bouffonnerie, il savait cependant très-bien joindre la gaîté à la gravité. La jeune duchesse surtout lui témoignait la plus vive reconnaissance de sa bienfaisante influence sur le cœur de son époux, et avait une haute estime pour lui. Jacob se plaisait dans sa nouvelle position, où il était environné d'une bienveillance générale; et lorsque par fois il obtenait la permission d'aller visiter sa chaumière, les heureuses nouvelles qu'il portait à Cunégonde, les riches présens qu'il distribuait à sa mère et à sa sœur, le fesaient également accueillir au milieu des empressemens les plus joyeux et les plus tendres.

Il n'y avait que la présence de la vieille duchesse qui lui inspirât de la répugnance et de l'effroi; car bien qu'il fût à même de se convaincre qu'elle aimait son fils avec la plus vive affection, il ne pouvait cependant oublier les complots qu'elle avait tramés contre Cunégonde, ni s'empêcher de remarquer que son confesseur, le père Michel, qui était toujours auprès d'elle, avait la plus parfaite ressemblance avec cet horrible homme gris que Wolfsheimer avait coutume de recevoir chez lui.

Jacob était depuis deux ans déjà en possession de sa charge lorsque le duc vit accomplir ses vœux les plus chers. — La princesse accoucha d'un fils. La joie fut universelle; on célébra des fêtes dans tout le duché, et l'amour de Boleslas sembla avoir presque entièrement triomphé de ses anciens souvenirs. La fidèle

Cunégonde aussi, fêta silencieusement ce beau jour, et prépara pour le jeune prince, des langes élégans que Jacob présenta à la duchesse, comme un présent offert par ses sœurs.

Lorsque le prince eut atteint l'âge d'une année, la duchesse dit à Jacob un jour qu'il jouait avec l'enfant : Je cherche une gouvernante fidèle pour mon fils. Tu as des sœurs, Jacob; si elles sont aussi bonnes que toi, je leur confierai bien volontiers mon fils.

Il faut que je leur fasse part de votre désir, Madame, répondit-il après quelques instans de réflexion : permettez que j'aille voir ma famille, peut-être vous amènerai-je la gouvernante que vous souhaitez.

Jacob partit, et, à son arrivée à la chaumière, il fit part à Cunégonde de la mission dont il était chargé, et du projet qu'il avait conçu, de la faire gouvernante de l'enfant dont le destin ne lui avait pas permis d'être la mère. Il connaissait le moyen de la déguiser à tous les yeux : Wolfsheimer lui avait appris à teindre en noir les cheveux les plus blonds et la peau la plus blanche. La jeune fille transportée de joie, pénétrée de la générosité de son amour, voulait tomber à ses pieds pour lui marquer sa reconnaissance, mais il lui dit d'un air grave et réfléchi : Te sens-tu aussi assez de force, Cunégonde? Pourras-tu vivre auprès du prince sans te trahir ? Pourras-tu supporter les regards curieux que souvent peut-être il jettera sur toi? Avant de te décider, consulte bien et Dieu et ton cœur; une seule imprudence causerait des maux irréparables.

Mais Cunégonde n'eut pas besoin d'un seul instant de réflexion, sa résolution était inébranlable, car elle connaissait la force de son cœur, elle avait déjà si courageusement fait tant de sacrifices pour le prince, qu'elle ne devait pas craindre de tenter cette nouvelle épreuve, qui allait lui confier les occupations les plus douces, celles de partager les soins de la maternité auprès de l'enfant du bien-aimé. Elle fit entre les mains de Jacob le serment solennel de ne jamais se découvrir à qui que ce pût être, et après avoir préparé ses compagnes à son départ, elle quitta joyeusement la chaumière avec

son jeune ami pour se rendre à Schweidnitz. Sa chevelure, son visage étaient méconnaissables; elle avait revêtu le costume de la campagne et pris un autre nom.

La duchesse reçut la jeune fille avec une bienveillance extrême, et convaincue bientôt, qu'elle pouvait avoir pleine confiance en elle, lui abandonna peu à peu tout le soin de son enfant. Le duc fut d'abord étonné à son aspect; il lui arrivait souvent de fixer ses regards sur elle, comme s'il eut cherché à comparer ses traits à l'image qui était profondément gravée dans son cœur; mais il finit par s'habituer à sa présence, et ne songea plus qu'à lui témoigner l'amitié et la reconnaissance, que lui faisait éprouver la fidélité des soins qu'elle avait pour son fils.

C'est ainsi qu'elle parvint, semblable à un ange invisible, à entourer son bien-aimé de bienfaits et de consolations; elle le comblait des pieuses attentions de l'amitié, et veillait sur le berceau de son fils.

Ainsi s'écoula encore une année. La vieille mère de Jacob était morte, sa sœur était mariée; pour lui et Cunégonde, ils se trouvaient heureux des saints devoirs qu'il remplissaient. Tout à coup Wolfsheimer parut à la cour, il y venait, présenté par le père Michel, réclamer, pour prix des services qu'il avait autrefois rendus à la vieille duchesse, la place de médecin ordinaire auprès d'elle, qui, depuis quelque tems était vacante. Mais Jacob fit si bien qu'il parvint à empêcher son ancien maître de réussir dans ses projets. Cependant, malgré les soins qu'il avait pris pour ne pas se faire reconnaître, Wolfsheimer appris que c'était à lui qu'il devait l'évanouissement de ses ambitieuses espérances. A quelque tems de là, la vieille duchesse mourut; et le chevalier Lothaire de S*, que jusqu'alors on avait tenu secrètement enfermé, recouvra sa liberté. Mais en revenant à la lumière, il rapportait des cachots qu'il avait habités pendant huit années, les ténébreuses passions de l'enfer; la soif de la vengeance brûlait son cœur. Il prit des informations secrètes sur le sort de sa fille et apprit bientôt qu'elle était morte dans un couvent; il se le fit indiquer et y courut. Quelques nonnes avaient découvert une partie du fatal secret, elles

lui dirent que sa fille avait été empoisonnée, et que Wolfsheimer et le confesseur de la duchesse étaient les auteurs de cet horrible attentat.

Wolfsheimer se trouvait précisément en conciliabule avec le père Michel, lorsque son *famulus* vint lui dire qu'un étranger demandait instamment à lui parler. Aussitôt Lothaire, pâle, amaigri par le chagrin et l'influence de l'atmosphère mephitique dans lequel il avait si long-tems vécu, se précipita dans la chambre. Semblable à l'éclair qui jaillit d'un nuage orageux, son regard étincelait sous ses sourcils noirs et épais que la fureur tenait contractés. Le moine effrayé s'élança de sa chaise; il avait reconnu le chevalier et voulait prendre la fuite. Mais Lothaire le repoussa avec violence et ferma la porte.

Reste! s'écria-t-il: aucun de vous ne passera ce seuil que je n'aie obtenu justice. A vos visages infâmes que le crime a flétris, je vois que vous me reconnaissez, et que l'aspect imprévu du malheureux, que vous avez tenu si long-tems enfoui dans les cachots, vous terrifie comme l'apparition d'un spectre. Mais je viens pour vous précipiter dans une tombe, plus profonde encore que celle que vous aviez creusée pour moi, et où la bouche de ma Cunégonde, pourra s'ouvrir encore pour déposer contre ses meurtriers!

Ces foudroyantes paroles firent l'effet de la foudre sur les deux coupables. Le large glaive qui pendait au côté du chevalier, la lourde hache d'armes qu'il tenait prête à frapper, leur indiquait quel terrible juge allait prononcer sur eux. Le père Michel fut le premier à reprendre courage. D'une voix humble et caressante, il supplia le chevalier de l'écouter avec calme. Le moine parvint alors, à force d'adresse et d'éloquence, à se disculper ainsi que Wolfsheimer de toute participation à l'empoisonnement de Cunégonde, et rejeta tout le crime sur la vieille duchesse, qui était parvenue à corrompre l'apprenti de Wolfsheimer, et s'était servie de son ministère dans cette affreuse aventure. Il invoqua le témoignage des nonnes du couvent, qui pouvaient dire que ce jeune misérable, abusant du nom de son maître, se présenta au couvent sans y

avoir été appelé, et que ce fut lui qui présenta la fatale potion à la malade; bref, il s'efforça de plus en plus à diriger la vengeance du malheureux sur la tête innocente de Jacob Thau.

Et où est-il? demanda Lothaire.

Oh! sa position est des plus brillantes, répondit le moine. La duchesse a su le récompenser largement; il est devenu le fou du prince.

Mon Dieu! s'écria Lothaire en joignant les mains avec violence: Le scélérat! il a empoisonné son amante et il voudrait encore, par ses bouffonneries, chasser de son cœur une si chère image? Adieu! vous aurez de mes nouvelles! mais tremblez de me tromper!

Le chevalier s'éloigna rapidement, et quoique la nuit arriva déjà il retourna au couvent. Les nouveaux renseignemens qu'on put lui donner, ne servirent qu'à confirmer le récit du père Michel. Ses doutes étaient dissipés, et il se dirigea vers Schweidnitz.

Le duc se trouvait alors, ainsi que son épouse, dans le duché de Jauer, dont il avait hérité par la mort de son frère Henri II. Le jeune prince était resté à Bolkenhain, château de plaisance de la famille ducale, avec sa gouvernante Cunégonde et le fou de la cour, auquel il était vivement attaché.

Un soir, un étranger de haute stature, à la démarche patibulaire, se présenta dans la cour du château et demanda le fou de la cour. On le lui indiqua dans le petit jardin attenant au palais, où Jacob promenait dans ses bras le jeune prince, dont le sommeil commençait à appesantir les paupières; Cunégonde venait de s'éloigner pour aller préparer la couche de l'enfant. Le sinistre étranger s'avança rapidement vers le fou de la cour, s'arrêta devant lui en le regardant fixement, et lui demanda: Cet enfant est-il à toi?

Oui certes, c'est mon enfant! répondit Jacob joyeusement, en couvrant de baisers les joues du petit garçon.

Tu as assassiné ma fille, et bien donc, enfant pour enfant! s'écria Lothaire, et à ces mots, prompt comme l'éclair, il précipita sa hache d'armes sur le crâne de l'enfant. — Il éprouva un mouvement convulsif et expira dans les bras de Jacob.

Pressant dans un de ses bras son bien-aimé ensanglanté, mourant; Jacob de l'autre main, saisit le barbare meurtrier à la poitrine ; mais celui-ci le repoussant avec une force surnaturelle, s'écria : Je suis Lothaire de S*, le père de Cunégonde, que tu as assassinée dans le cloître de L*. Enfant pour enfant! nous sommes quittes maintenant! et pendant que Jacob consterné, n'osant plus renouveler ses attaques, se jetait sur le cadavre de l'enfant, il quitta le palais en toute hâte et sans être aperçu.

Comment peindre la désolation qui éclata bientôt de tous côtés. Le gouverneur du château fit jeter Jacob dans les fers, car il avait avoué avoir tué le jeune prince en le frappant imprudemment d'une pierre. Le peuple furieux demandait le sang du meurtrier, car il portait une vieille affection à la famille ducale dont le dernier espoir venait de s'éteindre, et l'on ne pensait pas qu'un père désespéré put songer à préférer la clémence à la justice. Cunégonde fut à l'instant bannie de la cour, Jacob livré aux tribunaux, et comme il persista avec fermeté dans les aveux qu'il avait faits, l'arrêt de mort fut prononcé contre lui au bout de quelques jours. Il écouta sa sentence avec courage : comment aurait-il pu trahir le père de Cunégonde, découvrir un mystère qu'il avait caché avec tant de soins par amour pour elle et pour son prince. Maintenant que par une fatale erreur le mal était fait sans retour, c'était sur sa tête qu'en devaient retomber les conséquences ; il allait sceller même de son sang la fidélité de son cœur.

Le soir qui précéda son exécution il était assis dans la prison, solitaire et plongé dans de profondes rêveries, présages certains d'une nuit longue de soucis, lorsque la porte s'ouvrit, et le geolier fit entrer une femme. C'était Catherine. Jacob voulut courir à elle, les bras ouverts, mais elle l'arrêta de la main et lui dit : As-tu véritablement tué le pauvre enfant ? j'exige la vérité! Alors et pour la dernière fois il ouvrit son cœur à cette bonne mère, et il lui avoua tout ce qui s'était passé. Après l'avoir écouté en silence, elle le pressa dans ses bras et pleura long-tems; et lorsqu'enfin, il lui eut demandé si elle n'approuvait pas la résolution

qu'il avait prise de mourir plutôt que de tout découvrir? — Elle lui passa tendrement la main sur le visage et dit : Aimer a été l'unique occupation de ta vie, qu'il en soit ainsi de ta mort! heureux qui, comme toi, porte un cœur pur dans la tombe! — Et en même tems elle le bénit et lui donna le baiser d'adieu, car le geolier rouvrait la porte.

Dès les premières heures de la matinée du lendemain, Jacob fut conduit au lieu de l'exécution. Catherine l'avait suivi d'un œil sec sur l'échafaud, et lui étanchait la sueur qui tombait à grosses gouttes de son front. Il portait entre ses mains le crucifix d'argent qu'elle lui avait autrefois donné, et il le lui rendit après l'avoir pieusement baisé encore une fois, en la priant de le remettre à Cunégonde. C'est sur la place où s'élève l'église de St-Wolfgang, près la porte de Kœppen à Schweidnitz, qu'il fut décapité; puis on l'enterra non loin de la croix qui est scellée à la muraille dans les fossés de la ville, au-dessous de la chapelle.

Catherine s'empressa de se rendre auprès de son ancienne amie, l'abbesse du couvent de L*, pour la prier de la recevoir dans sa sainte demeure, car il lui était désormais impossible de retourner auprès de Wolfsheimer. Là, elle trouva le malheureux Lothaire et sa fille. Cunégonde, après avoir été renvoyée de la cour, était venue vers l'abbesse, la seule amie en qui elle put avoir confiance, et y avait rencontré son père, qui venait visiter le tombeau où il croyait que sa fille reposait. A son aspect, au récit de tous les événemens qui lui étaient arrivés, il avait enfin découvert dans quel fatal aveuglement il était tombé et combien son crime avait été barbare; il allait courir à Schweidnitz pour prendre toute la culpabilité sur lui, par un aveu public, et sauver la vie de l'innocent. — Mais Catherine lui apprit qu'il était déjà trop tard.

Eh bien! j'ai encore un devoir à remplir sur la terre! s'écria-t-il, et il demanda à Catherine si elle voulait l'accompagner. Elle y consentit; car bien qu'il ne lui en eût rien dit, elle avait compris où il voulait la conduire. Il remis sa fille désolée entre les mains de l'abbesse et quitta le couvent sans répondre à aucune question.

Wolfsheimer était seul à la maison ; il avait envoyé les deux domestiques à la recherche de Catherine, qui n'avait pas reparu depuis plusieurs jours, et se trouvait précisément assis dans son laboratoire, occupé à compter des pièces d'or, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, et Lothaire entra avec Catherine.

Misérable menteur! me reconnais-tu? s'écria Lothaire.

Que me voulez-vous? dit Wolfsheimer, et il quitta sa chaise en tremblant : Où est-tu demeurée si long-tems, Catherine?

Je viens de l'échafaud, où le sang de Jacob a coulé! répondit-elle. Je n'ai pas voulu t'épouser de peur que tu n'empoisonnasses mes enfans, et tu m'as cependant tué mon fils. Et Lothaire lui ayant demandé : Où est la fiole? elle étendit sa main tremblante en indiquant un des coins de l'armoire, qui contenait les vases du chimiste ; puis elle se couvrit le visage et tomba à genoux en priant pour l'âme du pêcheur ; car Lothaire lui fesait avaler de l'horrible boisson, que lui-même avait préparée.

La fiole était vide! — Wolfsheimer, poussant des hurlemens, se releva, et, tandis qu'il se précipitait d'un pas chancelant vers l'armoire pour y chercher du contre-poison, Lothaire et Catherine quittèrent la maison. Lorsque le *famulus* revint, à la nuit tombante, il trouva le chimiste, expiré près de son or, dans un affreux état de décomposition.

Lothaire laissa alors sa fille au couvent, ainsi qu'elle en avait témoigné le désir ; elle et Catherine prirent le voile. Plus tard Cunégonde devint elle-même abbesse, et fut vantée en tous lieux comme un modèle des pieuses filles du Seigneur. Mais quoiqu'elle n'appartînt plus qu'au ciel, et que, devant cette radieuse pensée, le monde eût disparu comme une ombre fugitive, souvent elle ne laissait pas que de s'agenouiller, en pleurant, devant le petit crucifix que Jacob, à l'heure de son agonie, lui avait envoyé en signe de souvenir.

Pour l'infortuné Lothaire, il se rendit auprès de son ami, l'abbé du cloître de Grissan. Il aurait fait volontiers l'aveu de son crime à la face de tout l'univers ; mais il eût été inutile, le sang avait

coulé! et il se tut par respect pour le nom de sa noble famille et pour le secret de son prince. Cependant il confia tout à l'abbé, en le priant de le recevoir dans son ordre et de lui imposer une longue et dure pénitence, qui put le laver de ses fautes et le purifier encore dans ce monde. Et le pieux abbé était un juge sévère; il lui refusa la tonsure, car Lothaire était un meurtrier; mais il lui ordonna de servir l'église en qualité de frère laïque, et le chargea des fonctions de gardien. Et lorsque des voyageurs s'arrêtaient au cloître pour visiter la magnifique église, il fallait que le gardien leur servit de guide, et, le cœur déchiré, leur raconter, au pied de la tombe du jeune prince, que l'on avait transporté dans ce lieu: que le fou de la cour l'avait tué!

***

2. *Die Æschylische Trilogie, Prometheus, etc. — Prométhée, Trilogie d'Eschyle et mystères des Cabires dans l'île de Lemnos, accompagnés de considérations sur la Trilogie d'Eschyle en générale, par Fréderic-Théoph. Welker, professeur et bibliothécaire en chef à l'université de Bonn. Darmstadt,* 1824. 113 *pages in-8; avec une planche.*

(Article traduit des annonces littéraires de Gœttingue. *Suite et fin.*)

Il ne faut pas confondre, dit M. Welker, les Cabires de Samothrace avec ceux de Lemnos. Suivant Phérécyde, cité par Strabon, ces divinités étaient adorées à Lemnos et sur le mont Ida près de Troie. Le plus puissant dieu de Lemnos était Héphaestos; il avait eu de son mariage avec Καβειρω (nom dérivé de καιω ou καιρω) trois fils, les Cabires, qui présidaient aux différens arts exercés avec le secours du feu. L'ancienne Epopée Phoronis parle de leur alliance avec les Dactyles également révérés sur l'Ida Troyen, et qui enseignèrent aux hommes à travailler avec le marteau. Cependant il faut faire une grande distinction entre ces divinités et les Dactyles de l'Olympe, dont les fonctions bienfaisantes étaient

de conserver la santé. L'art de travailler et de fondre les métaux est également personnifié dans les Telchines, tandis que les Curètes et les Corybantes diffèrent en beaucoup de points des Cabires. Leurs noms dérivent de la même source, de κοῦρος, jeune homme servant. En général, c'étaient les prototypes poétiques de tout l'ordre sacerdotal, tant des prêtres qui servaient les autels de Zeus sur le mont Ida et de Rhéa en Crète, que de ceux qui célébraient le culte de la grande Mère phrygienne (*Magna Mater*).

Les plus anciens habitans de Lemnos étaient les Sintiens, peuplade venue de la Thrace, qui, au dire d'Homère, adoraient Héphaestos. Il est vraisemblable que le culte des Cabires est venu des Dardaniens; car il existait beaucoup de rapport entre les usages religieux de ce peuple et ceux de l'île de Samothrace. Les Pélasges thyrrhéniens arrivés de l'Attique à Lemnos, n'y apportèrent que le culte du dieu Hermès, adoré tantôt sous le nom d'Imbros, tantôt sous celui de Kadmos ou Kadmilos, le régulateur (*der Ordner*). Les anciens habitans de Lemnos révéraient aussi une grande Mère, sous la puissance de laquelle étaient placées les nymphes de cette île, appelées improprement Cabeiriades, du nom des demi-dieux, honorés dans les mêmes lieux. Suivant un passage de Denys d'Halicarnasse (I. 68), tiré d'Arctinos de Milète, les divinités de Samothrace devaient aux Dardaniens l'introduction de leur culte dans cette île; c'étaient deux grandes divinités, issues de Zeus, qu'on représentait, dans les cérémonies, sous la forme humaine des Tyntarides, et que l'on chantait dans les poésies épiques sous la même dénomination. Elles portaient le même nom que les divinités de Lemnos; car on les appelait κάβειροι, petites flammes, dont ces dieux prenaient la forme pour apparaître aux navigateurs et pour les préserver des malheurs de la tempête. A l'adoration de ces divinités se lièrent les croyances religieuses apportées par les Pélasges tyrrhéniens, et c'est de ces élémens, que furent formés à Samothrace ces célèbres mystères, assez semblables à ceux qu'on célébrait en l'honneur d'Hermès Kadmilos, d'Hécate, d'Axiéros (Eros), d'Axiokersos et d'Axiokersa. Selon Philostrate, les habitans de Lem-

nos célébraient annuellement une grande fête expiatoire, qui durait neuf jours. Alors tous les feux étaient éteints dans l'île, et on allait en chercher d'autre à Délos. L'île elle-même était regardée comme impure, et peut-être l'antique tradition de la séparation des hommes et des femmes de Lemnos, se rattache-t-elle à ces solennités. Cette prétendue impureté de l'île de Lemnos, se fondait sur la religion des Cabires dont on pleurait la mort : telle est la tradition de Thessalonique, qui vraisemblablement était la même à Lemnos, mais qu'on ne rencontre pas à Samothrace, où, d'après Démétrius de Skepsis, il n'était nullement question des mystères des Cabires.

Il est reconnu que cette fête expiatoire appartient au culte des Cabires. Philostrate dit qu'on adorait sur le vaisseau, chargé d'aller à Délos pour y prendre le feu sacré, les divinités chthoniennes; des initiations avaient lieu, ainsi que des sacrifices pour les morts, et en général les initiations aux mystères de Lemnos jouissaient d'une grande renommée dans l'antiquité. Il est donc vraisemblable que le souvenir du bienfait de Prométhée, qui avait apporté le feu aux hommes, s'est lié avec ces mystères et ces fêtes; car, d'après une tradition ancienne, Prométhée avait pris le feu au foyer d'Héphaestos, à Lemnos. M. Welker, pour prouver son assertion, donne dans son ouvrage le dessin d'un vase trouvé en Sicile, dont les bas-reliefs représentent l'enchaînement de Prométhée, ainsi que quelques cérémonies usitées dans les initiations aux mystères. On trouve également, dans les traditions religieuses de Thèbes, un Prométhée au nombre des prêtres attachés au culte des Cabires. La couronne de Prométhée, faite de l'*agnus castus*, et l'anneau de fer, qu'il doit porter en souvenir de ses chaînes et comme une expiation perpétuelle et volontaire, paraissent avoir le caractère des symboles en usage dans ces mystères. L'anneau de fer était aussi porté par les initiés dans les mystères de Samothrace. Le centaure Chiron, symbole de la nature barbare, qui remplace Prométhée, fait également partie des mystères. Le poète peut avoir pris les sujets de son drame à Lemnos même, soumise aux Athéniens depuis

l'expédition de Miltiade. L'ancienne religion des Athéniens enseignait le dogme du *Culte de la Nature*, que le feu céleste, sorti de l'eau, ou Athena, avait, par son union avec le feu terrestre d'Héphaestos, le symbole de la terre fertile, donné naissance à Erichthonios. On adorait aussi dans cette île Héphaestos, comme fondateur de la vie sociale et des affections de famille, sous le symbole du foyer. Au reste, tous les différens points de cette religion antique ont été bientôt confondus par l'introduction de cérémonies et d'allégories venus de l'étranger, tandis que les mystères de Lemnos se maintinrent dans leur pureté originaire.

L'analyse que nous venons de donner des principales parties du livre de M. Welker, nous a fait goûter autant du plaisir que nous en avons retiré de fruit. Peut-être qu'en parcourant superficiellement cet ouvrage, y aperçoit-on cependant moins de cohérence et se trouve-t-on tenté de ranger M. Welker, parmi les auteurs qui suivent la méthode nouvelle, à laquelle on fait le reproche de se croire autorisée à traiter arbitrairement certains passages des anciens, et à y attacher un sens convenable au système qu'on s'est créé à l'avance. Mais ce défaut provient, en partie, de ce que l'auteur suppose à ses lecteurs certaines connaissances, comme l'éditeur d'un ouvrage classique de l'antiquité suppose ordinairement au public la connaissance du système grammatical de la langue dans lequel il est écrit. L'auteur de cette analyse, dont l'opinion diffère en quelques points de celle de M. Welker, croit cependant pouvoir affirmer, que le plus grand nombre des propositions avancées dans ce livre sont suffisamment établies, et il est persuadé que l'auteur, en partant de ces principes, n'a pu trouver d'autres résultats. Néanmoins, il invite l'auteur à modifier quelque peu l'idée exagérée qu'il s'est formée, de l'importance de la religion des Cabires, à Lemnos, pour arriver peut-être, à quelques modifications essentielles de son système. S'il est vrai que, dans les tems les plus reculés, nous trouvons dans ces contrées un culte d'Héphæstos, que, suivant Homère, il y avait dans la ville de Troie un prêtre de ce dieu qui jouissait d'une

haute considération ; que le volcan de Lemnos devait être le centre naturel de ce culte, sommes-nous autorisés à attribuer aux Cabires d'Héphæstos une origine plus ancienne que celle indiquée par Akusilaus, qui les fait descendre de Kadmilos, divinité identique, selon M. Welker, avec l'Hermès pélasgien. L'étymologie de καιω ne suffit pas, on pourrait bien dériver le substantif καυς et avec le digama καβυς, comme aussi καυτης ; mais la terminaison en ειρος n'est pas usitée dans ces masculins dérivés. La différence entre les Cabires de Lemnos et ceux de Samothrace que l'auteur établit, a déjà été réfutée par la remarque, que ce serait un hasard trop singulier que celui qui aurait fait donner à deux divinités différentes, un même nom, que des savans distingués ont fait dériver d'une même langue étrangère. Il est plus que vraisemblable que ces divinités, adorées dans deux îles voisines, ainsi que dans celle d'Imbros, ont eu une origine commune, que nous ne pouvons trouver que chez les Pélasges tyrrhéniens. La différence des attributs de ces divinités et des rites du culte qu'on leur rendait, peut provenir des religions antérieures à celles des Cabires, combinées avec cette dernière après son introduction. Ces mêmes Pélasges ont apporté à Thessalonique le dogme de la mort des Cabires, tout comme ils avaient fondé plusieurs établissemens de ce genre dans la Macédoine. Ce dogme est aussi attribué aux Corybantes, avec lesquelles l'antiquité confondait non-seulement les Cabires de Lemnos, mais encore ceux de Samothrace, comme nous le voyons dans Phérécide. L'hypothèse avancée par M. Welker, que les coutumes religieuses de Samothrace avaient été apportées dans cette île par les Dardaniens, n'a d'autre fondement que la narration d'Arctinos, citée par Denys d'Halicarnasse (1. 68). Mais le passage cité par cet auteur n'est relatif qu'à Pallas ; tandis que tout le reste, qui concerne les grandes divinités, est cité d'après Kallistratos. Denys d'Halicarnasse peut avoir réuni ces deux passages, à cause du culte d'Athena χρυσῃ, adorée à Lemnos et à Samothrace. Au reste, le critique de M. Welker est entièrement d'accord avec lui, sur la signification symbolique de la grande fête expiatoire célébrée à

Lemnos, et convient que l'auteur a répandu des lumières toutes nouvelles sur cette fête. Il lui paraît également évident, que les anciennes traditions sur Prométhée, ont dû faire partie des croyances et des cérémonies religieuses établies dans cette île, et que le poète grec a fait de ces mystères le fondement de sa tragédie.

Nous croyons, sans abuser de la patience de nos lecteurs, pouvoir ajouter à cet article un extrait du mémoire de M. Fréd. Guill. Jos. Schling, sur les divinités de Samothrace (*über die Gottheiten von Samothrace*), lu à l'académie des sciences de Munic en 1815. (Tubinge. 1815. In-4°).

L'auteur donne d'abord le détail de toutes les notices que les anciens nous ont transmises sur la géographie et le nom de l'île de Samotrhace. Homère sépare encore les deux mots qui composent le nom de cette île, et l'appelle Samos de Thrace: Strabon fait dériver ce mot *Samos* de σημα, dans le dialecte dorien σαμα, montagne élevée, et dit qu'elle est sortie du fond de la mer. Au dire d'Aristote, elle portait anciennement le nom de Leukosia, et Pausanias, avec quelques auteurs, l'appelle Dardania. Diodore de Sicile rapporte que dans les tems anciens on y avait fondé un culte, dont le but était d'adoucir les peines de la vie, et de consoler les hommes de la loi impérieuse qui les force à mourir. La célébrité de ce culte était très-répandue, et les personnages les plus distingués se faisaient initier à ces mystères, tels furent Jasion et ses compagnons, Hercule, Ulysse, Pythagore, et Philippe, roi de Macédoine. Sous les Romains, l'île conserva son indépendance, et son culte subsista jusqu'au troisième siècle après Jésus-Christ.

La dérivation du nom des Cabires est obscure, et les auteurs diffèrent sur le nombre de ces divinités. Quelques-uns en comptent quatre, Demèter, Dionysos, Hermès, Zeus; Mnaséas restreint leur nombre à trois, Axiéros, qu'il compare à Demèter, Axiokersa, qui doit être Perséphone, et Axiokersos ou le Hadès. Il ajoute cependant que plusieurs auteurs indiquent encore Kasmilos, qui est la désignation mystique de Hermès.

Zoëga fait dériver le nom de ces dieux de la langue égyptienne,

mais il n'a pu appuyer son opinion que sur des explications très-vagues. Axiéros doit être le tout-puissant, et Kasmilos le sage parfait. Cicéron dit que ces divinités protégeaient la navigation. Elles étaient, selon Hérodote (III. 37. II. 44. VI. 47.), d'origine phénicienne. En suivant cet indice, Bochard a cherché la signification de leurs noms dans les langues sémitiques. Il s'est arrêté au mot אחז (*achas*) posséder, qui ne répond pas aux attributs de ces divinités. M. Schelling propose de faire dériver ce mot de la syllabe אחש (*achass*), que nous trouvons dans le nom propre *achasveros*, et qui, dans la langue perse, indiquait la dignité, la majesté, et est peut-être le mot *αγιος* des Grecs. Axiéros, formé du mot hébreu ירש (*jarasch*), Eros qui est donc la divinité qui engloutit tout, chez les Grecs *ποθος*, *penia*, le Zerwané du Zand-Avesta. Axiokersa ou Axiokersos est dérivé de חרש (*charasch*), labourer le champ. Axiokersos est encore comparé à Osiris ou Dionysos, et confondu avec le Hadès. C'était là le principe consolateur; ce dieu, protecteur des plaisirs, se trouvait lié avec les divinités qui représentaient la mort. Plutarque fait peut-être allusion à cette idée, quand il dit que les âmes des morts étaient accueillies par Dionysos, et qu'on disait aux agonisans : Vivez heureux avec Osiris (Zoëga de Obel., page 305). Perséphone était l'épouse de Dionysos en sa qualité de Koré ou de Libera. Axiokersos est encore la divinité qui éteint le feu allumé par Perséphone. Peut-être les Grecs ont-ils transformé *κερωρ* en *κερσος* (Barthélemy. Mém. de l'acad. de inscriptions; t. XXX, p. 410.), et *κερσωρ* rapproche de *χρυσωρ*, qui, selon Sanchuniathon, cité par Eusèbe, doit être Héphæstos. C'est le Phthas des Egyptiens. Bochard fait dériver Chrysor de חרשאור (*charach ohr*), qui est maître du feu. C'est de cette dénomination qu'il faut aussi faire dériver l'épithète donnée à Cérès, *χρυσαορος*, que les Grecs, ne connaissant pas la signification véritable de ce mot, ont traduit par l'*épée d'or*, qui ne peut être un attribut de cette divinité. C'est dans ce sens qu'on disait encore aux mourans : Qu'Osiris te donne l'eau rafraichissante!

Kadmilos, Camillus, est le ministre des dieux. (Varron *de lin-*

gua lat. VI, *p.* 85. *id. Bipont.*) le dieu-ministre, servant les grandes divinités : ces dernières sont les Cabires. Son nom est dérivé de קדמי־אל (*kadmiel*) qui précède les dieux, leur héraut. L'auteur combat Creuzer sur ce point, qui voit partout le système d'émanation, et fait d'Axieros la base d'où il part pour développer tous ces mystères.

M. Schelling fixe ensuite le rang de ces divinités mystérieuses de la manière suivante. La première est Cérès, le désir, qui est le commencement de toute existence; la seconde, Proserpine, indique l'existence primitive de la nature visible; Dionysos, au troisième rang, tient le sceptre du monde spirituel; Kadmilos ou Hermès, en réunissant ces deux mondes, les conduit vers la divinité suprême, indépendante de la nature qu'elle a créée. Mnaséas ne nomme pas ce dieu, peut-être parce qu'il n'avait pas été admis aux degrés supérieurs de l'initiation; peut-être aussi par crainte de divulguer le secret le plus sacré de ces mystères. Mais Sanchuniathon raconte, que dans le tems des Corybantes et des Cabires, naquit le dieu suprême Eljon, nom qui lui est aussi donné dans la Genèse XIV. 18. C'est un système de philosophie naturelle qui, de la nature, remonte à la divinité, suivant les expressions de Clément d'Alexandrie. Stromat. IV, p. 164.

Les Cabires étaient représentés sous la forme de pygmées ou de nains. C'est ainsi que l'antiquité réunissait les attributs de la jeunesse et de la vieillesse. D'autres, leur donnaient une forme qui répondait plus à leur puissance, et en faisaient des géants, ἄνακτες.

L'auteur de ce mémoire s'arrête principalement à la signification du mot *Cabires*. On l'a fait dériver du mot hébreu כביר (*chabir*) qui indique la force. C'est ainsi que l'ont expliqué Scaliger (*ad Varr. et ad Euseb. Chron.*); Bochard, *Gerh. Voss de Idolol.*; Grotius *ad Matth. IV.* 24. *Selden de diis Syris;* Marsham, *Canon Chron.* Mais cette étymologie ne conduit pas à la signification de *puissant*, et il y faudrait joindre encore le sens de גבר, *gabar*. M. Schelling propose une autre étymologie. Ces divinités présidaient à la magie. Ces deux significations se trouvent dans le mot hébreu

חבר, *chabar*, et l'auteur cite plusieurs passages du Vieux Testament, qui s'accordent avec son opinion. Le résultat des recherches auxquelles il s'est livré à cet égard, se trouve ainsi expliqué dans un passage de son mémoire : Ces divinités sont l'emblême de ce qui est indissoluble, une série de principes qui représentent la vie dans son développement primitif jusqu'à sa plus grande élévation ; ces dieux sont les représentans de la magie générale et de la théurgie qui est le principe de la nature, par lequel ce qui est invisible, ce qui n'existe pas, est rendu visible, reçoit son existence : c'était le sens profond de la doctrine des Cabires, regardée comme sacrée. Peut-être ces dogmes n'ont-ils pas été enseignés à Samothrace dans les mêmes termes ; car l'initiation aux mystères avait pour but, en général, de se lier avec les divinités dans cette vie et dans l'autre ; elle ne s'arrêtait pas à expliquer le système de l'univers. Les divinités inférieures jouaient un rôle intermédiaire dans ces alliances, et étaient en grande vénération parmi les initiés ; mais il n'en résultait pas qu'ils fussent consacrées au monde physique ; l'initiation devait les conduire dans les régions supérieures.

Une fois admis à l'initiation, on ne s'arrêtait que lorsqu'on était arrivé au dernier degré de ces connaissances mystérieuses ; elles étaient ἀῤῥηκτα, inséparables (*Orpheus Argonant.* 464, *ed. Brunk*). Cette doctrine nous a été conservée dans une inscription interprêtée par Münter de Copenhague : « Les âmes des morts sont séparées en deux troupes ; l'une erre sur la terre, l'autre est mêlée aux chœurs célestes : c'est à cette dernière que je suis attaché ; car le Dieu m'y a conduit. » Cette inscription montre le but de ces mystères, qui est l'affranchissement de la crainte de la mort.

O.

VARIÉTÉS.

La *Gazette littéraire de Leipsic* s'exprime ainsi en parlant de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, par M. Thierry.* « Cet ouvrage est une des productions les plus remarquables de la nouvelle école historique de France. Ce qui distingue M. Thierry de tous ses devanciers, c'est qu'il a indiqué et examiné les résultats politiques de l'invasion de l'Angleterre par les Normands. Il a surtout considéré dans toutes ses conséquences un fait principal, qui lui a fourni la clef d'une foule d'événemens peu compris et mal exposés jusqu'ici : ce fait, c'est la lutte prolongée entre deux peuples toujours ennemis, le peuple conquérant et le peuple conquis. M. Thierry mérite des éloges pour le soin avec lequel il a cherché à donner à son histoire la couleur locale, en rétablissant l'orthographe historique des noms propres. Il indique toujours les sources où il a puisé; mais comme trop souvent les ouvrages les plus médiocres sont surchargés de citations, c'est moins sur cette exactitude que se fonde le caractère de l'auteur, que sur le choix toujours heureux des faits et des traits qui composent ses tableaux, sur une analyse profonde, sur une critique toujours juste, enfin sur l'art avec lequel il a su donner en quelque sorte à l'histoire le caractère des sciences positives. »

Compagnie rhénane pour le Commerce avec les Indes occidentales.

Cette compagnie a été fondée à Elberfeld, en 1821 (1). Son premier but était de chercher des débouchés pour les produits de l'agriculture et de l'industrie des provinces prussiennes. Peu à

(1) M. Jacques Aders, négociant à Elberfeld, annonça, au mois de février 1821, par une circulaire, qu'il adressa aux négocians de l'Allemagne, et principalement de la Prusse rhénane et de la Westphalie, qu'il avait conçu le projet de former cette compagnie. Le règlement de la société, soumis au gouvernement prussien, reçut son approbation le 7 novembre de la même année.

peu elle étendit ses relations commerciales et forma des établissemens dans plusieurs pays du continent américain. Malgré les pertes causées par l'incendie d'un magasin à Port-au-Prince, en 1823, elle parvint à soutenir son comptoir dans cette ville. Ses dépôts étaient assurés en partie par la société du Phénix à Londres, et en partie par une compagnie d'assurance hollandaise. La société du Phénix remboursa loyalement le montant de la perte; mais la société hollandaise y mit beaucoup de lenteur et de difficultés. Le premier vaisseau de la compagnie rhénane arriva à Véra-Crux au mois de mai 1823, quelques jours après la chûte d'Iturbide et la levée du blocus de ce port. Les agens furent très-

Voici un extrait des articles de ce règlement, qui caractérisent le mieux le but et la nature de cette société. La société nommée Compagnie rhénane pour les Indes occidentales (*Rheinisch-Westindische Compagnie*), se propose d'exporter des produits industriels et agricoles dans les Indes occidentales, l'Amérique méridionale et septentrionale, et dans d'autres contrées encore, tant pour son propre compte, que par consignation; mais elle se bornera aux produits de l'Allemagne. La compagnie est formée pour vingt ans, à dater du 8 mars 1821. La troisième assemblée générale, qui aura lieu avant le terme de sa dissolution, décidera si la compagnie doit durer encore davantage. Elle sera également dissoute aussitôt qu'elle aura perdu un tiers de ses actions. L'entreprise a été faite par actions de 500 thaler de Berlin : le nombre des actions sera de deux mille. L'actionnaire peut céder son titre sans aucune formalité. La compagnie paye un intérêt de quatre pour cent. Les actionnaires ne sont responsables que pour la valeur nominale des actions qu'ils ont en main. Les assemblées générales se tiennent à Elberfeld : les actionnaires sont convoqués un mois d'avance par les feuilles publiques. Ceux qui sont présens, ou leurs mandataires, représentent la compagnie. Les élections se font par votes écrits et cachetés. L'assemblée générale nomme une direction composée de cinq membres qui résident dans la commune où se trouve le comptoir principal; elle nomme également un conseil directorial composé de sept membres, dont la demeure ne doit pas être à plus de douze milles allemands de la résidence du directoire. Le conseil représente la compagnie d'une assemblée générale à une autre. L'assemblée générale peut être convoquée extraordinairement par le directoire. Les possesseurs d'une à quatre actions ont une voix; ceux de quatre à huit en ont deux; de huit à douze, trois voix, et ceux qui possèdent plus de douse actions en ont

bien reçus des autorités, qui accordèrent le privilège d'y fonder un établissement sous le nom de *Compagnie rhénane des Indes.* Deux agens se rendirent dans la capitale du Mexique, où ils obtinrent les mêmes faveurs. En même tems la société nomma M. Schmaling agent à Buénos-Ayres, et lui adressa une quantité considérable de marchandises. Dans la séance du conseil directorial du 26 juillet 1823, la direction annonça déjà la vente des mille premières actions, chacune à 500 thaler de Prusse. D'après les statuts fondamentaux, la compagnie en devait émettre 2000.

Dans sa séance du 29 décembre 1823, le conseil directorial fit un rapport très-favorable sur la situation de ses différens

---

quatre. La direction et le comptoir principal résident à Elberfeld : tout ce qui concerne la compagnie doit être adressé dans cette ville. Les fonctions de directeurs son gratuites jusqu'à ce que la compagnie soit en état de les payer. La direction désigne un président, qui est changé tous les trois mois. Chaque directeur à un suppléant, qui, en cas d'absence ou d'empêchement, prend sa place. La direction ne garantit pas le résultat des affaires ; la compagnie s'abandonne à sa prudence ; elle ne doit jamais dépasser les fonds de la société, et commander ou acheter pour des sommes plus fortes que les fonds de la compagnie. La direction s'assemble une fois par semaine ; elle surveille les différens comptoirs et les fait visiter par des inspecteurs. Les fonds qui ne sont pas employés dans le commerce seront déposés dans la banque royale. Tous les quatre mois, la direction fait un rapport au conseil directorial sur la situation des affaires de la société. A la fin de la seconde année, le sort désigne le directeur, qui doit sortir tous les ans de la direction : il est remplacé par l'assemblée générale, qui choisit entre quatre candidats, dont deux sont nommés par le directoire et deux par le conseil. Les membres du conseil ne reçoivent aucun traitement; les frais de voyages et autres dépenses dans l'intérêt de la compagnie leur sont remboursés. A l'expiration de la seconde année, il sort annuellement deux membres du conseil, de manière qu'à la fin de la sixième année le conseil se trouve entièrement renouvelé : les nouvelles nominations sont faites par les sections de l'assemblée générale. Le sous-directeur est nommé par la direction, il reçoit un traitement et consacre tout son tems aux affaires de la compagnie.

La compagnie aura des comptoirs sur tous les points où elle établit des magasins. Les agens de ces magasins ne peuvent recevoir que des marchandises de l'Allemagne, et ne peuvent faire de commerce pour leur propre compte. Ces agens sont proposés par la direction et agréés par le directoire.

établissemens; et le 27 mars 1824, le conseil a évalué le total des fonds appartenant à la compagnie à 520,000 thaler, ce qui fait 20,000 thaler au-delà de la valeur des 1000 actions vendues. L'administration a donc proposé de distribuer les 20,000 thaler en dividendes de 4 pour cent. Le rapport du 16 août 1824 s'étendit principalement sur l'établissement à Buénos-Ayres qui, étant reconnu par le gouvernement, se trouvait dans une position très-avantageuse. La loi sur les rentes, proposée par le gouvernement français, exerçait quelque influence sur les affaires de la compagnie, en arrêtant le débit de la seconde série des actions, qui étaient encore au nombre de mille, comme nous l'avons déjà dit.

Les explications données par le conseil, dans l'assemblée du 20 décembre 1824, firent craindre quelques dangers pour le commerce avec le Mexique, parce que deux agens de la compagnie avaient eu la perfidie de profiter des relations de la société pour fonder un établissement particulier dans la capitale de cette république. Cependant le directoire espéra que la confiance dont jouissait la compagnie ferait vaincre ce péril; et en même tems le conseil demanda et obtint l'autorisation d'étendre la faculté d'accepter des marchandises en consignation des négocians des Pays-Bas et de la Suisse.

Dans une séance extraordinaire de l'assemblée générale des actionnaires, du 29 août 1825, la direction fut autorisée à doubler les fonds de la compagnie, en ajoutant aux actions déjà vendues 2000 autres actions, qui rapporteraient un capital d'un million de thaler de Prusse. La direction avait recueilli les avis des plus grandes maisons de commerce de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, qui toutes étaient favorables à cette augmentation. L'assemblée générale décida cette opération à une majorité de 278 voix contre 23.

Extrait du rapport annuel de la Compagnie rhénane, lu dans la séance du Conseil directorial du 24 février 1826, par M. C. C. Becher, sous-directeur.

« Par la vente des deux premiers milliers d'actions et par suite des opérations commerciales qui ont été faites, la compagnie possède

un fonds d'un million de thaler de Prusse, avec un excédant de 25,000 thaler. La direction vous propose d'employer cet excédant de la manière suivante : 20,000 thaler seront donnés comme dividende extraordinaire de 2 pour cent sur les deux mille actions, et payable au 1er juillet 1826 ; 5000 thaler formeront une réserve qui, par l'augmentation des dividendes, deviendra plus forte et servira à réparer les pertes accidentelles. Pendant la dernière crise qui a ébranlé tout le commerce, la société n'a essuyé d'autre perte que celle de 1100 thaler, dans la faillite des frères Benecke, de Berlin. L'exportation a dépassé du double celle de 1824, et est évaluée à 1,737,860 thaler ; et la direction espère qu'elle augmentera dans la même progression. C'est le résultat de l'agrandissement des fonds de la société que l'assemblée générale du 27 août 1825 avait résolu : aussi, a-t-il été si bien accueilli par le public et les actionnaires, que les 1000 actions ont été vendues en peu de tems, et que les autres 1000 ont été données avec une prime de 5 pour cent. Le développement des affaires et des moyens de la société ont amené l'exécution d'un projet formé dès le commencement, qui consistait à fonder un établissement à Hambourg, le port le plus important de l'Allemagne. M. Pietsch a été nommé chef de cet établissement et agent principal de la compagnie à Hambourg. Son service commencera au printems de 1826. La crainte que nous avions exprimée dans le rapport du 26 juillet dernier, n'a été que trop fondée ; la république d'Haïti a accordé à la France, pour la dédommager de la reconnaissance de son titre d'indépendance, de si grands priviléges sur l'importation, que les marchandises allemandes ne pourront plus soutenir la concurrence avec celles que la France y envoie. En tout cas, le nombre des articles que l'on pourrait encore envoyer dans cette république est tellement restreint, qu'il est inutile d'y entretenir un comptoir. La direction a donc résolu de dissoudre celui qui est à Port-au-Prince, et de donner une autre destination à son agent, M. Hoffmann. Toutes les relations que l'on pourra entretenir seront confiées à la maison T. et A. Weber et Ce, à Port-au-Prince. Notre correspondance avec la capitale du Mexique va jusqu'au 14 décembre

et celle avec les côtes jusqu'au 17 décembre. Elle est très-favorable au commerce et à la politique, et plus qu'on ne devait l'espérer d'après les nouvelles précédentes. La conquête de Saint-Juan-d'Ulloa a complété l'indépendance des États-Unis du Mexique; les relations intérieures de l'état se consolident de jour en jour, et grâce à elles, on doit tout espérer des progrès de la civilisation et du développement des ressources immenses qui refluent, en partie, vers la métropole. L'usage des productions industrielles de l'Allemagne s'est multiplié par la reprise des travaux des mines, et s'étendra encore davantage, de manière que l'importance de cette branche de commerce ira toujours en augmentant. Nous rendons grâce à la prévoyance paternelle de notre gouvernement qui, en réglant ses relations commerciales avec ces états, a assuré les nôtres, et m'a autorisé d'accepter les fonctions d'agent général du commerce mexicain dans la Prusse occidentale. Cette place m'a été offerte par M. Gorostiza, consul général du Mexique à Bruxelles : je m'en suis chargé, sans cependant accepter de traitement, dans l'espérance de pouvoir bientôt la céder à des consuls.

« Parmi les expéditions qui ont été envoyées d'Anvers et de Hambourg au Mexique, la première a péri à l'entrée du port d'Alvarado; cependant l'équipage a été sauvé. La seconde, dont était chargé le vaisseau *la Cérès*, est arrivée heureusement. La dernière, qui accompagne M. Hundeiker, nommé chargé d'affaires de la compagnie, a été obligée de se réfugier dans le port de Lisbonne. Nous attendons la nouvelle de son arrivée à Véra-Crux, les circonstances nous ayant obligé de transporter notre établissement dans cette ville. Les marchandises pour le Mexique qui se trouvent prêtes à Hambourg, seront embarquées dans le courant de ce mois.

« Les nouvelles que nous avons reçues de Buénos-Ayres vont jusqu'au 21 novembre; la guerre avec l'empire du Brésil a été déclarée, et le port de Buénos-Ayres est menacé d'un blocus, qui a été publiquement annoncé par le gouvernement brésilien. Mais comme nous sommes assurés contre tous les dangers, nous

ne craignons rien pour les deux vaisseaux, *l'Uranie* et *le Conseiller de conférence Baur*, qui sont en route pour Buénos-Ayres. D'ailleurs, l'interruption du commerce sur la Plata étant des plus contraires aux intérêts de l'Angleterre et des États-Unis, qui ont beaucoup d'influence sur les parties belligérantes, nous croyons que ces deux états se rapprocheront bientôt, et que les relations ne seront pas long-tems interrompues. D'après les dernières lettres de Buénos-Ayres, l'importation de la farine est de nouveau permise; mais celle de l'Allemagne a tellement perdu de son crédit, par le mauvais état dans lequel plusieurs chargemens sont arrivées, que nous n'osons pas en envoyer d'autres avant que la confection de la farine n'ait atteint un plus haut degré de perfectionnement, ce qui ne sera possible qu'en changeant les dépots de grains en magasins à farine. Nous porterons toujours notre attention sur cet objet, et nous ne négligerons rien pour favoriser l'exportation de cet article. Le commerce de l'Allemagne méridionale est toujours arrêté par le système de douanes du royaume des Pays-Bas, et notre patrie est obligée de renoncer à la navigation sur le Rhin pour une importante branche de son commerce, la farine.

» La dernière lettre de Valparaiso, au Chili, est datée du 7 octobre; le vaisseau *Canning* y était attendu à chaque instant. Cette expédition a été suivie d'une autre, le vaisseau *Lovely Ann*, chargé il y a quelques semaines à Anvers. La délivrance du Pérou a donné une nouvelle vie au commerce des vastes côtes de l'océan Pacifique, et nous pouvons nous flatter que cette expédition aura les plus heureux résultats. Ces contrées sont très-importantes pour le commerce et l'exportation des productions de l'Allemagne, et nous nous proposerons bientôt de créer un comptoir à Lima, nous en avons déjà fait les préparatifs.

» L'augmentation des ressources de la société nous a mis à même de réaliser un autre projet, celui d'envoyer des productions allemandes en Chine et aux Indes orientales. Vous avez nommé un agent général pour ces contrées dans la personne de M. Leffler, auquel M. Kauff-

mann a été adjoint. Nous sommes occupés à former un assortiment de marchandises, et notre bâtiment partira de Hambourg le 1er mai. Il fera voile pour Sincapore, île située dans le canal de Malaca, à l'entrée de l'archipel indien. La situation géographique de cette île en a fait le centre du commerce entre les îles et le continent, et la franchise de son port, déclarée par le gouvernement anglais, l'a élevée en peu de tems à un degré qui dépasse les calculs de la statistique. La Grande-Bretagne s'empara du port de cette île en 1815; il n'était alors habité que par 150 individus, et n'était visité que par quelques pêcheurs. Le gouvernement en fit un port libre, et trois mois plus tard on y comptait 3000 habitans. A l'expiration de la première année, cette population s'était élevée à 5000 individus; à la fin de la seconde, à 10,000; en 1824, à 30,000, et en 1825 on y comptait 50,000 âmes. Cette population, formée d'Européens, de Chinois, d'Arabes, d'Indiens et d'Arméniens, s'augmente journellement et surtout de Chinois. Le commerce s'est étendu dans les mêmes proportions; en 1822 il fut évalué à 8 millions et demi de dollars, en 1823, à 12 millions; en 1824, à 15 millions, et en 1825, à 30 millions. »

M. Becher développe ensuite l'importance de cette branche de commerce pour l'Allemagne, et il ajoute: « La plus grande partie des marchandises exportées est originaire d'Allemagne. Chaque million de thaler que l'étranger nous paye pour nos productions, procure du travail à près de 5000 ouvriers pendant toute l'année, et sert à entretenir près de 20,000 âmes dans notre patrie. Ce fait seul prouve suffisamment que les sommes modiques que le commerce et l'industrie font circuler, répandent plus de bonheur dans la nation, que les millions créés par le jeu de la bourse. »

« La prochaine assemblée générale est fixée au 14 mars, et les sociétaires ont été convoqués par les feuilles publiques. Ce rapport sera alors soumis à la cinquième assemblée de nos commettans. »

Les propositions faites par la direction ont été acceptées par le conseil directorial, ainsi que ce rapport. Q.

(*Voyez les tableaux suivans.*)

I. *Tableau de l'exportation de la Compagnie rhénane pour les Indes occidentales pendant* 1825.

NOMS DES PAYS DONT LA COMPAGNIE A REÇU LES PRODUITS.	Prusse rhénane, Westphalie et Provinces occidentales.	Prusse orientale, Saxe prussienne, Silésie.	Saxe.	Hannovre.	Bavière.	Wurtemberg.	Hesse électorale.	Hesse rhénane.	Grand-duché de Bade.	Brunswic.	Danemarc.	Villes libres.	Autriche et Bohème.	Suisse.	Pays-Bas.	Valeur totale en Thaler de Prusse.
Toile de lin et de chanvre.	176,940	1,113,250	255,950	120,000	30,020	15,500	23,000	«	«	«	«	«	6,800	15,380	19,900	1,776,740
Laine.	232,450	266,790	144,170	«	7,220	1,250	2,380	«	«	«	«	«	600	«	80,450	735,310
Coton	142,050	30,000	362,040	«	8,180	800	1,500	«	«	«	«	1,450	«	51,200	1,280	598,500
Soieries et Soie mêlée . .	213,900	3,500	10,400	«	«	«	400	«	«	«	«	«	7,250	5,520	«	240,970
Fer, Acier et autres métaux.	121,230	300	«	«	650	«	350	«	«	«	«	«	«	«	«	122,530
Armes	4,500	«	800	«	«	«	«	200	«	«	«	«	«	«	109,780	115,280
Quincaillerie et Bijouterie.	16,300	4,400	7,800	«	7,770	650	«	«	7,900	600	«	«	870	«	«	46,290
Horlogerie.	«	«	«	«	«	350	«	«	120	«	«	«	2,160	2,680	«	5,310
Cuirs.	19,630	3,220	3,450	«	«	200	«	450	«	«	2,000	«	«	«	«	28,950
Chapeaux et Fourrures . .	5,000	4,200	1,500	«	«	«	5,850	3,900	«	«	«	3,680	«	«	«	24,130
Papier, Cartes à jouer. . .	10,800	«	1,150	«	8,260	«	7,700	«	«	«	«	2,740	«	«	«	30,650
Instrumens de musique. .	«	7,730	1,780	«	3,630	400	2,980	700	1,000	«	1,000	«	2,780	«	«	22,000
Porcelaine et Verrerie. . .	1,750	2,940	9,960	10,000	62,120	«	«	«	«	1,200	«	«	50,030	«	1,500	139,500
Liqueurs ; Vins.	9,920	810	1,000	250	400	«	«	7,000	«	«	5,300	«	«	320	«	25,000
Farine de froment; Froment.	«	22,600	«	«	«	«	«	«	«	«	5,560	«	«	«	«	28,160
Objets divers.	1,490	6,270	16,900	3,010	12,750	«	1,900	4,470	2,350	«	«	10,620	700	«	«	60,460
Produits du Nord; de l'Est.	«	6,400	«	«	«	«	«	«	«	«	9,000	8,800	«	«	«	24,200
TOTAL. . .	955,960	1,472,410	816,900	133,260	141,000	19,150	46,060	16,720	11,370	1,800	22,860	27,290	71,190	751,000	212,910	4,023,980

II. *Tableau des expéditions faites depuis l'existence de la Compagnie.*

ANNÉE.	PAVILLON.	NOMBRE DES LASTES.	PORT DE DÉPART.	PORT D'ARRIVAGE.
1821.	De Hambourg.	90	Hambourg.	Port-au-Prince.
1822.	*Idem.*	130	*Idem.*	*Idem.*
—	Anglais.	165	*Idem.*	Véra-Cruz.
—	Prussien.	75	*Idem.*	Port-au-Prince.
1823.	Anglais.	70	Anvers.	*Idem.*
—	*Idem.*	65	Altona.	*Idem.*
—	*Idem.*	70	Hambourg.	Alvarado.
—	*Idem.*	110	*Idem.*	Buénos-Ayres.
—	*Idem.*	75	*Idem.*	Port-au-Prince.
1824.	*Idem.*	81	Danzig.	Buenos-Ayres.
—	De Hambourg.	140	Altona.	*Idem.*
—	Prussien.	134	Stettin.	*Idem.*
—	De Brême.	108	Brême.	Port-au-Prince.
—	Anglais.	84	*Idem.*	Alvarado.
—	Des Etats-Unis.	144	*Idem.*	Buénos-Ayres.
—	Danzig.	150	Hambourg.	Alvarado.
—	*Idem.*	85	Copenhague.	Buénos-Ayres.

Outre ces vaisseaux, chargés uniquement par la Compagnie, elle a donné des chargemens à sept autres bâtimens, destinés pour Haïti et Buénos-Ayres.

ANNÉE.	PAVILLON.	NOMBRE DES LASTES.	PORT DE DÉPART.	PORT D'ARRIVAGE.
1825.	Des Pays-Bas.	100	Anvers.	Buénos-Ayres.
—	Anglais.	80	*Idem.*	Port-au-Prince.
—	Des Etats-Unis.	130	Hambourg.	Buénos Ayres.
—	Anglais.	120	*Idem.*	Valparaiso.
—	*Idem.*	90	Anvers.	Alvarado.
—	De Hambourg.	275	Altona.	Buénos-Ayres.
—	*Idem.*	150	Hambourg.	Alvarado.
—	Danois.	250	Altona.	Buénos-Ayres.
—	*Idem.*	150	Hambourg.	Véra-Cruz.
—	Anglais.	80	Anvers.	Valparaiso.

Et à dix vaisseaux destinés pour Buénos-Ayres, le Mexique, etc. etc.

III. *Etat comparatif des exportations annuelles depuis la fondation de la Compagnie.*

MARCHANDISES.	1821 ET 1822.	1823.	1824.	1825.	TOTAL. Thaler de Prusse.
Toile de lin et chanvre . . .	331,430	409,350	457,560	578,400	1,776,740
Laine	89,100	52,150	163,590	430,470	735,310
Coton	122,540	159,110	130,900	185,950	598,500
Soieries et Soie mêlée . . .	12,630	33,570	40,390	154,380	240,970
Fer, Acier et autres métaux.	28,500	16,400	29,140	48,490	122,530
Armes	«	«	«	115,280	115,280
Quincaillerie et Bijouterie.	10,600	4,100	15,290	16,300	46,290
Horlogerie	«	«	«	5,310	5,310
Cuirs.	6,900	3,000	4,480	12,570	28,950
Chapeaux et Fourrures . . .	3,050	5,350	3,970	11,760	24,130
Papier, Cartes à jouer, etc.	1,850	3,100	5,230	20,470	30,650
Instrumens de musique. . .	«	1,850	4,840	15,310	22,000
Porcelaine et Verrerie . . .	12,000	11,150	37,720	79,630	130,500
Liqueurs; Vins	4,400	2,300	5,970	12,330	25,000
Farine de froment; Froment	«	1,800	26,360	«	28,160
Objets divers.	10,000	770	22,680	27,010	60,460
Produits du Nord; de l'Est.	«	«	«	24,200	24,200
TOTAL. . . .	634,000	704,000	948,120	1,737,860	4,023,980

Journaux littéraires.

L'article qu'on va lire nous a été envoyé par l'un des littérateurs les plus distingués de l'Allemagne. Nous avons cru qu'il pouvait intéresser nos lecteurs, et nous en donnons une traduction fidèle, sans y rien ajouter ni retrancher.

« Les progrès rapides de la civilisation en Allemagne, n'ont pas permis de méconnaître long-tems que les journaux littéraires les plus importans de ce pays, tels que ceux de Jéna, de Leipsic et de Halle, avaient deux grands défauts. D'un côté le ton sec, pédantesque et par fois empoulé qu'affectaient leurs rédacteurs, les met-

taient hors de la portée d'une grande partie du public; d'un autre côté, la lenteur avec laquelle ils suivaient la marche de la littérature, les marquaient du sceau de la vieillesse avant même qu'ils eussent paru. Ils se traînaient d'un cabinet à l'autre, et l'on ne connaissait d'eux guère plus que leur existence. Des introductions longues et fatigantes, telles qu'on en trouve dans certains ouvrages élémentaires; un style lourd et divisé en longues périodes; des observations d'une étendue prodigieuse sur des livres qui n'intéressaient personne; tout concourait à leur donner beaucoup d'analogie avec ces anciennes malle-postes que le moindre attelage parvenait facilement à devancer. Nous ne parlons pas ici de la critique en elle-même; en général elle a toujours passé pour impartiale, quoique très-souvent, et surtout sous le rapport des belles-lettres, on y ait trouvé des opinions très-ridicules et un système d'esthétique si vieilli, que les poètes et les artistes ne pouvaient plus s'y soumettre depuis long-tems. Il ne s'agit point ici de la question de savoir ici si ces journaux ont changé de méthode; nous en doutons; mais quand bien même ils ne la suivraient plus, il existe une si grande prévention contre eux, on redoute tellement le verbiage de leurs articles, la confusion des matières et leur mauvaise exécution typographique, qu'ils n'exercent aucune influence dans le public, quoique d'ailleurs ils jouissent d'une grande autorité parmi les savans.

« Prétendre que la critique ne doit pas seulement intéresser les savans et les auteurs, mais encore la masse des citoyens pour former le goût général et corriger ce que quelques idées pourraient avoir d'erronné, n'est-ce qu'une spéculation ou une pensée pleine de sagesse ? Nous ne le déciderons pas; mais il est de fait que plusieurs bons esprits ont tiré partie des défauts que nous venons de signaler et ont publié des critiques qui pouvaient être comprises par tout le monde, et se sont attachés surtout à parler des ouvrages les plus nouveaux et les plus intéressans. Le public s'empressa de saisir cette occasion d'étendre le cercle de ses connaissances et lut avec le plus vif plaisir les jugemens littéraires de ce genre. De là

cette foule de journaux qui s'empressèrent d'exploiter la littérature. Toutes ces gazettes de salon qui jusqu'alors avaient été consacrées à des articles de variété, eurent leur partie critique, et le succès qu'obtint le journal publié par Kotzebue, engagea les nouveaux journalistes à imiter dans leurs analyses la manière de cet écrivain. Les articles littéraires du célèbre poète dramatique étaient aussi légers et aussi superficiels que ses pièces de théâtre, mais par celà même à la portée du public. On peut même dire de lui qu'il analysait plus d'ouvrages qu'il n'en paraissait; car souvent il poussa la témérité jusqu'à juger des ouvrages dont l'annonce ne faisait que de paraître. C'était un des journaux les plus illibéraux; il excitait fréquemment la désapprobation générale: mais tout le monde le lisait, et c'était ce que Kotzebue voulait. Après sa mort, qui fut peut-être la seule chose tragique qu'il ait faite, son journal devint la propriété du libraire Brockhaus de Leipsic, et prit le titre de *Conversationsblatt*. Bien différent de ce qu'il était dans son origine, ce journal se fait maintenant remarquer par sa couleur libérale qui l'a fait défendre plusieurs fois dans les états prussiens. Les articles de politique sont fort bien écrits, mais le ton en est sec; les extraits d'ouvrages et de journaux étrangers y sont trop longs, le papier en est mauvais, et l'impression si petite, tellement illisible, que les yeux en souffrent plus que l'esprit n'y gagne. Comme ce journal n'était du reste répandu que dans un très-petit cercle de lecteurs, un des meilleurs écrivains de l'Allemagne, M. Müllner conçut l'idée d'en publier un semblable, sous le titre d'*Ombre de Kotzebue;* il voulut suivre le style original de cet auteur, et traiter de la politique et de la littérature avec la plus grande liberté: mais les querelles personnelles où il se jeta sans cesse, suivant son ancien habitude, et dont il se mit à remplir les colonnes de son journal, commencèrent bientôt à lasser le public. Il finit par retomber dans la même routine que ses confrères, et un certain ton d'amertume ne put remplacer l'originalité qu'on avait tant goutée dans Kotzebue. Aussi ce journal, bien que digne d'intérêt sous beaucoup de rapports, ne tarda pas à exciter le mécontentement du public, et cessa d'exister au bout d'une année.

» Les *Annonces savantes de Gœttingue*, paraissent ne vouloir s'adresser qu'aux universités; car l'on n'a pas remarqué qu'elles exercent la moindre influence hors de cette sphère. On peut aussi leur adresser le même reproche qu'aux autres journaux littéraires.

» Le *Journal du matin* (*Morgenblatt*), autrefois déjà l'un des meilleurs écrits périodiques de l'Allemagne, s'aperçut bientôt de quel avantage il serait pour lui de s'occuper de critiques littéraires, et donna à ses lecteurs, au commencement de ce siècle, un supplément, qui, sous le titre de *Feuille littéraire*, fut uniquement consacré à cette matière. On devait y donner des aperçus rapides sur toute la littérature, et ce but, qui est le plus utile, sans doute, pour la masse du public, fut dès l'abord très-bien rempli, quoique ces articles n'eussent guère plus de mérite que des annonces de librairie. Comme cette feuille, grâce au véritable *Morgenblatt*, dont elle tenait l'existence, parcourait avec lui un cercle très-nombreux de lecteurs, les auteurs s'aperçurent bientôt de quelle influence était dans le monde une critique aussi répandue. Aussi, et conséquence inévitable, vit-on le *Morgenblatt* se rendre toujours l'organe de certains intérêts, et naturellement de ceux de ses collaborateurs et des libraires qu'il favorisait. Ce fut un inconvénient que l'éditeur de ce journal, qui paraissait en être en même tems le rédacteur, ne pouvait empêcher par lui-même, et auquel il chercha à remédier, au moment où il remarqua l'heureuse rivalité d'autres journaux de ce genre, en confiant, en 1818, la rédaction de son feuilleton au spriritucl, mais mordant critique Müllner. De cette manière le mal fut en partie réparé, en ce que du moins les critiques communiquées étaient soumises à un examen sévère avant d'être livrées à l'impression; les opinions qu'on y émettait étaient les jugemens d'hommes instruits et éclairés; les articles étaient corrects et écrits d'une manière très-intéressante, et on y parlait avec impartialité de tous les écrivains, qui du moins n'étaient pas en guerre avec Müllner. Malgré le peu d'étendue de cette feuille, malgré l'exiguité du plan qu'on y avait adopté, malgré certains articles, et notamment ceux sur la physique dont M. Nürnberger est l'auteur, qui étaient remplis de détails minutieux, dignes de la plume d'un commençant, et traitaient, dans un style désagréable et

diffus, des sujets que tout le monde connaissait depuis long-tems, cette *Feuille littéraire* obtint cependant, sous la direction de M. Müllner, une assez grande autorité, même en Angleterre où elle parvenait avec le *Morgenblatt*. Mais les querelles qui s'élevèrent entre le rédacteur et l'éditeur, les obligea à se séparer, et, à la fin de l'année dernière, la librairie annonça au public qu'elle avait jugé convenable de charger de la rédaction de son journal un autre savant, dont elle faisait beaucoup d'éloge. Depuis cette époque, le mérite de cette feuille littéraire est tombé d'une manière surprenante; le nom de son rédacteur n'est pas connu, et souvent, il est permis de douter qu'il soit né pour ce genre de travail. L'on a tout lieu de le croire, lorsque l'on voit renaître sous sa direction tous les petits intérêts d'auteurs et de libraires; les jugemens sur les ouvrages de science et d'art, y sont dictés dans des vues très-étroites et leur partialité devient si grande, que ce journal, qui jouissait autrefois de beaucoup de considération, l'a tout-à-coup entièrement perdue. Suivant toute apparence il n'aura bientôt plus d'intérêt que pour la ville de Stougard où il est publié, et paraît prêt à devenir aussi insignifiant qu'à son origine. Ajoutons à cela que les mêmes écrivains qui, sous la rédaction de M. Müllner, avaient été mentionnés dans ce journal de la manière la plus honorable, écrivains dont la réputation est certes bien au-dessus d'un pareil feuilleton, sont devenus, tout à coup, l'objet d'un traitement tout contraire, et que de fort petits esprits, dont les efforts seront toujours inutiles, sont parvenus à trouver accès dans les colonnes du *Morgenblatt*, et y viennent tirer vengeance des refus qu'on avait autrefois opposés à leurs prétentions. On en vit un exemple qui surprit toute l'Allemagne, dans la manière dont on jugea, dans cette feuille périodique, *Les Fantaisies de ma Muse, de Panze*, recueil en prose de discours choisis, de narrations et de morceaux historiques. Tous les journaux d'Allemagne, autant que nous en avons pu juger, s'accordèrent à dire que ce petit ouvrage appartenait aux meilleures productions que la nouvelle littérature possède dans ce genre. On disait que le style en était correct, vigoureux, entraînant, les vues élevées, et

les sujets traités en général d'une manière tragique; le *Conversationsblatt* (nº. 66) et le *Courrier* (*Schnellpost*, nº 20) assurèrent même que l'on y trouvait plus de pathétique que dans toutes les tragédies modernes; le *Gesellschafter* (Supplément, nº 6) avança que la manière dont les tableaux historiques de Panze étaient tracés, annonçaient un des meilleurs historiens de l'Allemagne. Le feuilleton du *Morgenblatt* ne fut pas un des derniers à accorder les mêmes éloges à un ouvrage, qui avait du moins le mérite de se présenter sans prétention. Il en donna encore, à la fin de l'année dernière (nº. 103), une analyse très-détaillée, en lui donnant les éloges les plus entiers et les plus justes, et considéra les morceaux historiques comme des chefs-d'œuvre sous le rapport esthétique, en rapportant pour exemple le discours tenu par Henri Ier avant la bataille de Mersebourg, en l'an 933. Ce discours fut reproduit depuis dans les journaux politiques, ce qui augmenta de beaucoup la réputation du livre dont il était extrait. Ce succès devait exciter l'envie de certains petits génies et irriter leur vanité; c'est ce qui arriva. A peine la rédaction du feuilleton du *Morgenblatt* fut-elle tombée en d'autres mains, qu'il parut une seconde analyse de ce même livre, où on chercha à affaiblir tout ce qu'avait dit l'article précédent, et où l'on vint poser des principes d'esthétique qui, depuis long-tems, sont devenus ridicules en Allemagne et surtout en France. Il y avait trop de grossièreté dans l'attaque, trop peu d'importance dans les reproches, trop de manque de pénétration, trop d'étrangeté à revenir sur l'analyse de cet ouvrage dans un second article du même journal, trop peu d'adresse à cacher le but qu'on se proposait, pour qu'on ne s'aperçût pas, même publiquement, en Allemagne, du misérable intérêt qui avait inspiré cet article. Ce langage haineux, repoussé par la faveur avec laquelle M. Panze était accueilli dans le public, et par la justice que lui avaient rendue les critiques les plus distingués, fit beaucoup de tort au *Morgenblatt* dans l'esprit de ses lecteurs; On voit que malheureusement on ne peut plus avoir de confiance dans les opinions émises dans ce journal, et il perd de son crédit avec une rapidité surprenante.

„ Le *Journal du soir* (*Abendzeitung*) est également accompagné d'un feuilleton ; ce journal, qui maintenant est, sans doute, le plus répandu et le plus gouté des écrits périodiques de l'Allemagne, doit particulièrement la faveur dont il jouit, à la plume des Clauren, Bœttiger, Kind, et à l'heureux choix que l'éditeur, M. Th. Hell, sait faire d'articles sur les ouvrages étrangers. Ce feuilleton, sous le titre de *Guide dans le domaine des Sciences et des Arts* (*Wegweiser im Gebiete der Künste und Wissenschaften*), n'a pas de grandes prétentions à la critique ; les annonces critiques y sont, pour la plupart du tems, d'obligeantes recommandations d'ouvrages d'esthétique. Ce journal a peu de rédacteurs qui aient assez de connaissance, de d'esprit et courage pour blâmer, et l'on voit très-peu de leurs articles : c'est à ce petit nombre d'esprits éclairés qu'est confié l'examen de la littérature étrangère, et particulièrement des littératures française et anglaise, et les analyses des pièces de théâtre ; telles sont celles qui ont paru, il y a quelques années, sur le *Paria* de M. Delavigne. Quoi qu'il en soit, ce journal est certes fort utile, et comme il est toujours écrit dans un style modéré, décent et modeste, il est bien accueilli par une foule de lecteurs. Le *Mercure* et le *Gesellschafter* suivent cet exemple, ainsi que la plupart des journaux de l'Allemagne ; le *Mercure*, outre de spirituels articles sur le théâtre, est accompagné tous les mois d'un feuilleton qui, malgré son exiguité, est toujours très-estimé ; il est impartial, sait découvrir et apprécier le talent, ne craint pas de s'attirer la haine de la médiocrité, et donne de tems à autre des articles très-bien développés et pleins de solidité. La *Gesellschafter* se tient davantage dans les bornes d'une bienveillante observation, montre fréquemment de l'esprit, ne fait pas de complimens littéraires, et s'occupe souvent de contre-critiques. Les feuilletons des autres journaux allemands leur ressemblent plus ou moins ; ils ont les même qualités, des lecteurs également nombreux et les mêmes défauts, le plus grand nombre d'entre eux manquent de solidité, mais d'ordinaire c'est le défaut d'espace qui en est cause.

« Nous ne nous arrêterons pas davantage à passer en revue les

autres journaux littéraires allemands ; nous en avons dit assez pour montrer quelles sont leurs bonnes et mauvaises qualités, et de quelle influence ils jouissent dans le public. »

Rapports de l'Église avec l'État dans les États-Unis.

Rien ne nous paraît plus propre à donner une juste idée de la manière dont on a su concilier, aux États-Unis, l'existence indépendante de l'église dans l'état, que l'extrait suivant du mandement de l'évêque de Charleston, publié le 21 février 1825.

» John England, par la grâce de Dieu et avec l'agrément du S. Siège apostolique, évêque de Charleston, à notre cher troupeau, les catholiques romains de notre diocèse, et en particulier à nos vénérables frères, les ecclésiastiques, santé et salut.

Chers frères !

» Le grand but de la religion est de sanctifier l'homme et de le rendre par là capable de l'éternelle félicité : l'homme se sanctifie du moment qu'il est parvenu à dompter ses passions. La guerre est funeste, non pas seulement par le mal qu'elle fait à la société civile, mais encore parce qu'elle éteint la charité chrétienne et qu'elle excite toutes les passions. C'est par la même raison qu'une mauvaise administration des affaires du gouvernement est nuisible à la religion, en ce qu'elle produit des meaux sans nombre et qu'elle nourrit les passions les plus odieuses. C'est donc un devoir pour tout homme religieux de s'adresser souvent au trône de grâce, pour implorer de l'auteur de tout bien, la paix et un bon gouvernement pour sa patrie. C'est pour cela que les saintes Ecritures et les écrivains ecclésiastiques des premiers tems, nous représentent les prêtres et le peuple, réunissant leurs prières et leurs sacrifices, pour demander à Dieu les dons de la sagesse, de la fermeté et de la modération pour les magistrats du pays, et ceux de la paix et de l'abondance pour les habitans. Les ordonnances des Apôtres nous font connaître les devoirs que nous avons à remplir envers l'état ; les exemples des Pères et l'esprit de l'église s'accordent parfaitement avec ces grands principes, tels que nous pouvons les puiser dans les actions et les discours de notre Seigneur, et dans les autres sources sacrées. Le moment actuel est une époque bien importante pour notre pays. Notre peuple avait ordonné que le premier magistrat rendrait, après un certain tems, l'autorité qui lui avait été confiée. Le peuple a exercé son droit de donner un

successeur à l'excellent citoyen qui, pendant un tems considérable a rempli ses fonctions à la satisfaction générale, pour sa propre gloire et pour le bien de nos républiques confédérées : c'est le 4 du mois prochain que le nouveau président doit s'engager par serment à remplir avec fidélité ses hautes fonctions.

» Il ne nous appartenait pas, chers frères, de régler en aucune manière l'exercice du droit que vous aviez de concourir à l'élection d'un président des États-Unis ; et il ne nous appartient pas plus de manifester une opinion sur le choix que vous avez fait. Mais il est de notre devoir de nous soumettre à la résolution que le peuple a prise en vertu de notre constitution, et de croire que la conservation de cette constitution est bien plus importante que l'élection de tel ou tel individu, de même que c'est une obligation sacrée pour tous de se conformer avec empressement à la volonté de la majorité constitutionnelle. Notre premier devoir à nous, c'est de vous engager à remplir vos obligations religieuses, et de vous réunir à la célébration du saint sacrifice de la messe, pour supplier l'Éternel, par vos communes prières, et au nom de notre glorieux Sauveur, son fils chéri J. C., de bénir l'administration du nouveau président ; de le remplir lui et *ses conseillers* de sagesse, de fermeté et de modération, afin qu'ils soient utiles et chers à la patrie, craints et respectés au dehors ; de maintenir dans nos républiques la paix et la concorde, la force et le bonheur ; de resserrer de plus en plus entre nos divers états les liens de la charité, afin que nous bannissions du milieu de nous tout mouvement d'aigreur, de zizanie et d'envie, et que ne formant désormais qu'un corps et une âme, nous reconnaissions la vérité, conservions la paix, devenions toujours plus forts par notre union que Dieu bénisse ; que nous soyons un exemple pour l'univers, en conservant avec soin ces biens inappréciables d'une entière liberté civile et religieuse, dont nous jouissons dans cet heureux pays, et en les transmettant dans toute leur intégrité aux générations à venir.

» En conséquence, nous désirons que vendredi le 4 mars, il soit célébré, dans toutes les églises de notre diocèse, une messe du Saint-Esprit, à l'effet d'appeler sur l'Union de nos états la grâce et la protection du Très-Haut.

» Donné à Charleston le 21 février, l'an de grâce 1825. »

(Extrait du n° 1er de l'*Atlantis*.)

Jean-Henri Voss.

Bibliothèque Allemande. Tom. I. Lith. de M. F. Boehm.

MÉMOIRES ET NOTICES.

NOTICE SUR VOSS.

L'Allemagne vient de perdre un de ses plus grands écrivains; le célèbre Voss, qui concourut si puissamment à la splendeur du Parnasse germanique, n'est plus.

Les Allemands considèrent, à juste titre, la mort de cet homme illustre comme une perte nationale. Leurs journaux littéraires et politiques se sont empressés de jeter des fleurs sur la tombe de Voss. Qu'il soit permis au rédacteur de ces lignes, qui fut honoré de la bienveillance du poète que l'Allemagne vient de perdre, de mêler ses faibles accens à ce concert de deuil et de regrets.

Jean-Henri Voss naquit le 2 février 1751, à Sommersdorf, grand-duché de Mecklenbourg. L'amour des lettres anima de bonne heure le jeune Voss; mais il rencontra des obstacles dans les rigueurs du sort; son père était dans une position voisine de la détresse. Des talens éminens, une assiduité rare, une abnégation héroïque de toutes ces jouissances que les jeunes gens nés au sein de l'opulence appellent des besoins, ne devaient pas rester sans récompense. Voss trouva enfin les moyens nécessaires pour se vouer aux études académiques. C'est en 1772 qu'il fut reçu à l'université de Gœttingue. Le jeune Voss ne tarda pas

à se distinguer parmi les élèves de cette haute école, qui alors déjà s'était acquis une réputation européenne. Il fit des progrès rapides dans les langues anciennes, et cultiva en même tems l'heureux talent qu'il avait pour la poésie. Ce fut alors, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire dans un numéro précédant, que se forma à Gœttingue une société de jeunes gens dont les noms acquirent rapidement une juste célébrité. Voss devint membre de cette association, où brillait déjà Hœlty, dont les élégies respirent une mélancolie à la fois douce et mystérieuse : c'est la mort que célébra de prédilection ce jeune poète ; mais la mort, dans les vers harmonieux de Hœlty, ne nous apparaît pas comme un spectre hideux, c'est un génie libérateur, orné des fleurs d'un printems éternel. Les deux comtes de Stollberg, et Miller, auteur de *Siegwart*, faisaient également partie de cette alliance consacrée à l'amitié, à la poésie, au patriotisme et à tous les sentimens généreux. Ces jeunes amis se rassemblaient les samedi, et, dans la belle saison, souvent en plein air, aux pieds de quelques chênes majestueux : ils se rassemlaient même durant l'été dans quelque beau jardin, et prolongeaient leurs réunions littéraires jusqu'au lever du soleil. On y improvisait des vers, et on se communiquait avec enthousiasme ces productions qui ne venaient que de naître. Bürger, si connu par ses romances et ses ballades, Klopstock lui-même, étaient membres honoraires de cette société poétique. Voss, dans la biographie de Hœlty, qu'il a mise en tête de

la nouvelle édition des poésies de son ami (1), nous retrace d'une manière fort intéressante les souvenirs de sa jeunesse.

Voss a vécu pendant quelque tems à Hambourg; c'est là qu'il publia pendant plusieurs années un almanach des muses, qui fait suite à celui de Goettingue. En 1782, il fut nommé directeur d'un gymnase à Eutin: en 1802, il se fixa à Jéna; ce fut enfin en 1805, lors de la nouvelle organisation de l'université de Heidelberg, que le grand-duc de Bade y appela Voss, pour donner plus d'illustration à cette académie.

Les productions poétiques de cet auteur sont nombreuses. Voss connaissait toutes les richesses de la langue germanique, et possédait à un très-haut degré le talent de la manier et de l'adapter aux genres les plus divers. Marchant sur les traces de Klopstock, il parvint à naturaliser définitivement dans la littérature allemande les formes métriques de la prosodie grecque et latine, et, en même tems, il montra combien il lui était facile de vaincre les difficultés de la rime. Le caractère de Voss se développe tout entier dans ses poésies; dans les odes, il y a de la vigueur, de l'énergie, qui cependant, n'est pas toujours sans quelque âpreté; dans les chansons, une cordialité franche, une gaîté entraînante et toujours aimable; dans ses cantiques, de l'onction, une piété douce et touchante: mais c'est surtout dans les églogues que brille le génie de Voss; parmi les compositions de ce genre on peut citer *la Fête du Septuagénaire* (*der sieben-*

(1) Hambourg, chez Bohn, 1804.

zigste Geburtstag). Le chef-d'œuvre de Voss est toutefois sa *Louise*, épopée pastorale; ce poëme, écrit en vers hexamètres, est un tableau ravissant; on y rencontre tour à tour des descriptions pittoresques des beautés de la nature, tracées avec le plus grand talent, et des scènes de famille animées par les doux sentimens de la piété filiale, de l'amour, de la tendresse conjugale, de la religion. Un recueil des poésies de Voss parut à Kœnigsberg en 1802, en sept volumes; le dernier contient un traité sur la prosodie (*Metrik*).

L'activité de Voss fut prodigieuse; la littérature allemande lui doit un grand nombre de traductions; nous citerons celles de Virgile, d'une partie des métamorphoses d'Ovide, celle d'Horace, d'Hésiode et d'Orphée, de Théocrite, d'Aristophane, mais surtout celle de l'Iliade et de l'Odyssée; ce chef-d'œuvre, écrit en vers hexamètres, est tellement calqué sur l'original, qu'on peut le considérer comme un véritable *fac simile*; c'est un trésor que possède l'Allemagne de préférence à toute autre nation, c'est Homère lui-même qui chante ses vers dans une langue moderne. L'infatigable Voss entreprit aussi, conjointement avec deux de ses fils (1), une traduction de Shakespeare, dont plusieurs volumes ont paru. Cet homme si étonnant, non content de ses succès nombreux comme poëte et comme philologue, se voua encore aux recherches les plus savantes sur la géographie et la mythologie des

(1) Henri Voss, professeur à Heidelberg, décédé en 1822, et Abraham Voss.

anciens. Il crut devoir combattre le système développé à ce dernier égard dans un des ouvrages les plus remarquables du tems, dans la *Symbolique* de l'érudit professeur Creutzer; Voss publia son *Anti-Symbolique*. Il serait difficile de ne pas convenir que ce respectable vieillard n'ait dépassé quelquefois les bornes d'une attaque qui devait être purement littéraire; mais ce que personne ne contestera, c'est que Voss ne s'est laissé entraîner que par l'ardent amour de la vérité, telle qu'il la concevait: on n'a jamais pu douter de la pureté de ses intentions. Voss redoutait, au reste, ce mysticisme que certains prôneurs du moyen-âge cherchent à répandre en Allemagne; il en appréciait la tendance; il craignait le retour des ténèbres. Le clair-obscur d'une église gothique ne lui suffisait pas; semblable à l'aigle, il aimait à voir le soleil dans tout son éclat. Et c'est vers la source de toute lumière qu'il prenait son essor.

Voss termina son honorable carrière le 29 mars dernier, à l'âge de 75 ans. Sa mort fut aussi douce que sa vie avait été belle, il expira en causant avec son ami et médecin, M. Tiedemann. Et c'est ce dernier qui prononça sur la tombe de Voss un discours touchant, et qui paya un tribut de justes éloges à celui qui fut à la fois bon époux et bon père, citoyen estimable, écrivain courageux, savant distingué, et l'un des premiers poètes de sa nation. Voss a rejoint ses compagnons de gloire, les Klopstock, les Hoelty, les Herder, les Schiller; son nom aussi est inscrit dans les fastes de l'immortalité.

D. E. St.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LITTÉRATURE.

1. *Kurze Geschichte und Charakteristik der schœnen Literatur der Deutschen. — Précis de l'histoire de la belle Littérature des Allemands, par Ehrenfried Stœber. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault* 1816. *in-8°.*

Cet ouvrage, étant spécialement destiné à servir d'introduction historique à une anthologie allemande que M. Stœber s'occupe à publier, nous l'envisagerons moins dans ses rapports avec les travaux qui l'ont devancé dans la même carrière, que d'après le but que l'auteur s'est proposé. Il n'a pas eu la prétention de se faire l'historien de la littérature allemande, quelque besoin qu'elle en ait; son ouvrage n'est point fait pour les savans qui font eux-mêmes des livres : il a seulement voulu offrir aux gens du monde qui désirent de s'instruire, et particulièrement aux jeunes gens, un précis rapide et fidèle des vicissitudes de la poésie et de l'éloquence en Allemagne, qui pût les guider dans l'étude de cette littérature si riche et si long-tems méconnue. Ce but, nous pensons qu'il l'a parfaitement atteint, malgré quelques légères inexactitudes inévitables dans un pareil travail, et quelques reproches que nous voudrions lui adresser sur la disposition générale de la matière. Etranger à tout esprit de parti littéraire, il a prononcé ses jugemens avec autant de bonne foi et d'indépendance que de connaissance de cause.

De toutes les langues de l'Europe la langue des Allemands a été la plus lente à se fixer ; leur littérature, outre les causes générales qui ont arrêté si long-tems les progrès de l'esprit humain parmi

les modernes, rencontra dans sa marche des obstacles particuliers. Trois fois leur dialecte dominant a changé, tandis qu'en France, en Espagne et en Italie, cette lutte entre les idiômes rivaux fut de bonne heure et irrévocablement décidée.

La longue anarchie qui suivit l'extinction de la maison des Hohenstauffen arrêta tout-à-coup le développement du dialecte souabe et de la poésie des *Chantres d'amour*, de même que la guerre des Albigeois et l'établissement de l'inquisition à Toulouse mirent fin à l'empire du dialecte provençal et au *gai savoir* des Troubadours. La réformation et les travaux littéraires de Luther décidèrent enfin la querelle en faveur du dialecte de la Haute-Saxe, qui bientôt devint la langue dominante et fut exclusivement cultivée par tous les écrivains.

Cependant la réformation, qui fit triompher le dialecte saxon, et qui hâta le développement de toutes les facultés de l'esprit humain, mais qui, en même tems, souleva tant de puissants intérêts, fut d'abord peu favorable aux progrès de la belle littérature. La poésie ecclésiastique et la satire furent seules cultivées avec succès, et l'éloquence se dévoua tout entière à la controverse religieuse. Au milieu des discussions théologiques la langue dégénéra même, vers la fin du seizième siècle.

Pendant la longue guerre qui occupa presque toute la première moitié du siècle suivant, l'Allemagne rétrograda vers la barbarie, d'où elle s'était efforcée de sortir; et quand le tems eut effacé les traces de la guerre, le plus grand nombre des écrivains allemands, frappés de l'éclat que jetait la littérature française, sous Louis XIV, désespérant de leur génie, se résignèrent à n'être que les pâles et froids imitateurs de ceux dont ils auraient dû être les rivaux, et corrompirent la langue nationale en y mêlant une foule d'expressions étrangères, jusqu'à ce qu'enfin vers le milieu du dernier siècle, se purifiant de cet alliage impur, et cultivée par une foule d'esprits distingués, elle parvint à se fixer et à se plier à toutes les inspirations du génie.

Admise de bonne heure dans les actes publics, mais peu usitée

ou renfermée dans des formes fixes aux palais de justice et aux diètes nationales, repoussée long-tems des universités par le latin et des cours par le français, il n'est pas étonnant que cette langue se soit fixée si tard. L'Allemagne n'a eu ni des Périclès, ni des Mécènes, ni des Médicis, ni des Louis XIV; et si Fréderic II a mérité de donner son nom à son siècle, ce n'est pas sous le rapport de la littérature nationale.

A l'exemple de plusieurs de ses devanciers, M. Stœber a partagé l'histoire littéraire de l'Allemagne en sept périodes : 1° Des premiers tems jusque vers le milieu du douzième siècle; origine de la langue; domination du dialecte franc; premiers monumens littéraires. 2° Du douzième siècle jusque vers le milieu du quatorzième; période souabe; poésie chevaleresque et romantique; chantres d'amour. 3° Du quatorzième siècle jusqu'au milieu du seizième; des maîtres chanteurs, jusqu'à la première école de Silésie, fondée par Opitz. 4° Du milieu du seizième siècle jusque vers le milieu du dix-huitième. 5° Du milieu du dix-huitième siècle jusque vers 1770; époque de la régénération de la poésie et de l'éloquence. 6° De 1770 jusque vers la fin de ce siècle. 7° Le dix-neuvième siècle.

Si nous n'avions craint de sortir des limites d'une simple analyse, nous aurions eu bien des objections à faire contre cette division, qui nous paraît vicieuse sous plusieurs rapports. Nous nous bornerons à un petit nombre d'observations. Une bonne division périodique de l'histoire est plus importante qu'on ne le pense communément, surtout si, peu content de savoir une foule de faits isolés, on veut saisir l'esprit général des tems et l'enchaînement des révolutions. Il y a dans l'histoire littéraire comme dans l'histoire politique certains faits capitaux, qui renferment en quelque sorte un long avenir, et dont une foule d'autres événemens découlent, comme les conséquences dérivent de leur principe. Ce sont ces faits dominans qui doivent former les rubriques des différentes périodes que l'écrivain veut retracer. Mais ces faits dans l'histoire littéraire seront-ils purement littéraires, ou purement politiques dans

l'histoire politique? N'y a-t-il pas entre les révolutions scientifiques et les révolutions politiques une liaison si intime, qu'il est impossible d'expliquer les unes sans tenir compte des autres? Tantôt tous les faits d'une période viennent se ranger sous une grande révolution sociale; tantôt ils doivent être expliqués par une révolution dans les idées. Tantôt toute une suite de phénomènes littéraires découlent d'un changement survenu dans le gouvernement et les lois; tantôt une seule grande idée introduite dans une nation, une philosophie ou une religion nouvelle change insensiblement tout l'ordre politique établi. Ainsi il y a influence réciproque entre les faits de l'histoire civile et ceux de l'histoire littéraire, et leur action combinée détermine l'état social et la destinée des empires. C'est à cette réciprocité d'influence qu'il faut avoir égard lorsqu'on veut diviser soit l'histoire politique, soit l'histoire des sciences, des arts et des lettres. Or, c'est ce qui n'a pas été constamment observé dans la division que nous avons sous les yeux. L'auteur a plutôt fait l'histoire de la poésie allemande que celle de la littérature en général. Du reste, ce que cette division peut avoir de défectueux ôte peu au mérite de l'ouvrage de M. Stœber, puisqu'il a moins voulu donner un tableau général de toute l'activité littéraire des Allemands, qu'une suite de notices sur leurs meilleurs auteurs; et, à cet égard, nous n'aurions que des éloges à lui donner; si, encore une fois, les écrivains en prose n'étaient pas un peu sacrifiés aux poètes. Schiller et Gœthe occupent à eux seuls près du tiers de l'ouvrage; il n'y a rien de trop, sans doute, mais c'est trop dans un livre où Herder, Lessing, Wieland, Klopstock, se trouvent réduits à un petit nombre de pages, et où des écrivains tels que Jean Müller, Kant, Fréd.-Henri Jacobi, Reinhard, de Thummel, et beaucoup d'autres du premier et du second ordre sont caractérisés dans une ou deux pages. Si les articles de ces derniers sont suffisans, tels qu'ils sont, ceux de Schiller et de Gœthe, malgré l'immense mérite de ces deux princes du Parnasse, sont surabondans, ce dont, du reste peu de lecteurs se plaindront; car ils sont très-bien faits, comme tout l'ouvrage est en général très-bien écrit.

M. Stœber a nommé et jugé plus de deux cent cinquante écrivains plus ou moins marquans, poëtes, historiens et moralistes. Il a exclu de son plan, à peu d'exceptions près, les philosophes et tous les historiens du second ordre.

Il est resté peu de monumens de la langue de la période franque. M. Stœber cite deux essais poétiques, l'un du neuvième, l'autre du onzième siècle. Le premier est l'Evangile rimé par Ottfried, moine bénédictin de Wissembourg, en Alsace, contemporain des fils de Louis-le-Débonnaire, et mort vers 870. Le second est un panégyrique de St. Annon, archevêque de Cologne, poëme retrouvé par Opitz, et qui marque la transition du dialecte franc au dialecte souabe. Ce dernier devint dominant après l'avénement au trône impérial de l'illustre maison de Hohenstauffen, dont l'élévation commença par Conrad III, élu empereur en 1135, et qui s'éteignit avec le malheureux Conradin, décapité à Naples, par ordre de Charles d'Anjou et du pape, en 1267. La part que Conrad III prit à la seconde Croisade en 1147, le contact des chevaliers allemands avec les Italiens et les Français, éveilla parmi eux le goût de la poésie. Les *Minnesinger* (chantres d'amour) imitèrent les troubadours. On en connaît près de trois cents. Parmi eux se trouvent, comme parmi les troubadours, plusieurs princes, entre autres l'empereur Henri VI, fils de Frédéric I (1), qui acquit le royaume des deux Siciles en 1194. M. Stœber cite avec une juste prédilection plusieurs *Minnesinger* alsaciens, et entre autres Gottfried de Strasbourg, dont nous avons annoncé une nouvelle édition dans un de nos précédens numéros. Le monument le plus précieux de ce tems c'est le poëme épique des *Nibelungen*, déjà plusieurs fois cité dans ce recueil. (Voy. 4e cahier, p. 224.)

Le dernier poëte remarquable de la période souabe est Conrad de Wurzbourg, qui vécut vers la fin du treizième siècle; il se plaint vivement de la décadence des mœurs et de l'art poétique. En effet,

(1) Et non Henri V, fils de Henri IV, comme l'auteur semble le croire. Henri V mourut en 1125.

c'est vers cette époque que cessent les beaux jours des *Minnesinger* comme des troubadours. L'esprit chevaleresque avait fait naître cette poésie; elle périt avec lui. La longue anarchie qui déchira l'Allemagne jusque vers la fin du quinzième siècle arrêta les progrès de la littérature. Cependant, au milieu de cette décadence de la chevalerie et de l'autorité impériale, les communes s'élevèrent. Bannie des cours et des châteaux, repoussée des écoles et des universités, la poésie se réfugia dans les classes inférieures de la société, dans les ateliers des artisans. Les poètes, à l'exemple des autres professions, formèrent des corporations, ayant leurs statuts et leurs assemblées régulières, et assez semblables aux *Ménestrandies*, aux Puys et aux Palinods des Trouvères. De là le nom de *Meister-saenger* (maîtres chanteurs) que prenaient ceux qui étaient passés maîtres. L'empereur Charles IV confirma ces corporations par un diplôme, en 1378. Leurs siéges principaux étaient Mayence, Strasbourg et Nuremberg. La plupart des maîtres poètes étaient plutôt des rimeurs et des chanteurs que des poètes; toutefois il était impossible qu'il ne s'élevât parmi eux quelques hommes de génie, qui, s'affranchissant des règles étroites du métier, produisissent de véritables poésies.

Le plus remarquable de ces poètes artisans fut Hans Sachs, né à Nuremberg en 1494. Après avoir appris dans les écoles de sa ville tout ce qu'on y pouvait apprendre, il fit un double apprentissage, celui de cordonnier et celui de maître-chanteur. A dix-sept ans il se mit à parcourir l'Allemagne, exerçant à la fois l'un et l'autre métier. De retour dans sa patrie, il s'établit maître-cordonnier, et vécut tranquille jusqu'à l'âge de 82 ans, travaillant tour-à-tour avec l'alène et avec la plume, sans jamais chercher à sortir de son humble état. Il fit lui-même à l'âge de 74 ans l'inventaire de ses productions poétiques. Il trouva, en 34 volumes écrits de sa main, 4200 chansons de maître, 208 drames, 1773 fables, contes et autres pièces diverses, en tout 6181 morceaux. Hans Sachs prit une part très-vive aux événemens de son siècle; il se prononça pour la réformation et la chanta dans ses vers; il

écrivit une histoire rimée du siège de Vienne par les Turcs, en 1529. La poésie dramatique commença à naître; mais sans parler des *mystères* joués dans les monastères, et qui étaient plus souvent en latin qu'en allemand, bien que les maîtres-chanteurs s'essayassent aussi dans la tragédie, les pièces de carnaval, des farces grossières, où le bouffon faisait le principal personnage, pouvaient seuls plaire aux bourgeois des villes impériales.

Le genre de poésie qui eut le plus de succès vers la fin du 15ᵉ siècle et dans le courant du 16ᵉ, fut, comme nous l'avons déjà dit, la poésie satirique. Les deux partis opposés s'en servirent également; mais cette satire fut en général grossière comme le siècle. La lutte entre la lumière et les ténèbres était engagée avant la réformation, qui en fut plutôt le résultat que la cause. Erasme et les auteurs des *Epistolae obscurorum virorum* se rendirent célèbres dans toute l'Europe, par les coups de massue ou de marotte avec lesquels ils renversèrent ceux qui prétendaient arrêter la marche du tems. Parmi ceux qui écrivirent en allemand, les plus connus sont Sébastien Brandt, Thomas Murner et Jean Fichart. Sébastien Brandt, jurisconsulte de Strasbourg, né en 1458 et mort en 1521, est l'auteur d'un poème satirique intitulé *Le Navire des fous*, ouvrage qui fit long-tems les délices du public, et qui fut traduit en hollandais, en anglais, en latin et en français, sous le titre de *La Nef des fols du monde*, translatée de rime française en prose par Jehan Drouyn, Lyon 1498, in-folio. « L'idée en est originale, dit M. François de Neufchâteau (1), et il y a quelques détails hardis et singuliers. » Ce qu'il y a de curieux surtout, et ce qui peint bien quel était l'esprit du tems, c'est qu'un prédicateur renommé à cette époque, Geiler de Kaisersberg (mort en 1510), prononça dans la cathédrale de Strasbourg, sur le poëme de Brandt, une suite de sermons, qui furent publiés en allemand en 1520. (2)

(1) Essai sur les meilleurs ouvrages écrits en prose dans la langue française, avant Pascal, en tête de l'édition des *Lettres provinciales* par Pascal, de Lefèvre, 1819.

(2) Un littérateur distingué de Strasbourg s'occupe dans ce moment même de publier une *Vie de Sébastien Brandt.*

Thomas Murner, de Strasbourg, adversaire violent de Luther et de la réforme, couronné du laurier poétique à Worms, en 1506, par l'empereur Maximilien Ier, moine franciscain et docteur en théologie et en droit, est l'auteur d'un grand nombre de pièces satiriques, en prose et en vers, en allemand et en latin, dirigées tour à tour contre toutes les classes, et notamment contre le clergé. Il accusait Brandt de lui avoir volé son bien, en châtiant les sots ; il glana après lui et fit encore une riche moisson, dans sa *Narrenbeschwœrung* (*Exorcisme des Fous*). La vignette qui se trouve en tête de ce livre, représente un moine exorcisant un fou, assis dans une baignoire. Dans la préface il dit qu'il a reçu la mission d'exorciser les sots, et de les bannir de l'Allemagne en Italie. Le tout est divisé en plusieurs chapitres, ayant pour la plupart quelque proverbe pour épigraphes. Le pendant de ce poëme est la *Schelmenzunft*, ou la *Corporation des fripons*, où l'auteur passe en revue toutes les iniquités du siècle. Murner prêcha sur ces deux ouvrages, à Francfort sur le Mein. Un autre ouvrage de cet écrivain, mêlé de prose et de vers, est intitulé la *Gauchmatt* (le *Pré des Sots*) ; il y fait paraître tous les maris qui se sont laissé tromper par leurs moitiés depuis Adam.

Jean Fischart que M. Stœber réclame également pour Strasbourg, et qui vécut aussi dans la première moitié du seizième siècle, est le Rabelais de l'Allemagne. Il porte ce nom avec d'autant plus de droit qu'il imita la *Vie du grand Gargantua*, de son grotesque contemporain. Il renchérit encore sur Rabelais. Jamais auteur n'a plus abusé de sa langue, et ne l'a forcée ainsi à se plier à toutes les fantaisies de son bizarre génie. On peut comparer ces écrivains, à ces *fous de cour* qui, sous la livrée de la folie, avaient seuls le droit de dire impunément la vérité aux princes et aux grands. Ils étaient les bouffons des peuples.

M. Stœber a cru devoir interrompre ici l'ordre chronologique, pour joindre à ces trois satiriques un des meilleurs prosateurs du dix-septième siècle, Moscheroch, qui imita en allemand les *Songes satiriques* de l'Espagnol Quévédo, son contemporain. Revenant ensuite sur ses pas, il cite deux secrétaires de l'empereur Maximilien I, à

qui la littérature allemande doit quelque reconnaissance. Nous les passons ici sous silence pour arriver à plusieurs écrivains de la Réforme, que M. Stœber place encore dans cette période. Nous regrettons que son plan ne lui ait pas permis de faire des tems de la Réformation une époque à part, qui eût commencée avec le seizième siècle, et qui se fût terminée avec la guerre de trente ans. La langue allemande eut à Luther les mêmes obligations que la langue française eut à Calvin, et peut-être de plus grandes encore : il rendit à jamais le dialecte saxon dominant dans la littérature. Il imprima au langage son propre caractère, la force et la franchise. Tour à tour simple, élevé, fleuri, clair et précis dans sa traduction de la Bible, il savait changer de style selon les ouvrages qu'il traduisait. Il est infiniment supérieur à tous les écrivains de ce tems, et peut servir encore aujourd'hui de modèle.

La quatrième période de M. Stœber comprend près de deux cents ans; elle commence vers le milieu du seizième siècle et finit au milieu du dix-huitième. Un littérateur de mérite a publié, il y a quelques années, une bibliothèque des poètes allemands du dix-septième siècle (1). Parmi ces poètes il en est plusieurs qui, dans d'autres tems, eussent été de grands écrivains. A leur tête se trouve Martin Opitz (né à Bunzlau, en Silésie, en 1597, et mort à Danzig, en 1639), le véritable créateur de la prosodie allemande, et le fondateur de ce qu'on appelle l'école de Silésie; c'est le Malherbe des Allemands. Jusqu'à lui tout l'art de faire des vers consistait en quelque sorte à compter les syllabes; Opitz apprit à les mesurer et à les peser. Inférieur à quelques-uns de ses contemporains pour l'enthousiasme et l'invention poétique, il les surpassa tous en élégance et en correction. Les plus remarquables des poètes du dix-septième siècle, qui rivalisèrent avec Opitz, ou qui marchèrent sur ses traces, sont Rodolphe Weckherlin, Paul Flemming, André

(1) *Bibliothek deutscher Dichter des siebenzehnten Jahrhunderts, von Wilhelm Müller.* Leipsic, chez Brockhaus, 1832, 5 vol. in-12.

Gryphius (1), Fréderic de Logau (2), que M. Stœber a cités, et les trois amis de Kœnigsberg : Robert Roberthin, Simon Dach, Henri Albert, qui auraient mérités de l'être avec plus de détail.)

La première école de Silésie, fidèle à l'exemple donné par Opitz, aspirait à l'élégance et à la correction ; son goût est en général pur et formé par l'étude des écrivains de l'antiquité. Il n'en est pas ainsi de la seconde école de Silésie, fondée par Hofmann de Hofmannswaldau (né à Breslau, en 1618 et mort en 1679) qui, séduit par Guarini et Marino, donna dans le précieux et surtout dans l'emphase. C'est des poètes de cette école que François Horn a dit : « Ils prétendaient rendre le beau plus beau ; c'est pour cela que le beau, qui ne se révèle qu'aux âmes simples et ingénues, leur échappa ; ils écrivirent mal parce qu'ils voulaient écrire mieux que bien. » La boursouflure de Lohenstein (mort en 1683) est passée en proverbe. Vers la fin du dix-septième siècle, et au commencement du dix-huitième, Benjamin Neukirch (3), et ses partisans, dégoûtés de la bouffissure et du maniéré de Hofmannswaldau et de Lohenstein, se précipitèrent vers l'autre extrême, et à force de vouloir être simples et naturels, devinrent plats et triviaux ; et si leurs prédécesseurs s'étaient perdus dans les nues, ceux-ci *baisèrent la terre et rampèrent tristement*. A ce mauvais goût se joignit la manie d'imiter les Italiens et les Français, imitation qui alla jusqu'à corrompre la langue nationale, si riche et si variée, par l'admission d'une foule d'expressions et de tournures étrangères. Quelques esprits distingués, cependant, surent se préserver de la contagion générale, et préparèrent les beaux jours qui commencèrent vers le milieu du dix-huitième siècle. Parmi eux M. Stœber cite avec raison le baron de Canitz (né à Berlin, en 1654, et mort conseiller-d'état du premier roi de Prusse en 1699),

---

(1) Auteur de plusieurs tragédies, comédies et farces. Parmi les tragédies il y en a une sur la mort de Charles Ier, roi d'Angleterre.

(2) Logau a fait plus de trois mille épigrammes.

(3) Silésien comme Opitz et Hofmannswaldau.

Günther (mort jeune, en 1723), poète lyrique, à qui Gœthe a rendu une justice éclatante, et Brockès, sénateur de Hambourg (mort en 1747), poète ascétique et descriptif, fort goûté de son tems.

En traitant des prosateurs de la quatrième période, M. Stœber ne cite guère qu'un certain nombre de romanciers, dont quelques-uns ne sont pas sans mérite. L'apparition du *Robinson anglais* fit naître une foule d'imitateurs. On comptait en 1769 jusqu'à quarante *Robinsonades*. Vinrent ensuite les *Aventuriers*, dont le plus remarquable est *Albert Julius* ou *l'Ile de Felsenbourg*, qui n'est point sans charme et qui vient d'ére réimprimé. On a également publié une édition nouvelle des œuvres choisies du prédicateur de la cour impériale, Ulrich Megerle, connu sous le nom de *Père Abraham à Sancta Clara* (mort à Vienne 1709), le seul orateur de ce tems nommé par M. Stœber, et qui a mérité cette distinction par la bizarre et burlesque originalité de son éloquence.

Nous aurions désiré qu'il eût donné ici une notice sur les diverses sociétés ou académies formées pendant le dix-neuvième siècle, et sur les efforts tentés par quelques littérateurs de restituer à la langue allemande son ancienne pureté et son indépendance. La *Société pour la langue allemande* établie à Berlin a fait publier, il y a deux ans, un mémoire intéressant sur ces académies (1). Ce que les académies n'avaient pu faire, les universités le firent, après avoir consenti à se servir de l'allemand de préférence au latin. Une ère nouvelle et meilleure commença vers 1750; une foule d'écrivains distingués s'élevèrent, et en moins d'un demi-siècle la littérature allemande n'eut plus beaucoup à envier à celle des autres nations.

Ce demi-siècle, M. Stœber l'a divisé en deux périodes. Pendant la première, jusque vers 1770, l'esprit d'imitation resta dominant. Deux écoles rivales s'élevèrent en même tems; celle de Saxe et celle de

(1) *Die Sprachgesellschaften des siebenzehnten Jahrhunderts*, von *Otto Schulz*. Berlin 1824.

Suisse. A la tête de la première se trouvait Gottsched, professeur de philosophie et de poésie, à Leipsic, poète sans imagination et sans goût, mais à qui la grammaire allemande eut de grandes obligations. Les chefs de l'école suisse étaient Bodmer et Breitinger de Zurich, qui ne cessaient de combattre la froide et lâche poétique de Gottsched. Au milieu de ce conflit d'opinions et de systèmes sur la poésie, se formèrent plusieurs poètes qui furent généralement goûtés, et dont quelques-uns conservent encore leurs places dans toutes les bibliothèques. Tels sont Gellert, fabuliste, devenu presque aussi populaire que Lafontaine, mais dont il ne partagera pas l'immortalité; Haller qui sut unir le goût de la poésie aux plus grands succès dans les sciences; le lyrique Hagedorn; Rabener, dont les satires en prose se font encore lire aujourd'hui; l'épigrammatiste Kæstner, professeur de physique et de mathématiques à Gœttingue; Lichtwer dont les fables balancèrent la popularité de Gellert; Uz, dont le nom vivra, grâce à quelques odes remplies de plus de patriotisme et d'éloquence que d'enthousiasme; Weisse, moins remarquable comme poète dramatique, que comme ami des enfans.

A ces noms, que l'histoire littéraire de l'Allemagne nommera toujours avec reconnaissance, viennent se joindre ceux de Gleim, de Kleist, frappé à mort à la bataille de Kunersdorf, et de Ramler, qui chantèrent les victoires de Fréderic-le-Grand, mais qui ne purent ôter à ce prince le mépris qu'il professait pour les littérateurs de sa nation. La gloire de tous ces poètes fut éclipsée par celle de trois hommes de génie, qui produisirent une véritable révolution dans la littérature allemande : Klopstock, Lessing et Wieland. Nous ne répéterons pas ici ce qu'on a déjà dit dans notre recueil sur ces trois grands hommes, M. Stœber les a parfaitement caractérisés. Après eux, on peut citer tout au plus encore, dans cette période, le poète pastoral Gessner, et Gœtz qui sera toujours cité comme l'un des plus heureux disciples d'Anacréon.

Parmi les prosateurs, les plus remarquables de cette époque, sont : Juste Mœser, l'auteur d'une excellente histoire d'Osnabrück; Mos-

heim, le réformateur de l'éloquence de la chaire; Sulzer, célèbre par sa théorie générale des beaux-arts, en forme de dictionnaire; Moïse Mendelsohn, Abbt, Zimmermann, auteur d'un ouvrage sur la solitude; Fr. Nicolaï, libraire-littérateur, éditeur de la bibliothèque allemande universelle, l'un des meilleurs recueils de ce genre, et Winkelmann.

C'est vers la fin de cette période que se forma à l'université de Gœttingue une société de jeunes amants des muses; elle se composait de Bürger, poète populaire, célèbre surtout par sa *Léonore*; de Hœlty, mort jeune comme Millevoie, et élégiaque comme lui; Voss, qui a survécu à son ami près d'un demi-siècle, et qui vient de payer le tribut à la nature; les deux comtes de Stolberg; Jean-Martin Miller, fameux par son roman *ultra-sentimental de Siegwart*; Leisewitz, auteur d'une tragédie estimable, intitulée *Jules de Tarente*. Après ces poètes, M. Stœber a rappelé les prosateurs les plus distingués de cette époque: Herder, grand théologien, qui fut à la fois littérateur du premier ordre, philosophe religieux et indépendant; Hamann, surnommé le *Mage du Nord*, esprit original et long-tems méconnu; Jean-Jaques Engel, directeur du théâtre de Berlin, moraliste, romancier et poète dramatique; Garve, traducteur du premier ordre, et auteur de plusieurs ouvrages originaux, modèles du style didactique; Plattner, connu par ses *Aphorismes philosophiques*, où il se montre quelquefois le rival de La Rochefaucault et de La Bruyère; Eberhard, remarquable par sa *Nouvelle Apologie de Socrate*, et par son *Dictionnaire des Synonymes allemands*; Hirschfeld, auteur de plusieurs ouvrages dans le genre descriptif; Kant, qui aurait mérité un article plus étendu; Frédéric-Henri Jacobi, surnommé le *Platon de l'Allemagne*; Bouterwek, auteur de l'*Histoire de la Poésie et de l'Éloquence*, l'un des vétérans de l'université de Gœttingue; Charles-Théodore de Dalberg, archevêque de Mayence et prince-primat de la confédération du Rhin, qui a écrit, entre autres ouvrages, un livre sur l'influence des sciences et des beaux-arts, considérée dans ses rapports avec la paix publique; de Hippel, écrivain humoristique; Lichtenberg, célèbre surtout par

son commentaire sur les estampes de Hogarth; Claudius, dit *Asmus*, auteur du *Messager de Wandsbeck;* les théologiens et orateurs: Jérusalem, Spalding, Zollikofer, Niemeyer, chancelier de l'université de Halle, Lavater, Reinhard; les historiens; Ignace Schmidt, auteur un peu sec de *l'Histoire des Allemands;* Schlœzer, plus remarquable comme publiciste et comme savant que comme écrivain; Spittler, Archenholz, Posselt, l'ami de Moreau, Jean de Müller, le prince des historiens allemands, et peut-être même dans les tems modernes; Sturz, Woltmann, et le fécond Zschokke. Un assez grand nombre de poètes dramatiques s'élevèrent durant cette période; les plus remarquables sont: Babo, auteur d'*Otton de Wittelsbach;* Tœrring, connu par son *Agnès Bernauerin;* Jünger; Grosmann, auteur d'une comédie intitulée *Pas plus de six plats;* Ifland, le Garrick allemand; et Kotzebue, qui abusa d'une imagination facile et féconde. M. Stœber indique ensuite rapidement les romanciers: Hermes, auteur du *Voyage de Sophie*, qu'on aime encore à relire, malgré sa prolixité; Musæus, l'aimable auteur des *Contes populaires*, qu'un littérateur français a eu récemment l'heureuse idée de naturaliser en France; Wæchter, qui, sous le nom de *Veit Weber*, a publié les traditions des anciens tems; Meissner, dont les contes furent long-tems une des lectures favorites du public allemand; Jean-Gottwerth Müller, auteur de plusieurs romans comiques, à qui Mad.me de Montolieu a emprunté son *Emmerich;* Fessler, auteur de quelques romans historiques dans le genre de Bélisaire, et enfin Auguste-Henri-Jules Lafontaine, qui a mieux aimé être le plus fécond que le meilleur des romanciers allemands.

Après tant d'écrivains en prose et en vers, vient encore une suite très-variée de poètes et de prosateurs, qui auraient dû trouver leurs places sous les rubriques précédentes. Tels sont Schubart, qui expia la franchise avec laquelle il s'était exprimé dans sa *Chronique patriotique*, par dix années de captivité sur le Hoh-Asperg; Gunther de Gœckingk, qui a surtout réussi dans l'*Epître;* J. George Jacobi, dont quelques œuvres poétiques, traduites en français par son frère

le philosophe, furent très-bien reçues en France (1): Heinse, le traducteur de *Pétrone* et l'auteur d'*Ardinghello*; Bode, traducteur peu ordinaire du *Voyage sentimental* et du *Tristram Shandy de Sterne*, et des *Essais de Montaigne*; Pfeffel, l'aimable chantre de l'Alsace; Adam Forster; Tiedge, auteur d'élégies estimées et d'un poëme didactique intitulé l'*Uranie*; Neubeck, médecin-poète; Kosegarten que M. Stœber appelle le *Hofmannswaldau* de notre tems; Jung-Stilling, romancier mystique, très-remarquable par ses singulières destinées; de Thummel; les épigrammatistes Haug et Weisser; le lyrique Matthisson; Salis, capitaine de la garde suisse de Louis XVI; Græter, qui, sous le titre de *Braga* et *Bragur*, publia un journal uniquement consacré à la littérature du Nord. M. Stœber termine cette période par deux excellentes notices sur Schiller et Gœthe, ces deux poètes qui jetèrent tant d'éclat sur la littérature de l'Allemagne. Il établit entre eux un parallèle, où il montre toute la différence qui existe entre ces deux grands hommes. "Schiller, dit-il, fut élevé dans des circonstances peu favorables au développement de son génie poétique: Pégase sous le joug, telle fut l'histoire de sa jeunesse. Gœthe, fils du bonheur, fut nourri dans l'abondance, dans une heureuse liberté, au milieu de toutes les jouissances. Aussi le génie du premier fut-il grave, austère, profond; celui du second enjoué, serein, vaste. Quelle différence entre leurs poésies sur l'amour! Dans Schiller, tout est souffrance, mélancolie, résignation; Gœthe, toujours heureux, célèbre ses triomphes sous les formes les plus variées et les plus gracieuses. Schiller fuyait les cours et les salons des grands; Gœthe s'y plaisait et savait y briller. Nouveau Prométhée, Gœthe crée ses œuvres poétiques sans effort; il les produit sous toutes les formes; jamais les passions qu'il peint ne le troublent lui-même; une lumière pure, méridionale, environne la plupart de ses créations; Schiller se plaît dans le sombre et le terrible. Le premier était plus objectif, le dernier plus subjectif..... Et, s'il est permis de parler des défauts

(1) Voir le Tableau de la littérature française, depuis 1789, par Chénier.

de l'un et de l'autre, nous dirons, que, dans les premiers tems, Schiller péchait souvent par l'exagération, et Gœthe, vers la fin de sa carrière, par trop de recherche et de polissure. »

L'énumération que M. Stœber fait des poëtes, des conteurs et des romanciers de nos jours, est assez complète ; il y a plutôt surabondance qu'inexactitude ; mais quelques-uns des historiens de cette époque n'eussent certainement pas déparé cette liste. On peut voir par ce recensement, combien l'Allemagne est riche encore en littérateurs distingués, bien que la mort ne cesse de frapper. Quelques-uns de ceux qui promettaient le plus, tels que Novalis, Sonnenberg, Korner, Ernst Schulze, moururent à la fleur de la jeunesse ; Werner, Jean-Paul, Collin, Seume ne sont plus parmi les vivants, et quelques autres, tels que les frères Schlegel, Baggesen, Krummacher, Tiek, Klinger, sont glacés par l'âge, ou se reposent sur leurs lauriers, ou enfin semblent avoir rompu tout commerce avec les muses ; mais il reste encore quelques vétérans pleins de vie et de force, et il s'élève un bon nombre de jeunes poëtes, avides de gloire et d'immortalité, et qui donnent déjà plus que des espérances. En résumé, l'ouvrage de M. Stœber est un service rendu à la littérature allemande, et plus encore à la jeunesse française à laquelle il est plus spécialement consacré.

X.

2. *Britannicus, ein Trauerspiel, etc. — Britannicus, tragédie de Racine, traduite en vers, par M. Charles-Philippe Conz. Tubingue, chez Ch. T. Osiander*, 1825. 1 *vol. in*-8.

Les littératures française et allemande ont exercé, à toutes les époques, l'une sur l'autre, une influence qu'il est curieux de remarquer, et qu'il serait intéressant de signaler beaucoup plus qu'elle ne l'a été jusqu'à présent dans les cours d'histoire littéraire. La poésie dramatique de l'Allemagne et celle de la France, quelques divergens qu'en soient les principes, se sont rencontrées, se sont enrichies l'une par l'autre et se sont modifiées tour-à-tour plus sou-

vent qu'on ne pense d'ordinaire. Au commencement du dernier siècle, les premières pièces régulières et les plus suivies du théâtre allemand, étaient des traductions de Racine. En appréciant mieux son génie et en cultivant plus heureusement sa langue, l'Allemagne a pu quitter la carrière de l'imitation et se tracer sa route particulière au Parnasse. Elle l'a fait avec un éclatant succès, et de nos jours c'est ce Parnasse qui nous offre des trésors que convoitent nos poètes. Cependant la nation allemande, éminemment impartiale, singulièrement instruite et avide de toutes les jouissances intellectuelles, aime à goûter les charmes de toutes les poésies, et chérit les chefs-d'œuvre de toutes les nations. Schiller s'est plu à traduire l'Iphigénie de Racine, et Gœthe a imité ou rendu en poète allemand les beautés de plusieurs pièces de Voltaire. Un poète de nos jours, que les plus heureuses inspirations rendent cher à l'Allemagne, et qui est aussi familier avec les plus belles productions de l'antiquité qu'avec celles des tems modernes, M. le professeur Conz, vient de marcher sur les traces de Gœthe et de Schiller, en publiant la traduction de *Britannicus*, qui occupait depuis quelque tems ses heures de délassement.

S'il est une pièce de Racine qui mérite d'être traduite (et quelle est celle de ses compositions qui ne le mériterait pas?) c'est certes *Britannicus*, la plus régulière, la plus historique, et celle de toutes qu'il dit lui-même avoir le plus travaillée; et si quelqu'un put oser la traduire, ce ne put être qu'un poète; un héros demande un héros pour consentir au combat singulier; Racine a dû trouver un poète pour lutter avec lui. Mais c'est nous qui nous en félicitons; M. le professeur Conz, qui joint à l'esprit le plus orné, le plus distingué, toutes les qualités de cœur, est si modeste qu'il nous donne, comme un essai et comme le fruit de quelques heures de repos, une production dont un autre, moins riche, se ferait un titre de gloire.

Sa traduction a changé le vers alexandrin en ïambes; le premier était trop monotone dans la poésie allemande. Cette traduction sera utile et agréable aux amateurs de la littérature allemande, sous plus

d'un rapport. Elle leur servira à comparer les deux langues dans lesquelles ils liront *Britannicus*, et à apprécier le véritable génie poétique de deux nations également illustres; car, quelque fidèle que soit cette traduction, elle nous donne Racine réfléchi dans un poète allemand, et c'est là ce qu'elle offre de beau, de méritoire, et en quelque-sorte d'original. Un exemple, choisi au hazard, rendra notre pensée plus claire et fera voir en même tems le génie des deux poésies. Dans Racine, la confidente dit à Agrippine dès la première scène :

« Madame, retournez dans votre appartement. »

Ce vers est un peu prosaïque; il l'est même à tout-à-fait, et un traducteur ordinaire n'eût pas manqué de le rendre insupportable en allemand. M. Conz l'a rendu beau. Il dit :

« . . . . So gehe,
Ich bitte, doch in dein Gemach zurück. »

C'est ainsi qu'en général les beautés de Racine sont conservées et les endroits faibles, qu'un traducteur remarque plus que tout autre, ont reçu quelques ornemens, si l'on veut bien nous pardonner cette locution malsonnante. Si pourtant l'on prétendait nous la contester, nous en appellerions au vers suivant;

« Quoi, vous à qui Néron doit le jour qu'il respire. »

Certes on ne respire pas le jour; le jour est, sans doute, placé pour lumière, mais on ne respire pas non plus la lumière; et si *jour* était pris pour *vie*, on ne dirait pas non plus respirer la vie, c'est l'air qu'on respire et ce n'est pas l'air qu'on doit à sa mère. C'est là peut-être renier l'admiration pour tomber dans la chicane; mais le traducteur ne s'y est pas exposé, il dit :

« Wie? du, der Nero Leben dankt und Licht! »

Et nous l'en félicitons, et toutes les personnes qui parcourront l'original et la copie se féliciteront de leur étude et de leur jouissance. Nous voulions leur signaler du moins quelques-uns des plus beaux passages du Britannicus allemand, mais nous avons renoncé

à des soins qu'elles prendront elles-mêmes avec plaisir. Ils y trouveront partout l'élégance du langage jointe à la fidélité de l'interprétation.

3. *Erzaehlungen, Sagen und Novellen, etc. — Contes, Traditions et nouvelles, par Griesel. Prague, chez Aloyse Borrosch.*

Nous ne croyons pouvoir donner une meilleure idée ce petit recueil, qu'en traduisant au hazard un des morceaux qui le composent.

Le Sylphe.

Rosalie, après avoir long-tems prêté son attention au récit de Pauline, secoua enfin sa jolie tête blonde et lui dit :

Permets-moi, ma chère cousine, d'être un peu incrédule. Eh quoi ? tu aurais donné ton cœur à un être idéal, à une ombre ? Et quand même je consentirais, par complaisance pour toi, à ne pas douter de l'existence des Sylphes, comment veux-tu me faire croire qu'une aussi jolie créature que toi, douée de formes aussi enchanteresses, puisse s'attacher à un être qui n'en a aucunes, dont il n'est pas même permis de presser la main contre son cœur.

Pauline reprit en souriant : Sache donc que c'est précisément cela qui me plait ; car je déteste de toute mon âme nos impertinens jeunes gens qui parlent sans cesse de cœurs et de baisers.

Que mon frère n'est-il déjà de retour, répliqua Pauline, il parviendrait peut-être à te faire changer d'idée ; c'est un beau jeune homme : tu as vu son portrait. Eh bien, sa bonté et sa douceur surpassent encore sa beauté.

Oui, j'en conviens, c'est un beau jeune homme, dit Pauline en rougissant, après quelques instans de silence, il a même quelque ressemblance avec mon aimable génie.

Avec ton aimable génie? répliqua Rosalie d'un ton malin, tes yeux profanes ont donc vu ton invisible ami.

Jusqu'à présent il ne s'est encore présenté à moi qu'en songes

répondit Pauline un peu troublée; mais puisque j'ai tant fait que de te confier une partie de mon secret, apprends qu'il doit m'apparaître aujourd'hui sous une forme humaine....., mais ce ne sera que pour quelques instans.

Jeune fille! souviens-toi de tes devoirs, s'écria Rosalie.

Sans doute, répondit Pauline; cependant je n'ai pas pu résister plus long-tems à l'innocente curiosité de notre sexe : je n'ai pu me défendre du désir de voir, au moins une fois, celui que j'aime.

Vraiment? reprit Rosalie en riant, oh! rien de plus naturel que cela.

S'il est vrai que les esprits les plus éclairés sont toujours sous l'empire de leurs sens, continua Pauline, c'est par la vue, sans doute, que nous éprouvons les plus vives impressions. Que de fois je me suis entretenue avec mon charmant ami; les tendres murmures de sa voix, la douce harmonie de ses chants ont si souvent charmé mon oreille, que j'éprouve dans mon cœur tout ce que nos poètes ne font que peindre dans leurs écrits. Mon affection, ma tendresse pour lui est si pure, si désintéressée, que souvent un seul de ses chants, quelques-uns de ses mélodieux accens, suffisent à mon bonheur; et cependant mon imagination ne peut s'empêcher de le revêtir des formes les plus grâcieuses, ne fut-ce qu'une ombre vaine, qu'un fragile assemblage de la cendre des fleurs.

Et c'est aujourd'hui que tes désirs curieux seront exaucés, dit Rosalie en souriant.

Oui, incrédule, aujourd'hui! répondit Pauline. Il m'a permis de choisir la forme sous laquelle il devra m'apparaître.

Et quelle est celle que tu as choisie? s'écria Rosalie.

Celle de ton frère, murmura Pauline en rougissant.

Voilà qui est bien obligeant pour mon frère Fréderic, dit Rosalie; tu finiras par en faire un homme sans corps! Et à quelle heure doit avoir lieu la *corporification* de ton Sylphe bien-aimé?

Pauline. A minuit.

Rosalie. Dans quel lieu?

Pauline. Dans ma chambre.

Rosalie. Et n'éprouves-tu aucune crainte ?

Pauline. Que craindrais-je d'un ami, qui se présentera à moi sous les traits d'un ami.

Rosalie. Mais réfléchis donc.

Pauline. Il ne s'agit point ici de réfléchir. Je ne me suis confiée qu'à toi seule; ce que je t'ai dit doit rester un secret pour le reste de l'univers.

Rosalie. Combien de tems doit durer l'apparition ?

Pauline. Cinq minutes.

Rosalie. Voilà qui est bien court, en vérité.

Pauline. Il ne lui est pas permis de m'accorder une plus longue entrevue.

Rosalie. Puis il s'évanouira comme une ombre légère.

Pauline. Oui, mais pour me charmer encore par ses chants harmonieux.

On entendit du bruit et les deux filles se séparèrent.

Pauline, la riche héritière de la maison de Lohenstein, avait été élevée dans un vieux château isolé, par sa mère, qui avait consacré la plus grande partie de sa vie à étudier des ouvrages mistiques et cabalistiques. On croyait alors plus que jamais à l'existence des Sylphes, des Gnomes, des Salamandres etc.; et cette croyance avait échauffé toutes les imaginations. On ne doutait nullement qu'il fut possible, au moyen de certaines conjurations, d'attirer les faveurs amoureuses de ces êtres supérieurs sur les humbles créatures de la terre, et l'on s'en promettait de fort belles choses.

Aurélie, la mère de Pauline, était du nombre de ces esprits étranges, enthousiastes, qui, entraînés par l'exaltation de leurs idées, poussaient la crédulité jusqu'à essayer ces pratiques merveilleuses. Des maladies continuelles jointes à l'extrême irritabilité de ses nerfs, l'isolement dans lequel elle vivait, et le choix de ses lectures, enflammaient et tourmentaient l'imagination de la bonne vieille dame, au point de la rendre presque folle.

Les enfans sont toujours prêts à adopter les bonnes comme les mauvaises idées de leurs parens; ils se les approprient avec une

extrême facilité et en conservent une profonde empreinte : aussi Pauline devint-elle bientôt une petite visionnaire des plus exaltées. Il était naturel qu'elle eut pris en aversion le simple et le vrai ; car ils glaçaient et détruisaient toutes les brillantes illusions qu'elle s'était créées. Elle était ainsi parvenu à l'âge de quinze ans, lorsque sa mère mourut, et qu'elle fut confiée à la tutelle de la baronne de Sonnenstætten, dont elle habitait actuellement le château.

Elle ne faisait nul mystère au château de Sonnenstætten, de ses prétendues liaisons avec ces puissances surnaturelles, dont sa mère lui avait appris à croire l'existence ; et la prudente baronne, se gardant bien de choquer ses idées, ne cherchait à la faire revenir de ses erreurs, que par les leçons les plus douces et en présidant avec soin au choix de ses lectures.

Mais bientôt la jeune fille sentit naître dans con cœur ce doux besoin des sens, dont au dire de gens très-experts, ni la sagesse, ni la sottise ne peuvent nous garantir. Pauline eut bientôt choisi pour amant un Sylphe habitant le sommet d'un chêne voisin de sa fenêtre, qui venait régulièrement frapper à sa fenêtre à l'heure de minuit, y faisait entendre les chants les plus harmonieux, lui adressait les paroles les plus touchantes, et amusait ainsi sa bien-aimée pendant tout le cours de l'été. Il ne se faisait jamais voir, comme le bénévole lecteur le sait déjà, si ce n'est au milieu des songes les plus agréables, encore en empruntait-il alors les traits du cousin Fréderic, que Pauline ne connaissait que d'après les récits de sa tante et de sa cousine, et d'après le portrait qu'elles lui avaient montré.

Onze heures avaient déjà sonné, et Pauline s'occupait encore à préparer sa chambre pour recevoir le bien-aimé d'une façon digne de lui. Le plancher était recouvert du sable le plus fin, sur lequel elle avait pris soin de tracer différentes figures mystérieuses. Le petit lustre qui ornait sa chambre était surmonté de quatre bougies rouges. Un vase rempli d'encens était placé sur la table ; les fenêtres et les portes étaient décorées de bouquets, de couronnes de fleurs, et pour ne rien oublier, elle avait même paré le cou de son petit chat, d'un ruban rouge tout neuf.

Enfin la vieille tour du château tinta lentement minuit. A peine l'horloge avait-elle cessé de sonner, que Pauline entendit frapper à sa fenêtre, et vit entrer le cousin Fréderic tel qu'elle l'avait vu en peinture, revêtu de l'uniforme de lieutenant des cavaliers de la garde, botté et éperonné. Le Sylphe fit honneur à son humaine figure; il pressa dans ses bras la jeune fille tremblante de crainte et d'amour, couvrit ses lèvres, ses joues et ses mains des baisers les plus tendres, sans qu'elle eut même songé à s'en défendre. Il lui prodiguait les discours les plus passionnés et lui répétait sans cesse le serment d'un amour éternel, tandis que Pauline, le cœur oppressé d'amour, reposait dans ses bras, muette et respirant à peine.

Mais tout-à-coup il suspendit brusquement le cours de ses caresses et de ses protestations amoureuses, s'éloigna d'elle avec froideur et même fierté, et lui dit :

Les cinq minutes sont maintenant écoulées. Il faut que je te quitte. Il me faut abandonner le masque que j'avais emprunté pour apparaître à tes yeux, sous peine d'encourir, pour un siècle entier, la disgrâce du Roi des Sylphes.

Au même instant une symphonie de flûtes et de harpes retentit dans le lointain. Entends-tu, dit le Sylphe d'un air grave et mélancolique, mes frères m'appellent, il faut nous séparer !

Et aussitôt la jeune fille se mit à fondre en larmes, et le cœur déchiré d'amour et de désespoir, s'écria : Non je ne t'abandonne pas ! Puis, se précipitant aux pieds du Sylphe et embrassant ses genoux : ou bien, poursuivit-elle, anéantis ce triste cœur que tu as enflammé, et donne-moi cette indifférence que tu puises dans l'immortalité. Maintenant que je t'ai vu, je ne puis exister, je ne puis vivre sans toi. Enlève-moi cette enveloppe terrestre et communique-moi ton invisible existence. Le sommet de ton chêne me sera plus cher que tous les châteaux et les palais du monde.

Tout-à-coup la porte s'ouvrit, et la baronne parut, accompagnée de la cousine Rosalie qui riait aux éclats.

La baronne joignit la main de Pauline à celle du Sylphe, leur donna gravement sa bénédiction, et les pressant tous deux dans ses bras, s'écria : Ma Pauline, voilà la plus grande félicité qui soit sur la terre ; bien fou qui peut en rêver de plus belle. Et toi, mon fils, sois à jamais le bon génie de cet enfant.

4. *Leben und Todeskunden über Joh. Heinr. Voss. — Mémoires sur la vie et la mort de Jean-Henri Voss, recueillis le jour de son enterrement par le Dr. E. H. G. Paulus. Heidelberg,* 1826. *in*-8. 128 *pages.*

Ce recueil contient : 1° *L'Annonce mortuaire,* que la famille du défunt avait fait insérer dans les feuilles publiques. 2° *Une Lettre du Dr. Paulus,* dans laquelle il annonce la mort de Voss au duc régnant d'Oldenbourg. C'est à la généreuse bienveillance de ce prince que le poète avait dû, depuis plusieurs années, une existence tranquille. 3° *Une Esquisse biographique de sa vie tracée par Voss lui-même,* en 1818, et tirée d'abord à un très-petit nombre d'exemplaires. Elle finit ainsi : „ Pendant toute sa carrière, Voss a consacré tout ce qu'il possédait d'esprit et de science, au soutien „ de la vérité, de la justice et de tous les principes qui peuvent „ contribuer à l'amélioration des hommes. Sa plus intime conviction était : que le poète ou le savant, ne peut se rendre véritablement utile, à moins qu'il ne soit homme de bien. Dès son enfance, „ il s'efforça d'être honnête, et de plaire aux hommes vertueux. Il „ a combattu l'injustice et la calomnie, et jamais il n'a rendu une „ personnalité pour une autre. „ 4° *Souvenirs et Sensations,* par le Dr Paulus. Le savant professeur y rend compte des derniers ouvrages auxquels Voss a travaillé (entre autres, il s'occupait à revoir une excellente traduction d'*Eschyle,* ouvrage posthume de son fils Henri), et y a ajouté ses réflexions sur l'influence que ce poète a exercée sur son siècle, et sur la grande utilité de ses travaux pour la postérité. 5°. *Discours qui devait être prononcé sur la tombe de Voss,* par Schlosser. C'est un panégyrique du défunt, dans lequel on le suit, pas à

pas, dans sa carrière littéraire; ce morceau est, rempli de verve, et fécond en sentimens nobles et élevés. On y trouve un exposé de tous les services que le défunt a rendus à la langue allemande par de nombreux et bons ouvrages; au public, en mettant à sa portée les ouvrages classiques de l'antiquité, par quantité d'excellentes traductions; à la morale publique, en répandant parmi la nation allemande l'amour des sentimens les plus nobles par ses poésies lyriques; à la littérature allemande en s'opposant avec zèle à l'introduction du mauvais goût romantique; à la vérité; à la jeunesse; à ses amis. Voici quelques passages de la fin de ce discours : » Qu'il nous soit » encore, après sa mort, ce qu'il a été pour nous pendant sa vie : » une lumière bienfaisante!... La lumière qui couvrait l'Allemagne « de son éclat s'est évanouie.... Mais non! tout n'a point passé! « Amitié tendre et pure! C'est de cette fosse obscure que s'élève ta » splendeur, rayonnante d'une clarté éternelle!... Salut, aurore d'un » avenir plus beau. Tu sors du sein de la tombe, où reposent les cen- » dres des hommes vertueux. » 6° *Discours prononcé sur la tombe de Voss*, par le Pr Tiedemann. 7° *Catalogue des ouvrages publiés par Voss*.

5. *Volkslieder der Serven. — Chants populaires des Serviens; Traduction poétique, avec une introduction historique, par Talvi* (1). *Halle*, 1825. 252 *et* 58 *pages in*-8. 4 *fr.* 80 *c.*

Pendant que les littérateurs du siècle dernier se disputaient avec beaucoup d'ardeur sur l'origine des peuples trans-atlantiques, et sur la différence de leurs mœurs, on oublia tout-à-fait une nation voisine, celle des Serviens. Nous connaissons mieux l'état de la civilisation de Tombouctu, de Haïti, et d'autres peuples encore plus insignifians, que l'esprit national des Serviens, dont nous ne savons rien, sinon qu'ils sont sujets de l'empire turc. Ce n'est que

(1) On dit que ce pseudonyme cache le nom de Mademoiselle de Jacob, fille du conseiller d'État et professeur de Jacob, à Halle.

depuis peu d'années que plusieurs savans s'occupent de ce peuple et cherchent à connaître quels peuvent être son caractère et ses mœurs. Le célèbre Herder, dans son *Recueil de Chants populaires* (1777), et Gœthe, par son imitation de *Hassan-Aga*, ont les premiers fait connaître le génie poétique de cette tribu de la grande famille des Slaves; plus récemment encore, M. Wuk Stephanowitsch, grâces aux voyages qu'il a entrepris et aux études profondes auxquelles il s'est livré, parvint à rassembler un recueil assez complet de notices sur la civilisation et le développement intellectuel de ses compatriotes (1) : il a dissipé l'obscurité qui régnait en Allemagne sur la nation des Serves, en montrant que, malgré le joug des tyrans qui oppriment cette peuplade antique, et malgré l'état sauvage auquel un despotisme barbare l'a réduite, elle a toujours conservé l'amour de la poésie, et qu'elle aime retracer dans ses chants le souvenir des hauts faits de ses ancêtres. Ce peuple est doué d'une grande force d'imagination, de beaucoup de jugement; il chérit avec enthousiasme la gloire que ses anciens héros se sont acquise. La douceur des sentimens qui règne dans sa poésie, et qui approche de la mélancolie, ne doit pas sembler étrange, si l'on se rappelle qu'il appartient à la grande famille des Slaves, dont toutes les compositions ont toujours respiré la mollesse, dans la musique comme dans les paroles.

---

(1) Le *Recueil des Chants populaires des Serves*, publié par M. Wuk (Wolf) Stephanowitsch, parut en 1814, en deux volumes. M. Kopitar, savant, établi à Vienne, et qui possède une connaissance parfaite de la langue slave, a traduit quelques-unes de ces poésies, et les a insérées dans les Archives géographiques, historiques et militaires, publiées par M. Hormayer. Une traduction en vers métriques de toutes les poésies que contient ce recueil, a été envoyée à Gœthe, qui s'est chargé de la revoir et d'en faire paraître une édition.

Plusieurs de ces chants, traduits par les frères Grimm, ont été publiés dans le *Pèlerinage du poète* (*Sængerfahrt*) de Fréd. Fœrster; M. Kopitar en a envoyé quelques autres à M. Büsching pour les insérer dans les *Annonces pour les amis de l'art et de la littérature des anciens germains.*

Les chants publiés par Talvi, ne sont pas le fruit de la méditation : une improvisation naturelle qui les a créés; conservés par les traditions, ils ont peut-être subis plusieurs changemens, qui dépendaient du caractère de ceux qui les chantaient. Les petits cantiques retentissent encore dans les réunions des filles occupées de leurs travaux; elles y ajoutent des vers où elles expriment leurs plaintes amoureuses, leurs plaisirs et les sentimens divers qui les dominent. Les morceaux plus étendus, qui retracent des traditions historiques, sont chantés par les hommes assemblés en festins; ils contiennent jusqu'à deux cents vers.

La poésie est une fidèle image du caractère national des peuples parvenus à un certain degré de civilisation, quand l'individualité n'est pas encore confondue avec les formes abstraites de la pensée. Les chants des Serviens peignent particulièrement les plaisirs qui sont le prix de la valeur et de la victoire; on y trouve des sentimens nobles et généreux; des traits de barbarie et même de perfidie. On y voit le goût des vengeances particulières, et, surtout, des idées singulières de l'honneur et des *convenances sociales*. Quelques morceaux sont consacrés à chanter des sujets religieux, tels que des conversions à l'islamisme; l'amitié y est peinte sous des couleurs vives et fortement tracées, et l'amour mieux célébré qu'on ne devait l'espérer chez un peuple qui n'accorde que peu de droits aux femmes; les poésies de cette nation diffèrent de celles des autres peuples Slaves, en ce qu'elles ne donnent pas la préférence à la couleur nationale, mais bien à la blancheur de la peau. La traduction de Talvi est très-agréable à la lecture, et paraît très-fidèle.

Le précis historique de l'empire des Serviens est clair et suffisament détaillé; les notes expliquent des passages obscurs, des coutumes et des croyances répandues parmi le peuple; mais l'auteur a trop ménagé cette partie de son ouvrage. Il promet une seconde collection qui fera la suite de ce volume.

6. ***Shakespeares dramatische Werke etc.* — *Œuvres dramatiques de Shakespear, traduites et expliquées par J. G. Benda, conseiller de régence en Prusse.* 13 *vol. in*-18.**

On vient de publier le 13me volume de cette belle traduction, qui éclipse souvent celles de Wieland, de Schlegel et de Voss, qui l'ont précédée, et qui doit faire tomber entièrement l'insipide imitation qu'en a tentée un certain M. Meyer. C'est pour mettre en garde contre ce dernier ouvrage que nous nous hâtons d'annoncer la traduction de M. Benda, sur laquelle nous aurons occasion de revenir.

SCIENCES POLITIQUES ET HISTORIQUES.

7. ***Historische Beleuchtungen über die Ansprüche der Regierung von Brasilien auf die Stadt und Provinz Monte-Video, am œstlichen La Plata-Ufer.* — *Eclaircissemens historiques sur les prétentions du Gouvernement brésilien sur les ville et province de Monté-Vidéo, situées sur la rive orientale de la Plata.***

(Article traduit de l'Atlantis.)

« Depuis que les colonies de l'Amérique du Sud ont commencé à se peupler et à se civiliser, la ville de Monté-Vidéo a toujours été l'objet de la convoitise et de la rivalité des cours de Madrid et de Lisbonne. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la position géographique de cette cité, placée à l'embouchure orientale du fleuve de la Plata avec l'Océan atlantique, pour s'apercevoir da sa haute importance politique et commerciale. Cette florissante place de commerce compte une population de plus de 20,000 âmes; son port que l'on estime comme le meilleur de la Plata, considéré sous le rapport de l'exportation des produits de Buénos-Ayres, intéresse vivement la politique intérieure et extérieure de cette république. Mais, trop occupé des soins que réclamaient impérieusement ses affaires domestiques, cet État n'a pu

cependant faire autre chose jusqu'ici que de voir d'un œil d'envie les Portugais se rendre maîtres en 1817, et rester depuis çe tems en possession de Monté-Vidéo et de la Banda orientale. Sa faiblesse ne lui a pas encore permis de faire connaître ouvertement ses prétentions, et il a dû se contenter de miner, dans cette contrée, l'autorité du gouvernement portugais, maintenant brésilien, soit par des intrigues, soit en favorisant le parti de l'opposition. Il paraît hors de doute que le gouvernement de Buénos-Ayres n'a pas été étranger aux troubles sérieux qui se sont récemment élevés dans la ville de Monté-Vidéo; la cour du Brésil semble également en avoir été convaincue, et sa flotte dans la Plata a récemment fait des démonstrations tellement menaçantes contre la capitale de la république, que l'on a dû croire, pendant quelque tems, que l'irritation des esprits ne pouvait être appaisée que par la force des armes. Cependant Buénos-Ayres, en chargeant des négociateurs de se rendre à Rio-Janéiro, a su appaiser le courroux du gouvernement brésilien, et, ce qui lui importait davantage encore, gagner du tems jusqu'à ce que l'arrivée des *secours* promis par Bolivar, et de ses troupes libératrices permette à la république, craintive jusqu'ici, de prendre un langage plus énergique dans cette affaire.

„ Pendant que Buénos-Ayres se trouve forcé de suspendre toute intervention hostile dans les troubles de Monté-Vidéo, il doit être intéressant et curieux, au milieu des circonstances actuelles, d'examiner, avec plus de soin qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les prétentions des deux puissances rivales. Les documens diplomatiques encore existans, et les traités conclus depuis la découverte de l'Amérique du Sud, sont les sources les plus certaines pour toutes les recherches qu'exige un pareil examen, et c'est là que nous avons puisé les élémens de l'exposé que nous allons faire.

„ Bien qu'une bulle du Pape Martin V, rendue en l'an 1432, ait assuré à la couronne de Portugal tous les pays que ses sujets découvriraient au sud et à l'ouest du cap Bojador; bien que cette bulle ait été expressément confirmée dans la suite par les papes Eugène IV, Nicolas V et Sixte IV, nous croyons devoir la passer

sous silence. Nous ne considérons même le plan de démarcation projeté en 1494, par le pape Alexandre, que comme un témoignage historique de la sottise humaine. Cependant il est suffisamment connu que le traité négocié à Saragosse en 1529, entre l'empereur Charlequint et le roi Jean III de Portugal, et ratifié l'année suivante à Lérida, reconnaissait la validité d'un arrangement relatif à leurs possessions respectives en Amérique, qui auparavant déjà avait été convenu entre Jean II de Portugal et Alphonse V d'Arragon. On ne sait pas quelles étaient les dispositions de cette première convention, parce que les documens, concernant cette affaire, ont disparu des archives de Lisbonne, après la guerre qui soumit le Portugal aux armes de l'Espagne.

» Toutefois il est constant que dans les instructions données à Sébastien Cabot par Charlequint, en 1524, il fut ordonné à ce capitaine de ne former aucun établissement sur la rive septentrionale de la Plata, parce que, disait-on, ce territoire était compris dans les possessions de la couronne de Portugal. Cabot, se conformant aux ordres de l'empereur, jeta l'année suivante les fondemens de Buénos-Ayres sur la rive méridionale du fleuve de la Plata.

» Même avant cet événement, c'est-à-dire en 1501, les Portugais avaient déjà fait connaître leurs droits sur la rive septentrionale de la Plata, en établissant leurs frontières à la baie de Saint-Mathias, sous le 44ᵉ degré de latitude. Ce fait est confirmé par un témoin oculaire, Américus Vespuccius, qui était alors au service du Portugal. Martin-Alphonse de Souza, le premier colon portugais qui fonda des établissemens au sud du Brésil, établit une nouvelle ligne de démarcation à l'île de Gorrity, à l'entrée de la baie de Maldonado, en 1531. Les instructions qu'il reçut à cet égard sont semblables à celles que nous avons rapportées plus haut; c'est ce qui résulte d'une lettre de Jean III à Souza, dans laquelle on trouve les mots suivants : sur la côte, depuis Pernambouco jusqu'à Rio-de-la-Plata.

» Il est donc hors de doute qu'alors déjà on considérait la rive

états; mais celui-ci s'y refusa, sous prétexte qu'il n'avait pas les instructions nécessaires. Sur ces entrefaites, on fit un outrage si grossier à l'ambassadeur portugais à Madrid, en arrêtant un de ses domestiques dans l'hôtel même de l'ambassade, que la guerre paraissait inévitable. Salcédo, en pensant ainsi, se crut autorisé à ordonner aux Portugais d'abandonner tous les établissemens qu'ils avaient formés sur le territoire en litige; et lorsque ses troupes furent de retour du Paraguay, où il avait été forcé de les envoyer pour réprimer une sédition qui y avait éclaté, il déclara la guerre aux Portugais, en les sommant, dans une proclamation, de vider aussitôt le pays; c'était une violation manifeste d'un article du traité d'Utrecht, qui accordait expressément un délai de six mois à chacun des partis pour délaisser le territoire de l'autre. Il commença les hostilités par enlever aux Portugais plusieurs vaisseaux marchands, et s'approcha de Colonnia avec une armée de 6000 hommes, composée en grande partie de Guarancies, sous le commandement du missionnaire bavarois Werle.

» Mais avant que de paraître devant la colonie portugaise, Salcédo, irrité des prospérités que la culture avait répandues dans le pays, ravagea tout sur son passage. Habitations, églises, plantations et vignobles, tout devint la proie de ce barbare furieux qui, non content de ces excès, réduisit en servitude tous ceux qu'il put saisir les armes à la main. Mais bientôt la fortune changea, et Salcédo se répentit trop tard d'avoir rejeté les conseils de l'évêque de Buénos-Ayres, qui avait voulu le dissuader de commencer la guerre. Lui-même fut blessé, Werle tué et les Portugais triomphèrent sur mer. Et lorsqu'en 1737 on apprit en Amérique que la paix n'avait été nullement interrompue entre les deux nations, le gouverneur de Buénos-Ayres se retira plein de honte et de repentir.

» Ferdinand VI, qui était alors assis sur le trône d'Espagne et venait d'épouser une princesse de Portugal, avait plus que jamais le désir de terminer les différens que les deux royaumes avaient eus relativement à leurs possessions en Amérique. Les Portugais de leur

coté, instruits secrètement de l'existence de certaines mines d'or dans l'intérieur des montagnes, se montrèrent empressés de répondre aux vœux de Ferdinand VI, et conclurent avec l'Espagne, sous la médiation de l'Angleterre, le traité connu sous le nom de *Traité des limites*, par lequel, en retour du pays où devaient se trouver les mines d'or, et d'une partie des missions des Guarancies, ils cédèrent aux Espagnols la colonie de San-Sacramento ainsi que leurs prétentions sur la rive septentrionale de la Plata.

» Cependant l'article relatif à la cession des missions eut des conséquences assez fâcheuses pour les parties contractantes. Les missions se trouvaient dans une situation florissante, et les missionnaires, qui n'espéraient pas d'être aussi indépendants sous les Portugais qu'ils l'étaient sous les Espagnols, se refusèrent à changer de domination, quoique la religion n'y eut aucun intérêt; car les Portugais étaient tout aussi bons catholiques romains que les Espagnols. Cette opposition de la part des missionnaires coûta à l'Espagne deux campagnes régulières, au bout desquelles les puissances alliées se trouvèrent au même point qu'auparavant: les missions repoussèrent toutes les attaques.

» La résistance des missionnaires fut si opiniâtre et si longue, que les cours d'Espagne et de Portugal finirent par conclure une nouvelle convention à Madrid, en 1761, par laquelle le traité de 1750 fut annulé, et les parties contractantes se virent replacées *in statû quo anteà*. En conséquence le Portugal resta en possession de Colonnia et conserva ses prétentions sur la rive septentrionale de la Plata, bien que les Espagnols restassent maîtres de Monté-Vidéo et de quelques autres établissemens dans l'intérieur des terres. Rio-Grande qui avait été enlevé aux Portugais, leur fut rendu en vertu de la nouvelle convention.

» Ainsi tant de négociations et de luttes restaient toujours sans fruit, et la question des frontières de l'Espagne et du Portugal au sud de l'hémisphère occidental fut encore indécise, malgré tout le tems, l'argent et le sang qu'on y avait sacrifié. Cet état d'incertitude amena nécessairement de nouveaux différens; enfin à l'époque

de la guerre de la révolution américaine, le premier ministre d'Espagne, Florida-Blanca, eut de nouveau recours à la voie des armes pour vider la querelle. Ce fut alors un spectacle bien étrange que de voir deux états voisins au sud-ouest de l'Europe, vivant paisiblement ensemble sur un des rivages de l'Océan atlantique, tandis que sur l'autre ils se prodiguaient réciproquement toutes les fureurs de la guerre.

„ La fortune des armes sembla se balancer d'abord entre les deux partis, comme il en arrive souvent lorsqu'il n'y a que des forces peu nombreuses en présence. Les Portugais firent quelques prisonniers, et les Espagnols s'emparèrent en 1777 de Sainte-Catherine et de Colonnia. Mais au moment où le général espagnol Cevallos pressait enfin victorieusement l'ennemi, il reçut ordre de sa cour de suspendre les hostilités, attendu que l'on avait déjà signé les préliminaires d'un nouveau traité. Ce traité fut en effet conclu en 1777, et le Portugal céda à l'Espagne l'établissement de Colonnia de San-Sacramento, ainsi que le droit de navigation sur la Plata et l'Uruguay. Les sept missions, également restituées à l'Espagne, devaient former, dans l'intérieur, la limite des possessions américaines des deux puissances. Le Portugal reçut d'autres dédommagemens.

„ La question long-tems disputée du droit de propriété sur la rive septentrionale de la Plata paraissait désormais décidée, et la paix était retablie. Mais en 1800, une armée espagnole ayant franchi les frontières du Portugal, la guerre se ralluma dans les provinces américaines, et les troupes portugo-brésiliennes, non contentes de s'emparer des sept missions, étendirent encore leurs conquêtes sur une grande partie des possessions espagnoles. Ces hostilités furent bientôt suivies d'un traité de paix conclu à Badajos, en 1801, qui retablit de nouveau les limites en Amérique, telles qu'elles étaient avant la guerre. Mais, comme les Portugais perdaient en Europe, par ce traité, la ville d'Olivenza, place importante des frontières, leurs diplomates se crurent autorisés à garder les conquêtes d'Amérique par forme de compensation.

» Depuis cette époque jusqu'en l'année 1807, où la famille royale de Portugal quitta Lisbonne pour aller s'établir à Rio-Janéiro, on continua à négocier sur cette affaire, mais sans aucun résultat satisfaisant.

» Enfin, en 1810, les provinces du royaume de Rio de la Plata se déclarèrent indépendantes de l'Espagne, et en 1814 les troupes du gouvernement provisoire de la nouvelle république forcèrent le général espagnol à se retirer de la ville et du territoire de Monté-Vidéo. Cependant peu de mois après cet événement, Artigas qui, à son tour, s'était déclaré indépendant de Buénos-Ayres, s'empara de Monté-Vidéo, d'où il fit de fréquentes excursions sur le territoire brésilien. Le gouvernement du Brésil fit avancer des troupes contre lui; Artigas fut défait, Monté-Vidéo enlevé et encore une fois occupé au nom du roi de Portugal. Il fut convenu par un des articles de la capitulation, que la ville de Monté-Vidéo ne serait jamais remise entre les mains d'aucune autre puissance, et que si les Portugais venaient à la quitter de nouveau, ce serait aux seuls magistrats municipaux qu'en appartiendrait le gouvernement. Depuis ce tems le Brésil est resté paisible possesseur de Monté-Vidéo, ainsi que de la Banda orientale, sans que Buénos-Ayres ait pu l'en empêcher.

» Le gouvernement brésilien a depuis apporté tous ses soins à mettre la ville et la province de Monté-Vidéo dans l'état de défense le plus complet, et y a constamment entretenu deux mille hommes de troupes. Telle était l'état des choses dans ce pays, lorsque dernièrement de nouvelles intrigues ont ébranlé la fidélité de la garnison, et qu'un corps d'indépendans s'est présenté devant les murs de Monté-Vidéo, et a menacé sa tranquillité.

» S'il nous est permis, après cette esquisse historique, d'en déduire quelques conséquences sur la légitimité des prétentions du Brésil sur Monté-Vidéo et la rive septentrionale de la Plata, il en résultera sans doute que ce territoire a toujours été considéré, dans les négociations, comme une possession portugaise; que le traité de 1750 avait solennellement reconnu les droits du Portugal; qu'à

la paix de 1777 ce n'est pas volontairement qu'il a renoncé à ces droits, mais qu'il y a été contraint par la force et la violence; qu'Artigas était maître de la ville de Monté-Vidéo et de la Banda orientale, lorsque tous deux lui ont été enlevés par des voies loyales, après une déclaration de guerre formelle; et que depuis ce tems le gouvernement brésilien n'a épargné ni argent, ni soins, pour améliorer la situation de la ville et de la contrée qui en dépend. Si nous faisons de plus remarquer que Monté-Vidéo, par sa position géographique, appartient au pays qui s'étend au nord de la Plata, et se trouve ainsi séparé du territoire de la république par la volonté de la nature, les droits de l'empereur du Brésil paraîtront hors de doute, et tous les amis de la justice et de la paix se réuniront pour désirer, dans l'intérêt des deux États, que ce prince ne soit pas troublé plus long-tems dans une possession qu'il est prêt à soutenir les armes à la main.

8. *Ueber die Wohnsitze, die Abstammung und die aeltere Geschichte des makedonischen Volks. — Du pays, de l'origine et de l'histoire du peuple macédonien. Essai ethnographique par Ch. Ottfried Müller, Professeur à Gœttingue. Berlin*, 1825.

Dans l'introduction de son ouvrage sur les Doriens, M. Müller avait émis sur les Macédoniens quelques opinions, que plusieurs autres savans s'empressèrent de combattre. C'est pour répondre à ces attaques et pour soutenir ce qu'il avait avancé, que M. Müller a publié cet essai, dans lequel il a développé le même système qu'il avait adopté dans son *Histoire ancienne des peuples grecs*, qui forme trois volumes. M. Müller adopte pour base de son système la géographie physique, et prend pour guides Hérodote el Barbié du Bocage. Les points les plus importans de la Macédoine sont les trois fleuves assez considérables, qui se jettent dans le Sinus Thermaïcus, aujourd'hui le golfe de Salonique. Vers l'orient se trouve l'Axios, vers l'occident le Lydias, et vers l'est l'Haliacmon. Le pays situé à l'est de

l'Axios et qui s'étend jusqu'aux rives du Strymon, portait le nom de Mygdonie; au milieu de ce pays s'élève la ville de Therma ou Thessalonique; la contrée entre l'Axios et le Lydias s'appelait Bottiais et renfermait la ville de Pella; la côte qui s'étend le long de ce pays est appelée Makédonis par Hérodote, et enfin à quelques milles audelà de l'Haliacmon se trouve la Piérie, qui descend du mont Olympe jusqu'à la mer; la ville de Pydna était située dans cette contrée. En remontant dans l'intérieur du pays on trouvait Elimeia, le long de l'Haliacmon; et vers sa source, dans les montagnes qui séparent la Macédoine de l'Illyrie, la ville d'Orestis. En suivant ces montagnes vers le nord on entrait dans la province de Lynkos ou Lynkastis, et à l'est de cette province, sur le bord du Lydias était située Eordée. La Pæonie s'étendait sur les bords de l'Axios; la partie de ce pays qui longeait le fleuve du côté de la Mygdonie était tombée de bonne heure entre les mains des rois de Macédoine. Thucydide (II. 99) nous apprend qu'il y avait des Macédoniens qui habitaient les pays élevés et une autre tribu, qui demeurait dans les plaines, et que ces deux peuples appartenaient originairement à une même nation, mais qu'ils n'étaient pas unis par les mêmes liens politiques. Les Macédoniens qui habitaient ces provinces supérieures s'appelaient les Eliaciotes, les Lyncestes: ils avaient leurs rois particuliers, tandis que la famille des Héraclides règnait dans la plaine. Cette famille doit son origine à Perdiccas ou Keranos et avait compris dans ses conquêtes les villes d'Edessa et de Beroea, deux villes situées entre le Lydias et l'Aliacmon.

Les Macédoniens de la plaine étaient belliqueux et avides de conquêtes; les autres tribus, au contraire, vivaient paisiblement dans leurs montagnes. Au tems d'Hérodote, les premiers avaient déjà soumis Bottiais, la Piérie, Eordée, Mygdonie, une partie de la Pæonie, Almopie, au pied de l'Olympe, Anthémus, Chrestonice, au nord de Mygdonie, et quelques contrées vers le Strymon. Ils avaient même étendu leur domination sur une partie des tribus de la Macédoine supérieure, et nous savons qu'à l'é-

poque de la guerre péloponésienne, Elimeia appartenait à un prince de la maison des Héraclides, qui était vassal du roi de la Macédoine inférieure. Alexandre, le contemporain de Xerxès, fit une partie de ces conquêtes; mais le plus grand nombre de ces provinces avait déjà été soumis avant lui. Cependant Hérodote ne comprend sous le nom de Makedonis, ou Macédoine, que le pays qui était originairement le siége de ce peuple, et il en sépare, en leur conservant leurs noms particuliers, les différentes provinces qui postérieurement y ont été réunies, telles que Bottiais, Mygdonie, etc. Il serait donc prouvé que l'existence de la nation macédonienne est tout-à-fait indépendante de la fondation du royaume des Héraclides, et qu'il y avait des Macédoniens avant l'invasion des Argives. Mais à quel peuple appartiennent ces Macédoniens établis dans Lynkos, Orestis, Elimeia et dans la Macédoine inférieure? Au nord habitaient les Péoniens, à l'est les Thraces, au midi les Grecs et à l'ouest les Illyriens. D'après leurs propres traditions, les Péoniens étaient des Teucriens venus de l'Asie, et tout-à-fait distincts de tous leurs voisins. Jamais les Macédoniens n'ont été regardés comme faisant partie de cette nation. Les Grecs, tout en reconnaissant originairement les Macédoniens comme leurs alliés, s'en séparaient cependant; car ils les désignaient sous le nom de barbares. M. Müller les fait descendre des Illyriens, parce que dans le siècle d'Homère la partie orientale de la Macédoine ne portait pas encore ce nom; ce poète l'appelait Emathie. Il est donc vraisemblable qu'à cette époque, la nation ne s'était pas encore répandue dans les contrées orientales et que ses invasions n'eurent lieu que postérieurement à Homère. Hérodote place également les anciens Macédoniens ou Makètes aux pieds des montagnes, et peut-être la ville d'Orestis était-elle l'ancienne Makéta.

Toutes ces circonstances semblent prouver que les Macédoniens étaient originaires du pays des Illyriens, et qu'ils ne descendaient pas des Thraces. Strabon enfin lève tous les doutes sur ce point, en donnant le nom d'Illyriens aux peuplades de la Macédoine supé-

rieure, parce que ces habitans des montagnes avaient encore conservé, jusqu'au tems où il vivait, leurs mœurs et leurs coutumes primitives. Il ajoute même que quelques auteurs appelaient Macédoine toute cette contrée qui s'étend jusqu'à Corcyre, et qui forme l'Illyrie méridionale, parce qu'on y trouvait dans les habitudes une foule de points de contact avec la Macédoine; tels étaient l'usage de la Chlamyde, la même manière de dresser les cheveux, le même dialecte, etc. Les Macédoniens venus de l'Illyrie, en se répandant dans l'Emathie se mêlèrent aux Pélasges et reçurent parmi eux des tribus grecques, qui altérèrent bientôt leur caractère national; il finit par être entièrement anéanti par la civilisation grecque, qui, déjà avant le règne de Philippe, s'était établie à la cour des rois Alexandre et Archelaus. On retrouve encore dans leur religion quelques traces de leur origine illyrienne, quoique les idées religieuse des Grecs y soient dominantes; leur langage subit aussi de très-grands changemens: mais il resta toujours barbare et ne s'accorda jamais avec la finesse de la langue des Athéniens. Il paraît même que, malgré l'influence des langues orientales qui s'introduisirent dans ces pays, après les conquêtes d'Alexandre-le-Grand, les Macédoniens prononcèrent les voyelles tout différemment que les autres Grecs.

O.

9. *Corpus juris Germanici antiqui, ex optimis subsidiis collegit, edidit et completissimos indices adjecit, Ferd. Walter. T. I. Legem salicam, Ripuariorum, Alamanorum, Bajuvariorum, Burgundionum, Frisionum, Angliorum et Werinorum, Saxonum, Edictum Theodorici, leges Wisigothorum et edicta regum Longobardorum continens. Berlin* 1824 *XIV et* 838 *pp. in-8.° T. II. Capitularia regum Francorum usque ad Ludovicum Pium continens ibid.* 1824. *VIII. et* 867 *pp.* (1)

Après les commentaires de Biener sur les anciennes collec-

(1) Un troisième volume contiendra les formules de Marculfe et les tables des matières.

tions des lois germaniques (1) on ne possédait en Allemagne que le recueil très-incorrect de P. Georgisch (2) et celui de Paul Lanciani (3), qui n'a que le défaut d'être trop volumineux et trop peu répandu parmi les gens de lettres. Les capitulaires des rois des Francs, réunies par Baluze, et dont P. de Chiniai a donné une nouvelle édition, et les fragmens de Seidenstieker sur les formules de Marculfe (4) faisaient désirer qu'un savant critique en publiât une nouvelle édition. Cette entreprise est des plus utiles en ce qu'elle est destinée à rendre intelligibles à un plus grand nombre de lecteurs ces lois si importantes pour l'étude de l'histoire; mais il est à craindre que M. le professeur Walter n'ait trop hâté la publication de son ouvrage. On doit aux soins de la société de Francfort, qui depuis plusieurs années a fait examiner toutes les bibliothèques et tous les archives de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre et de l'Italie, la découverte d'un grand nombre de manuscrits et de pièces très-intéressantes sur ces anciennes législations. Ces documens qui vont être publiés, mais avec la lenteur nécessaire à une si grande entreprise, n'ont pas été à la disposition de M. Walter, qui d'ailleurs n'a travaillé sur aucun manuscrit et n'a pu se servir que des éditions publiées antérieurement, dont quelques-unes, telles que *La Loi salique*, qu'Eccard a fait imprimer sur le manuscrit de Wolfenbüttel, sont très-incorrectes. O.

---

(1) *Commentarii de origine et progressu legum juriumque Germ.* Leips. 1787. 3 part. in 8.°

(2) *Corpus juris germ. antiqui.* Halle. 1738.

(3) *Barbarorum leges antiquæ.* Venise 1781—92. 5 vol. in-fol.

(4) *Commentatio de Marculfis, aliisque similibus formulis.* Jena. 1818. in-4.°

JOURNAUX ET OUVRAGES PÉRIODIQUES.

10. *Ueberlieferungen zur Geschichte, etc.* — *Documens historiques et littéraires, publiés par Fr. Ad. Ebert. T. I, 2e Partie. Dresde, chez Walther,* 1826.

La seconde livraison de ce précieux recueil vient de paraître. Elle tient tout ce que la première avait promise. Voici les pièces qu'elle renferme : 1° Deux anciennes chansons inédites, l'une allemande, l'autre française. 2° Jeu d'esprit du célèbre épigrammatiste Kæstner. 3° Suite des Lettres de Heyne. 4° Document pour servir à l'histoire du diamant de Pitt. 5° Renseignemens sur quelques bibliothèques italiennes, communiqués à l'éditeur par un savant voyageur. 6° Seconde visite au conservatoire des manuscrits de la bibliothèque de Wolfenbüttel; manuscrits d'anciennes poésies allemandes. 7° De la vie et des leçons de J. D. Michaëlis à Gœttingue. 8. *Cicalate* (1) ou Causeries, par M. Bœttiger. 9° Une visite chez Denon en 1818. 10° Le testament de Hændel. 11° Souvenirs littéraires de Berlin, en 1796, ou Ma visite chez Caillard, envoyé du Directoire à Berlin, par M. Bœttiger. 12° Notices préliminaires pour servir l'étude de la langue romane, par Falkenstein. 13° Un mot sur l'historique de l'invention de l'imprimerie. 14° Notice sur Schuppius, prédicateur du dix-septième siècle, qui prononça le Sermon d'actions de grâces pour la conclusion de la paix de Westphalie, par M. Wachler. 15° Traitement des gouverneurs d'enfans au dix-septième siècle. 16° Du luxe dans les noms, morceau très-insignifiant. 17° Édit contre les barbes, publié en 1605, par Henri Jules, duc de Brunswic. 18° Monumens xylographiques conservés à la bibliothèque de Wol-

(1) C'est ainsi que les Florentins appellent de courtes lectures ou des conversations sans prétention sur des sujets de littérature et d'antiquités; et c'est aussi ce que M. Bœttiger donne ici sous ce nom, qui signifie proprement le bruit que les cigales produisent par le frottement de leurs ailes.

fenbüttel. 19° Garderobe d'une princesse allemande au seizième siècle. 20. Mélanges.

Ce recueil périodique ne peut manquer d'occuper bientôt un des premiers rangs parmi les publications du même genre. Il réunit une science profonde avec une grande variété, et joint à un degré peu commun l'utile à l'agréable et le plaisant au sévère. Nous donnerons dans notre prochain numéro quelques extraits de cette seconde livraison.

Le libraire Reimer de Berlin y annonce la publication prochaine d'une édition authentique des œuvres complètes de Jean-Paul, qui doit paraître par livraisons de cinq volumes chacune; d'une édition des œuvres de Tiek, en vingt volumes, avec sa traduction de Don Quichotte; d'une édition corrigée et augmentée des ouvrages de Novalis; d'une première édition complète en trois volumes des œuvres de Henri de Kleist (1), qu'il ne faut pas confondre avec le poète-guerrier Ewald-Christian de Kleist. Le même libraire annonce l'apparition du quatrième volume de la nouvelle édition des œuvres de Shakespeare, traduites par Schlegel et Tiek, et celle des trois premiers volumes de l'Histoire de la Suisse de Jean de Müller. Les deux volumes qui restent à publier sont sous presse. X.

VARIÉTÉS.

Société royale des sciences de Gœttingue.

La société royale des sciences de Gœttingue a célébré, le 10 décembre dernier, le soixante-quatorzième anniversaire de sa fon-

(1) Henri de Kleist a acquis une malheureuse célébrité par sa mort tragique. Il se tua avec sa maîtresse, en 1811, dans un bois près de Potsdam. Il est l'auteur de deux tragédies romantiques, de deux comédies et de deux petits volumes de contes.

dation. Le directeur, M. le conseiller Tychsen, a lu la seconde partie d'un mémoire sur l'origine de l'histoire ancienne des Perses, et sur la foi que l'on peut y ajouter, telle qu'elle est rapportée par les auteurs orientaux. M. Blumenbach a fait ensuite un rapport sur les changemens qui ont eu lieu dans la société pendant la dernière année. La direction, qui est ordinairement renouvelée à la Saint-Michel, a passé de la classe de mathématiques à la classe d'histoire et de philologie, et M. Mayer a cédé la présidence à M. Tychsen.

Parmi les membres que la société a perdus pendant cette année, on remarque : dans la classe d'histoire et de philosophie, M. le baron J. Ch. d'Aretin, président de la cour d'appel d'Ansbach, en Bavière; dans la classe des sciences naturelles, M. le comte B. G. E. de Lacépède, pair de France, et membre de l'académie des sciences de Paris, et M. le comte François de Waldstein, chambellan de S. M. l'empereur d'Autriche; tous décédés.

Parmi les correspondans, la mort a enlevé MM. G. E. Groddeck, conseiller de S. M. l'empereur de Russie, et professeur de philosophie à Wilna; J. Fr. Pfaff, professeur de mathématiques à Halle; le Dr. Aloïse Morelli, médecin à Sienne; Ch. Fr. Kausler, conseiller de S. M. le roi de Wurtemberg et directeur des pages, à Stoutgard; J. C. Burckhard, conseiller de légation du duc de Meiningen et membre de l'académie des sciences de Paris; J. Asboth, professeur à Kessthely; Adam Seybert, secrétaire perpétuel de la société des sciences de Philadelphie; Mollweide, professeur de mathématiques à Leipsic; J. A. H. Roloff, conseiller de régence et de médecine à Magdebourg.

La société a nommé membre résidant de la classe des sciences naturelles M. Mende, professeur de médecine et d'accouchement à Gœttingue. Cette nomination a été confirmée par le collége royal des curateurs de l'université.

Ont été nommés membres correspondans : M. J. Grimm, bibliothécaire de l'Électeur à Cassel; M. Guill. Grimm, secrétaire de la bibliothèque (frère du précédent); M. Wuck Stephano

witsch Karagitch, à Vienne; M. Jacobson, professeur de médecine à Coppenhague.

La question proposée l'année précédente, sur la nature des traits de couleurs parallèles qui accompagnent quelquefois les arcs-en-ciel, est restée sans réponse. Une autre question, sur les différentes espèces de marne et les avantages que l'agriculture peut en retirer, n'a produit qu'un seul mémoire, auquel la société n'a pas accordé le prix.

Voici les sujets proposés pour l'année 1826.

Un mémoire détaillé sur les tombeaux des anciens Germains (*tumuli et sepulcra*), à l'exception de ceux qui sont d'une époque plus récente, ou qui appartiennent aux romains (*praetermissis plane recentioribus, Romanis aliisque*).

Ce mémoire doit comprendre: 1° ce qui a déjà été écrit sur ces tombeaux, et une notice sur les endroits où ils ont été découverts, et sur les objets qui ont été trouvés dans leur intérieur. 2° Une description comparative de ces tombeaux, tant sous le rapport de leur forme extérieure que sous celui de leur disposition intérieure. 3° Un examen critique des rapports que l'on en pourrait déduire entre les peuples auxquels ces tombeaux appartiennent, et d'autres peuples de l'Europe septentrionale et occidentale.

La classe de physique propose pour l'année 1827 la question suivante:

Quelles sont les circonstances auxquelles il faut avoir égard en se servant des instrumens inventés par Kentish, pour observer l'état des poumons? Et quels avantages peut-on retirer de ces instrumens pour parvenir à la connaissance des maladies des organes de la respiration?

La classe de mathématiques propose pour l'année 1828 la question suivante:

Comme les listes de mortalité et les calculs que l'on en a déduits, doivent être différens depuis l'usage de la vaccine, la société demande qu'un savant qui serait en possession des états de naissance et de mortalité dans un pays dont la population dépasse un

million d'habitans, établisse de nouvelles listes à dater du commencement de ce siècle, qui puissent servir de base pour établir de nouveaux principes.

Les mémoires doivent être écrits en latin et envoyés avant la fin du mois de septembre. Le prix est de 50 ducats.

Les autres sujets proposés par la société, sont les suivants :

1° Pour le mois de juillet 1826. Examiner les défauts de la fabrication du papier dans l'Allemagne septentrionale, et présenter les moyens d'obtenir un meilleur résultat, en suivant les procédés en usage dans les autres contrées.

2° Pour le mois de novembre 1826. De l'amélioration des prés destinés au pâturages des brebis.

3° Pour le mois de juillet 1827. Des dangers de la haute marée, telle qu'on l'a observée en 1825, dans quelques parties du royaume d'Hannovre, et des moyens de les prévenir.

4° Pour le mois de novembre 1827. Des inconvéniens qui résultent de l'usage de brûler les landes et la bruyère pour fertiliser la terre.

Les prix proposés pour les meilleurs de ces mémoires, sont de la valeur de douze francs. Ils devront être envoyés un mois avant le terme fixé.

O.

Société courlandaise de la littérature et des arts.

Vers la fin de l'année 1815 plusieurs savans et quelques membres du gouvernement de Mietau formèrent une société qui pût servir de centre de lumières à tous ceux de leurs compatriotes qui suivaient les progrès de la littérature et des arts ; elle devait contribuer de tout son pouvoir à ces progrès, soit par ses propres travaux, soit en faisant connaître à son pays les plus intéressantes productions littéraires de l'étranger, soit en publiant les succès scientifiques de la Russie.

Cette société a publié le premier volume de ses mémoires en 1819, et le second en 1822. L'introduction qui précède le premier volume contient les statuts fondamentaux de la société et les autres pièces relatives à sa fondation. La première section comprend les mémoires sur les mathématiques et la physique,

parmi lesquels on remarque : 1° Un mémoire sur l'effet chimique de la lumière et de l'électricité par Théod. de Grotthus. 2° Une notice sur quelques monumens du monde primitif trouvés en Courlande, par J. G. Büttner, et qui consistent en quelques ossemens d'animaux habitant les zônes méridionales. 3° L'orographie de la Courlande, par Ch. J. Wattson. 4° et 5° De l'élévation polaire de quelques paroisses, par Sand, professeur à Riga. 6° Des calculs pour trouver les phases d'une éclipse de soleil d'un endroit donné, par G. Pauker. 7° Du binome et du polynome, par le même.

Les matières qui composent le second volume sont les suivantes : 1° Des puissances musicales, par de Luzé. 2° D'un aérolithe tombé le 30 juin 1820 près du village de Lasdany en Courlande. Cet aérolithe, enveloppé d'un globe de feu, pesait 3,756 liv., et contenait beaucoup de métal. 3° Mémoire sur une substance noire tombée de l'atmosphère le 31 janvier 1686, déjà décrite dans les *Miscell. acad. nat. Curios.* de 1688 et *Gilberts Annal. LXIII.* 37. 4° Un traité sur les sources minérales de Barvère et de Baldohn en Courlande, par Ch. Schiemann. 5° Un précis de botanique de la Livonie, par le comte de Bray. 6° Sur l'emploi des animaux et des plantes indigènes, par M. Büttner, pasteur. 7° Considérations sur un système d'orykto-zoologie et sur les animaux fossiles, par E. Eichwald. Les idées de l'auteur sont à peu près les suivantes : la figure sphérique de la terre prouve qu'à son origine elle était dans un état de fusion complet. Il se forma d'abord une série de montagnes et de rocs primitifs, semblable à une cristallisation. Ce période donna naissance aux classes inférieures des animaux aquatiques. A différentes époques éloignées les unes des autres, la mer déborda et détruisit une partie des montagnes primitives, pour en former de nouvelles et dans lesquelles on trouve les premiers fossiles d'animaux aquatiques. Cette formation s'accrut autant par la destruction continuelle des montagnes primitives que par de nouvelles sécrétions de l'eau, qui montait et baissait alternativement, en laissant sur

les cimes des nouvelles élévations les restes d'animaux, qu'elle y avait portés. Des lacs se formèrent dans les profondeurs enfermées par les monts; les fleuves prirent leur origine et les terreins desséchés produisirent les animaux terrestres. Mais ce période approcha bientôt de sa ruine; un changement dans le centre de gravité du globe produisit des bouleversemens qui amenèrent la destruction des espèces colossales d'animaux terrestres. Ces révolutions furent suivies du troisième période, qui est celui, dans lequel le genre humain et toutes les créatures qui existent maintenant sur la terre prirent naissance. En suivant cette division de l'histoire de la surface de notre globe, l'auteur range les différens fossiles découverts jusqu'à présent en deux classes. 8° De la longitude de Riga, par M. Sand. 9° Précis d'hydrographie de Courlande, par M. Watson, pasteur à Lesten. Cette province possède cent dix fleuves et rivières, dont M. Watson donne les noms, et dix-neuf lacs.

Dans le nombre des mémoires historiques et critiques, nous citerons : 1° De la titonomachie, par M. Richter, conseiller du Consistoire. 2° *Quibus ex causis philosophia plerumque contemnitur aut colitur*, par E. Funk. 3° De l'art et de la vie, par le baron de Schlippenbach. 4° Des imitations et des traductions des poètes grecs et romains, par le professeur Liban. C'est un examen critique des traducteurs et des imitateurs des anciens poètes depuis 1760. 5° Des restes des anciens Lettes en Livonie depuis 1200 jusqu'en 1636, par M. Sonntag, surintendant général. L'auteur de ce mémoire indique les progrès de l'esclavage dans ce tems, et les essais que le gouvernement suédois a tentés depuis pour le diminuer.

Le second volume contient les mémoires suivans : 1° Sur le Fétichisme des peuples anciens et modernes, par Richter. 2° De la tribu des Lettes et des provinces qu'elle habite, par Watson. 3° De l'origine de la langue des Lettes, de sa dérivation de celle des Slaves et des Russes, et de l'influence que les langues des Goths ont exercée sur la langue finlandaise, par le même. 4° Ancienne division

de la Courlande au 13ᵉ siècle, par le même. 5° De l'importance historique du pays entre Libau et Tibit, par le même. C'était la patrie des Warègues, fondateurs de l'État russe : ils descendent d'une colonie de Normands, mêlée aux anciens Roxolanes. 6° Continuation de l'hydrographie, et étymologie du nom de Mietau, appelée par les Lettes *Jelgawa*, ou ville. 7° Du *Kinte-Gesinde* de Dserwen, qui était une ancienne fortification des Lettes, par le même. 8° Sylvestre Stodewescher, archevêque de Riga, de 1448 à 1479, par M. de Bergmann, pasteur à Rujen. La biographie de ce prélat qui eut beaucoup de démêlés avec l'Ordre teutonique, et qui mourut en prison, jette beaucoup de lumières sur l'histoire et les relations de cet ordre puissant. 9. Sur une lettre de franchise du roi Sigismond-Auguste de 1561, par M. Sonntag. Cet acte n'est pas signé; cependant l'auteur démontre son authenticité par différentes combinaisons historiques. 10. Sur l'élection du comte Maurice de Saxe au duché de Courlande, par M. d'Orgies. 11. Enlèvement et délivrance du roi Stanislas de Pologne, par *Elisa von der Recke*, comtesse de Médem, mémoire rédigé d'après le journal de la sœur du roi. 12° Description de Cattaro. 13. Sur quelques monnaies des Califes et des Sémanides, trouvées en Courlande, d'après des notions communiquées par M. le baron Sylvestre de Sacy et M. de Fræhn. 14° Sur des monnaies des anciens Califes, par M. de Fræhn. Les monnaies persannes ont été attribuées par Makrisi aux anciens Califes. M. de Fræhn soutient cette opinion contre les doutes de plusieurs numismatiques distingués. O.

Canal de jonction entre le lac de Genève et le Rhin.

Les dipositions préparatoires pour faire joindre le lac de Genève au Rhin, par la Zihl et l'Aare, sont terminées, et on espère de voir les travaux commencer incessamment. Le projet est principalement dirigé par M. de Molin, banquier de Lausanne, respectable par son patriotisme et son zèle pour toutes les entreprises utiles à

sa patrie. Il a projeté une société d'actionnaires, et fait des propositions aux gouvernemens des cantons dans lesquels les canaux doivent être établis. Une réunion des commissaires nommés à cet effet a eu lieu à Payerne, et le résultat de leurs délibérations est très-favorable au projet. M. de Molin a exposé son plan dans un mémoire qu'il a lu à la société cantonale d'histoire naturelle à Lausanne. Le transport des marchandises doit se faire du lac de Genève dans ceux de Neufchâtel et de Bienne, et de là par la Zihl et l'Aare, près de Bâle, dans les eaux du Rhin; ou par la Limmat à Zuric et Wallenstædt, et de là par la Reuss à Lucerne. Les recherches faites par des ingénieurs et des hydrotectes ne laissent plus de doute sur la possibilité de l'exécution de ce projet, et il n'y a plus que quelques points de peu d'importance qui présentent encore des difficultés qu'on espère cependant parvenir à lever incessamment. Les dépenses pour le canal de jonction entre les deux lacs, pour les autres petits canaux et la rectification du cours des fleuves qui se réunissent au Rhin, sont évaluées à cinq millions de francs de Suisse (sept millions et demi de France). Le gouvernement de Berne a déjà préparé une partie des travaux par les desséchemens faits à l'occasion de la rectification du cours de la Zihl et de l'Aare. Les eaux des lacs de Neufchâtel, de Bienne et de Murten baisseront par suite de ces découlemens et l'agriculture y gagnera au moins 50,000 arpens de terrain fertile, dont la vente seule couvrira les dépenses. Le mémoire de M. de Molin démontre ensuite les avantages immenses qui résulteront de ces communications pour le commerce intérieur et extérieur de la Suisse, en ramenant dans ce pays le transit qu'il vient de perdre en partie, et repousse les argumens de quelques personnes qui avaient craint un bouleversement dangereux dans les relations commerciales actuellement existantes. On avait fait les mêmes objections lors de l'établissement des postes dans le pays de Vaud, et des bateaux à vapeur sur le lac de Genève; mais l'expérience a prouvé dans ces différentes circonstances, comme dans beaucoup d'autres, que plus les communications deviennent faciles, et plus aussi le commerce et l'industrie se perfectionnent et se développent. O.

Nouvelles diverses.

— Les éditeurs des Annales des voyages publient quelquefois des lettres très-intéressantes sur l'Egypte, écrites par un voyageur allemand, M. Edouard Rüppell, et publiées pour la première fois dans le journal de M. le baron de Zach. L'auteur de ces lettres est né à Francfort sur le Mein, le 20 novembre 1794. Son père, qui était négociant, lui donna de bonne heure le goût des voyages, en le conduisant à l'âge de huit ans dans le pays de Salzbourg, où la vue des salines lui inspira aussitôt le désir d'apprendre la minéralogie. Un autre voyage qu'il fit à Hambourg décida tout-à-fait sa vocation, et depuis ce tems il se montra passionné pour la lecture des relations de voyages. Il passait des nuits entières dans cette occupation, qu'il était obligé de cacher à sa famille, étant, comme fils aîné, destiné à continuer la profession de son père Après avoir fait d'excellentes études au gymnase de Darmstadt il entra dans le commerce. A la mort de son père, il était employé dans une maison de commerce en Angleterre; le mauvais état de sa santé l'obligea bientôt de quitter ce pays, pour se rendre dans le midi de la France. Il s'y rétablit en peu de tems et partit de là pour Livourne où il entra dans une maison de commerce qui était en relation avec l'Égypte. Il fut même envoyé dans ce pays, en 1817, pour y faire des achats de blé. Il ne s'arrêta au Caire que le tems nécessaire, pour remplir sa mission, et voyagea ensuite avec l'ambassadeur anglais dans la Haute-Égypte, qu'il parcourut jusqu'à Siène, qui porte maintenant le nom d'Assuan. Il retourna en 1818 dans sa ville natale, et y déposa à la Bibliothèque publique les objets qu'il avait recueillis pendant ce voyage. Ce sont des Papyrus et quelques autres antiquités d'un prix considérable. Depuis ce tems sa vocation était arrêtée; il était destiné aux voyages scientifiques. Aussi ne rentra-t-il plus dans le commerce, mais il résolut de se préparer, par l'étude de l'histoire naturelle, à un nouveau voyage en Égypte. Il resta pendant quatre ans à Pavie, où il se lia intimement avec Russoni,

Breislac, Bardi, Nesli, Bonelli et della Marmora. Il y puisa des connaissances profondes dans l'anatomie, la physiologie, la physique, la zoologie et l'astronomie. Il se rendit ensuite à Gènes, où M. de Zach lui enseigna l'astronomie. Des excursions dans plusieurs îles voisines de l'Italie, servaient à perfectionner ses études, et enrichissaient les collections de minéralogie que possède Francfort; car, il faut le dire à la gloire de ce savant, il déposa constamment sur l'autel sacré de la patrie le fruit de tous ses travaux. La société d'histoire naturelle de Francfort lui envoya, pour l'accompagner dans ses voyages et l'aider dans ses recherches, le médecin Hey, élève de M. Kretzschmar, directeur de la société. Le premier janvier 1822, M. Rüppell partit de Livourne pour l'Égypte. Il gagna l'affection du vice-roi, en entreprenant un voyage pour aller visiter les mines d'or d'Acaba, dans l'Arabie pétrée; le rapport qu'il fit sur ces mines causa la plus vive satisfaction au vice-roi, qui fonda sur ses données des projets, dans l'intérêt desquels les résultats des recherches de M. Rüppell ont été tenus secrets. M. de Zach a donné dans sa correspondance astronomique des détails très-intéressans sur les montagnes de Suez et de Singi, et sur un courant d'air accompagné de phénomènes électriques, appelé par les Arabes *Kamsin*, que M. Rüppell a observé dans cette expédition, qu'il termina au mois de juin 1822. Le voyage qu'il fit ensuite à Fayum et au lac de Mœris est peu important; il en est de même de celui qu'il fit peu après dans le Delta et au lac de Menzalis, et durant lequel il tomba malade. Les antiquités et les objets d'histoire naturelle, trouvés dans ces expéditions, ont été adressés à la société de Francfort. M. Rüppell, revenu au Caire, se prépara aussitôt avec beaucoup de soins pour un nouveau voyage à Dongola, la capitale de la Nubie, où il fut reçu avec beaucoup d'amitié par le gouverneur Abdim-Bey, qui favorisa ses recherches. Il était sur le point de partir pour les états des Nègres de Nordofan, de Deir et de Darfour, quand commença la guerre d'extermination, que le Pacha d'Égypte fit à ces peuples, pour tirer vengeance de la mort d'un de ses fils qui avait été tué sur

leur territoire. Les révoltes qui se succédèrent, arrêtèrent les excursions de M. Rüppell, qui fut obligé de se tenir constamment dans le camp de l'armée égyptienne. Le voyageur loua à grands frais une barque du gouvernement, et détacha son compagnon sur le bras occidental du Nil, appelé *Bahar-Abbiad*. Le but de cette expédition était de décider si ce bras du Nil communiquait avec le Niger, comme déjà Hérodote l'a soutenu. M. Hey est le premier Européen qui ait navigué sur ce bras du Nil; il a poussé son excursion jusqu'au douzième degré de latitude, et a trouvé que ce fleuve était encore d'une largeur considérable dans ces contrées. Cette découverte contredit les hypothèses de Bruce, de Rennel, et d'Alex. de Humboldt. Le fleuve était peuplé de troupes nombreuses d'hippopotames et de crocodiles, dont quelques-uns avaient une longueur de quarante-cinq pieds. M. Rüppell rapporta encore de ce voyage un grand nombre d'objets très-curieux qu'il envoya au Caire, et qui de là ont été transportés en Europe, où ils sont destinés à orner le cabinet de Francfort. La société d'histoire naturelle établie dans cette ville, prépare la publication d'un atlas, avec les desseins des animaux envoyés par M. Rüppell, et dont une partie était inconnue jusqu'à présent. Le journal anglais, le Times, a prétendu que M. Rüppell avait remis au vice-roi d'Égypte un diplôme de membre de la société de Francfort; mais c'est une fable inventée par le journaliste. O.

— Sous les empereurs Adrien et ses successeurs, le camp fortifié par les Romains, sur les monts Taunus, était occupé par les 22e et 23e légions. Les postes s'étendaient de Bonames (*bona messis*) jusqu'à Vilbel (*villa bella*). Le nom du village d'Hadernheim, situé près de Francfort sur le Mein, paraît dériver de celui d'Adrien. Les nombreuses découvertes qui ont été faites dans ce village indiquent que cette place était une station très-importante, peut-être une *colonia castrensis*. Au commencement du mois de mars dernier, un ouvrier y découvrit un monument très-intéressant. C'est une pierre de six pieds de hauteur sur trois pieds de largeur; elle est ornée d'un bas-relief très-bien exécuté, qui représente Mithras

sacrifiant le taureau Kajumors. C'est le second monument relatif à ces mystères qu'on a découvert dans ces contrées : l'autre est connu depuis long-tems, et a été découvert sur un rocher dans les environs de Deux-Ponts. Un autel, trouvé au même endroit que le bas-relief, porte l'inscription suivante : D. I. M. M. TR. SENECIO. P. S. P., que les savans expliquent ainsi : *Deo invicto Mithrae Marius Trebellius Senecio, pro salute patriae.*

— Dans les dernières fouilles qu'on a faites à Pompéia on a découvert plusieurs objets très-curieux. Un des plus intéressans est une maison qui, à en juger par les tableaux qu'on y a trouvés, avait été habitée par un poète dramatique. On a aussi découvert une statue, en marbre, de Cicéron, et une statue équestre, en bronze, de l'empereur Néron. A la porte de la maison du poète dramatique est couché un chien, avec cette inscription : *Cave Canem*; ce qui serait, dit le correspondant, une enseigne encore plus convenable à la demeure d'un critique de théâtre.

(*Gazette littéraire de Leipsic.*)

— La direction du Théâtre impérial de St-Pétersbourg vient de publier un règlement qui fixe les droits d'auteurs de la manière suivante.

1° Dans les deux capitales de l'empire l'auteur conservera la propriété de sa pièce, même après l'impression.

2° L'auteur d'une comédie en vers, en trois actes et au-delà, percevra la totalité de la recette de la seconde représentation.

3° L'auteur ou le traducteur de plus petites pièces en vers, recevra le produit de la seconde représentation, mais déduction faite des frais.

4° L'auteur d'une comédie ou d'un vaudeville en trois actes et en prose, ou d'un vaudeville en un acte et en vers, aura droit à la recette de la troisième représentation, déduction faite des frais.

5° Les autres honoraires des auteurs, compositeurs ou traducteurs, varieront de 200 à 1000 roubles, à l'exception des grands opéras, auxquels la deuxième disposition sera applicable.

Ils jouiront tous de l'entrée *gratis*.

(*Idem.*)

— La riche collection de manuscrits du célèbre voyageur Bruce, se trouve en ce moment déposée à l'hopital militaire de Chelsea, sous la surveillance du colonel Speier. Ces manuscrits sont au nombre de cent, dont vingt-quatre éthiopiens, un cophte et un perse; les autres sont arabes. Parmi les écrits éthiopiens on remarque le Vieux-Testament (excepté les psaumes) en cinq volumes in-folio; le Nouveau-Testament en deux volumes in-folio; la célèbre Chronique d'Axum, et une histoire d'Abyssinie, en cinq volumes. On trouve dans les manuscrits arabes une histoire détaillée de l'Espagne sous les Maures, depuis le Sheik Achmed al Monkéri; les œuvres historiques et géographiques de Masudi, en deux volumes; le dictionnaire biographique d'Ibn Khalikan; plusieurs ouvrages sur l'Égypte, concernant la médecine, la poésie etc. Le manuscrit cophte a été trouvé dans les ruines de Thèbes; il est composé de seize feuilles écrites en gros caractères. Des amateurs ont déjà offert mille guinées pour deux ou trois manuscrits égyptiens. C'est la belle-fille de Bruce qui est possesseur de ces trésors littéraires. (*Gazette littéraire de Halle.*)

— La veuve de Jean-Paul, a obtenu un privilège du grand duc de Hesse, qui lui assure, pendant vingt-cinq ans, à elle et à sa famille, la propriété des œuvres complettes de son mari.

— Le roi de Saxe a fait remettre à M. Teubner, imprimeur-libraire à Leipsic, une bague en brillant, pour le remercier de l'hommage que ce dernier lui a fait de plusieurs exemplaires de sa nouvelle édition des classiques grecs et romains.

— M. Müllner auquel M. Collin de Plancy attribue le roman qui vient d'être traduit en français sous le titre du *Bourreau de Drontheim*, vient de réclamer formellement contre cette assertion. Il n'a écrit ni le *Bourreau de Drontheim*, ni aucun autre roman.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

I. MÉMOIRES ET NOTICES.

Pag.

Des poëmes épiques de l'Allemagne.

Premier article 217

Second article 281

Notice sur Voss 345

II. ANALYSES D'OUVRAGES.

Revue des étrennes littéraires de l'Allemagne.

La Minerve 6

L'Aurore 13

Almanac pour 1826 14

Almanac dramatique 17

Les roses des Alpes 18

Almanac rhénan. 19

Almanac pour 1826 23

L'Uranie 69

Orphée 82

Hommage aux dames 83

Pénélope 85

Cornélie. 86

Almanac des Dames 87

Histoire de notre tems, par C. A. Menzel 25

Encyclopédie des sciences philosophiques, par G. E. Schulze.

Premier article 35

Second article. 102

Troisième article 164

Considérations sur la publicité des débats judiciaires et la procédure orale, par le chevalier Anselme de Feuerbach.

Premier article 89

Second article 145

III BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Rodolphe de Habsbourg, poëme épique en douze chants, par Pyrcker . . 53

Traditions et contes romantiques, par S. Rellstab. 54

Trois nouvelles, par Talvi 54

Histoire de la poésie et de l'éloquence en Allemagne, depuis Luther jusqu'à nos jours, par F. Horn. 55

Rapport sur les associations qui s'étaient formées en Allemagne au 17e siècle, pour l'amélioration de la langue du pays, par le professeur Otton Schulz 55
Leukothéa, ou recueil de lettres d'un grec, sur la marine et sur la littérature de la Grèce moderne, traduites sur le manuscrit grec et publiées avec des notes et des supplémens, par M. C. Iken. 55
La religion de la raison, par Bouterweck. 57
Erreurs et vérités des premières années qui ont suivi la dernière guerre contre Napoléon et les Français, par C. Schulze 58
De l'esprit des constitutions politiques et de leur influence sur les lois, par F. Ancillon 59
Histoire des Hohenstaufen et de leur tems, par B. Raumer 60
Lascaris, par M. Villemain, traduit du français et augmenté de notes . 60
Histoire de l'insurrection de la nation hellénique, depuis l'assassinat du patriarche et la déclaration du congrès de Calamatéa, jusqu'à nos jours, par Münch 61
Voyage en Chine, par le Mogol, fait en 1820 et 1821, par J. Timkowski; traduit du russe, par J. A. E. Schmidt. 61
Histoire de la musique, dédiée aux amis de cet art, par A. Lewald. . . 62
Journal théologique, publié par le Dr Graetz 62
Documens pour servir à l'histoire politique et littéraire des tems passés et des tems présens, par F. A. Ebert. 63
Manuel de la langue et de la littérature allemande, depuis Lessing, publié par le Dr Kunisch, première partie: Prosateurs. 117
Œuvres poétiques de Geofroi de Strasbourg, précédées d'une Introduction, et suivies d'un Dictionnaire, par F. H. van der Hagen 123
Œuvres diverses d'Ernest de Houwald 125
Recueil en prose et en vers de morceaux choisis dans les écrits des meilleurs auteurs allemands. 125
Leçons de littérature allemande, à l'usage des écoles de France, par C. Ermeler. 125
Edouard, par l'auteur d'Ourika, traduit du français, par D. E. Stœber. 127
Nouveau recueil des délibérations de la société suisse, pour l'éducation, l'industrie et les pauvres 128
Almanac généalogique de Gotha, année 1826. 130
Almanac généalogique, historique et statistique, pour 1826, publié par M. Hassel 130
Corpus inscriptionum graecarum, auctoritate et impensis classis historicae et philologicae Academiae litterarum Borussiae, edidit A. Boeckhius, voluminis I, fascic. I 130
Nouvelles éphémérides générales de géographie et de statistique . . . 131

Petite revue de livres, ou recueil de préfaces et de critiques, par Jean Paul 188
Le Divan de Baki, le plus grand poète lyrique des Turcs; traduit pour la première fois en allemand, par M. J. de Hammer. 193
Mémoires pour servir à connaître l'intérieur de la Russie, par Erdmann. 195
Conjectures sur la contrée où Hermann battit Varus, par C. Müller . 197
Aristotelis politica ad codicum fidem edidit et abnotationem adjecit C. Gœttling 200
De l'économie publique, par C. H. Rau. 201
De Schola quae Alexandriae floruit, catechetica. Commentatio historica et theologica. Auct. E. H. F. Guericke 201
Précis de l'histoire de la philosophie, par Tennemann; 4e édition, revue et continuée par A. Wendt 202
Description d'antiquités romaines et germaniques, trouvées dans la province de la Hesse rhénane, par J. Emélé 203
Colomb; Variétés sur l'Amérique, journal publié par C. N. Hœding. . 204
Journal littéraire pour les maîtres d'écoles primaires en Allemagne . . 206
L'Hermite en Allemagne; journal des mœurs et des usages du 19e siècle, publié par Panze. 207
Œuvres diverses d'Ernest de Houwald. — Jacob Thau, le Fou de cour.
Premier article 235
Suite et fin 303
Fragmens d'Otfrid, joints à quelques autres documens sur la langue allemande, publiés par H. Hoffmann 248
Prométhée, Trilogie d'Eschyle et mystères des Cabires dans l'île de Lemnos, accompagnés de considérations sur la Trilogie d'Eschyle en général, par F. T. Welker. Premier article 251
Second article 317
Le Brésil considéré comme empire indépendant, sous le rapport historique, commercial et politique, par le chevalier de Schæffer . . . 261
Entretiens archéologiques, par C. T. Stieglitz 270
Journal consacré à l'histoire et à l'interprétation des arts chez les anciens, par J. G. Welker 270
Images de l'antiquité grecque, par J. Horner 270
Amalthéa, ou musée de l'art, par Bœttiger 270
Précis de la belle littérature des Allemands, par D. E. Stœber. . . . 350
Britannicus, tragédie de Racine, traduite en vers, par M. C. P. Conz . 365
Contes, traditions et nouvelles, par Griesel. — Le Sylphe 368
Mémoires sur la vie et la mort de J. H. Voss, recueillis le jour de son enterrement, par le D.r E. H. O. Paulus 373
Chants populaires des Serviens, traduction poétique avec une introduction historique, par Talvi. 374

Œuvres dramatiques de Shakespear, traduites et expliquées par J. G. Benda, conseiller de régence en Prusse 377
Eclaircissemens historiques sur les prétentions du Gouvernement brésilien sur les ville et province de Monté-Vidéo, situées sur la rive orientale de la Plata 377
Du pays, de l'origine et de l'histoire du peuple macédonien 386
Corpus juris Germanici antiqui, ex optimis subsidiis collegit, edidit et completissimos indices adjecit, Ferd. Walter 389
Documens historiques et littéraires, publiés par Fr. Ad. Ebert . . . 391

IV. VARIÉTÉS.

Nécrologie de Jean-Paul-Fréderic Richter. 67
Universités d'Allemagne 134
De l'histoire de la langue allemande 135
Jugement porté par la Gazette universelle de Littérature publiée à Halle sur les Essais sur l'histoire de France de M. Guizot 138
Nouvelles diverses . . . . 140, 278 et 400
Prix proposé, par la classe philosophique de l'Académie de Berlin, sur l'instinct des animaux. 144
Nouveau système de médecine du Docteur Hahnemann 214
Du voyageur Seetzen 216
Jugement de la Gazette littéraire de Leipsic sur l'ouvrage de M. Kératry intitulé : Du culte en général et de son état particulièrement en France. 272
Jugement du même journal sur la Henriade de Voltaire 274
Dénombrement des Juifs. 274
Les véritables monumens 276
Médecine mystique de Windischmann. 277
Jugement de la Gazette littéraire de Leipsic sur l'ouvrage de M. Thierry, intitulé : Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands . 326
Compagnie rhénane pour le commerce dans les Indes occidentales . . 326
Extrait du rapport annuel de la compagnie rhénane, lu dans la séance du Conseil directorial du 24 février 1826, par C. C. Becher 329
Journaux littéraires. 336
Rapports de l'Église avec l'état dans les États-Unis 334
Société royale des sciences de Gœttingue. 392
Société courlandaise de la littérature et des arts 395
Canal de jonction entre le lac de Genève et le Rhin 398

V. CORRESPONDANCE.

Lettre de M. Pyrker, patriarche de Venise 280

FIN DE LA TABLE.